

VALERY ALEFF

BOUVARD ET GOGOL

PREMIERE PARTIE

I

« Il est difficile de vivre dans ce monde », dit un écrivain, et on ne sait toujours pas ce qu'il veut dire par là. Veut-il dire que la vie est ennuyeuse et que ce n'est pas la peine de vivre ? Il ne le dit pas, mais il le pense peut-être car on ne sait jamais ce que les écrivains pensent vraiment. Ils disent une chose et ils en pensent une autre ; ils inventent un monde et vivent dans un autre monde, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient tous morts. Certains écrivains sont toujours en vie et ils pensent sans doute que ce n'est pas la peine de vivre, à moins qu'ils ne soient célèbres, connus et reconnus dans le monde entier – dans ce monde, pas dans l'autre monde. Ils sont inconnus dans l'autre monde, mais ils n'en ont cure : ce monde-ci leur suffit amplement et ils jouissent de leur gloire tant qu'elle dure, tant qu'ils sont en vie. Et personne ne les empêche d'être en vie, mis à part quelques maladies qu'ils sont capables de vaincre grâce à l'intervention des médecins qui soignent les écrivains pour collectionner leurs autographes, leurs dédicaces. Et personne ne comprend pourquoi on dit qu'il est difficile de vivre dans ce monde.

La vie passe et l'on apprend quelque chose tous les jours ou peut-être tous les deux jours, mais ces leçons ne servent à rien parce qu'il n'y a pas d'autres vies en dehors de la vie où quelqu'un donne des leçons. On les apprend et on les prend en considération ; certains disent que rien ne sert à rien, et l'on ne sait pas s'ils ont raison ou tort. On ne sait pas non plus ce que veut dire « raison » ; on devine ce que veut dire « tort », malgré l'intervention des contradicteurs dont les arguments renversent la situation. On comprend alors que ces mots sont interchangeables et l'on a tort quand on pense qu'on a raison et vice-versa. La vie n'en dépend pas car elle vit sa propre vie et meurt de sa propre mort, et peu importe si les leçons qu'on nous donne servent à quelque chose en présence des cancers et autres maladies qui détruisent tout sur leur chemin ; et les médecins sont impuissants, aussi impuissants qu'un homme couché à côté de sa femme ; il lit un journal ou un best-seller.

Les livres nous apprennent quelque chose, sinon il n'y aurait pas de livres dans le monde où il y a beaucoup de distractions qui nous permettent d'oublier la mort et ses conséquences. Quelles sont les conséquences de la mort ? Le néant, le noir que les regards n'arrivent pas à percer car il y a des couleurs au-delà desquelles il n'y a pas d'autres couleurs, même si la vue de celui ou de celle qui regarde la couleur noire est capable de voir toutes les lettres qu'un ophtalmologiste montre à ses patients. Un patient dit : « Je vois un espace noir. » L'ophtalmologiste dit : « Ne voyez-vous rien au-delà de cet espace ? » Le patient dit : « Non, non, non. » Et le dialogue continue ainsi : « Ne voyez-vous rien du tout ?

- Non, non, non.
- Ne voyez-vous pas d'autres couleurs ?
- Non, non, non.
- Ne voyez-vous pas la couleur du ciel ?
- Quel ciel ?

- Le ciel.
- Non.
- Et la couleur des anges ?
- Non. »

Ainsi se terminent ces dialogues qui ne sauvent personne, de sorte qu'on se demande à quoi servent les paroles et autres sons artificiels. Ils accablent la nature pleine de sons, de couleurs, d'hommes, de maladies et de cieux, surtout s'il y a des bavards qui parlent sans arrêt d'autres cieux en oubliant qu'un seul ciel suffit amplement à ceux dont les yeux voient une multitude de lieux dans un espace où flotte un nuage.

On revient de nouveau aux écrivains. Les écrivains – ou du moins les personnes qui écrivent quelque chose pour tuer ou blesser le temps – parlent de temps à autre d'écrivains pour une raison inconnue. Et puis cette raison devient connue et l'on se rend compte que ces personnes critiquent les écrivains parce qu'ils ne sont pas de vrais écrivains : ils ne sont que des critiques. Ils démolissent de vrais écrivains et c'est ainsi qu'ils vivent ; ils ne peuvent pas vivre autrement. On critique Gogol pour pouvoir vivre quelques semaines de plus. On vit quelques semaines de plus, mais Gogol meurt et il n'y a rien à faire : tout est dit, tout est écrit. Comme disent les Russes : « Ce qui est écrit, on ne le détruit même pas avec une hache. » Ou on ne le *coupe* pas avec une hache – tout dépend de ce que vous voulez en faire. Si l'on coupe Gogol au lieu de le détruire, on peut sauvegarder une partie de ses *Passages choisis de ma correspondance avec mes amis*. Ou on les détruit en entier à l'instar de Nabokov, Béliński et autres Russes qui pensent aux couleurs ou aux idées. Ils ne pensent pas à la vie, aurait dit Nietzsche.

A Moscou, il y a un boulevard qui s'appelle Gogol, mais vous ne pensez pas aux âmes mortes lorsque vous vous promenez le long de ce boulevard. Vous foulez aux pieds les morts au cours de vos promenades car il n'y a que des morts sous la terre où vous marchez. Il y a peut-être un peu de pétrole, mais il y a des morts aussi, et tout le monde sait que ce pétrole ou ce gaz peut causer la mort de milliers de personnes.

Au lieu du pétrole, on peut marcher sur les livres de Gogol, à condition de recouvrir tout le boulevard de ses livres. On peut marcher sur l'eau ; on peut marcher sur les livres, sur les personnages. On peut jouer avec les mots et pour cela, on n'a pas besoin de marcher sur quoi que ce soit, même pas sur des lettres.

On peut marcher le long d'un boulevard ou de Bouvard, étant donné que ce Bouvard est une créature issue du cerveau de Flaubert ; ce cerveau contenait aussi Pécuchet qu'on peut remplacer par Gogol, d'autant qu'il y a le boulevard Gogol à Moscou. Le long de ce boulevard, les gens jouaient aux échecs – autrefois. À présent, les choses sont différentes, comme tout le monde le constate, si l'on croit les journaux, les magazines et aussi les magasins où l'on trouve ce qu'on manie aujourd'hui – les manies d'aujourd'hui, en d'autres termes. Les termes sont les mêmes – comment les modifier ?

Comment modifie-t-on les termes ? On dit : « Bouvard Gogol » ou « Bouvard et Gogol ». On se promène le long de ce Bouvard ou plutôt sur les pages où Bouvard nous parle de ses points de vue. On marche sur ses points de vue ; il n'en reste que des points ou des vues. On choisit les points, même si l'on n'arrive pas à marcher dessus : il est plus difficile de marcher sur des points – et sur des pointes – que sur des vues qui sont beaucoup plus étendues, tout compte fait. Elles sont même plus étendues que les faits qui se concentrent sur un événement sans faire attention à d'autres événements qu'on pourrait appeler « la source de tous les malheurs ». Les malheurs disparaissent quelque part, et l'on n'y pense plus, comme si la vie était une suite royale de bonheurs.

Il y a des optimistes dont Gogol faisait partie, comme si sa santé lui permettait d'être optimiste. Il prodiguait des conseils aux gens qui voulaient qu'il écrive la suite des *Âmes mortes* ; les âmes vivantes voulaient en savoir plus sur les âmes mortes. Mais Gogol continuait à vivre en dehors de toutes ces vies et ces morts parce qu'on peut toujours vivre dehors, au-delà de ceci et de cela, même si cela ne mène à rien – pas au paradis, pas à une vie meilleure. On se demande à la longue s'il y a une vie meilleure ou au moins une vie où l'on pourrait se reposer un peu après avoir subi une multitude d'épreuves dans cette vie-ci et même dans cette vie-là. Bref, on cherche une vie qui ne ressemble en rien à ces vies-ci ; elles ne permettent pas aux gens honnêtes de se reposer enfin, sans penser au lendemain. Le lendemain arrive et l'on pense au lendemain, aux futures misères, comme s'il n'y avait rien d'autre dans la vie. Gogol pensait qu'il y avait autre chose dans la vie. « Il y a une autre vie, disait-il, et vous pouvez y goûter, à condition d'écouter mes conseils. » Personne n'écoutait ses conseils et la vie continuait son bonhomme de chemin, comme si de rien n'était. Et pour une fois la vie avait raison : il n'y avait rien, rien du tout.

Comment sait-on s'il y a quelque chose ou non ? On touche quelque chose et on se dit qu'il y a quelque chose. On ne veut pas croire qu'un doigt puisse toucher le néant ; et pourtant ce doigt ainsi que le reste de notre corps peut toucher tous les néants possibles et imaginables en espace de quelques minutes. Ils touchent ce qu'ils veulent, mais ils ne se disent pas que ce qu'ils touchent n'existe pas. Nous ne valons pas mieux que nos doigts ; nous ne nous disons pas tous les jours que ce que nous touchons n'existe pas. Gogol ne se disait pas non plus ce genre de choses : il pensait qu'il pouvait améliorer la vie des Russes, de la Russie en général, parce qu'il n'y avait pas de néant sous ses doigts, sous sa plume. Il y avait une sorte d'avenir radieux et cet avenir était aussi palpable que les poissons que mangeaient ses héros.

Flaubert ne le pensait pas ; il ne pensait rien du tout peut-être. Cela fait du bien de ne penser à rien : les bouddhistes en savent quelque chose. Flaubert disait qu'il était Madame Bovary ; il disait aussi qu'il était Bouvard ou Pécuchet ou les deux à la fois. On ne sait pas ce que Flaubert était, et on ne sait toujours pas ce qu'il sera dans les siècles à venir. Une chose est certaine : il existe un monstrueux dictionnaire des idées reçues et tous les jours nous ajoutons quelque chose à ce dictionnaire – parfois à notre insu. Nous y ajoutons quelque chose et nous nous reposons sur nos lauriers, comme s'il y avait des lauriers où l'on pouvait se reposer.

Tout est dit ; tout est écrit. Mais les gens continuent à se mouvoir, à se parler. On peut les rejoindre, si l'on le veut. On peut planter un arbre et se dire que cet arbre deviendra le symbole d'une autre vie, d'un autre arbre de vie. Cette autre vie arrive et tout recommence ; on l'appelle le karma ou l'arbre de vie, l'arbre de mort, l'arbre de résurrection, l'arbre de renouveau, l'arbre de changement. Tout change et c'est toujours la même chose, comme tout le monde le sait. Gogol ne le savait pas ; Flaubert le savait. Tant mieux pour lui ; tant pis pour lui. On ne sait toujours pas de quoi on parle, malgré des siècles d'exercices, d'exercices de style. Le style ne dit rien, hélas.

Et puis le style peut vous laisser tomber. Vous vous dites que, quoi qu'il arrive, vous avez votre style et par conséquent pouvez écrire à propos de n'importe quoi car votre style est capable de construire une œuvre autour de lui ; en d'autres termes, il n'a nul besoin de suspense et d'autres éléments d'une narration traditionnelle. Gogol et Flaubert étaient des stylistes incomparables, mais cela ne les empêchait pas de rencontrer des problèmes qu'un écrivain normal – un auteur de best-sellers – ne connaît pas. Les sujets et les suspenses lui tombent du ciel et il les ramasse pour écrire un nouveau best-seller car ce n'est pas la peine d'écrire *Bouvard et Pécuchet* que peu de gens lisent de nos jours. Donc il n'écrit pas *Bouvard et Pécuchet* et ceci pour plusieurs raisons. *Primo*, son style – il n'en a pas – ne lui permettrait pas d'écrire quelque chose dans ce genre, un livre que le style nourrit constamment, à longueur des pages. *Secundo*, il ne veut pas écrire un livre où l'on raconte l'histoire de l'impuissance humaine, de la stérilité des entreprises qui balisent nos chemins et nos espoirs. Le lecteur d'aujourd'hui ne connaît pas sa propre stupidité, et s'il la connaissait, il n'aimerait pas qu'on lui en parle : il y a d'autres sujets de conversation. En outre, sa stupidité n'offre aucun suspense, aucune poursuite automobile, aucun meurtre. Par conséquent, cet écrivain – et tous ceux qui suivent son exemple – n'écrit pas *Bouvard et Pécuchet*, d'autant que ce roman est déjà écrit. Il n'écrit pas non plus *Les Âmes mortes* : il sait qu'à part quelques spécialistes, personne ne s'intéresse à l'esclavage russe.

Flaubert et Gogol traversent une période difficile ; ils n'ont pas envie d'écrire ce que les écrivains d'aujourd'hui écrivent à tour de bras, et le style sur lequel ils ont toujours compté ne leur dit rien pour une fois. En tout cas, il ne leur souffle pas le roman important que la France et la Russie attendent avec impatience. Flaubert écrit à Ernest Feydeau :

Ah ! je suis foutu, mon cher ami, foutu !

Je t'avais envoyé un petit mot parce qu'il m'ennuyait de ton aimable individu ! Mais quant à t'écrire longuement je n'en ai pas la force. Je suis sérieusement malade, au moral. (Ce n'est pas la première fois que pareille chose m'arrive.) Si on te parle de moi, tu peux même dire que je me porte bien, il est inutile de divulguer mes infirmités. Sache donc que depuis un mois je suis dans une impossibilité complète d'écrire. Je ne peux pas trouver un mot. Je m'embête horriblement et je regarde mon feu brûler. Voilà.

Je suis puni de m'être mis comme un imbécile à vouloir tout de suite écrire un livre avant de l'avoir suffisamment porté dans le ventre. Je t'assure que je ne suis pas gai.

De son côté, Gogol écrit à Joukovski :

De jour en jour, d'heure en heure, il y a plus de clarté et de solennité dans mon cœur. Mes voyages, mon éloignement du monde, n'ont pas été sans but et sans signification. Ils ont servi à l'édification imperceptible de mon être. Plus pure que la neige des montagnes, plus claire que le ciel doit être mon âme : alors seulement j'acquerrai la force d'entreprendre ma sainte carrière, alors seulement se résoudra l'énigme de mon existence... Je vous envoie *Les Âmes mortes*. C'est la première partie... Comparée à celles qui vont suivre, elle est comme le perron qu'un architecte provincial construit en hâte pour le palais, qui, d'après le projet, doit avoir des proportions colossales.

On comprend tout de suite que la suite des *Âmes mortes* ne sera jamais un livre de chevet : la clarté est un trompe-l'œil – d'autant que c'est Gogol qui en parle –, et souvent on trouve de l'obscurité à l'endroit où l'on est censé voir la lumière au bout d'un tunnel. Gogol se dit qu'il est dans un tunnel et il a tout à fait raison malgré ses décisions, ses hésitations qui, petit à petit, lui font perdre la raison. Son être s'édifie et l'édifice de son œuvre majeure commence à se dessiner à l'horizon, mais le dessin est trompeur et l'horizon est un autre trompe l'œil, de sorte que Gogol voit un horizon qui s'éloigne de lui à mesure qu'il s'en approche. Il n'est pas saint, et seul un saint peut écouter l'hymne solennel de son cœur sans se rendre ridicule aux yeux d'autres saints.

L'âme de Gogol n'est pas plus pure que la neige des montagnes pour la bonne raison qu'au fil des jours il est devenu sa propre création : une âme morte. Flaubert était Madame Bovary, Gogol une âme morte. Que peut faire une âme morte ? Elle peut mourir encore une fois et pour cela elle n'a même pas besoin de trouver un autre corps pour rendre justice à la doctrine de la métempsychose. La mort ne pose pas de conditions ; elle vient à notre rencontre avec ses frères et sœurs, et nous nous plions à ses demandes pour ne pas mourir d'une mort atroce. En effet, la mort nous dit : « Si tu ne meurs pas maintenant, tu auras un cancer autrement plus douloureux.

- Je ne veux pas mourir du tout, disons-nous à la mort.
- Si c'est moi que tu rejettes, il y a mes frères et sœurs. Ils sont encore plus beaux que moi.
- J'aime la vie. Elle est plus belle que la mort.
- Te souviens-tu de ce que Napoléon a dit en voyant le prince Bolkonsky ?
- 'Quelle belle mort' ?
- C'était une de mes sœurs. Veux-tu faire sa connaissance ?
- Non, non.
- Tant pis pour toi. C'est mon frère qui viendra. »

Gogol est une âme morte et les âmes mortes n'écrivent rien, contrairement à ce que Gogol pense au cours de ses interminables voyages. Il pense que les âmes mortes tiennent un journal, de sorte qu'il suffirait de découvrir ce journal dans son cœur dont la pureté doit rivaliser avec celle des montagnes. Les âmes mortes sont pures : elles sont purifiées par la mort et aussi par l'absolution des péchés que les Cathares affectionnaient particulièrement. (Gogol connaissait-il les Cathares ?) Par conséquent, elles sont aussi pures que les neiges de Kilimandjaro. N'oublions pas que la troisième partie des *Âmes mortes* se rapporte au paradis où tout est lumière, d'après Dante. Gogol n'a jamais écrit la troisième partie de son chef-d'œuvre ; rien d'étonnant que son cœur n'ait pas été vraiment pur. Il ne l'a même pas brûlé – la troisième partie des *Âmes mortes*, pas de son cœur.

On peut se demander si le cœur d'un écrivain brûle quand il n'arrive pas à écrire quelque chose qui restera dans les siècles à venir et même dans les siècles passés parce qu'un chef-d'œuvre appartient à tous les temps – même à ceux qui ne l'ont pas connu. La *Comédie* de Dante était connue bien avant sa conception, son exécution, si bien que même Platon en avait connaissance. Il n'en dit rien dans ses œuvres, ce qui ne veut pas dire qu'il ne connaissait ni Dante ni Virgile qui, d'après ce qu'on sait, se promenaient un peu partout sans se poser trop de questions à propos de ventes et de lecteurs. Il paraît qu'il y a un roman qui s'intitule *Inferno*. Ce roman s'est vendu à des millions d'exemplaires, mais cela ne veut rien dire. Cela veut dire qu'il s'est vendu à millions d'exemplaires, et Dante n'a rien à voir avec ce succès commercial. Il parlait d'un autre enfer, sans doute. Ou n'y a-t-il qu'un seul enfer ? L'enfer dépend-il du style ? Y a-t-il quelque chose qu'on pourrait appeler « le style de l'enfer » ou « le style infernal » ?

Le cœur est-il glacial lorsqu'un écrivain n'arrive pas à écrire un chef-d'œuvre qui restera dans les siècles des siècles à côté de *Bouvard et Pécuchet*, aux côtés de Gogol ? On met de la glace dans une boisson – surtout en été, au moment où l'envie nous prend de contrecarrer les effets de la chaleur. Mais un cœur n'est pas une boisson ; on ne peut même pas le comparer au champagne. Et pourtant le destin le rend de glace pendant des périodes où l'on n'arrive pas à créer un chef-d'œuvre sur les pages duquel l'absurdité ou plutôt la stérilité de la vie humaine s'étalerait dans toute son authenticité. Ce n'est pas la peine d'appeler tout cela la « condition humaine » parce qu'il y a beaucoup de conditions et de solutions, si bien que la vie humaine n'a rien à voir avec le monothéisme. Ce n'est pas un monolithe au sommet duquel pleurniche Malraux ou quelqu'un d'autre : il y a pas mal de pleurnicheurs qui déplorent la naissance et la mort en scrutant le panorama de l'histoire ou tout simplement un panorama dont les nuances s'offrent généreusement à leurs yeux dès qu'ils tirent les rideaux pour voir si le temps leur permet de se promener dans les bois, le long des rivières, à travers les champs et les lacs.

On ne sait toujours pas si le cœur dont Flaubert ne parle pas est brûlant ou glacial pendant les périodes où le vide remplace insolemment chiffres et lettres. Un médecin dirait que la température du cœur ne dépend pas de l'inspiration ou de son absence. « Parlons plutôt du cerveau », dirait-il en

mettant sa main sur le front d'un grand écrivain. L'écrivain avale deux cachets de l'aspirine et l'inspiration revient au galop. Gogol ignorait-il ce remède de cheval ? Et Flaubert ?

A en juger d'après certaines lettres, Gogol ne voulait pas guérir et chassait les médecins qui lui tendaient des boîtes remplies d'aspirine et de quinine. Il écrit à Joukovski : « Déjà maintenant, mon faible esprit voit le grand profit que je peux tirer de toutes ces maladies : en fin de compte, elles font mûrir les idées et ce qui semble ralentir l'ouvrage ne fait en réalité que l'accélérer. J'aiguis ma plume. Priez Dieu pour moi fermement. » Les médecins hochent la tête et montrent des photos où l'on distingue un corps chétif et maladif, un squelette plutôt qu'un corps. « Un squelette peut-il écrire un roman ? disent-ils aux admirateurs de Gogol.

- Oui, disent-ils, puisqu'il s'agit de la suite des *Âmes mortes*.
- Mais sur ces photos nous voyons un corps, pas une âme.
- Rappelez-vous le dicton russe qui affirme que dans un corps robuste loge un esprit à toute épreuve. Par conséquent, dans un corps maladif croupit une âme morte.
- Dans un corps maladif croupit une âme *maladive*, disent les médecins. C'est dans les squelettes que logent les âmes mortes.
- Les âmes ne sont pas des vautours, disent les admirateurs. Et n'oublions pas que les âmes sont immortelles. D'ailleurs, le roman s'appelle *Les aventures de Tchitchikov*. »

Il est vrai que le tzar Nicolas I^{er} pensait aussi que les âmes étaient immortelles ; tous les empereurs russes le pensaient, car ils étaient très croyants. Donc Gogol qui aimait les empereurs russes et la Russie en général, a modifié le titre de son roman pour plaire à l'église orthodoxe et à Dieu lui-même avec qui il entretenait des relations particulières et plutôt intimes. Il priait, il priait, il priait, mais son âme emprisonnée dans son corps chétif rapetissait au lieu de grandir et de s'illuminer. Elle n'était pas encore éteinte, contrairement à ce que pensaient les détracteurs de Gogol, car les âmes ne s'éteignent jamais : ce ne sont ni des bougies ni des ampoules qu'on accroche au lustre du salon. Certes, une âme n'est pas un dragon qui crache des flammes. On peut la comparer plutôt à la petite flamme d'un chauffe-eau. Peu importe : l'âme de Gogol est aussi éternelle que son propriétaire, ce qui ne veut pas dire qu'elle loge dans son squelette. Elle est sans doute au ciel où elle vole en compagnie de Dante : le roman était conçu comme une suite de la *Divine comédie*. La première partie que Gogol a achevée sans avoir l'intention de la brûler par la suite, correspond par conséquent à *L'enfer*.

L'âme est immortelle parce qu'elle est immatérielle. La matière pourrit tandis que l'éther reste intact ; et l'âme est pleine d'éther. Il n'y a rien d'autre dans l'âme et même Dieu y est invisible, quoique présent. On ne peut pas la toucher car ce qu'on touche peut être détruit. Un milliard de gouttes d'eau détruisent un rocher, mais l'âme reste à l'abri de l'eau et d'autres éléments destructeurs. Et même si l'on verse de l'eau sur l'âme, elle ne se mouille pas ; elle reste aussi sèche qu'avant le contact avec l'eau. Un philosophe dit que l'âme sèche est supérieure à l'âme mouillée, et il a sans doute raison. En tout cas, cette idée n'est pas une idée reçue parce que le commun des mortels ne pense pas à l'âme de cette façon. Les mortels pensent plutôt au sauvetage de l'âme et à son immortalité.

Quant à l'enfer, il est plein de feu et de poêles à charbon, à bois et à mazout où l'on met les pécheurs pour leur donner une éternelle leçon de pureté et de vertu. C'est au fond d'une poêle que toutes les vertus se situent, d'après certains théologiens. Et même si vous êtes encore sur terre, vous devez profiter des poêles pour apprendre la loi divine, sinon vous carboniserez éternellement en enfer. Il vaut mieux faire frire votre corps dans de l'huile pendant quelques heures que de le rôtir éternellement dans la bouche de Satan.

Seigneur, bénissez-moi à l'aube de cette nouvelle année. Faites que je l'emploie tout entière à un travail fécond et bienfaisant, que je la consacre tout entière à Votre service et au salut des âmes... Que le Saint-Esprit descende sur moi, qu'Il parle par mes lèvres, qu'Il sanctifie mon être en détruisant mes impuretés, mes vices, mes ignominies et le transforme en un temple digne de Votre présence, Seigneur !

Je ne sais pas à qui Gogol a écrit cette lettre ; à Dieu, peut-être. N'est-ce pas un bon exemple du poêle humain ou, si vous préférez, de la condition humaine ? L'ange gardien de Gogol se demande quel plat il doit préparer pour Dieu cet après-midi. Il se dit que le plat s'appellera l'*Âme morte*. Ensuite il se ravise en se disant que Dieu a déjà mangé une multitude d'âmes mortes, de sorte qu'Il doit être rassasié de cette nourriture abjecte. Pourquoi ne pas lui proposer *Passages choisis de ma correspondance avec mes amis* ?

L'ange met Gogol dans une poêle et cherche des pois gourmands pour accompagner le plat. Il en trouve une petite quantité dans son frigo et il met cette quantité – et cette qualité – dans la même poêle ; et pourtant il a beaucoup de poêles à sa disposition. Il y a une poêle destinée à Flaubert, mais il l'oublie pour le moment : cet ange n'est pas Jules César et par conséquent il ne peut faire plusieurs choses à la fois.

Gogol est au centre de la poêle et il se rend compte qu'il va très mal ; et il n'est pas seul à s'en rendre compte. La plupart de ses amis participent à la préparation du plat. Ils n'y participent pas directement : ils ne sont pas bons cuisiniers. Ils observent le processus de loin et contrairement à ce que pensent les bigots, ils n'admirent pas l'art de l'ange. Ils se disent que Gogol serait mieux à Baden-Baden ou même au bord de la mer Noire que Pouchkine aimait tant. « Pourquoi une poêle ? » se demandent-ils. Et ils citent la lettre que Gogol a écrite à Mme Smirnov : « Mes prières sont sèches. Avant je croyais que je priais bien, que je savais prier. Et maintenant je vois que, si Celui que nous prions ne le veut pas, il est impossible de prier. » « Vous voyez ? disent les amis de Gogol à l'ange.

- Je vois quoi ? dit l'ange.
- Ses prières sont sèches.
- Et alors ?
- Il faut qu'elles soient humides ou mouillées, si vous préférez.
- Pourquoi ?

- Parce qu'un philosophe a dit que les âmes mouillées sont supérieures aux âmes sèches.
- Je ne connais pas les philosophes. Je ne connais que les théologiens et les prophètes.
- Mais Gogol est un prophète.
- Je le connais, dit l'ange en mettant des poids gourmands à côté du corps de Gogol.
- Oubliez-le, disent les amis.
- Il ne veut pas que je l'oublie, dit l'ange. Après tout, je suis un émissaire de Dieu. »

Et l'ange de citer la même lettre de Gogol : « Cependant je prononce mes pauvres paroles, si impuissantes qu'elles soient, si aride que soit mon âme, si paresseuse et lourde que soit ma langue. » Ces paroles sont adressées à Dieu ou plutôt à ses émissaires : seul Moïse pouvait parler directement à Dieu.

Gogol se rend compte que ses paroles sont aussi sèches que son âme. Par conséquent, il faut tremper les deux dans l'eau, sinon rien n'en sortira, au grand dam de ses amis, de ses admirateurs. Mais au lieu de tremper Gogol dans l'eau de la vie éternelle, l'ange continue à le faire frir, à le rôtir, car il pense que c'est ce qu'il faut faire. Il se dit qu'il est un ange et par conséquent qu'il connaît mieux les voies divines que le commun des mortels et les mortels tout court. Tous les morts, qu'ils soient des génies ou des imbéciles, ignorent les voies du Seigneur : ils l'avouent eux-mêmes ; tandis que le Seigneur n'ignore pas leurs voies, sinon Il ne serait pas capable de les condamner, de les faire frir, de les faire mourir éternellement.

Qu'est-ce qu'une poêle ? C'est un ustensile où les poissons, le gibier et les humains passent leur temps sur terre. Rien ne dit qu'ils auraient autre chose à leur disposition au ciel ou sous terre : les dieux aiment la bonne chair et se nourrissent de péchés aussi bien que de vertus. Il y a des poêles partout ; il y a aussi des fours et des casseroles. On met de l'eau dans les casseroles pour faire bouillir un corps humain, une âme humaine qui écoute Descartes et dit qu'elle est unique au monde car les animaux n'ont pas d'âme, sans parler des plantes et de mauvaises herbes. L'âme humaine se transforme en bouillie et se dit qu'il vaut mieux ne pas exister pour ne pas se mouiller et bouillir sans arrêt.

Dans ses lettres, Flaubert ne parle que rarement des casseroles et des poêles où son corps et son âme se consomment à son insu. Il dit n'importe quoi, parfois. Par exemple, il écrit à Louis Bouilhet : « Préault a manqué à la parole qu'il m'avait donnée. – Pas de Préault. Peut-être aura-t-il eu peur de la Muse ? Ou bien est-ce un calcul ? Comment s'y prendre quand on est invité à déjeuner, pour faire de cela une réclame ? » Du charabia, rien de plus. On a l'habitude d'étudier toutes les paroles des génies. Donc on ouvre l'édition de la Pléiade et on trouve ceci : « Le sculpteur Préault fréquentait le salon de Louise Colet. » C'est un renseignement précieux. Mais qu'en fait-on si l'on ne fréquente pas le salon de Louise Colet ?

Même si l'on sacrifie sa vie au profit des œuvres de Flaubert, on ne sait pas quoi en dire. Ce n'est pas une poêle à frir. En voyant une poêle pareille, on peut se dire : il y a un génie qui est à la recherche de l'inspiration. Il ne trouve rien à l'intérieur de cette poêle, mais il ne perd pas l'espoir. Il

croit toujours qu'il écrira un chef-d'œuvre et sauvera le monde. Il oublie ce que les soufis disent à ce sujet. Ils parlent d'un homme qui veut sauver le monde. Et puis l'homme en question se rend compte qu'il en est incapable. Alors, il décide de sauver sa famille ; il n'y arrive pas non plus. Alors, il décide de changer sa façon de vivre, mais il est trop tard.

II

« Le destin est un dindon ; la vie est un copeck ». Les Russes se souviennent rarement de ce dicton que Pouchkine a dû répéter très souvent à la fin de sa vie, de son copeck. Vous allez à droite ; vous allez à gauche. C'est du pareil au même, même si vous ne vous dites pas tout le temps que tout se termine par la mort. En attendant, vous avez toutes sortes de maladies qui vous rappellent la mort, même si vous voulez vous divertir à Monaco.

Vous êtes prophète et vous le savez. En tout cas, vous savez que vous pouvez sauver l'humanité du désastre qui pointe toujours à l'horizon – même s'il n'y a pas d'horizons en vue –, à la fin d'une perspective. Il y a toujours des désastres, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, et cela n'aide pas à surmonter des obstacles qui surgissent dès qu'on ouvre une boîte en se réveillant. Et puis on vous dit que le changement doit s'opérer ailleurs, puisqu'on ne peut pas tout changer, même s'il s'agit de votre famille. Vous voulez sauver le monde et vous le soulevez à l'aide d'une poulie pour qu'il puisse atteindre les cieux et Dieu. Mais le monde est trop lourd et vous vous enlisez dans une situation sans issue, même si le ciel a l'air de vous offrir cette issue proverbiale. (Tout est proverbial dans le monde où il n'y a que des proverbes et des dictons.) Vous n'arrivez donc pas à soulever le monde. Au lieu du monde, vous soulevez votre famille ; vous devenez de plus en plus modeste. Avec l'âge, vous devenez sage et la sagesse rime avec la modestie : je ne sais rien, etc. Votre famille demeure sur terre, de sorte que vous vous demandez si la terre n'est pas le ciel, ce qui vous faciliterait la tâche. S'il ne faut rien soulever, on peut rester où l'on est sans vouloir quoi que ce soit. On est sur terre et on se dit qu'on est dans le ciel ; la plupart des philosophes chinois et égyptiens disent que c'est du pareil au même. On se couche sur un tapis et l'on attend l'avènement du ciel, mais le ciel ne vient pas. Le ciel est un grossier personnage : on l'invite et il ne vient pas sans envoyer sa carte de visite et ses excuses. Alors, on change de position et l'on jette le tapis dans un vide-ordures.

Gogol est malade et n'arrive pas à jeter sa maladie au vide-ordures ; et ce supplice dure si longtemps qu'on se demande s'il veut vraiment jeter sa maladie au vide-ordures ou simplement ouvrir la fenêtre de sa berline. Il n'a pas besoin d'ouvrir la fenêtre de cette berline légendaire pour admirer des paysages, mais on ne peut pas jeter quelque chose si l'on n'ouvre pas une fenêtre, lorsqu'on se trouve dans une berline. Et c'est le cas, c'est le cas. Gogol voyage beaucoup, comme s'il était Tchitchikov qui doit se déplacer pour acheter un nombre impressionnant d'âmes mortes – ou d'âmes vivantes qui sont liées à leurs sœurs mortes par un cordon ombilical. (Toutes les âmes sont sœurs. Et cousines.)

A Jérusalem, Gogol rencontre un soufi qui lui dit : « Je peux te guérir.

- C'est impossible, dit Gogol. C'est une maladie à la mort. N'as-tu pas lu Kierkegaard ?
- Non, dit le soufi. Mais j'ai lu d'autres livres. Il y en a beaucoup dans nos bibliothèques.
- As-tu lu un livre sur Gogol ? dit Gogol.
- Bien sûr.
- Parle-t-il de ma maladie ?
- Bien sûr.
- Dit-il si l'on peut me guérir ? Dois-je mourir ?
- Oui. Mais tu dois d'abord guérir.
- Comment ?
- Brûle la deuxième partie des *Âmes mortes*.
- Ah bon ?
- Tu peux te passer de tumeurs malignes. »

Le 27 janvier 1848, Gogol part de Malte pour Constantinople. À Constantinople, il embarque sur un bateau du Lloyd autrichien pour Smyrne. Il y a un vapeur de la même compagnie qui se dirige sur Beyrouth. La mer est calme ; Gogol ne ressent aucun malaise. Mais il y a des malaises extérieurs et intérieurs. Gogol ne vomit pas extérieurement ; il vomit intérieurement à cause des *Âmes mortes* qu'il n'arrive pas à achever. Les âmes vomissent aussi et il n'arrive pas à les guérir. Elles meurent avant de pouvoir mourir. Pour être mort, il faut d'abord vivre quelque part – à Saint-Pétersbourg, par exemple. Mais les âmes de Gogol – la sienne, entre autres – ne vit nulle part, ce qui rend la tâche de l'écrivain plus ardue et presque inaccessible. Il vogue en direction de cette tâche, mais le bateau l'emmène vers Jérusalem où il n'y a que des âmes vivantes – celle du Christ, entre autres. Et Gogol ne sait pas quoi faire. Il est vrai qu'il cherche à présent des âmes vivantes, une sorte de paradis où la Russie sera sauvée une fois pour toutes. Il oublie le soufi qu'il rencontre à Jérusalem quelques jours plus tard. Il oublie aussi le dialogue qui a surgi au moment de leur rencontre : sa mémoire n'a rien à voir avec la machine à remonter le temps. Elle ne voyage pas dans l'avenir radieux.

Le soufi dit à Gogol : « Veux-tu que ta maladie prenne le dessus ?

- Non, dit Gogol.
- Alors, pourquoi la tolères-tu dans ton corps, dans ton âme ?
- Je ne la tolère pas. Je la chasse.
- Comment la chasses-tu ?
- Je la combats.
- Il ne faut pas la combattre. Il faut l'aimer.
- Dois-je tomber amoureux de ma maladie ?
- Oui, oui.
- Ah bon ?
- Bon, bon. »

Le soufi s'éloigne ; Gogol reste où il est, à Jérusalem, en Russie. La maladie est toujours là, à l'intérieur de son corps, à l'extérieur de son corps. Elle ne bouge pas, comme s'il n'y avait pas de meilleure résidence pour cette maladie qu'on essaie de cataloguer dans les livres sur Gogol. Nous n'en sommes pas encore là : il n'est pas encore mort. Seule une autopsie vous révèle votre maladie : tout arrive trop tard, comme tout le monde le sait. Et tout le monde ne sait rien, comme tout le monde le sait ; et Socrate le sait mieux que les autres.

A Jérusalem, Gogol cherche Dieu qu'il doit trouver pour donner suite aux *Âmes mortes* qui doivent ressusciter pour exister en un livre que tout le monde achètera dans les librairies et même dans les rues de Saint-Pétersbourg. D'après Henri Troyat, Gogol s'aventure dans les rues étroites, tortueuses, aux maisons basses, réunies par des voûtes. Il visite les marchés bruyants, se mêle à la foule épaisse et lente qui assiège les éventaires ; il coudoie des Juifs, des Turcs, des Arméniens, des Arabes, des Grecs. Dieu n'est nulle part, à moins qu'Il ne soit ces Juifs, ces Turcs, ces Arméniens, ces Arabes. L'image de Dieu ; l'image de l'homme. Il y a trop d'hommes ; il n'y a qu'un seul Dieu. Que faire ? Écrire une suite des *Âmes mortes* ? Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas écrire une suite de sa vie ?

On se demande si Gogol n'est pas déjà mort – d'après ses propres critères qui revoient la vie humaine à la baisse et condamne la mécanique des gestes, des paroles, les platitudes de toutes sortes, les idées reçues que la mort empêche à Flaubert d'inclure dans son fameux dictionnaire. Oui, les platitudes que les personnages de Gogol débitent à longueur de page – à condition de passer et repasser une vidéo du *Révizor* – sont à la hauteur des pensées suscitées par les mots qu'on trouve dans *Le Dictionnaire des idées reçues* que Flaubert ajoute à son dernier roman et en quelque sorte à son dernier soupir : il meurt sans pouvoir compléter et finir ce dictionnaire, son dernier roman qui aurait l'harmonie et le timbre d'un soupir, si l'on pouvait l'entendre dans une salle de concert.

ART. – Ça mène à l'hôpital. À quoi ça sert, puisqu'on le remplace par la mécanique qui fait mieux et plus vite.

ARTISTES. – Tous farceurs. Vanter leur désintéressement (*vieux*). S'étonner de ce qu'ils sont habillés comme tout le monde (*vieux*). Gagnent des sommes folles, mais les jettent par les fenêtres. Souvent invités à dîner en ville. Femme artiste ne peut être qu'une catin. Ce qu'ils font ne peut s'appeler travailler.

On a l'habitude de mettre tous les artistes dans le même sac et cette habitude n'a pas l'air de vieillir, à la différence des points de vue exposés et stigmatisés par Flaubert dans son dictionnaire et dans son roman qui fait partie de ce dictionnaire. Toutes les œuvres de Flaubert sont inscrites dans ce dictionnaire, d'une manière ou d'une autre, si bien qu'on se demande si Flaubert a écrit quelque chose en dehors de ce dictionnaire gigantesque, gargantuesque. Il en va de même pour Gogol – pour ses œuvres de maturité, en tous cas : en mûrissant, on s'intéresse de plus en plus aux dictionnaires où l'on trouve une vie arrangée, mise en ordre, presque identique à l'ordre militaire. Ainsi le chaos devient un

ordre et n'importe quel ordre nous rappelle soit un prélude à une bataille, soit une pièce musicale – un quatuor de Haydn, par exemple.

A la fin du chapitre consacré au *Révizor*, Henri Troyat aligne quelques platitudes qu'il trouve dans la pièce de Gogol émaillée d'idées reçues, comme aurait dit Flaubert, si Dieu lui avait offert l'occasion de faire la connaissance de son frère russe. Idées reçues, idées russes. Gogol pensait-il que les platitudes étaient l'apanage de son pays qui semblait s'éloigner du monde dès qu'on le comparaît aux pays civilisés, à cet Occident mythique où vivaient les hommes libres et les femmes émancipées ? « Depuis que j'ai été nommé à l'hôpital..., ils guérissent comme des mouches. » C'est Zémlianka qui prononce ses paroles révélatrices. Il est le surveillant des établissements de bienfaisance. Ses paroles, que nous révèlent-elles ? Une idée reçue, une platitude, un défaut de son cerveau, un lapsus ? Freud n'est jamais loin de la littérature et ce malgré les précautions que Nabokov prenait pour se protéger des critiques qui gardent les œuvres complètes de Freud sur leur bureau, sur leur table de chevet.

Freud écoute Zémlianka et dit à ses successeurs : « Grâce à ce lapsus, Zémlianka nous révèle le fond de sa pensée et le contenu de son inconscient. Son inconscient ainsi que sa conscience n'ignorent pas que les malades rendent l'âme dans les hôpitaux au lieu de guérir et d'emplir la terre de leur progéniture. Même les hommes en bonne santé rendent l'âme un peu partout parce que Zémlianka vit sur terre et pas sous la terre où les morts passent leur temps sans nuire aux vivants. » Un lapsus, pas une idée reçue. Peu de gens disent à leurs collègues : « Ils guérissent comme des mouches. » Les gens disent plutôt : « En Russie, les gens meurent comme des mouches parce qu'ils boivent comme des éponges. Ils boivent de la vodka au lieu de boire du vin – avec modération. » Un lieu commun, une idée reçue digne du fameux dictionnaire. Voici un autre extrait de ce dictionnaire : « L'âme russe est plus grande que n'importe quelle âme connue en Occident. » Encore un extrait : « L'âme russe se nourrit de vodka, de cornichons, de harengs et autres zakouski. En effet, on ne boit pas de la vodka sans manger quelque chose. En mangeant quelque chose, on aspire à étouffer dans l'œuf l'odeur insupportable de la vodka. Si la vodka sentait bon, les Russes ne mangeraient rien du tout. »

Comparons tout cela à ce que Flaubert dit à propos de l'art et de ses serviteurs. « Ça mène à l'hôpital. » En effet, beaucoup de gens pensent que tous les artistes sont fous, sinon ils ne seraient pas de vrais artistes. Pour comprendre l'art, il faut boire et s'approcher de la folie qui se dessine à l'horizon dès qu'on touche à un chef-d'œuvre – au *Révizor*, par exemple. Et si la pièce de Gogol vous inspire au point de vous faire rêver à votre propre pièce, à votre poupon artistique, vous buvez deux bouteilles de vodka au lieu d'une seule et vous vous mettez à croire que vous êtes Napoléon – comme le héros principal de la pièce de Gogol. À dire vrai, il ne croit pas qu'il est Napoléon : il n'est pas fou à ce point. Mais un autre personnage le croit et il le dit aux autres personnages qui ne le croient pas.

Si vous croyez que vous êtes Gogol et que par conséquent vous êtes capable d'écrire un nouveau *Révizor*, vous êtes prêt pour un hôpital psychiatrique et même pour une camisole de force qui vous attend toujours dans les coulisses et parfois aussi sur scène. Vous créez un nouveau *Révizor*, vous

le lisez à vos amis en croyant que votre façon de réciter vos platitudes ne cède en rien aux lectures dont les amis de Gogol jouissaient pendant quelques mois. La pièce n'était pas encore jouée dans les théâtres de l'Empire russe, mais Gogol créait une vraie scène, un vrai théâtre lorsqu'il ouvrait son manuscrit en présence des ses nombreux amis.

« Il lit de façon magistrale et soulève dans l'auditoire des explosions de rire en série, écrivait Viazemski à A. I. Tourgueniev. Je ne sais si la pièce ne perdra pas lors de sa représentation sur une scène, car peu d'acteurs sauront la jouer comme il la lit... Gogol a en lui un excès de gaieté, ce qui fait qu'il passe souvent la mesure et que sa moquerie est importune. » Et voici ce que Troyat écrit à ce sujet : « La lecture commença. Selon son habitude, Gogol changeait d'intonation et presque de visage en passant d'un rôle à l'autre. Cependant sa diction demeurait naturelle. Il était drôle sans outrance. » Et la plupart d'acteurs qui jouent *Le Révizor* sont trop drôles – ou pas drôle du tout –, car ils s'adonnent à l'outrance et l'affichent par pure gloriole. On dit « les outrances du mélodrame » ; on peut dire aussi « les outrances de la comédie ». Et pourtant la pièce de Gogol n'est pas vraiment une comédie, et Nabokov a raison quand il dit que les créations des génies sont inclassables : ce ne sont ni tragédies ni comédies. Par conséquent, on ne rit pas en lisant ou regardant *Le Révizor* ; on ne pleure pas non plus en présence du roi Lear. Elles sont entre les deux, ces créatures. Elles ne sont ni par ici ni par là ; elles sont dans leur propre royaume et un authentique lecteur – ou un voyeur – doit faire un pèlerinage pour atteindre le portail de ce royaume. Et sur ce portail on lit d'habitude : « Abandonne l'espoir, toi qui pénètres dans ce royaume. »

On raconte que Kafka riait en lisant *Le Procès*. Sans doute, le faisait-il pour contrebalancer les pleurs de ses amis. Les chefs-d'œuvre se situent d'habitude dans un domaine qui s'appelle le « Neutre », et dans ce domaine il n'y a ni pleurs ni rire. Il y a un sourire béat, rien de plus ni de moins. On est heureux en présence du Neutre et c'est le bonheur qui compte après tout, même s'il ne s'agit pas du bonheur de l'humanité toute entière. On peut être heureux chez soi, séparé du monde. Le monde, on n'en a cure, sauf si le monde fait tout pour rendre les reclus malheureux. Alors, on a des envies de meurtre ; en d'autres termes, on veut détruire le monde. Hélas, cette destruction se déroule toujours « en d'autres termes » ; c'est pour cela que le monde est toujours là, à portée de la main.

« A quoi ça sert, puisqu'on le remplace par la mécanique qui fait mieux et plus vite. » On parle toujours de l'art. De quoi faut-il parler pour contrecarrer le destin du monde ou le monde tout court ? Bergson lie la mystique à la mécanique. De même, Gogol introduit la mécanique dans l'art, de sorte qu'on n'a plus besoin de remplacer celui-ci par la mécanique, contrairement à ce que pensent Flaubert et les gens que Bouvard et Pécuchet croisent au cours de leurs promenades. Le héros de Gogol, Khléstakov, fait la cour à la fille du gouverneur, l'embrasse et se dit tout d'un coup : « Mais elle est très appétissante, la mère, pas mal du tout ! » Il embrasse ensuite la mère et cette mécanique de baisers et de cours fonctionne à merveille, comme pour étayer le jugement de Flaubert qui désire que cela aille de plus en plus vite. N'en déplaise aux admirateurs de ce géant français, cela va plus vite dans la pièce de Gogol qu'à l'intérieur de n'importe quelle usine. On embrasse la fille et sa mère. On est sur le point

d'épouser la mère, mais celle-ci dit : « Permettez-moi de vous faire remarquer que je suis... en quelque sorte... mariée... ». Peu importe. On répond à la mère : « Cela n'a pas d'importance. L'amour ne fait pas de distinction. Karamzine a dit : 'Si les lois nous condamnent, nous nous réfugierons à l'ombre des frondaisons.' » On se réfugie à l'ombre des frondaisons où tout est permis : les frondaisons ont lu Karamzine et aussi *les Frères Karamazov* de Dostoïevski.

Par contraste, la mécanique de Kafka est très lente ; et pourtant on n'a pas la tentation de la remplacer par l'art, ce que Heidegger ou Max Weber auraient fait sans réfléchir. Le procès de Joseph K. traîne pour permettre à son auteur – Kafka lui-même – de faire connaître à son lecteur tous les rouages de la justice et de l'injustice. Et même quand les bourreaux arrivent sur la scène de leur crime, ils ne vont pas vite en besogne.

Après avoir échangé quelques politesses pour régler la question des préséances – les messieurs semblaient avoir reçu leur mission en commun – l'un d'entre eux s'approcha de K... et lui retira sa veste, son gilet et sa chemise. K... frissonna involontairement ; le monsieur lui donna dans le dos une petite tape d'encouragement, puis il plia soigneusement les vêtements comme des choses dont on aura encore besoin dans un temps qu'on ne peut pas prévoir. Pour ne pas exposer K... immobile à la fraîcheur de l'air nocturne, il le prit ensuite sous le bras et lui fit faire les cent pas pendant que l'autre monsieur cherchait dans la carrière un endroit qui pût convenir. Lorsque cet endroit fut trouvé, le monsieur fit signe à son collègue qui amena K... jusque-là.

Ensuite on demande à la victime de s'asseoir sur le sol car on ne peut pas lui couper la tête si elle reste debout. Et si on ne lui coupe pas la tête, elle ne peut être considérée comme victime. Autrement dit, Joseph K. sera sauvé s'il ne se met pas par terre pour satisfaire ses bourreaux. Il est vrai qu'on peut couper la tête à n'importe qui, même si cet individu reste debout ; on peut se hisser sur la pointe des pieds, par exemple. Il y a aussi des tabourets et des échelles qu'on peut utiliser, le cas échéant. Avec de la patience on arrive à tout, et d'habitude les bourreaux sont très patients, excessivement patients. Par contre, leurs victimes ne le sont pas toujours : soit elles veulent qu'on les achève au plus vite, soit elles continuent à prier tous les saints du paradis pour qu'ils interviennent et leur portent secours. Joseph K. tourne la tête et on se demande ce qu'il veut. Veut-il aider les bourreaux en mettant la tête comme il faut ? Veut-il échapper aux coups mortels, à l'enfer ?

Quoi qu'il en soit, la mécanique ne fonctionne pas très bien, à moins que les bourreaux et leur victime ne veuillent faire durer le plaisir du supplice. Khléstakov, de son côté, ne peut pas prolonger le plaisir des baisers parce qu'il ne lui est pas permis d'embrasser la mère en présence de sa fille et vice-versa : même dans les pièces de Gogol on ne heurte pas les bienséances sans arrêt, impunément. En outre, Khléstakov doit déguerpir au plus vite, sur le champ, à moins qu'il n'aspire au supplice infligé par son hôte et ses assistants.

« Tous farceurs. Vanter leur désintéressement (*vieux*). » A présent, Flaubert parle des artistes et sans doute Khléstakov appartient-il à cette catégorie, même s'il n'a pas écrit les livres dont il se vante au cours de la conversation qu'il engage avec la famille du gouverneur. Selon lui, il a tout écrit, même *Le Révizor* et *Les Âmes mortes*. Mais il n'a pas écrit *Passages choisis de ma correspondance avec mes amis* parce qu'il n'a pas envie d'écrire des livres qui n'ont aucune chance de devenir des best-sellers. C'est un farceur – ces farces sont presque à la hauteur de celles auxquelles son créateur est accoutumé –, mais ce n'est pas une personne désintéressée, loin de là. D'ailleurs, son créateur ne l'est pas non plus, à en juger par les confessions qu'on trouve dans ses lettres. En voici une :

Je vous ai aimé bien moins que vous ne m'avez aimé. Du reste j'ai toujours été disposé, me semble-t-il, à aimer tout le monde, car je suis incapable de haïr ; mais aimer quelqu'un particulièrement, de préférence à d'autres, je ne le puis que par intérêt. Si quelqu'un m'a apporté un *réel profit* et que, grâce à lui, ma tête s'est enrichie, s'il m'a suggéré de nouvelles observations, soit sur lui soit sur d'autres, en un mot si, par son entremise, j'ai élargi mes connaissances, j'aime cette personne, même si elle est moins digne d'amour que telle ou telle, et même si elle m'aime moins. Que faire ? Vous voyez quelle créature étrange est l'homme ; chez lui, ce qui compte d'abord c'est l'intérêt personnel.

L'intérêt que Gogol porte aux êtres humains ne se limite pas à l'enrichissement de sa tête, de son cœur, de son corps ou de son âme. Ses amis et même ses ennemis lui offrent l'hospitalité, lui donnent des sujets, lui décrivent des personnages destinés à enrichir ses œuvres, louent ses œuvres ou les critiquent. « Critiquez-moi, écrit-il. Vos critiques me sont utiles. Mais n'oubliez jamais que je suis un grand écrivain, un génie que Pouchkine a toujours admiré, même quand je ne le méritais pas. On dirait qu'il connaissait par cœur mes futurs chefs-d'œuvre. Quand on critique un génie, on s'agenouille devant lui, même si le génie en question – moi, en l'occurrence – se trouve au diable vauvert. À Jérusalem, par exemple. Quand on critique une médiocrité, on lui crache dans la figure. Voyez-vous la différence entre ces deux genres de critiques ? Il faut me critiquer avec déférence. »

A partir du XIX^e siècle, on ne vante plus le désintéressement des artistes, et Gogol y est pour quelque chose. Par conséquent, Flaubert a tout à fait raison lorsqu'il met le mot « vieux » entre parenthèses. Sont-ils souvent invités à dîner en ville ? (Flaubert parle toujours des artistes. Et pourtant d'autres gens sont aussi invités à dîner en ville – aussi souvent que les artistes.) Gogol avait l'habitude de se réfugier dans le mutisme, et ce genre de refuge se pratique plus difficilement en public, puisque les hommes et les femmes vous provoquent sans cesse par leurs sourires, leurs paroles, leurs insultes et même par leurs louanges. S'ils louent vos ouvrages, il faut leur dire « merci », sinon ils diront que vous êtes un goujat et que vos œuvres sont ennuyeuses comme un jour de la pluie. Ou comme un mois de la pluie. « Il pleut toujours en Belgique », ajoutent-ils avec une grimace de dégoût, en attendant

qu'on leur dise « merci ». Dès qu'on leur dit « merci », la pluie s'arrête et le soleil quitte son refuge pour bénir la terre une fois de plus.

Bref, Gogol dînait rarement en ville. Il dînait plutôt dans les tavernes – les McDonalds d'autrefois – pendant qu'on changeait ses chevaux. Dans son cas, le mot « vieux » est tout à fait de mise. Il en va de même pour Khléstakov à qui on ne sert plus rien : il n'a pas d'argent et ne peut se régaler du caviar que les boyards mangeaient à volonté au XVIII^e siècle. Mais son imagination et ses nombreux discours suppléent ce manque, ce défaut de son portefeuille. « Tous les jours, je suis au bal. On joue au whist : le ministre des Affaires étrangères, l'ambassadeur de France, l'ambassadeur d'Angleterre, l'ambassadeur d'Allemagne et moi. »

« Ce qu'ils font ne peut s'appeler travailler. » Lorsque Khléstakov raconte ses contes des mille-et-une nuits, il devient un vrai artiste, de sorte que les dîners dont il parle s'inscrivent logiquement dans le cadre de la définition de Flaubert. Il ne travaille pas dans le salon du gouverneur où sa femme et sa fille l'écoutent bouche bée. Il prétend qu'il est l'ami intime de Pouchkine. « Il m'arrive souvent de lui dire : – 'Alors, mon vieux Pouchkine ?' 'Eh bien, mon vieux, répond-il parfois, qu'est-ce que tu veux, ça va, il faut bien que ça aille !' Un grand original !... » Est-ce du travail, un pensum ? N'importe qui peut dire : « Je suis l'ami intime de Pouchkine.

- Mais Pouchkine est mort il y a presque deux siècles.
- Les morts sont nos amis.
- Vous parlez de leurs spectres ?
- Tous est spectral dans notre monde.
- Vous êtes un ami de qui ? Avez-vous des amis parmi les vivants ?
- Je suis l'ami intime de la reine d'Angleterre et de Bill Gates.
- Vous travaillez trop aujourd'hui. Un mort, deux êtres vivants.
- Vous avez raison. Je titube et je tombe de fatigue. »

Mais Gogol travaille beaucoup. On dirait qu'il n'est pas difficile d'écrire les tirades de Khléstakov, puisque celui-ci les débite sur le champ ; et Gogol n'est pas moins doué que Khléstakov, d'autant que ce dernier n'a rien publié avant sa visite chez le gouverneur. On se demande même s'il a écrit quelque chose en dehors des lettres qu'il envoie à ses amis. Grâce à l'indiscrétion du directeur des Postes, on en connaît une, et cette lettre nous fait regretter la paresse de son auteur qui ne se donne pas la peine d'écrire des romans et des pièces de théâtre. Selon ses habitudes, le directeur des Postes décachette la lettre et constate que cette lettre est digne de Gogol. Il la lit donc en partie en présence de ses amis – dans le sillage de Gogol qui lisait *Le Révizor* dans les salons où l'on voulait savoir de quoi retournait sa pièce. Comme dit Sainte-Beuve : « Tôt ou tard, l'auteur doit incarner tous ses personnages, sinon ce n'est pas un vrai auteur. Il est peut-être un personnage, mais pas un auteur. »

Pour écrire ce que Khléstakov débite en quelques minutes, Gogol passe des heures devant ses carnets de notes ou les feuilles blanches que tant d'auteurs craignent, comme s'ils avaient peur de la couleur blanche – de la neige, entre autres. Et pourtant ces auteurs font du ski de fond dès qu'une

occasion se présente ; mais ils ne se sentent pas obligé d'écrire quoi que ce soit sur la neige, et seuls leurs skis tracent quelques figures géométriques sur la blancheur poétique à laquelle Pouchkine a consacré tant de vers.

Gogol travaille de plus en plus ; à l'instar de Musil, il n'arrive plus à avancer car il ajoute quelque chose à ce qu'il a déjà écrit. Et il réécrit ce qu'il a déjà écrit et cela prend beaucoup de temps – plus de temps que celui qu'on sacrifie à écrire la première version d'une œuvre, d'un pamphlet. Il lit la suite des *Âmes mortes* à ses amis, mais refuse de lire la suite de cette suite, car « elle n'est pas encore au point ». Ensuite, quelques mois plus tard, il vient de nouveau et lit la même chose qui n'est pas tout à fait la même, vu le nombre de corrections qu'il a introduit insidieusement dans son travail, à l'insu de ses amis. Et tout d'un coup, ses amis se rendent compte d'un énorme travail accompli par leur ami. Ils applaudissent encore plus et Gogol leur dit, leur écrit : « Vous voyez ce qui se produit, lorsque l'artiste apporte une dernière retouche à son œuvre. Les corrections semblent infimes – un mot supprimé par-ci, un autre ajouté par-là, un troisième changé de place – et tout prend un aspect différent. Je ne donnerai mon œuvre à l'impression que lorsque tous les chapitres en auront été corrigés de la sorte. »

Flaubert, de son côté, écrit à Louise Colet : « Quand ma journée est finie et que j'ai assez pensé, écrit, lu, rêvé, bâillé, quand je suis saoul de travail et que j'éprouve la fatigue de l'ouvrier sur le soir, je me repose dans ton souvenir comme sur un bon lit. Je me livre à toi, je t'aspire. Ça me rafraîchit et ça m'égaye ainsi que ces bonnes brises nocturnes qui vous pénètrent l'âme de vie et de jeunesse. On ouvre sa fenêtre, on ouvre son cœur pour s'emplir de ce quelque chose d'innommé qui est si doux et si grand. Il me semble que la nuit est faite pour un ordre d'idées tout particulier et autre que celui où nous vivons tout le jour. » Flaubert travaille à longueur de journée ; ensuite il ouvre toutes les fenêtres et sa vie change complètement. Il n'y a plus de personnages, de mesdames Bovary ; il y a Madame Louise Colet. C'est un ouvrier, un travailleur qui l'accueille dans son cœur. Et Gogol n'accueille personne, à part ses personnages. Il flirte avec la fille du gouverneur qui aime Tchitchikov et pas son auteur. Que faire ? Souvent vos personnages vous devancent et font des avances à d'autres personnages qui sortent lentement ou brusquement de votre tête.

Gogol détestait-il les femmes, toutes les femmes sans exception ? Il écrit dans *La Brouille des deux Ivan* : « J'avoue ne pas comprendre comment il se fait que les femmes nous attrapent par le bout du nez aussi prestement qu'elles saisiraient l'anse d'une théière ; leurs mains ont-elles été créées à cet effet, nos nez ne sont-ils bons qu'à cela ? Bien que le nez d'Ivan Nikiforovitch rappelât une prune, Agathe Fédosséïevna s'en emparait et menait notre homme en laisse comme un caniche. » Le nez de Gogol est proverbial et par conséquent il fait partie d'un certain nombre de proverbes dont l'élite intellectuelle se délecte après une journée de travail acharné, sans répit. On dit, par exemple : « Il est aussi grand que le nez de Gogol. » On veut dire par là que l'écrivain en question est grand ; il est presque aussi grand que Gogol.

Dans *La Perspective Nevsky*, un Allemand ivre s'écrie : « Je n'ai pas besoin de nez ! Je dépense pour ce nez trois livres de tabac par moi... Rien que mon nez me coûte quatorze roubles et quarante kopecks ! » Les intellectuels russes disent à ce sujet : « On mène Gogol par le bout du nez. Donc, il veut se débarrasser de son nez pour qu'on ne puisse pas l'attraper et le mener quelque part – en ville, par exemple. Il ne veut pas dîner et on l'y entraîne de force pour qu'il lise la deuxième partie des *Âmes mortes*. Certains demandent même qu'il lise la troisième partie de cet ouvrage. Tous ces gens oublient les corrections et les ajouts qui émaillent les œuvres de Gogol, ses âmes mortes. Ils émaillent même sa propre âme, si bien qu'elle devient de plus en plus sèche. N'oublions pas qu'Héraclite élevait sa voix contre les âmes sèches.

Mes revenons à nos nez ou plutôt au nez de Gogol. Son nez est trop cher. Si on le voyait dans une salle des ventes, on l'achèterait à n'importe quel prix, vu l'engouement des oligarchies russes pour tout ce qui est russe et ancien. Mais Gogol ne savait pas qu'on allait vendre son nez aux enchères. Dans ses œuvres il parle du joug sous lequel il tombe dès qu'il dirige ses regards vers une femme, une épouse potentielle. Et il sait que n'importe quelle épouse coûte trop cher, à moins qu'elle ne soit aussi riche que Madame von Meck, grâce à qui Tchaïkovski a écrit ses symphonies. Donc, Gogol veut se débarrasser de son nez, d'autant qu'il sait que durant sa vie il n'arrivera pas à le vendre aux enchères. Et après lui le déluge.

Malgré l'absence de nez spectaculaires – les tsars n'aiment pas quand on les mène par le bout du nez – *Le Révizor* n'arrivait pas à démarrer. Autrement dit, il était quasi impossible de lui faire franchir la barrière de la censure, comme si un vrai *révizor* se tenait quelque part, dans les coulisses, pour empêcher les personnages de la pièce de s'enrichir grâce aux pots-de-vin et à d'autres pots que la vie provinciale met à votre disposition, si vous êtes suffisamment malhonnête. Henri Troyat écrit à ce sujet : « Ayant eu vent d'une première réaction défavorable parmi les censeurs du *Révizor*, les conspirateurs passèrent à l'attaque. Comme convenu, Mme Smirnov plaida la cause de l'auteur auprès de Nicolas I^{er}, lui cita le cas de Molière, dont *le Tartuffe* n'avait pu être joué que grâce à la clairvoyante protection de Louis XIV, évoqua la gloire dont se couvrent aux yeux de la postérité les souverains amis des lettres et des arts. »

Où chercher Mme Smirnov ? On cherche toujours la femme lorsqu'on parle des artistes ou des malfrats, et d'ordinaire les écrivains facilitent la tâche des chercheurs en mettant leur cœur et celles qui s'y trouvent dans leur romans, poèmes, etc. Cette fois, pourtant, la tâche n'est pas facile : Mme Smirnov ne ressemble ni à la femme du gouverneur ni à sa fille. Il y a d'autres femmes dans les œuvres de Gogol, et on n'a même pas besoin de les chercher, étant donné qu'elles sont partout. Prenons, par exemple, *Les Âmes mortes* où il y a deux femmes qui discutent de la vérité des racontars qui paralysent la ville choisie par Tchitchikov au tout début du roman. L'une de ces femmes s'appelle « la dame charmante à tous égards » ; le nom de l'autre ne diffère pas radicalement de celui de la première car elle s'appelle « une femme charmante ». Supposons que Gogol doive choisir entre ces deux femmes. Laquelle choisirait-il ? Il va sans dire qu'il choisirait la première pour la bonne raison

qu'elle est aux premières loges. Et la seconde est peut-être aux troisièmes ou même aux quatrièmes : il y beaucoup de femmes charmantes dans les villes provinciales, surtout en Russie.

Est-ce Mme Smirnov ? Pourquoi ne pas donner son nom que tous les admirateurs de Gogol connaissent grâce à ses biographes – Henri Troyat, entre autres ? Et pourtant l'auteur n'ose pas attribuer à ces deux dames « des noms supposés. Forger un nom de famille est chose dangereuse : si bizarre que vous l'inventiez, il se trouvera toujours dans un coin de notre immense pays quelqu'un pour le porter. Et ce quelqu'un s'offensera, vous en voudra à mort, prétendra que vous avez fait exprès le voyage pour l'espionner, savoir qui il est, quels vêtements il porte, quels mets il préfère, et quelle commère il fréquente. » Donc, Mme Smirnov devient « la dame charmante à tous égards ». À un moment donné, elle dit à la femme charmante : « Figurez-vous qu'il s'est présenté à elle, armé de pied en cap, à la Rinaldo Rinaldini. » Lui, c'est Tchitchikov lui-même : pour une fois, personne ne parle de Khléstakov. La femme à qui il est sur le point de parler s'appelle Mme Korobotchka. C'est une vieille femme, une affreuse propriétaire terrienne ; elle n'est ni charmante ni touchante. Elle est laide et même monstrueuse. Peu importe : c'est Tchitchikov et son âme qui nous préoccupent en ce moment. « Vendez-moi toutes vos âmes mortes, dit-il.

- Impossible, répond fort raisonnablement la vieille dame. Impossible, puisqu'elles sont mortes.

- Non, crie-t-il, elles ne le sont pas. C'est mon affaire à moi de savoir si elles sont mortes ou non, et je vous dis qu'elles ne le sont pas, non, non et non ! »

Mme Smirnov aurait-elle pu parler ainsi au tsar ? Le tsar lui dit : « Je n'aime pas le titre de ce bouquin.

- Pourquoi ? demande Mme Smirnov.

- Parce que les âmes ne meurent pas. Elles vivent éternellement.

- D'accord, dit Mme Smirnov. Gogol lui-même est d'accord avec Votre Majesté.

- Il ne manquerait plus que ça, dit le tsar.

- Lisez ce passage, s'il vous plaît », dit Mme Smirnov, en montrant au tsar le passage ci-dessus.

Le tsar lit le passage en question : contrairement à ce que pensent les Occidentaux qui tiennent la Russie tsariste pour un pays barbare, analphabète, les tsars lisaient Paul de Kock et d'autres écrivains français. « Et alors ? dit le tsar.

- Vous voyez qu'il s'agit d'âmes vivantes, dit Mme Smirnov. Sinon Tchitchikov ne dirait pas 'non'. On lui dit : 'Ces âmes sont mortes.' 'Non, répond-il, elles sont en vie.' 'Pourquoi ?' demande Mme Korobotchka. 'Parce que je crois en Dieu. Je suis un bon chrétien.' 'Pourquoi ?' demande Mme Korobotchka. 'Parce que mon auteur est un bon chrétien. La semaine prochaine il part pour Jérusalem.' »

Il se peut que Gogol se moque de ces deux dames qui sont de vraies pies, comme la plupart des personnages de Gogol – comme Gogol lui-même. Aurait-il confié une mission importante à une pie, à une colporteuse de ragots, se demande-t-on ? Non, non et non ! Il faut chercher cette femme ailleurs. On se demande d'ailleurs pourquoi il faut la chercher. Hélas, les biographes cherchent non seulement

des femmes, mais aussi des hommes pour que personne ne dise qu'il y a de graves lacunes dans leurs connaissances.

Il y a une vision angélique dans la première partie des *Âmes mortes*, et on peut parier qu'on aurait retrouvé cet ange dans la seconde partie de l'ouvrage, si l'auteur s'était donné la peine de la terminer, s'il n'avait pas cédé à la tentation de la détruire. Il n'est pas toujours facile de détruire un monde, et tout le monde sait que toute œuvre d'art qui mérite l'attention du monde est un monde à part. D'une part, il appartient au monde où l'on vit, prospère et meurt ; d'autre part, il habite dans une autre dimension qu'on ne peut pas appeler la « quatrième dimension », quelle que soit la tentation de prendre ce raccourci. Les critiques littéraires facilitent la tâche des lecteurs en écrivant pour un oui ou pour un non : « C'est une œuvre inclassable. Elle se situe dans la quatrième dimension. » Il y a d'autres dimensions de par le monde : même notre monde, quelle que soit sa petitesse, contient un nombre incalculable de dimensions ou de mondes.

À la recherche de cette vision angélique qui préoccupe Tchitchikov, après avoir envahi son imagination et même son cœur, on feuillette les pages de son ouvrage – Tchitchikov, lui aussi, participe à la création des *Âmes mortes* en menant Gogol par le bout du nez – où l'on trouve beaucoup de femmes qui ne sont pas encore mortes, contrairement à ce qu'on pense quand on médite le titre du chef-d'œuvre. À la longue, on tombe sur un passage suivant : « L'une était âgée, l'autre toute jeune, seize ans environ ; des cheveux dorés, lissés à ravir, couronnaient sa tête menue. Le bel ovale de son visage affectait la forme et la blancheur transparente d'un œuf frais pondu, alors que, miré par une fille aux mains brunies, il laisse passer les rayons du soleil. Ses oreilles fines, diaphanes, rougissaient sous la chaude lumière qui les pénétrait ; l'effroi tenait ses lèvres entrouvertes ; des larmes perlaient à ses yeux. »

On peut laisser de côté la vieille femme qui apparaît comme un éclair au tout début du passage : Tchitchikov ne s'intéresse pas aux vieilles femmes, d'autant qu'il a assez d'âmes mortes pour séduire n'importe quelle jeune fille. À son avis, les femmes ne pensent qu'aux âmes – à l'argent, autrement dit –, en oubliant leur propre âme qui doit penser à Dieu. On oublie donc la première femme qui n'est ni charmante ni jeune, et on se concentre sur la seconde dont la beauté s'apparente à une vision angélique, grâce à sa quasi-transparence. L'œuf pondu est transparent au point de faire apparaître un tout petit poulet ; en tout cas, c'est ce que Tchitchikov voit dans son esprit car il rêve d'un fils à qui il pourrait léguer tous ses morts et toutes ses âmes. Les oreilles de la jeune demoiselle sont diaphanes, elles aussi, de sorte que la vision prend forme et disparaît même avant que l'équipage où se trouve ladite demoiselle ne se mette en route.

Quoi qu'il en soit, cette vision ne fait rire ni les censeurs ni les lecteurs : il y a quelque chose de sérieux et d'authentique dans la texture de cette vision. On voit tout d'un coup un monde idéal, un autre monde ou un monde parallèle, comme on dit couramment. Gogol change de mondes comme de chemises ; il nous fait entrevoir le paradis qui aurait rempli la troisième partie de l'ouvrage, si l'auteur

avait trouvé son inspiration dans son génie, au lieu de la chercher dans les lettres de ses amis et à Jérusalem.

Il n'est pas encore à Jérusalem ; il est à Paris ou à Rome. Peu importe où il est, où il souffre de ce manque d'inspiration qu'on trouve dans ses lettres et ailleurs : parfois il voit un ami, une amie, et leur parle en toute franchise. Une chose est certaine – il n'est pas en Russie où l'on attend avec impatience la suite des *Âmes mortes*. « Attendez ! Attendez ! crie Gogol.

- Que faites-vous à l'étranger ? disent les Russes.

- J'attends l'inspiration, dit Gogol.

- C'est la Russie qui doit vous inspirer. Vous ne trouverez pas la vie russe à l'étranger.

- Vous avez raison, dit Gogol. Mais n'oubliez pas que je suis malade. L'air russe ne convient pas à mes poumons. Il faut croire que mes poumons ne sont pas russes. Moi, en revanche, je suis russe et j'adore la Russie. Je crois en son avenir et même en son présent. »

Pourtant il se rend compte qu'il ne trouvera pas la Russie à l'étranger, malgré la présence des familles russes à Rome et à Paris. Il lui faut *toute* la Russie, *tous* ses citoyens sans exception. Il écrit donc à ses amis :

Il ne vous coûtera guère d'entreprendre une sorte de journal. « Aujourd'hui, j'ai entendu telle opinion, elle a été énoncée par Un tel ; son genre de vie, son caractère (en un mot, son portrait, dans les grandes lignes). » Si c'est un inconnu, vous écrirez : « Je ne sais comment il vit, mais je suppose que, etc. ; il a l'air d'un homme convenable (ou non) ; voici comment il tient ses mains, comment il se mouche, comment il prend du tabac... » Bref ne laissez rien passer, qu'il s'agisse de grandes choses ou de traits insignifiants. Croyez-moi, ce ne sera pas du tout une besogne ennuyeuse. Vous n'aurez pas besoin de faire de plan, ni de suivre un ordre. Simplement quelques lignes jetées sur le papier avant d'aller vous laver.

On ne lui répond pas et il se fâche. Pis encore, il n'arrive plus à écrire. Si on lui faisait parvenir tous ces portraits, tous ces corps vivants, il continuerait à décrire des visions angéliques : tantôt une jeune femme croisée en route, tantôt un propriétaire terrien qui ne bat pas ses serfs – ou ses âmes, comme on disait en Russie. Le problème de Gogol se résume ainsi : il n'est ni matérialiste ni pessimiste. Il croit en Dieu et sa foi, ainsi que son génie, le portent au-delà des horizons visibles, au-delà même des personnages qui fourmillent dans la première partie des *Âmes mortes*. « Il y a d'autres mondes et d'autres êtres rationnels d'une espèce différente et plus élevée que l'espèce humaine », dit Gödel à Wang. Gogol disait la même chose à tous ceux qui lui prodiguaient des louanges après une lecture des *Âmes mortes*. « La deuxième partie vous montrera des personnages plus élevés, plus dignes de Dieu. »

On reste avec Gödel : il a beaucoup de points communs avec Gogol – non seulement la sonorité de son nom. Il croit aux anges comme au diable. Il écrit à Abraham Robinson : « Puisque l'*ego* existe

indépendamment du cerveau, nous pouvons avoir d'autres phases d'existence dans l'univers matériel ou dans un monde formé après que l'univers matériel a sombré dans le néant. L'apparence du contraire peut s'expliquer par le fait que nous en savons si peu sur le sujet. »

Gogol en savait quelque chose, contrairement à ce que pense Gödel. On s'habitue à ses personnages, à leur travers, à leurs visions terre-à-terre, et soudain on découvre une vision angélique, le messenger d'un autre monde. Tchitchikov ne pense plus ni aux richesses ni aux morts car il se trouve au milieu de la vie – de la vraie vie, de la vie vivante, comme aurait dit Dostoïevski. Malgré sa transparence, la jeune fille entrevue au cours d'un long voyage est plus tangible, plus corporelle que les autres personnages du poème. Elle est presque aussi corporelle que les âmes mortes décrits par Sobakevitch : « Je vous livre une marchandise triée sur le volet : rien que des gaillards et parmi eux quels artisans ! Prenez, par exemple, le carrossier Mikhéïev. Il n'a jamais fait que des voitures à ressorts. Et je vous prie de croire qu'il ne travaille pas à la moscovite, à la va-comme-je-te-pousse. Non, ce qui lui sort des mains est solide... »

Tchichikov s'étonne. Il sait que Mikhéïev aussi bien que les autres âmes mortes ne sont plus de ce monde, mais Sobakevitch a l'air de ne pas le savoir. Il continue de plus belle et au bout d'un quart d'heure Tchitchikov se voit en compagnie des morts-vivants qui sont plus vivants que les vivants. (En Union Soviétique, on disait la même chose à propos de Lénine.) « Et Stéphane *Bouchon*, le charpentier ! Je parie ma tête que vous ne trouverez pas son pareil ! Un véritable Hercule ! S'il avait servi dans la garde, quelle carrière il eût fait : six pieds huit pouces, monsieur ! » « Et Lénine ? Je parie ma tête que vous ne trouverez pas son pareil parmi les communistes, sans parler des capitalistes. Un véritable Zeus. S'il était un président des États-Unis, ce pays ennemi disparaîtrait de la circulation. Aucun être vivant ne peut en faire autant. Lénine ferait disparaître tous les pays capitalistes, la terre entière. Si on le laissait sortir du mausolée, il enlèverait tous les riches de la surface du globe pour les envoyer au Goulag. D'ailleurs, l'actuel président français, François Hollande, est un digne successeur de Lénine : lui non plus, il n'aime pas les riches. On se demande pourquoi il ne les anéantit pas entièrement – comme classe, comme disait Lénine. »

Mais revenons à la vision angélique et à Gödel. Bouvard et Pécuchet ne reviennent jamais en arrière : une fois déçus et bafoués, ils abandonnent à tour de rôle agriculture, médecine, philosophie et tutti quanti. Gogol rebrousse chemin sans arrêt, de sorte qu'on retrouve la même vision angélique au cours d'un bal qui clôt le séjour de Tchitchikov dans cette ville de province où il y a tant d'âmes mortes.

« Le monde dans lequel nous vivons n'est pas le seul dans lequel nous vivons ou avons vécu », dit Gödel. Tchitchikov vit dans un monde où les escrocs prospèrent et les pots de vin ne se comptent plus. Tout d'un coup – *out of the blue*, comme disent les Anglais – la femme du gouverneur entre dans une salle de bal. Quelle salle de bal ? *Leur* salle de bal ; c'est le bal annuel du gouverneur. Et sa femme ? Elle est sans doute âgée et laide, mais Tchitchikov n'en a cure. Pourquoi ? Parce qu'elle « n'était pas seule. Elle donnait le bras à une fraîche blonde de seize ans, aux traits fins et réguliers, au

menton effilé, au pur ovale de madone, type bien rare en Russie, où tout – aussi bien montagnes, forêts, steppes, que visages, lèvres et pieds – aime à se présenter sous de larges proportions. »

La jeune madone revient dans le champ de vision de Tchitchikov. Il est habitué à la répétition triomphante que Nietzsche chante dans son *Zarathoustra* qui dit « oui » à la vie au point de vouloir y revenir sans cesse pour mourir une fois de plus. « Instant, reviens, s'il te plaît. » L'instant revient, mais pas à cent pour cent, comme pour étayer le point de vue de Deleuze qui disait que Nietzsche ne voulait pas la reproduction exacte du passé. Il y a des variantes dans le fleuve du temps qu'il ne faut pas confondre avec l'immobilité de l'éternité. Ni Zarathoustra ni Nietzsche n'avaient envie de supprimer le temps ; c'est la répétition triomphante et sans concession qui les intéressait.

Tchitchikov continue à acheter des âmes mortes ; Khlestakov emprunte de l'argent aux gens qui l'entourent. Et Gogol revient à la charge en écrivant encore une lettre à ses amis récalcitrants : ils ne lui envoient pas de portraits épistolaires des Russes qui, Gogol le sait déjà, ne ressemblent pas aux étrangers qu'il rencontre au cours de ses voyages. « Dès que vous aurez quelque loisir dans votre maison, je vous prie d'esquisser pour moi, de la façon la plus légère et la plus cursive, de petits portraits de gens que vous avez connus ou que vous fréquentez encore. N'allez pas croire que ce soit difficile. Il suffit pour cela de se rappeler un homme et de pouvoir se le représenter mentalement. Ne m'en veuillez pas de vous importuner de la sorte avant même d'avoir en rien mérité votre bienveillance. (Il écrit à une femme qu'il ne connaît pas personnellement.) Mais j'ai grand besoin de connaître l'homme russe, où qu'il se trouve et à quelque société qu'il appartienne. Ces ébauches d'après nature me sont aussi nécessaires que des études le sont à un peintre sur le point d'entreprendre un grand tableau. »

Les personnages du *Révizor* continuent à dire n'importe quoi, et Troyat aligne certains de leurs propos pour démontrer l'efficacité de l'humour de Gogol qui disait que le rire était le seul personnage « positif » de sa pièce. Le juge parle de son assesseur qui dégage une odeur de tonneau : « Il dit que sa nourrice l'a laissé tomber quand il était petit et que, depuis ce temps, il sent légèrement la vodka. » Le gouverneur pense à la femme d'un sous-officier qu'il a fait fouetter par erreur et dit à Khléstakov : « Elle a menti, je vous jure qu'elle a menti ! Elle s'est fouettée elle-même ! » Tout cela provoque un fourire dans l'assistance et le public continue à rire en sortant du théâtre et même à la maison, malgré la présence des invités qui ne comprennent rien. « Qui est le gouverneur ? Qui est Khléstakov ? » demandent-ils. Et le maître de maison raconte le sujet du *Révizor* à ses invités qui ont besoin de ses lumières – « de vos feux de la rampe », comme ils disent.

Avant de commencer son récit, il leur dit : « Vous savez que dans les œuvres de Gogol – dans *Les Âmes mortes*, notamment – il y a des gens qui apparaissent et disparaissent. On ne sait pas d'où ils viennent et on ne les revoit pas. Ils ne laissent pas de traces, hormis cette vision fugitive qui se limite parfois à un paragraphe. Nabokov pense que c'est superbe, unique, un trait de style sans pareil. » « Qui est Nabokov ? » disent les invités. Alors, au lieu de parler de Nabokov et de sa *Lolita*, le maître de maison parle de la fille du gouverneur et de sa femme. Il dit que ce gouverneur reçoit un jour une lettre

de son ami qui l'informe de la visite d'un inspecteur. Puis deux personnages, Dobtchinski et Bobtchinski, entendent parler d'un jeune homme qui ne paie pas sa note dans une taverne. Ils en concluent qu'il est l'inspecteur en question : seuls les inspecteurs et les tsars ne paient par leurs notes, leurs additions et leurs impôts. Ils en parlent au gouverneur et aux autres notables de la ville provinciale que Gogol a choisie pour y déployer son imagination. Tout le monde les croit et le jeune homme nage dans le bonheur.

Tout le monde rit, mais le maître de maison ne rit plus. Tout d'un coup, il dit : « Sa réplique. Pourquoi Troyat la met-il à côté des autres répliques ? dans le même sac ?

- De quoi parlez-vous ? disent les invités.

- Bobtchinski pense que Khléstakov, alias l'inspecteur, voit le tsar presque tous les jours. 'Vous le verrez sans doute prochainement, dit-il. Pourriez-vous lui glisser à l'oreille : 'Voilà, Sire, dans telle ville vit un certain Piotr Ivanovitch Bobtchinski !' »

Le maître de maison a raison : cette réplique n'a rien à voir avec celle qui la précède sur la liste de Troyat : elle appartient à un autre monde, à l'un des mondes de Gödel. « Je pense, donc je suis », disent les cartésiens. « J'ai un nom, donc je suis, dit Bobtchinski. Et ce nom est digne d'attention. Même l'empereur y prêtera attention, si l'inspecteur le prononce en sa présence. Et pourtant notre Empereur ne prête pas toujours attention à son empire. Je ne suis pas perdu dans notre empire, dans notre galaxie, dans le cosmos sans fin. Je vis dans cette ville et je porte un nom qui me sied à merveille. »

Son copain, Dobtchinski, parle de son fils et des grandes espérances liées à l'image et à la substance de son fils. Pas à son nom. « Il récite par cœur différentes poésies, et dès qu'un canif lui tombe sous la main, il se met à fabriquer des petites charrettes, si artistiquement... On dirait un prestidigitateur... » En disant ceci, Dobtchinski oublie le reste – jusqu'à son propre nom. Si Khléstakov lui demande : « Quel est le prénom de votre fils ? Et quel est votre nom, à vous ? Je m'en souviens pendant des heures, mais dès que vous apparaissez, il disparaît. On dirait que vous ne vous entendez pas bien, que vous vous détestez, vous et votre nom. » Si Khléstakov dit ceci, Dobtchinski se souviendra de tous les noms qui embellissent les membres de sa famille. Khléstakov dit : « Très bien », et le nom demeure dans les coulisses. Mais Bobtchinski ne pense ni aux membres de sa famille – a-t-il une famille ? – ni au reste de l'humanité, à l'exception des notabilités de Pétersbourg et du tsar. Il pense surtout à son nom, comme si celui-ci avait quelque chose en commun avec les mantras. « Je vous serais extrêmement reconnaissant, quand vous irez à Pétersbourg, de dire à toutes les notabilités de là-bas, aux sénateurs, aux amiraux, que... Voilà : 'Votre Excellence, ou Votre Altesse, dans telle ville vit Piotr Ivanovitch Bobtchinski.' Dites bien 'vit Piotr Ivanovitch Bobtchinski'. » Les autres personnages rêvent de milliards et chaque homme veut devenir un général, comme pour honorer le fameux dicton russe : « Il est mauvais, le soldat qui ne veut pas devenir général. » Ces gens ne sont même pas des soldats ; ils n'ont jamais touché un fusil ou même un pistolet à eau. Mais ils répètent

inlassablement : « Si j'étais général... » Bobtchinski prononce son nom sans rien y ajouter – aucune grade, aucune somme d'argent. Son nom est auto-suffisant.

III

Jusqu'à l'âge de la technique, tout allait plus ou moins bien. L'humanité se dirigeait quelque part – vers l'avenir radieux prédit dans l'Apocalypse et autres écrits chrétiens qui ne s'attardaient pas trop sur la fin du monde. L'humanité avait un but et toute action humaine s'orientait vers ce but, comme si chaque citoyen du monde obéissait à une sorte de compas qui lui indiquait le nord, le sud ou plutôt l'ouest où la liberté et l'or l'attendaient avec impatience. Le siècle des lumières parlait de la liberté et de l'omniscience de la science, de sorte que le bonheur de tout un chacun se profilait à l'horizon. Et ce bonheur méritait tous les sacrifices que les révolutionnaires et leurs victimes étaient prêts à inscrire sur leur agenda.

Puis la technique arrive et dit à tout le monde : « Nous sommes tous des machines. Notre seul but est la productivité. Et pour être productif, il faut innover tous les jours. Nous ne savons pas où ces jours et nuits nous mènent – peut-être nulle part. Mais nous avons de l'argent et c'est cela qui compte en définitive. »

Une machine copie les desseins de son créateur ou du travailleur qu'on met devant elle pour qu'il la manipule sans la détruire. C'est la machine qui le détruit, et Charlot l'a brillamment démontré dans un de ses films où un ouvrier voyage à l'intérieur d'une machine, entraîné vers son destin qui est celui d'une machine. C'est à cause de ce destin, d'ailleurs, qu'il se trouve au sein de cette machine – comme si elle était sa mère adoptive ou sa mère tout court. Après tout, nous sommes peut-être nés d'une machine ; c'est pour cela que nous aimons la technologie et le progrès.

Bouvard et Pécuchet sont des machines : ils copient les manuscrits, les lettres et les autres textes qu'on met devant eux pour recevoir un double de ce qui est déjà écrit, signé et approuvé. Nous avons besoin de doubles sans lesquels nous nous sentirions seuls au monde. Par conséquent, Bouvard et Pécuchet copient ce qui leur tombe sous la main pour multiplier le nombre des doubles dans le monde. Ils y prennent goût au point de vouloir trouver leur propre double : ils se sentent un peu seuls dans le monde où ils se trouvent – à Paris, en l'occurrence. Ils iront en province bientôt, mais ce n'est pas encore le moment de déménager.

La plupart de personnages qui peuplent les œuvres de Beckett sont étendus sur le dos, comme s'ils ne voulaient pas se coucher sur le ventre par crainte d'attraper une indigestion ou des crampes d'estomac. Prenons pour exemple son récit qui s'intitule *Compagnie*. Un homme est seul et ce n'est pas la peine de le préciser : dans les dernières œuvres de Beckett les hommes et les femmes sont toujours seuls, si bien qu'ils sont presque obligés d'inventer le monde et ses habitants. Le monde sans habitants ne compte plus ; il n'existe pas, pour ainsi dire. Et Beckett le dit assez souvent en nous rappelant que même une mouche est capable de l'animer, pourvu qu'on arrive à mettre la main dessus,

sans pour autant tuer la mouche ou l'araignée ou la puce. N'importe qui est en mesure de rendre le monde habitable, mais il n'y a personne à part l'homme étendu sur le dos dans le noir.

Il fait de son mieux pour peupler le monde, pour créer une sorte de compagnie ; et pour une fois il ne s'agit pas d'une compagnie théâtrale. Il commence par une voix qu'il croit entendre dans le noir, et il ne sait pas si cette voix vient de l'extérieur ou de l'intérieur. On nous explique souvent qu'il n'y a pas de différence entre le monde extérieur et le monde intérieur : on projette une volonté vers le monde qui n'existe qu'en fonction de cette volonté sans laquelle il serait déjà mort depuis longtemps. Il est peut-être mort, mais on ne le sait pas encore. Pourquoi ne le sait-on pas ? Parce que la volonté continue à circuler de par le monde, et Nietzsche ajoute à cette multiple volonté le mot « puissance ». La volonté se réjouit de sa propre puissance qui ne s'oriente ni vers le bonheur de l'humanité ni vers un but quelconque. Elle se nourrit d'elle-même ; elle se réjouit d'elle-même. Que faut-il de plus ? quel bonheur ? Les entreprises marchent et personne ne sait où elles vont. Elles marchent sans doute vers un monticule d'argent qui se profile à l'horizon, mais l'argent ne fait pas le bonheur. Peu importe – c'est le bonheur qui fait le bonheur et l'on est heureux parce qu'on marche. Au début du XXe siècle, les vaillants soldats du prolétariat marchaient et criaient dans les rues. Ils portaient des pancartes où le mot « brioche » était imprimé en gros caractères.

L'homme est toujours étendu sur le dos. Il y des gens qui bougent sans arrêt ; ils ont la bougeotte et on les voit tantôt dans une ville, tantôt au milieu des steppes. Ils n'achètent pas nécessairement des âmes mortes ; ils ne vendent pas non plus leur propre âme, quoi que les mauvaises langues disent à leur sujet. Et pourtant, ils sont étendus sur le dos ; c'est le cas de Tchitchikov.

Bouvard, lui aussi, est étendu sur le dos. Un jour, il entend une voix – celle de Pécuchet sans doute, sinon le roman ne s'appellerait pas *Bouvard et Pécuchet*. Il ne se pose pas de questions à ce sujet : il ne pense pas que cette voix lui vient de l'intérieur, de son âme vivante. « Tu es sur le dos dans le noir et ton esprit n'a aucune activité d'aucune sorte. La voix à elle seule tient compagnie mais insuffisamment. Son effet sur l'entendeur est un complément nécessaire. Ne serait-ce que sous la forme du vague sentiment d'incertitude et de gêne susmentionné. Mais même mise à part la question de compagnie il est évident qu'un tel effet s'impose. Car s'il devait seulement entendre la voix et qu'elle n'ait pas plus d'effet sur lui qu'une parole en bantou ou en erse ne ferait-elle pas aussi bien de se taire ? »

Au début, Bouvard constate que la voix est d'accord avec lui et ne le contredit pas, ce qui confirme l'hypothèse exposé plus haut : cette voix vient de l'intérieur du corps de Bouvard ou de son âme qui se trouve aussi à l'intérieur de son corps. Après tout, son âme ne se promène pas dans la rue à l'insu de son propriétaire. À moins que ce ne soit Pécuchet. Pécuchet est-il seulement l'âme de Bouvard, rien d'autre ? Si c'est le cas, on arrive à la conclusion suivante : Bouvard ignore son âme jusqu'au jour où il rencontre Pécuchet. Quand on rencontre son âme – par hasard, dans la rue – on se rend compte qu'on lui ressemble. Deux gouttes d'eau se promènent dans Paris et tout le monde se dit

que l'âme s'entend bien avec le corps. « Tiens, dit-il, nous avons eu la même idée, celle d'inscrire notre nom dans nos couvre-chefs.

- Mon Dieu, oui, on pourrait prendre le mien à mon bureau !
- C'est comme moi, je suis employé.
- Ma foi ! si nous dînions ensemble ?
- J'en avais l'idée ! reprit Pécuchet, mais je n'osais pas vous le proposer ! »

Pour le moment, Bouvard et son double – ou son âme – sont d'accord sur tous les points. Mais un problème se pose : à quoi bon avoir un double s'il est toujours d'accord avec vous ? En avez-vous besoin pour prendre une décision ? Votre double dit : « J'en avais l'idée, mais je n'osais pas vous le proposer ! » Vous osez, et votre double fait « oui » de la tête. Réconforté, vous faites des sottises, mais votre double continue à acquiescer d'un signe de tête. Alors, vous lui dites : « Pourquoi vous comportez-vous comme ça ? Socrate entendait une voix qui le mettait en garde. Grâce à cette voix intérieure ou extérieure, Socrate a réussi de ne pas faire de sottises tout au long de sa vie. Et moi, je ne peux pas compter sur vous parce que vous êtes toujours d'accord avec moi. »

A ce moment là, on constate une divergence d'idées, une sorte de divorce idéologique. Bouvard dit une chose, mais son double n'est d'accord ni avec cette chose ni avec Bouvard. Le double est libre et il affirme sa liberté sartrienne en s'opposant à Bouvard qui n'est pas son maître. Avant d'entamer la procédure de divorce, le double était un être : il jouait un rôle déterminé pour démontrer à tout le monde qu'il avait lu Sartre et par conséquent savait ce que celui-ci entendait par « essence ». « Je suis essence, criait-il sur les toits, et je ne suis donc pas libre. Je suis un double et chaque double caricature son original. En d'autres termes, il en fait des tonnes. Je suis une ombre et j'en suis fier. Sartre parle d'un garçon de café qui joue le rôle d'un garçon de café. Il ne joue aucun rôle, au fait : il *est* un garçon de café. Mais un garçon de café peut être libre et déplaire aux clients en jouant le rôle d'un prince russe, un nouveau pauvre qui, exilé en France, est obligé de gagner son pain à la sueur de son front. On a l'impression qu'il est servi, malgré le fait que c'est lui qui sert les autres. Ce n'est pas une âme morte. C'est une âme vivante qui est libre de ses mouvements et se déplace comme bon lui semble. Il s'installe sur une terrasse, au lieu de porter un café au client qui a commandé un capuccino il y a une demi-heure. Il fume un cigare, ce qui ne l'empêche pas de se rendre compte que c'est le dernier cigare de sa vie : il n'a plus d'argent dans ses poches. De toute façon, une petite poche pourrait contenir tout l'argent qu'il possède depuis la révolution d'Octobre. Il avait quelques bijoux, mais son ex-femme a vidé sa valise et à présent il ne lui reste plus rien, sauf ce misérable salaire qu'il risque de perdre, s'il continue à se comporter en homme libre. On a envie de lui dire : « Oubliez Sartre ! Soyez l'essence et non le néant où tout est permis.

- Mais c'est mon essence, dit le prince. Je suis un prince et pas un garçon de café.
- Voulez-vous mourir ou vivre ?
- A quoi bon mener une vie misérable ? Je ne suis pas un personnage de Victor Hugo. D'ailleurs, je n'aime pas cet écrivain. Je préfère de loin Flaubert. »

Vous choisissez le néant, le garant de votre liberté et devenez Flaubert. Pourquoi pas ? Vous êtes un homme libre, une femme libre. Une femme émancipée peut devenir Flaubert en un rien de temps, à condition de lire Simone de Beauvoir tous les jours. Peu importe : c'est Flaubert qui compte en ce moment. En sa qualité d'homme libre, Flaubert devient successivement Madame Bovary, Bouvard et Pécuchet. Tout le monde sait qu'à un moment donné il est devenu Madame Bovary et par conséquent il a ressenti les douleurs atroces à l'estomac et partout ailleurs : on ne s'empoisonne pas sans conséquences. Il en a subi les conséquences jusqu'à la fin du roman. Et puis ses autres romans se sont mis à poindre et à la longue il est devenu copiste : Bouvard en personne. Il copiait surtout lui-même, son propre style. C'est pourquoi on dit que son style est inimitable : personne n'arrive à l'imiter, à part lui-même. Bref, Flaubert est sa propre essence ; il rompt tous les liens d'avec le néant et meurt avant de terminer *Bouvard et Pécuchet*. Seules les essences meurent et pourrissent dans les cercueils. À l'instar de l'âme, le néant est immortel.

Pécuchet s'émancipe de plus en plus, et Simone de Beauvoir n'y est pour rien. Pour une fois, elle n'influence pas le destin du monde. Pécuchet dit à Bouvard : « Tu sais, je préfère le néant à cette table.

- Pourquoi ? demande Bouvard.
- Parce qu'elle est une essence.
- Et alors ? dit Bouvard.
- Le néant est plus conforme à notre notion de la démocratie.
- Regarde cette mappemonde, dit Bouvard.
- Je la regarde, dit Pécuchet.
- Vois-tu les États-Unis ?
- Oui.
- Ce pays n'est pas le néant dont tu parles.
- Non.

- Mais c'est un pays démocratique. Un citoyen des États-Unis est plus libre que n'importe quel autre citoyen.

- Oui. Je n'ai pas encore oublié la statue de liberté, dit Pécuchet.
- Alors ta théorie s'écroule. »

Flaubert, de son côté, décrit cette divergence de la façon suivante : « Tes socialistes, disait Bouvard, demandent toujours la tyrannie.

- Mais non.
- Si fait.
- Tu es absurde.
- Toi tu me révoltes ! »

Nous savons à présent que les socialistes français tyrannisent le peuple au moyen des impôts. Si on leur dit que le pays est asphyxié, ils répondent : « Nous augmentons les impôts parce que c'est

juste. Les riches doivent payer : c'est leur devoir envers leur prochain parce que leur prochain est pauvre. Et ne nous parlez surtout pas des entreprises. Elles n'embauchent plus, dites-vous. Elles font faillite. Les P. D. G. partent à l'étranger. À la lanterne, les riches ! Sans vous, l'air de France sera plus pur. De toute façon, à la fin de notre mandat, vous verrez que nous avons raison. Et si vous mourrez avant cette fin, sachez que nous avons toujours raison parce que nous sommes justes. Oui, nous avons le monopole du cœur et nous en sommes fiers. Le cœur des gens simples qui ne payent pas d'impôts nous est acquis. Au revoir ! Cassez-vous ! »

« Bouvard et Pécuchet m'emplissent à tel point, dit Flaubert, que je suis devenu eux. Leur bêtise est mienne et j'en crève. » Il ne faut donc surtout pas croire que Flaubert n'était que Madame Bovary et personne d'autre. « Il n'était même pas Flaubert, disent certains. Il était Madame Bovary, point à la ligne. Et Madame Bovary n'était que Madame Bovary, une femme bornée et plutôt stupide. Par conséquent, elle n'était pas capable de devenir saint Antoine ou même Salammbô. C'est pour ça qu'il a raté ces romans.

- Mais non, disent les autres. Flaubert dit lui-même qu'il est Bouvard et Pécuchet. Il a empoisonné Madame Bovary pour devenir saint Antoine. Tout le monde aspire à devenir saint. À quoi bon s'identifier à un simple copiste ? »

Le corps de Flaubert demeure fidèle à son possesseur, de sorte que l'auteur de *Salammbô* ne s'adonne pas au transsexualisme grâce au concours d'un chirurgien peu scrupuleux. Mais Flaubert ainsi que son corps entendent des voix, ce qui rappelle aux initiés un film où Balzac est étendu sur son lit de mort. Il entend les voix de ses personnages qui lui parlent à n'en plus finir. Seule la mort est capable de mettre fin à ce chœur créateur. Et la mort fait son devoir, tout comme un Français consciencieux et altruiste. En l'occurrence, il s'agit d'un multimillionnaire français qui n'est pas encore parti pour la Belgique où l'on paye moins d'impôts et où les socialistes sont beaucoup moins insolents. Un écrivain qui entend les voix de ses personnages sur son lit de mort – quel cliché épouvantable ! N'a-t-il rien d'autre à faire ? Et Dieu, et la mauvaise conscience du mourant ? Pourquoi ne pas confesser ses péchés ? Pourquoi ne pas adresser une ardente prière à Celui qui l'attend peut-être – ô, grand peut-être ! – au-delà de ce lit, de ce monde et de ces personnages immondes ? (On pense surtout aux personnages de Gogol.) Non, il est toujours auteur, toujours créateur. Il continue à créer sur son lit de mort sans prêter attention à la vie qui l'attend au tournant par-delà les nuages et les pages de ses romans. Il est écrivain jusqu'au bout des ongles, et personne ne s'étonne que ses ongles continuent à pousser même après sa mort. Un lecteur se penche sur le cas de *Bouvard et Pécuchet*, et la création continue. Cette création triomphe sur la mort et patati et patata.

Entre-temps, le héros de Beckett continue à voyager dans l'espace de son imagination. Lui aussi, il entend des voix. Pourquoi ? Parce qu'il est Beckett en personne ? Encore un écrivain, un créateur, un auteur que Barthes n'arrive pas à tuer ?

Inventeur de la voix et de l'entendeur et de soi-même. Inventeur de soi-même pour se tenir compagnie. En rester là. Il parle de soi comme d'un autre. Il dit en parlant de soi, Il parle de soi comme d'un autre. Il s'imagine soi-même aussi pour se tenir compagnie. En rester là. La confusion elle aussi tient compagnie. Jusqu'à un certain point. Mieux vaut l'espoir charlatan qu'aucun. Jusqu'à un certain point. Jusqu'à ce que le cœur se prenne à languir. De la compagnie aussi jusqu'à un certain point. Mieux vaut un cœur languissant qu'aucun. Jusqu'à ce qu'il se prenne à crever. Ainsi en parlant de soi il conclut pour le moment, Pour le moment en rester là.

Flaubert n'en reste pas là jusqu'à ce que la mort interrompe ses efforts. Il en va de même pour ses héros et aussi pour Tchitchikov qui attend patiemment sa mort dans un four où Gogol doit le brûler pour toujours. Pas entièrement : une partie de Tchitchikov reste avec nous. Et cette partie suffit pour entendre sa voix, pour voir son corps étendu sur le dos. Et pourtant il voyage tout le temps, comme s'il avait la bougeotte, de sorte qu'on se dit qu'il a la bougeotte – tout comme Gogol qui continue à chercher l'inspiration un peu partout. Il ne sait pas que l'inspiration loge à l'intérieur de lui-même – pas dans la course de Pégase, pas dans les cheveux d'une ondine, pas dans les monuments de Rome. Elle ne se trouve même pas dans les lettres de ses amis qu'il attend avec impatience. Au lieu des lettres, il entre en possession des voix qui lui parlent de son échec et de Jésus-Christ.

Gogol bouge, comme s'il se disait sans discontinuer : « Voir du mouvement. Ne serait-ce qu'à quatre pattes. » Il est peut-être un héros de Beckett ou Beckett lui-même. « Personne ne connaît toutes les plaisanteries du Diable », disent les Russes. Et le Diable apparaît assez souvent dans les œuvres de Gogol. D'où le connaît-il ? Quel ami continue à l'informer sur sa vie ? Les Russes parlent plutôt de Dieu. En tout cas, Gogol le fait avec une constance louable et admirable – comme s'il entendait la voix de Dieu vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Non, il ne l'entend pas. C'est pour cela qu'il a l'intention d'aller à Jérusalem. La voix de Dieu, on peut l'entendre un peu partout, à condition qu'on se donne la peine de l'écouter. Ou bien, faut-il y être prédestiné ? Personne ne peut entendre la voix de Dieu, à moins que Dieu Lui-même n'inscrive sa voix dans le destin de la personne en question. Apparemment, le destin de Gogol ne contient pas la voix de Dieu et l'inspiration qui vient directement de Tout-Puissant ; sinon il ne serait pas aux prises avec ce que Troyat appelle la « quadrature du cercle ». Certes, il est en mesure de donner conseils à ses amis qui devraient en conclure que Dieu lui parle, que les conseils qu'ils reçoivent par la poste sont dictés par Dieu : le ton des lettres qu'ils lisent est si péremptoire qu'on ne peut arriver à une autre conclusion. Et pourtant ils y arrivent. Au lieu de croire en la divinité de Gogol, ils l'accusent d'imposture, de stupidité et vont jusqu'à prétendre qu'il est fou à lier.

« Vous ne vous rendez pas compte, écrit un de ses correspondants, que vous êtes au bord de la folie ? Au lieu de Tchitchikov, je reçois une instruction dont je n'ai nul besoin. Vous me dites comment je dois traiter mes serfs. Vous me dites qu'il ne s'agit pas des âmes mortes, pas encore. 'Vous êtes tellement habitué à mes âmes, dites-vous, que vous fouettez les corps de vos serfs sans

vous rendre compte qu'ils ne sont pas encore morts. Autrement dit, il ne s'agit pas de cadavres. D'ailleurs, on ne fouette pas les cadavres non plus. À quoi bon les fouetter ? Pour qu'ils se conduisent bien dans leur tombe ?' Et bien, cher ami, sachez que je ne fouette pas mes serfs. C'est dans vos œuvres qu'on fouette les serfs et les femmes. Moi, je ne suis pas écrivain. Je suis un modeste propriétaire terrien. »

Tchitchikov s'enfuit de la ville où son stratagème est devenu le secret de Polichinelle depuis les révélations de Nozdrev. Qui est Nozdrev ? demande-t-on. Personne. Une âme morte de plus, le néant. Que doit-on savoir pour comprendre la fuite de Tchitchikov ? Il achète des âmes mortes et tout le monde sait qu'on n'achète pas les cadavres. On peut acheter les reliques d'un saint, mais les serfs que Tchitchikov achète ne sont pas des saints – tout le monde le devine. Donc, il s'agit d'un crime et c'est pour cela que Tchitchikov quitte la ville où tout le monde est au courant de son stratagème. S'il ne s'était pas enfui, on l'aurait mis en prison. Et que fait-on en prison ? On se couche sur le dos et on écoute des voix.

Un critique prétend que Tchitchikov ne quitte jamais sa prison. Cela veut dire qu'il a une prison sur mesures, et cette prison n'est autre que son crime, que ses mauvaises intentions. L'argent qu'on veut gagner à tout prix est une prison. La gloire qu'on vise en est une également. À quoi aspire Tchitchikov ? Il n'est pas écrivain ; il n'aspire donc pas à la gloire posthume. C'est une sorte de respectabilité qu'il vise, une image de marque. On respecte les gens qui possèdent un château et des gens qui travaillent à l'intérieur de ce château et aussi à l'extérieur : dans les jardins, dans les champs. Il ne peut pas s'offrir un millier de serfs pour la bonne raison qu'il n'a pas assez d'argent pour une entreprise de cette envergure. Il se contente donc des âmes mortes qui ne sont pas chères, étant donné qu'il y en a trop sur le marché. Mais cela ne se fait pas et il le sait mieux que quiconque.

Il n'a pas la bougeotte dont souffrent Gogol et Marco Polo. Il veut se marier et vivre dans sa propriété aux crochets de sa femme. Comment trouver une femme riche ? On voit une jeune femme et l'on dit à son père : « Je suis riche, moi aussi. J'ai vingt mille serfs à ma disposition. » Le père sourit et sa fille baisse la tête : elle est timide et pure. Il va de soi qu'elle est vierge et qu'elle ne trompera jamais son mari. On se marie et la vierge découvre qu'il n'y a pas de serfs autour d'elle, autour du château. Ils ne sont nulle part : il ne lui vient pas à l'idée d'inspecter les tombes. Elle tombe de haut ; elle tombe dans les pommes. C'est trop tard. Il n'est jamais trop tard pour tomber dans les pommes, mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit du temps perdu, d'une vie gâchée.

Tchitchikov est assis dans sa troïka, alias sa prison. Que fait-on en prison ? On entend des voix ; on se souvient de son enfance où il n'y avait ni crimes ni châtiments. Les châtiments, il y en avait, on ne peut pas le nier. Mais on donnerait n'importe quoi pour être châtié de cette façon. Votre mère qui vous donne une légère tape sur le derrière. Mon Dieu, mon Dieu ! Comme c'est loin. Aucune tape n'est aussi délicieuse que cette tape-là. Et il n'y a qu'une seule mère, une seule patrie, comme disent les Russes.

« La vie tout d'abord le regarde d'un air rébarbatif, comme à travers une lucarne trouble, voilée de neige. Pas un ami ni un camarade dans son enfance ! Une petite chambre aux petites fenêtres qui demeuraient fermées hiver comme été ; un père de complexion malade, en longue redingote doublée d'astrakan et savates tricotées, qu'il portait à même le pied, qui soupirait sans cesse en parcourant la chambre, et expectorait dans un crachoir plein de sable déposé dans un coin... » En lisant ces lignes, on se dit que Tchitchikov a reçu beaucoup de tapes dans sa vie, car il y a tapes et tapes, comme on dit : il y a les tapes physiques et les tapes psychologiques. D'habitude, on commence par les tapes physiques pour passer ensuite aux tapes psychologiques. Ce n'était peut-être pas le cas de Tchitchikov. Le crachoir de son papa était sans conteste une tape psychologique, et l'on ne sait pas si une tape physique a précédé l'image déplaisante du père ou non. Supposons que le père de Tchitchikov ait fouetté son fils et craché ensuite dans son crachoir, dégoûté par la vue du derrière où son fouet avait laissé des traces indélébiles. Pourquoi ces traces sont-elles indélébiles ? Parce que notre enfance et tous les événements qui s'y rattachent sont censés laisser des traces dans notre inconscient. Et ces traces sont indélébiles parce qu'aucune conscience ne peut les effacer.

... de longues séances sur un banc, la plume à la main, de l'encre aux doigts et même aux lèvres ; toujours devant les yeux l'inscription : « Ne mens pas ; révère les grandes personnes et porte la vertu dans ton cœur » ; toujours le claquement des savates sur le plancher, une voix familière mais invariablement grondeuse, proférant : « Encore des polissonneries », lorsque l'enfant, ennuyé par la monotonie de son travail, avait fait des fioritures à ses lettres, ce à quoi succédait la sensation bien connue et fort douloureuse du bout de son oreille pincé entre les ongles de longs doigts crochus : voilà le morne tableau de sa petite enfance, dont il ne conservait qu'un pâle souvenir.

Il est vrai que le héros de Gogol ne conservait qu'un pâle souvenir de ce qu'il avait enduré dans son enfance ; mais son inconscient – Gogol n'avait pas lu Freud – gardait une image photographique de ces tapes psychologiques et presque mécaniques où la condition humaine se dessinait de plus en plus, avec une netteté impitoyable et honnête. « Oui, lui disaient les tapes, il n'y a que des tapes dans la vie. Il n'y a que des fouets dans le monde. Il n'y a que des traces indélébiles dans l'inconscient du monde. À quoi s'attendre ? A rien, sinon à un nombre impressionnant de tapes. Que faire ? Amasser des richesses, amasser de l'argent. Comment ? Il faut faire un effort et trouver une solution à ce problème, un moyen de s'en tirer. »

En Russie, on recense les paysans. Certains sont morts, mais on n'en sait rien car on ne les recense pas tous les jours. Les paysans meurent et personne n'en sait rien, à part leur famille et leurs copains. Même leur maître n'en sait rien : il ne peut tenir compte de tous les paysans qu'il a en sa possession. Il en possède des milliers et il ne sait compter que jusqu'à dix – dans ce domaine, en tout cas. Tchitchikov achète donc les serfs qu'on ne compte plus et se met à rêver de sa future femme. Et

puis il s'enfuit et la vie devient monotone – comme s'il était étendu dans le noir, sur le dos, sur un lit de fortune. Il se rend compte que rien ne bouge et que l'argent ne tombe toujours pas du ciel. Il ne croît pas non plus sur les arbres. Et les noms qu'il a dans sa poche ne lui rapportent rien. Ces noms ne sont pas morts : les noms sont presque aussi immortels que les âmes, surtout s'ils se trouvent dans une œuvre de Gogol, dans un roman de Flaubert. Dans la poche de Tchitchikov ils ne valent rien, comme s'ils étaient morts pour toujours.

« Petit garçon tu sors de la boucherie-charcuterie Connolly en tenant la main de ta mère. Vous prenez à droite et avancez en silence sur la grand-route vers le sud. Au bout d'une centaine de pas vous virez vers l'intérieur et entamez la longue montée menant à la maison. Vous progressez en silence dans l'air tiède et calme de l'été. Il est tard dans l'après-midi et au bout d'une centaine de pas le soleil apparaît au-dessus de la crête. » Le héros de Beckett, lui aussi, se souvient de son enfance. D'habitude, le héros d'une œuvre littéraire agit sans cesse pour que le lecteur ne s'ennuie pas. Il tue des hommes et des animaux ; il galope sur un cheval. Il n'est pas étendu sur le dos : il sait que la plupart des lecteurs lisent dans leur lit. Et s'ils lisent quelque chose à propos de quelqu'un qui est étendu sur le dos et ne fait rien, ils s'endorment sur le champ. Ils ne veulent rien connaître des voix qu'il entend, de son enfance à jamais révolue. Il n'y a ni action ni suspense ; le héros ne tue personne, sauf le temps. Et le temps n'est personne, de sorte qu'on ne trouve pas son cadavre, même s'il est tué pour de bon.

« Au réveil, ce sont de nouveau des champs et des steppes, une étendue désertique, où rien n'apparaît. Un poteau indicateur file sous vos yeux ; le matin se lève ; une bande d'or pâle surgit à l'horizon blanchâtre ; le vent devient plus âpre ; emmitouflons-nous dans notre manteau !... Quel froid délicieux ! On rentre dans le royaume des songes. » Gogol chante les plaisirs des voyages, mais le lecteur est étendu sur le dos ; il veut compenser cette immobilité qu'il consacre à une œuvre littéraire par une prompt action, par l'arrivée des brigands, des bandits de grand chemin. Le chemin est peut-être grand, mais les bandits n'arrivent pas. Il est vrai que les routes russes sont impraticables – même pour les bandits ; si bien qu'on se sent plus en sécurité sur les routes russes que partout ailleurs. Néanmoins, le lecteur rêve d'une action spectaculaire, mais ni Tchichikov ni Gogol n'entendent la voix du lecteur. Le premier s'endort sur son siège ; le second en fait autant. Et pourtant, pour une fois, il n'est pas en voyage : il est assis à son bureau et l'inspiration est au rendez-vous. Il n'a pas encore terminé la première partie de son chef d'œuvre, et il pense que ce n'est qu'une partie infime d'un tout avec le paradis au bout.

Le froid est peut-être délicieux ; le lecteur ne le sent pas, malgré tous les efforts de l'auteur qui est à moitié mort. Pourquoi ? Il n'est pas encore malade. À la fin de sa vie, il ne jure que par le Christ et croit que n'importe quelle mort est mieux que la vie parce qu'elle ressemble à la Croix, au résultat du supplice que tout le monde connaît. Il y a des gens qui oublient la Résurrection, mais même ces gens-là se souviennent de la mort du Christ : la mort d'autrui reste dans notre mémoire parce qu'elle

nous rappelle que nous ne sommes pas encore morts. Par conséquent, nous pouvons aller dans une brasserie et boire une chope pour rendre hommage à la bière belge.

Le lecteur ne sent rien ; aucun frisson ne parcourt son corps et son cerveau. Gogol le sait parfaitement ; il sait aussi qu'il ne suffit pas d'assurer le lecteur que le temps est beau et que la neige scintille au soleil. S'il n'y a pas de sang sur cette neige, le lecteur risque de s'endormir plus tôt que prévu. Alors Gogol se lance dans une description que les écoliers russes connaissent par cœur. Il sait que le lecteur aime la vitesse : même au XIX^e siècle, les gens l'aimaient, malgré l'absence des T. G. V. et autres moyens de transport qui nous transportent d'un continent à un autre en rien de temps. Il n'y a pas d'Indiens dans les œuvres de Gogol : leur action ne se déroule pas aux États-Unis. Et même les bandits russes dorment quelque part pendant que Tchitchikov suit son bonhomme de chemin qui l'emmène de plus en plus loin de la ville où l'on risque de le mettre en prison. Aucun indien n'attaque donc les trains, d'autant que Tchitchikov n'a pas pris le train pour s'enfuir de la scène de son crime. Mais Gogol pense que la vitesse compense l'absence des Indiens et des terroristes. Il a tort, sans doute. Même aujourd'hui, un écrivain ne peut se contenter d'un avion – même s'il agit du Concorde. Il faut qu'un musulman patibulaire sorte un revolver ou une bombe de son attaché-case, de sa poche, de ses chaussettes. (A notre époque technologique, il existe des bombes de poche et même de chaussettes). Il faut que les passagers tremblent – tous les passagers, à l'exception d'un seul homme. Il est champion olympique de boxe française, mais il ne le dit à personne, même pas au musulman. Il attend le moment propice pour se précipiter sur cette bande d'islamistes, pour ligoter ses membres, pour les offrir à la police dans l'aéroport le plus proche. On appelle cela « suspense ».

Nicolas Vassiliévitch Gogol. Quel genre de suspense nous offre-t-il ? Il parle de la vitesse et de la Russie. De nos jours, on ne peut même pas parler de la Russie qui possède la bombe atomique car personne ne prend la Russie au sérieux. Il n'y a pas d'industries dans ce pays, disent les Occidentaux. Il n'y a que du pétrole et du gaz. Que fera-t-elle sans ces ressources naturelles ? Elles s'épuisent, s'épuisent. Gogol ne le sait pas encore. En écrivant la fin de la première partie, il pense sans doute au côté *spirituel* de son pays, à la force de son âme. « Et quel Russe ne l'aime pas ? » Il va de soi que Gogol parle de la vitesse. De quoi d'autre pouvez-vous parler lorsque votre personnage somnole en attendant de dîner dans une auberge quelconque ? Des paysages ? des steppes ? Le lecteur en a ras le bol. Et le héros est privé de son activité principale. Il n'y a pas d'âmes mortes sur la route que sa troïka parcourt à toute allure ; elles ne sont pas étendues sur le dos dans l'attente d'un acheteur avisé. Par conséquent, le héros se dirige tout droit vers la doctrine de la non-action, mais le lecteur n'en a cure.

Et toi, Russie, ne voles-tu pas comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer ? Tu passes avec fracas dans un nuage de poussière, laissant tout derrière toi ! Le spectateur s'arrête, confondu par ce prodige divin. Ne serait-ce pas la foudre tombée du ciel ? Que signifie cette course effrénée qui inspire l'effroi ? Quelle force inconnue recèlent ces chevaux que le monde n'a jamais vus ? O coursiers, coursiers sublimes ! Quels tourbillons agitent vos crinières ? On

dirait que votre corps frémissant est tout oreilles. En entendant au-dessus d'eux la chanson familière, ils bombent à l'unisson leurs poitrails d'airain et, effleurant à peine la terre de leurs sabots, ne forment plus qu'une ligne tendue qui fend l'air. Ainsi vole la Russie sous l'inspiration divine... Où cours-tu ?

A ta perte, dit le lecteur avisé. Il se souvient de la révolution d'Octobre, de toutes les victimes qui parsèment l'histoire du règne connu sous le nom de Staline. Quand on dit « Staline », personne ne se souvient de la victoire des soviétiques sur Hitler, d'autant que Staline n'a pas fait grand-chose pour cette victoire. On se souvient tout de suite du Goulag, du sang, et on a raison. Par conséquent, on n'a pas besoin de dire le « règne de Staline ». On dit Staline ou Beria ; cela suffit largement. La Russie vole sous l'inspiration diabolique ; elle va droit dans le mur, comme disent certains Français en pensant à leur pays qui, d'après leur doctrine, souffre sous le joug des socialistes, de Hollande et ses copains. On dit « Hollande » et personne ne pense à Vermeer.

Les détracteurs de Gogol prétendent que la Russie ne bouge pas ; d'après eux, elle est étendue sur le dos dans le noir. Ou dans le rouge – en souvenir de la révolution d'Octobre. Et pourtant au XIXe siècle elle volait à sa perte à une vitesse vertigineuse : on a assassiné Alexandre II et Stolypine, ce qui veut dire qu'elle continuait à voler à sa perte au début du XXe siècle. Et puis la Russie s'arrête, malgré l'industrialisation forcée, malgré le spoutnik et le nombre des oligarques qui jettent leur argent par la fenêtre à Courchevel et ailleurs. On dit que Poutine peut mettre en prison n'importe quel homme innocent – si cet homme ou cette femme s'oppose ouvertement à son régime. On leur cherche des poux dans la tête ; on les accuse de fraude fiscale, d'irrespect envers la religion et les églises. C'est toujours la même chose, disent les détracteurs de la Russie. Quelle est la différence entre la Russie tsariste et celle qu'on observe aujourd'hui ? C'est toujours la même chanson.

Mais la Russie bouge – malgré elle peut-être. Elle ne peut pas ne pas bouger, car le temps bouge et ne s'arrête pas, contrairement à ce que pensent certains. Ils lisent la Bible et vous disent : « Le soleil peut s'arrêter. Il l'a déjà fait une fois. Jamais un sans deux. Jamais deux sans trois. Le progrès technologique nous permettra d'arrêter le soleil qui entraîne le temps dans sa course. Par conséquent, le temps s'arrêtera, lui aussi. Et la Russie est déjà immobile, ce qui prouve que le spoutnik n'était pas sans lendemain. Les Russes ont des armes secrètes, les laboratoires enterrés sous les neiges de la Sibérie. Leur soleil s'est déjà arrêté – sous la terre. C'est pour ça qu'il fait si froid en Sibérie. C'est pour ça que le jour ne se lève ni en Sibérie ni dans les autres régions de la Russie. »

La Russie bouge, contrairement à ce que pensent ses détracteurs. Elle bouge très peu ; elle avance comme un escargot. Elle avance quand-même : les victimes qu'on compte dans la Russie d'aujourd'hui ne sont pas aussi nombreuses qu'autrefois. Il suffit de se souvenir des purges staliniennes. On assassine des journalistes ; on met en prison des opposants au régime. Mais Poutine ne rattrapera ni Staline ni Lénine – quoi qu'il fasse. Le temps bouge et on ne peut rattraper personne,

même pas les criminels. Il est plus facile de rattraper un criminel qu'un génie, mais même Staline et Lénine sont à présent hors de notre portée. Il en va de même pour Pol Pot. Tant mieux, tant mieux.

Tu n'es pas plus vieux à présent que de tout temps. Et cependant tu t'arrêtes comme jamais avant. Si bien que pour le même cent mètres où tu réalisais autrefois un temps de trois à quatre minutes il t'en faut maintenant entre quinze et vingt. Le pied tombe de lui-même au milieu du pas ou quand c'est à lui de décoller reste cloué au sol avec arrêt du corps. Alors informulable angoisse dont l'essentiel, Pourront-ils aller plus loin ? Ou mieux, Vont-ils aller plus loin ? Le strict essentiel ? Tu gis dans le noir les yeux fermés et vois la scène. Comme tu ne le pouvais alors. La sombre voûte du ciel. La terre éblouissante.

Il y a des interprètes et des commentateurs qui attendent un nouveau chef d'œuvre pour pouvoir tuer son auteur. Comment tuent-ils Beckett ? Ils disent qu'en Union Soviétique on a tout fait pour que les gens oublient Dieu, Son Fils et même la Mère de Son Fils. C'est pour cela que Beckett parle de la sombre voûte du ciel. La terre, au contraire, est éblouissante. Pourquoi ? Parce que le peuple a besoin de pain et que le pain sort de la terre, grâce à toutes sortes de doctrines et de plans quinquennaux. Et puis Khrouchtchev arrive et dit qu'il faut remplacer le blé par du maïs. « Dorénavant, notre peuple mangera de la viande, dit-il. Je ne veux pas que les citoyens soviétiques mangent du pop-corn pendant les séances de cinéma. Non, je veux que ce soit le bétail – les vaches, entre autres. Elles mangeront du maïs et le peuple mangera du veau. » Du coup, la terre s'est assombrie parce que la terre n'aime pas ce qu'on appelle « le harcèlement sexuel ». Et Khrouchtchev voulait qu'on laboure la terre jour et nuit – même en hiver car, d'après lui, la terre communiste est obligée de travailler comme un stakhanoviste. La terre maigrissait et la terre amaigrie ne pouvait nourrir des vaches, de sorte que les vaches se sont mises à maigrir, elles aussi. Et les soviétiques grossissaient parce qu'ils mangeaient surtout des glaces et des pirojki, des koulibiaks « sans rien » : il n'y avait ni saumon ni esturgeon dans les magasins, malgré les queues spectaculaires. Comme si les gens avaient fait la queue pour voir *Jésus-Christ Superstar* – à Londres. Ou *Les Misérables*. Les deux leur auraient convenu à la perfection : ils étaient misérables et ils n'avaient pas oublié Jésus-Christ, malgré les efforts du parti et des apparatchiks.

« Les Russes font toujours la même queue, disent les lecteurs hostiles, comme s'ils attendaient quelque chose, et pas quelqu'un. Ils ne connaissent pas *En attendant Godot*, donc ils attendent quelque chose. Ils savent que Dieu ne peut pas visiter un pays où la fraude électorale est toujours à l'ordre du jour. Dieu ne sauve pas celui qui ne fait rien pour son propre salut. (N'oublions pas que les Russes ne chassent pas Poutine et sa clique.) Ils attendent donc une poignée de dollars. C'est un pays arriéré, sans avenir, sans espoir aucun. Gogol parle de la troïka qui, grâce à lui, devient proverbiale : le symbole de la Russie en marche. C'est une marche funèbre. Les Russes sont des brutes. »

A la fin du XVIII^e siècle, la Russie a donné naissance à un penseur qui écrivait en français. Et pourtant il était Russe, à en juger par son nom : il s'appelait Tchaadaev. Tout ce qui se termine par « ev » ou « ov » est russe. Il y a aussi des « ine » – Pouchkine, entre autres. Mais on peut les oublier pour le moment. En tous cas, Tchaadaev ne s'appelait pas Tchaadaïne, sinon il aurait peut-être écrit des poèmes en russe – à l'instar de Pouchkine. Les noms nous influencent au point de nous faire oublier nos habitudes. Même leurs terminaisons nous influencent, comme si notre vie en dépendait.

A un moment donné, Tchaadaev se penche sur l'adolescence des peuples civilisés. « C'est le moment où leurs facultés se développent le plus puissamment, dont la mémoire fait la jouissance et la leçon de leur âge mûr. » Il continue ainsi :

Nous autres, nous n'avons rien de tel. Une brutale barbarie d'abord, ensuite une superstition grossière, puis une domination étrangère, féroce, avilissante, dont le pouvoir national a plus tard hérité l'esprit, voilà la triste histoire de notre jeunesse. Cet âge d'activité exubérante, du jeu exalté des forces morales des peuples, rien de semblable chez nous. L'époque de notre vie sociale qui répond à ce moment a été remplie par une existence terne et sombre, sans vigueur, sans énergie, que rien n'animait que le forfait, que rien n'adoucissait que la servitude. Point de souvenirs charmants, point d'images gracieuses dans la mémoire, point de puissantes instructions dans la tradition nationale. Parcourez de l'œil tous les siècles que nous avons traversés, tout le sol que nous couvrons, vous ne trouverez pas un souvenir attachant, pas un monument vénérable, qui vous parle des temps passés avec puissance, qui vous les retrace d'une manière vivante et pittoresque. Nous ne vivons que dans le présent le plus étroit, sans passé et sans avenir, au milieu d'un calme plat. Et si nous nous agitions parfois, ce n'est ni dans l'espérance ni dans le désir de quelque bien commun, mais dans la frivolité puérile de l'enfant qui se dresse et tend les mains au hochet que lui montre sa nourrice.

Étendus sur le dos, les Russes regardent le ciel d'où les pommes d'or ou l'argent tout court tombent de temps en temps soit dans leur bouche, soit sur leur ventre. Ils ramassent tout cela, au lieu de travailler, de traverser les océans. C'est ainsi que cela se passe dans les contes russes. Les Grecs traversaient les océans pour trouver les mêmes pommes ; ils tuaient des dragons. Les Russes regardent le ciel ou les branches qui se penchent sur eux, comme pour leur dire : « Nous sommes là pour vous servir. » Il y a aussi un chat botté qui court en tous sens, tandis que les Russes sont toujours étendus sur le dos. Comment peut-on avoir le passé, l'histoire et tout ce qui s'y rapporte si on ne fait rien ? Quel est le passé de la Russie ? Grasse matinée, knout, vodka. Quel est le présent de la Russie ? Grasse matinée, knout, vodka. Et ainsi de suite.

Il est vrai qu'une bouteille de vodka est un souvenir attachant. On a bu cette bouteille avec un ami ou avec une maîtresse. Ensuite on a eu recours au knout. Les victimes sont étendues sur le dos. Toute l'histoire de la Russie. En l'occurrence, la nourrice est l'Occident qui essaie de sortir la Russie

de son trou noir. Mais la Russie aime son trou – non seulement parce que les Russes boivent comme des trous. D'ailleurs, ils ne connaissent pas cette expression car ils ne parlent plus le français. Tchaadaev le parlait, Pouchkine aussi. D'ailleurs, Pouchkine répond à Tchaadaev – en russe – pour lui dire qu'il a tort. « Vous avez tort, dit-il. La Russie a sa propre voie qui ne ressemble à rien. Pourquoi parcourir les chemins battus ? Nous avons notre propre chemin qui ne mène nulle part, comme dit Heidegger. Tant pis. Ce qui compte, c'est notre personnalité. Nous ne ressemblons à personne, à aucun pays, et c'est cela qui compte. »

Gogol, lui aussi, stigmatise le concept de Tchaadaev : « Où cours-tu, notre chère Russie ? Réponds ! – Pas de réponse. La clochette tinte mélodieusement ; l'air bouleversé s'agite et devient vent ; tout ce qui se trouve sur terre est dépassé, et, avec un regard d'envie, les autres nations s'écartent pour lui livrer passage. »

« Personne ne s'écarte, dit un Anglais. En tout cas, moi, je ne bouge pas. Il ne faut pas que notre équipe nationale participe aux jeux olympiques à Sotchi. Nous ne devons pas fermer les yeux sur la politique de Poutine, sur ses abus du pouvoir. Nous devons protester, au lieu de tourner casaque.

- Comment voulez-vous arrêter les Russes ? disent les autres. Ils foncent, ils foncent. Et on a besoin de leur pétrole, de leur gaz naturel.

- On peut vivre sans leur pétrole. On doit téléphoner aux sultans, aux émirs.

- Leur pétrole est plus cher.

- C'est ainsi que raisonnaient Chamberlain et ses copains. Et Hitler fonçait, fonçait.

- Que savez-vous de l'histoire ? dit Flaubert.

- Nous en savons quelque chose, disent les autres.

- Vous n'en savez rien. Tite-Live attribue la fondation de Rome à Romulus ; Salluste en fait l'honneur aux Troyens d'Énée. Coriolan mourut en exil selon Fabius Pictor, par les stratagèmes d'Attius Tullus si l'on en croit Denys ; Sénèque affirme qu'Horatius Coclès s'en retourna victorieux, et Dion qu'il fut blessé à la jambe. Et La Mothe Le Vayer émet des doutes pareils, relativement aux autres peuples. Avez-vous assisté aux accords de Munich en 1938 ? L'histoire qu'on croit connaître est un fruit des efforts que les historiens font en vain. Ils trompent tout le monde à leur insu, et nous sommes toujours dans le noir, étendus sur le dos. On n'est pas d'accord sur l'antiquité des Chaldéens, le siècle d'Homère, l'existence de Zoroastre, les deux empires d'Assyrie.

- Mais on sait que la Russie existe, disent les autres. N'êtes-vous pas d'accord ? Poutine existe bel et bien. Gogol aussi.

- L'histoire change tous les jours, dit Flaubert. On conteste les rois de Rome et les voyages de Pythagore. On attaque Bélisaire, Guillaume Tell et jusqu'au Cid, devenu, grâce aux dernières découvertes, un simple bandit. C'est à souhaiter qu'on ne fasse plus de découvertes, et l'Institut devrait établir une sorte de canon prescrivant ce qu'il faut croire !

- Non, pas de canons, pas de canons, vocifèrent les autres. Staline a réécrit l'histoire à sa façon. Selon lui et son histoire, les Russes ont tout inventé : locomotive, avion, radio, moteur à combustion

interne. Ils ont triomphé du monde entier. Ce n'est pas vrai. Ce canon-là ment comme un arracheur de dents. Nous n'en voulons pas en Occident.

- Et même si l'on pouvait connaître la vérité, dit Flaubert, les autres la comprendraient de travers. Il y a un documentaire où l'on voit un Russe hisser un drapeau rouge au sommet du Reichstag. Et pourtant, les Japonais croient que c'était un Américain. Les Japonais croient que les Américains étaient à Berlin avant les Russes. La plupart des gens le croient, les Européens aussi, les Américains aussi. À quoi ça sert, l'histoire ?

- D'après vous, rien ne sert à rien, disent les autres. Dans votre livre qui s'intitule *Bouvard et Pécuchet* vous démolissez toutes les sciences, toutes les religions, toutes les croyances. Que nous reste-t-il, d'après vous ? les lieux communs ? les idées reçues ?

- On passe, dit Flaubert. Tout passe », ajoute-t-il.

Gogol n'est pas de cet avis. Il croit toujours au paradis sur terre ; et il croit que ce paradis peut voir le jour en Russie. L'esprit des Lumières ne lui est pas étranger. Lui aussi, il s'oriente vers un projet, vers des finalités, des grands desseins, vers le bonheur sans partage. Oui, il veut la liberté et le bonheur, l'émancipation de l'humanité et son bien-être. « En cela, nous sommes encore dans la raison objective et l'idéologie du progrès », dit Luc Ferry. Puis la technologie arrive, mais Gogol n'en tient pas compte. Et pourtant c'est en Russie qu'on invente la locomotive, l'avion, la radio et le moteur à combustion interne. Gogol n'en sait rien : il est toujours à l'intérieur de sa troïka, de sa *britchka*. Les chevaux tressaillent et l'emportent comme une plume. D'accord, ces chevaux sont exemplaires et beaucoup de gens aimeraient avoir de tels chevaux – ne serait-ce que pour les vendre. Mais il faut reconnaître que le moteur à combustion interne est plus efficace que n'importe quel cheval.

Si l'on n'a que des chevaux à sa disposition, on peut jouir des paysages. On vole, comme dit Gogol ; et pourtant on ne vole pas. On est toujours à l'intérieur de cette éternelle *britchka* qui n'avance pas à cause de l'état lamentable des routes russes. Hitler en savait quelque chose : son armée aurait gagné la guerre en un rien de temps, s'il s'était donné la peine de construire une autoroute entre Berlin et Moscou. (Encore une idée reçue.) Même la boue russe ne l'aurait pas empêché, sans parler de l'hiver, des températures sibériennes.

L'armée de Hitler ne passe pas, tandis que la *britchka* de Tchitchikov continue à voler. « On vole, et tout vole en même temps : les poteaux, les marchands qu'on rencontre assis sur le rebord de leur chariot, la forêt des deux côtés, ses sombres rangées de sapins et de pins, le fracas des haches et le croassement des corbeaux... »

Entre-temps, la technologie continue à changer les mœurs et les objectifs, de sorte qu'il n'y a plus d'objectifs qui sont remplacés par la survie pure et simple. Il faut survivre à tout prix, et l'on survit tant bien que mal. On innove sans cesse, et c'est toujours la même chanson : innovation, productivité, progrès, audimat. On devient mécanique : un rouage tourne si un autre rouage tourne aussi. Un rouage s'appelle « auteur », un autre « lecteur ». L'auteur tourne, mais le lecteur ne tourne

pas. Alors, l'auteur s'arrête car personne ne publie ses œuvres. Le lecteur ne s'arrête jamais : il se tourne vers un nouveau best-seller qui tourne dans ses mains en un tournemain.

Ce n'est pas le cas de Gogol. Les Russes attendent toujours la suite des *Âmes mortes*.
« Réponds ! disent-ils.

- Quoi ? dit Gogol.

- Où cours-tu ?

- Je ne cours pas, dit Gogol.

- Tu dois courir, disent les lecteurs.

- Pour quoi faire ?

- N'es-tu pas supérieur à Tchitchikov ? N'es-tu pas un superman en comparaison de ton héros ?

- Il sera un superman dans la troisième partie, dit Gogol.

- Mais pour le moment tu es mieux que lui, n'est-ce pas ?

- Oui, dit Gogol.

- Il court, tandis que tu ne coures pas. Tu es étendu sur le dos.

- Non, je suis assis dans une *britchka*. Je vais à Rome ou à Jérusalem. Je ne sais pas encore où je vais. Je le saurai dans deux ou trois kilomètres.

- Où que tu ailles, tu dois écrire. Tu dois nous fournir la suite des *Âmes mortes*.

- Supposons que je suive votre conseil et que je réponde à votre attente. Ne diriez-vous pas que *Les Âmes mortes* sont une galette qu'on peut cuire en un tournemain ?... Non seulement le deuxième tome n'est pas prêt pour l'impression, mais il n'est même pas écrit. Et il ne verra pas le jour avant deux ans, à supposer que je garde mes forces durant tout ce temps-là.

- Personne ne t'empêche de les garder, disent les lecteurs, en tirant Gogol par la manche.

- Contrairement à ce que vous croyez, je ne suis pas un 'fonctionnaire de la technique', comme dit Heidegger dans les *Chemins qui ne mènent nulle part*. Je suis un artisan qui figole ses œuvres. Aujourd'hui, les entreprises innovent sans cesse, sans savoir pourquoi ni en vue de quoi elles le font. Moi, je sais pourquoi j'écris la deuxième partie des *Âmes mortes*.

- Pourquoi ?

- Pour bâtir une Russie idéale, sans tache, sans Khlestakov, sans gouverneurs. Mon œuvre est bien plus importante et plus significative qu'on n'aurait pu le croire d'après les prémices. Et si le premier volume, qui embrasse à peine la dixième partie de ce qu'embrassera le deuxième volume, m'a demandé cinq ans de travail – ce dont, bien entendu, nul ne s'est rendu compte – jugez vous-mêmes du temps que me demandera ce deuxième volume. »

Bouvard et Pécuchet, eux aussi, ont cru au bonheur où toute l'humanité pourrait être incluse – comme dans une enveloppe. On y met une lettre et le tour est joué. Cette lettre comporte les noms de tous les êtres humains sans exception ; même le petit enfant qui incite Ivan Karamazov à rendre son ticket pour le paradis se trouve dans cette lettre, sur la liste des bienheureux. Il ne pleure plus et Ivan Karamazov reprend son ticket qui lui permet d'accéder à une sphère du paradis où logent les tueurs à

distance : après tout, il a tué son père par l'intermédiaire d'un valet. Mais ce n'est pas lui qui a porté le coup mortel. C'est pourquoi il se prélassait sur un divan situé aux environs du paradis, dans un quartier résidentiel, tandis que le valet de son père brûle en enfer.

Quarante ans plus tard, ni Bouvard ni Pécuchet ne croient plus à rien, sauf aux paroles qu'ils entendent un peu partout. Ce sont des lieux communs, des clichés – des idées reçues, comme ils disent. Ils reçoivent ces idées des passants, des amis, des valets, des tueurs à gage. Ils savent que cela ne sert à rien de lire des livres et d'essayer de sauver l'humanité. Sauve qui peut, se disent-ils, et ils se sauvent en notant tout ce qu'ils entendent. Pour tuer le temps ; pour tuer la vie à petit feu. Mais avant d'en arriver là, il faut tout essayer, et Gogol fait de son mieux pour s'instruire, pour comprendre le monde et Dieu qui le gouverne. Bouvard et Pécuchet sont des machines, des magnétophones : ils enregistrent tout ce qu'ils entendent. Ensuite ils effacent ce qui leur paraît sans intérêt. Après tout, Flaubert a raturé pas mal de mots au cours de sa vie. Et il ne faut pas oublier que Bouvard et Pécuchet sont Flaubert en personne. Ce qui reste constitue *Le Dictionnaire des idées reçues*.

Gogol n'a pas encore lu tous les livres. Il lit et relit Marc Aurèle et *L'Imitation du Christ*, mais cette lecture ne débouche pas sur le purgatoire où doivent vivre les personnages de la deuxième partie des *Âmes mortes*. Puisque les amis de Gogol ne se donnent pas la peine de décrire les gens qu'ils rencontrent et, à l'instar de Bouvard et Pécuchet, de noter ce qu'ils disent, Gogol n'a que trois sources d'inspiration : Dieu et ces deux livres. Il dit de Marc Aurèle : « Je jure, par Dieu, qu'il ne lui manque que d'être chrétien. » Gogol sait que cet Empereur vertueux vit actuellement dans le Nobile Castello de Dante, mais son livre, *Pensées pour moi-même*, se trouve dans la mallette de Gogol et c'est bien suffisant pour allumer n'importe quel néant et en ressortir Pégase ou une muse.

Qu'y a-t-il donc de digne d'estime ? Être applaudi par des battements de mains ? Non. Ce n'est donc pas non plus le fait d'être applaudi par des battements de langues, car les félicitations de la foule ne sont que battements de langues. Tu as donc aussi répudié la gloriole. Que reste-t-il alors de digne d'estime ? Il me semble que c'est de régler son activité et son repos selon sa propre constitution, but où tendent aussi les études et les arts. Tout art, en effet, tend à ceci, à ce que toute constitution soit convenablement appropriée à l'œuvre pour laquelle elle fut constituée. Le vigneron qui cultive la vigne, le dompteur de chevaux et le dresseur de chiens cherchent ce résultat. Les méthodes d'éducation et d'enseignement, à quoi s'efforcent-elles ? Voilà donc ce qui est digne d'estime. Et, si tu parviens heureusement à l'acquérir, tu ne te réserveras pour aucune autre chose.

IV

Bouvard et Pécuchet sont des copistes, de sorte qu'ils auraient pu copier le texte ci-dessus, si on l'avait mis devant leurs yeux, en disant : « Copiez, copiez ! » On ne leur demandait pas de faire de commentaires sur ce qu'ils copiaient : personne n'avait besoin de leurs commentaires. Ce dont on

avait besoin se limitait à leur écriture et leur concentration. En effet, si vous sautez une ligne d'un texte précieux, vous perdez le sens du texte, votre salaire, votre poste et peut-être même votre vie, vu la pénurie de postes, d'argent – ce qu'on appelle communément le « chômage de masse ». Vous écrivez, par exemple : « Le vigneron qui cultive la vigne, Les méthodes d'éducation... » Vous vous dites que cela ne va pas. Vous corrigez donc cette phrase sans vous donner la peine de consulter l'original : « Le vigneron qui cultive la vigne et ses méthodes d'éducation... » On ne vous demande pas de réfléchir à ce que vous écrivez ; néanmoins, vous vous dites que ce vigneron dont parle le texte est tout à fait exemplaire : il *éduque* ses vignes afin que la qualité de son vin s'améliore de plus en plus. Comment éduque-t-il ses vignes ? En leur parlant, en leur faisant écouter les œuvres de Mozart. Son vin bat tous les records dans les salles des ventes et tout le monde est content, sauf votre patron qui vous met à la porte en présence de vos copains. Que faire ?

Les amis de Gogol ou plutôt leur réactions négatives ne s'apparentent pas aux méthodes de Bouvard et Pécuchet pour la bonne raison qu'ils n'ont pas de temps pour assouvir la soif spirituelle de Gogol. Ils ont leurs serfs qui ne sont pas encore morts, Dieu soit loué. On peut donc les exploiter. Et ils les exploitent à qui mieux-mieux. Si l'on n'exploite pas les serfs, ils se mettent à boire et alors, bonjour les dégâts : on vend sa propriété ruinée pour une bouchée de pain. Donc, ses amis maltraitent leurs paysans et Gogol leur écrit de temps en temps : « Vos paysans sont des êtres humains. Pourquoi les maltraitez-vous ? Vous prenez plus de soin de vos chiens de chasse.

- Les serfs n'ont pas d'âme, répondent des amis. Ou plutôt leur âme est leur corps, rien de plus. Au lieu de dire 'cadavre' ou 'corps mort', on dit donc 'âme morte', ce qui revient au même.

- C'est votre âme qui est morte, répond Gogol. N'avez-vous pas lu mon chef-d'œuvre ? Tous mes personnages sont morts, à l'exception du rire amer, à l'exception des larmes. »

A ce propos, on peut copier deux textes qui se trouvent dans le livre d'Henri Troyat. Le premier concerne *Le Révizor* :

C'est étrange : je regrette que nul n'ait remarqué le personnage honnête de ma pièce. Oui, il y avait là un personnage honnête et noble, tout au long de l'action. Ce personnage honnête et noble, c'était *le rire*... Personne n'a pris la défense de ce rire. Auteur comique, je l'ai servi loyalement... Le rire est plus chargé de sens, plus profond qu'on ne le croit. Non pas le rire engendré par une irritation momentanée, par une disposition bilieuse, maladive, du caractère ; ni le rire léger des futilités divertissements ; mais le rire qui fuse de la nature lumineuse de l'homme, où il a sa source éternellement jaillissante, le rire qui va au fond des choses. Même celui qui ne craint plus rien au monde redoute le rire. Seule une âme profondément bonne a le pouvoir de rire d'un bon rire clair... Courage donc et en route !

Et voici le deuxième :

Vous riez tous en lisant mes œuvres parce que vous pensez que je suis un auteur comique. Détrompez-vous ! Suivez l'exemple de Pouchkine. Je lui ai lu toutes les parties des *Âmes mortes*. Je lui ai lu cet ouvrage en entier. Au début, il a ri, je l'avoue ; ensuite son visage s'est assombri. « Que c'est triste, notre Russie ! » a-t-il dit. Je ne suis donc pas un auteur comique : il faut verser les larmes en lisant mes œuvres. Où sont vos larmes ? D'accord, vous me dites que je ne suis pas un auteur comique. À quoi bon rire de tout ce qu'on voit en Russie et ailleurs ? Croyez-moi, Paris est aussi ridicule que Saint-Pétersbourg, surtout si l'on prend en considération le gouvernement actuel et les âneries de ses ministres. Il faut tirer des leçons de tout ce qu'on voit et entend. Et quand vous tirez des leçons, vous n'avez ni temps ni énergie pour autre chose : pour le rire, par exemple. Il est vrai que les larmes n'exigent aucun effort de notre part. C'est pourquoi je vous permets de pleurer de temps en temps, étant donné que la mort se trouve non seulement dans les pages de mes ouvrages, mais aussi sur la couverture des *Âmes mortes*. Chaque fois que vous prenez le livre, vous êtes obligé de vous confronter à la mort. *Memento mori*, en d'autres termes. Je sais que ce n'est pas facile, d'autant que je l'ai fait pendant des années. Après tout, c'est moi qui suis l'auteur de ce livre – et de sa couverture. Et je continue à le faire car vous attendez la suite des *Âmes mortes*, une quantité d'âmes qui nous parlent de la mort à tout instant. Dans la troisième partie de mon chef-d'œuvre, ces âmes vivront au paradis, mais il y a beaucoup de gens qui préfèrent vivre sur terre. Ils ne veulent pas mourir, même si l'archange Gabriel leur dit : « Vous irez au paradis. On vous y attend avec impatience. » « Ne soyez pas si impatients que cela, répondent-ils à l'archange. La patience est une grande vertu. Et tous les archanges sont vertueux, n'est-ce pas ? Faites preuve de vertu et laissez-nous tranquilles. Achille a dit à peu près la même chose à Ulysse qui lui avait rendu visite dans l'Au-delà : 'Il vaut mieux être serf en Russie que roi par ici.'

Le premier texte se trouve effectivement dans la biographie de Gogol écrit par Troyat. Le second texte n'a rien à voir avec la lettre de Gogol : le copiste a perdu la page où cette lettre se trouvait quelques instants auparavant. Un coup de vent et le copiste ne voit plus rien, à part les mots qui ne correspondent pas du tout à ce qu'il est censé copier sur le champ pour ne pas se trouver à la rue. Que faire ? Il reprend sa plume et écrit ce qui lui passe par la tête dans l'espoir que son patron ne connaisse pas le texte en question. Certes, la plupart des Russes savent que Pouchkine n'a pas ri jusqu'au bout en écoutant *Les Âmes mortes* ; ils savent même qu'il a dit quelques mots à propos de la tristesse qui l'avait envahi pendant la lecture de Gogol. Le reste leur échappe.

C'est le cas de notre copiste. Il ne lui reste qu'à mettre le mot « tristesse » dans le texte qu'il se propose de copier. Il s'agit plutôt du texte qu'il se doit d'écrire pour suppléer la lacune créée par sa négligence. Un coup de vent et patati et patata. Comment expliquer tout cela au patron ? « Et patati et patata », dirait celui-ci, si le copiste essayait de décrire la situation ou plutôt l'événement qui se trouve à l'origine de son malheur. Il compose donc une lettre qui ne ressemble en rien à celle que le coup de

vent a fait disparaître. Combien de lettres avons-nous perdu à cause du vent et de la pluie ? Comment écrire l'histoire dans ces conditions ? On ne peut pas placer tous les événements dans les archives, fermer toutes les portes, toutes les fenêtres. Un courant d'air, un courant d'air. Un courant d'air suffit pour anéantir un royaume, une dynastie, une guerre. On peut détruire un document où un conflit éclate. Hélas, on ne peut pas détruire le conflit lui-même et toutes les guerres. C'est pour cela que les êtres humains continuent à se battre sur terre.

Il est vrai que le copiste en question pourrait copier une autre lettre de Gogol, d'autant qu'il croit que son patron ne se souvient de rien. Celui-ci sait simplement que son employé doit copier une lettre de Gogol. Le patron vénère Gogol et n'importe quelle lettre fera son affaire, pourvu que cette lettre provienne de la plume de son idole. Le copiste feuillette la biographie qui provient de la plume de Troyat – à cette époque-là il n'y avait pas encore d'ordinateurs – et tombe sur une lettre qu'il se met à copier en jetant de coups d'œil discrets sur son patron. Le patron ne voit pas le subterfuge et, enhardi par cette découverte, le copiste se livre avec ardeur à sa tâche ou plutôt à son crime de lèse-majesté. Voici la lettre qu'il est en train de copier :

Ma surexcitation nerveuse s'accrut terriblement, le poids sur ma poitrine se fit plus lourd que jamais. Heureusement les médecins trouvèrent que je n'avais pas de phthisie, que c'était un dérangement de l'estomac, un arrêt de la digestion et une extraordinaire excitation nerveuse. Cela n'arrangeait guère la situation, car il était dangereux de me soigner : ce qui était bon pour l'estomac était mauvais pour les nerfs, et les nerfs, à leur tour, agissaient sur l'estomac. À cela s'ajoutait une angoisse malade, indescriptible. J'étais dans un tel état que je ne savais où me fourrer, à quoi me raccrocher. Je ne pouvais rester deux minutes en place, ni au lit, ni assis, ni debout.

« C'est quoi ? dit le patron.

- Une lettre de Gogol.
- Mais il n'y parle pas de Pouchkine.
- Pourquoi parlerait-il de Pouchkine ? Tout le monde sait que Pouchkine était toujours à ses côtés.

- Mais il devait lui lire *Les Âmes mortes*. Il n'aurait pas pu le faire dans l'état où il était. Il ne pouvait pas rester deux minutes en place, ni au lit, ni assis, ni debout. Pour pouvoir lire un texte à haute voix, on doit être soit au lit, soit assis, soit debout.

- On peut être à genoux, répond le copiste.

- A genoux ?

- En présence de Pouchkine, Gogol se mettait invariablement à genoux.

- Alors il passait sa vie à genoux ? même quand il voyageait ?

- Il priait Dieu sans arrêt.

- D'après vous, Dieu se tenait à ses côtés ? toujours ?

- Non, presque jamais. C'est pour ça qu'il n'a pu terminer *Les Âmes mortes*. Voulez-vous que je vous copie une lettre où Gogol parle de l'absence de Dieu ?

- S'il vous plaît », dit le patron.

Le copiste cherche une lettre qui pourrait faire plaisir à son patron et satisfaire sa curiosité. Où la chercher ? Dans le chapitre intitulé *Jérusalem* – cela va sans dire. Le copiste cherche et trouve ce qu'il cherche si désespérément : il craint d'être mis à la porte. Que ferait-il derrière cette porte ? Il a une femme et trois enfants. Seront-ils tous à la rue, s'il ne trouve pas une lettre appropriée ?

Gogol se rend au Saint-Sépulcre et voit six gardiens turcs. Ce n'est pas pour cela qu'il a fait un si long voyage – pas pour voir les Turcs, en tous cas. Même si on lui proposait un rendez-vous avec Atatürk lui-même, il refuserait à coup sûr : il est venu à Jérusalem pour voir Jésus-Christ et peut-être Dieu lui-même qui n'est jamais loin de son Fils. Les portes sont ouvertes ; il franchit le seuil en se signant. Le copiste n'a pas besoin de lire une biographie de Gogol pour savoir qu'il s'est signé en franchissant la porte de Saint-Sépulcre : tout le monde le fait, et Gogol ne faisait certainement pas exception à cette règle. Et pourtant c'était sa grande spécialité : il a toujours été un être d'exception qui bafouait toutes les règles. Mais pas cette fois-ci, pas cette fois-ci.

J'étais seul. Devant moi, il n'y avait que le prêtre qui célébrait le culte. Le diacre qui appelait le peuple à la prière se trouvait derrière moi, au delà des murs du Sépulcre. J'entendais sa voix, au loin. La voix du peuple et celle du chœur, répondant au diacre, résonnaient plus loin encore. Le mélange du chant des fidèles russes répétant « Seigneur, aie pitié de nous ! » et des autres hymnes religieux parvenait à peine mes oreilles, comme émanant d'un autre monde. Tout cela était merveilleux ! Mais je ne me rappelle pas si j'ai prié. Il me semble que je me réjouissais uniquement de me trouver en un lieu si commode pour la prière, si propice à l'adoration ; quant à prier, au vrai, je n'en eus pas le temps. Du moins je le crois. La liturgie se déroulait si vite, que les prières les plus ailées n'auraient pas été capables de la suivre au vol. Avant que j'eusse pu reprendre mes esprits, je me trouvai devant le calice que le prêtre était allé chercher et me présentait pour la communion à moi indigne.

Et de nouveau un dialogue s'engage. Le patron ne comprend pas où l'on voit l'absence de Dieu qui, à son avis, est aussi présent que Pouchkine – dans la vie de Gogol. Il n'a pas envie d'entamer une discussion sur les relations entre Pouchkine et Gogol pour la bonne raison que Dieu est plus important que n'importe quel écrivain, et qu'un patron n'a pas le temps d'analyser les matières secondaires. Il parle donc de Dieu qu'il continue à voir dans tout ce que Gogol a écrit. Il prétend même que dans chaque pensée de Gogol il y avait une parcelle de Dieu. « Si vous croyez en Dieu, tout votre être ne vit que pour Lui », dit-il. Mais l'employé lui signale que Gogol n'avait pas le temps pour la prière. « Et si vous ne priez pas, vous ne communiez pas avec Dieu.

- Gogol n'avait pas besoin de prier, dit le patron. Sa vie n'était que prière.

- Je suis d'accord avec vous. Mais analysons les prières, leur contenu et leur but. Il y a des prières qui ne s'adressent pas à Dieu. Il y a des prières vides. Elles ne sont peut-être pas vides, étant donné qu'elles sont remplies de désirs matériels. Il y a une règle qui ne tolère pas d'exception. Plus vous pensez à l'argent, moins de place vous offrez à Dieu dans votre âme. Et Gogol pensait souvent à l'argent, à sa survie matérielle.

- Pour pouvoir terminer *Les Âmes mortes*, dit le patron. Et ce roman est une longue prière.

- D'accord, dit le copiste. Mais Gogol n'écrivait pas le roman, contrairement à ce qu'il prétendait. Il n'a peut-être rien brûlé du tout. Il a brûlé des papiers sans importance pour faire croire au monde entier que durant des années il avait décrit des âmes mortes et ce qui se trouve à l'opposé des âmes mortes, de l'autre côté du miroir : les âmes vivantes, les héros positifs.

- Vous êtes bien brouillon, dit le patron. Je ne comprends plus rien.

- Voulez-vous que je copie une lettre où Gogol mendie du pain ?

- Les personnes sans ressources sont réduites à mendier, dit le patron.

- Gogol s'adresse à ses amis, pas à Dieu. Il n'écrit pas : Cher Dieu ! Donne-moi du pain, de l'argent et la deuxième partie des *Âmes mortes*.

- Qu'écrit-il ? » demande le patron.

Le copiste se met au travail.

L'envoi de l'argent devra m'être effectué en deux fois, le 1^{er} octobre et le 1^{er} avril, trois mille roubles à chaque échéance, et à l'adresse que j'indiquerai... Pour l'amour de Dieu, que les délais soient respectés. Les difficultés financières sont parfois trop pénibles en terre étrangère... Si la vente de mes œuvres ne produit pas assez d'argent, imaginez quelque autre moyen... Je crois avoir fait assez jusqu'ici pour qu'on m'offre la possibilité d'achever mon œuvre, en me dispensant de courir de tous côtés, de me lancer dans des affaires, alors que chaque minute m'est précieuse... Si vous n'avez pas d'autre ressource, quêtez tout simplement pour moi. Quelle que soit la façon dont on me donnera de l'argent, je l'accepterai avec gratitude. Chaque kopeck qui me sera jeté priera peut-être pour le salut de l'âme du donateur.

Le copiste s'arrête : la dernière phrase lui paraît dangereuse. Elle compromet son intention et « fiche en l'air tout mon travail », se dit-il. Il continue à se parler et au cours de cette conversation avec lui-même, il apprend que, si l'on parle du salut de l'âme, quel que soit le contexte, on n'oublie pas Dieu, même si l'objet de ce qu'on écrit est une certaine quantité de roubles et non Dieu et sa miséricorde. En tout cas, le patron ne manquerait pas de sauter sur cette occasion et d'utiliser cet argument, si le copiste lui montrait la lettre en question.

Le copiste feuillette la biographie de Gogol et à la longue il se rend compte qu'aucune lettre n'est en mesure de le tirer d'affaire. Quelqu'un a dit qu'il est inutile de reproduire des documents

quand on écrit un livre d'histoire. Il faut raconter cette histoire à la manière des romanciers qui embellissent les faits et raturent les fautes. Le copiste se propose alors d'écrire une lettre où Gogol chassera son Dieu une fois pour toutes et où son avidité et sa cupidité seront visibles, presque tangibles. « La vérité finira bien par éclater », se dit le copiste, en se remettant au travail.

Je vous ai demandé de m'envoyer de l'argent. Vous ne l'avez pas fait. Vous me dites que mes œuvres ne se vendent pas. Les gens n'ont pas envie d'acheter un enfer. Ils préfèrent un paradis, cela va de soi. D'accord. Je suis d'accord avec tout ce que vous me dites, car j'ai peur de vous contredire. Si je vous contredis, ne serait-ce qu'une fois, vous aurez un prétexte pour ne rien m'envoyer du tout. Vous serez offensé, blessé à mort. Vous direz à nos amis communs que je suis un monstre. Je ne le suis pas. Je vous demande simplement de m'envoyer de l'argent. Je n'irai ni dans les grands restaurants, ni dans les salles de jeu. (Je ne suis pas Dostoïevski, vous savez.) Je ne boirai pas non plus de grands bordeaux. J'écirai mon roman qui est aussi votre roman, votre œuvre. Ou plutôt il serait votre œuvre, si vous m'envoyiez assez d'argent pour que je l'achève. Voulez-vous que ce soit une grande œuvre ? D'accord. La grandeur de mon œuvre dépend entièrement de votre générosité. Avez-vous compris mon allusion ? C'est clair, n'est-ce pas ? Comme de l'eau de roche. Vous me dites que je dois prier, au lieu de vous écrire. Je prie, figurez-vous. Je prie tous les jours et toutes les nuits. Je ne dors plus, car je ne fais que prier. Alors vous me dites que mes prières doivent alterner avec mon travail, avec *Les Âmes mortes*. Mais si les âmes mortes se mêlent à mes prières, ces dernières seront mortes aussi. La mort appelle la mort, surtout quand il s'agit des âmes. Je prie, mais rien n'en sort : il n'y a toujours pas de roubles dans mes tiroirs. Et il n'y a pas d'âmes mortes sur mon bureau. C'est comme si Dieu n'existait pas. On dit qu'il est déjà mort. Cette fois il ne s'agit pas d'une âme : le corps de Dieu est mort aussi, si bien qu'il n'en reste qu'un cadavre. Personne n'a vu son cadavre et par conséquent tout le monde continue à croire que Dieu existe. Avons-nous vu tous les cadavres que la terre recèle dans son sein ? J'en ai vu deux ou trois : je n'aime pas les cadavres. Vous non plus, j'imagine. Personne n'aime les cadavres. Si le cadavre de Dieu était exposé au musée des religions, personne n'irait le voir, j'imagine. Peut importe – c'est votre concours qui m'est précieux parce que vous êtes toujours en vie. Et tant que vous serez en vie, j'attendrai des roubles, des dollars et de l'or. Vous en avez assez dans vos tiroirs. Et ces trésors ne sont pas morts. L'argent n'est jamais mort. Même s'il se cache sous terre, on peut le déterrer et s'acheter une villa sur la côte d'Azur. C'est pour cela que les gens aiment l'expression « la chasse aux trésors ». Les gens aiment aller à la chasse. Il faut que je parle de cette lubie dans la deuxième partie de mon roman. Dans la troisième partie je ne parlerai plus d'argent : ceux qui en ont assez dans leurs tiroirs peuvent se permettre de ne pas en parler. Et ils n'écrivent pas des lettres comme celle-ci. À qui la faute ?

Le patron est enfin satisfait. Comblé, il plie soigneusement la lettre et la met dans sa poche. La séance est close. Le copiste prend congé du patron : il a assez travaillé aujourd'hui. Demain, il se remettra au travail, en espérant que sa tâche sera moins pénible et plus lucrative que celle à laquelle il a dû faire face cet après-midi. Il espère aussi qu'il ne sera pas obligé de faire des commentaires sur les textes que le patron lui ordonnera de copier.

D'après Flaubert, à la fin, Bouvard et Pécuchet n'ont plus aucun intérêt dans la vie, dont ils ont épuisé toutes les ressources. Mais une bonne idée leur vient à l'esprit : « copier ». « Comme autrefois », ajoute la nièce de Flaubert. Que faisaient-ils autrefois, se demande-t-on ? Ils copiaient des textes qu'on mettait sur leur bureau. Pas de commentaires, pas de discussions avec le patron. Et maintenant ? Que vont-ils faire ? Copier la vie ou plutôt les avis des passants, des commerçants. Pas de commentaires, toujours pas de commentaires.

Un érudit italien, M. Alberto Cento, n'est pas d'accord avec cette conclusion hâtive. Il dit que le manuscrit ne porte que le mot « copier ». Les deux mots ajoutés – comme autrefois – déforment l'intention de l'auteur. Cela veut dire quoi ? Cela veut dire que nos copistes ne copieront rien pour tuer le temps : leur temps est déjà tué, à moitié, étant donné le nombre de déceptions qu'ils ont encaissées au cours de leur vie. En d'autres termes, ils ne croient plus ni au temps ni à Dieu. Et ceux qui ne croient ni à l'un ni à l'autre tuent le temps et Dieu. Même les anges tombent du ciel et s'écrasent dans les champs. Il en va de même pour les archanges.

« Non, dit M. Alberto Cento. Les deux amis copient en vue d'une argumentation : ils réunissent des matériaux. Quels matériaux ? pour quoi faire ? Ils préparent le *Dictionnaire des idées reçues*. » « Ils copient au hasard, dit Flaubert, tous les manuscrits et papiers imprimés qu'ils trouvent, cornets de tabac, vieux journaux, lettres perdues, en croyant que la chose est importante et à conserver. » Le hasard fait bien les choses. C'est ainsi qu'il faut s'avancer dans la vie : pas de projets, pas de finalité. On vit au jour le jour. On va dans sa bibliothèque, on trouve un livre, on le feuillette. « Mais bientôt ils éprouvent le besoin d'un classement [...] morceaux de style médical, agricole, littéraire, politique, officiel. » D'accord. Tout à l'heure, on parlait de la mort de Dieu. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire « néant » : il n'y a rien sans Dieu. Vous-même n'existez pas si Dieu n'existe pas. Bobtchinski dit qu'il existe ; l'Empereur doit le savoir. Mais ni Bobtchinski ni l'Empereur n'existent si les cadavres de Dieu jonchent le sol. (Combien de fois L'a-t-on tué ?) Donc, continuons à parler du néant pour prouver qu'il existe, même si Dieu n'existe pas.

Si l'on n'ouvre pas un livre sur Heidegger – ou un livre de Heidegger lui-même – on risque de sous-estimer le néant. On se dit : « Le néant n'est rien et ce n'est pas la peine d'en parler. Pourquoi parler d'un lieu qui est vide ? Les Russes disent à propos d'un imbécile ou d'une œuvre ratée : 'Un lieu vide.' Et ils n'en parlent pas. Et nous sommes supérieurs aux Russes parce que nous ne sommes pas barbares. Nous nous écartons du néant et l'excluons de notre vocabulaire. » Le néant n'existe donc pas, ou plutôt le mot « néant » n'existe pas, tandis que le néant lui-même existe bel et bien. Selon Heidegger, il est même « originairement antérieur au 'non' et à la 'négation', si bien que dans la

hiérarchie linguistique il occupe la place de Dieu. » En effet, il crée « non » et toutes sortes de négations auquel Gogol se réfère dans sa dernière lettre : « Je n'ai pas d'argent. La deuxième partie de mon roman n'existe pas. » Il est vrai que la deuxième partie des *Âmes mortes* est un bel exemple de néant. En un sens, elle existait avant la première partie, avant même l'idée du roman. D'ailleurs, l'idée de ce roman appartient à Pouchkine. Mais le néant de la deuxième partie existait bien avant l'idée du roman et même avant Pouchkine lui-même, avant le « non » attaché à la naissance de Pouchkine. On demande à son père : « Où est votre fils ? » Et le père répond : « Il n'existe pas encore. Je n'ai pas vu ma femme depuis dix mois. Je voyage beaucoup, vous savez. Mais dorénavant je resterai à la maison pour participer à la conception de mon fils. »

Si l'on remplace Pouchkine par le mot « néant », on définit l'état où la poésie russe se trouvait avant la naissance de ce grand poète. Il y avait quelques poètes à Pétersbourg et ailleurs : Joukovski, entre autres. Mais l'envergure de Pouchkine n'existait pas dans la littérature russe, et seul un poète de cette envergure peut devenir le fondateur d'une littérature nationale, sans parler de la littérature mondiale. Rien d'étonnant qu'après la mort de Pouchkine on s'est mis à parler du néant. Il n'y avait pas de remplaçant, selon les partisans de Pouchkine : il n'avait pas désigné son héritier et successeur. Lermontov, Baratynski, Tioutchev ? « Non, non, non, disaient les idolâtres. Ils n'arrivent pas à la cheville de Pouchkine. » Ils avaient peut-être raison ; ou tort. Quoi qu'il en soit, le mot « néant » résonnait dans l'air, comme s'il n'avait rien d'autre à faire. L'air n'est pas le néant, malgré sa transparence, son invisibilité foncière ; et si quelque chose résonne en lui, ce quelque chose est quelque chose et pas un rien ni le néant. Était-il à l'ordre du jour avant l'air, avant le non-être de l'air ? On n'en sait rien ; on n'en sait le néant. On sait le néant.

Le néant n'est pas partout, contrairement à ce qu'on pourrait croire. On se dit qu'il n'y a plus de génies dans le monde d'aujourd'hui, mais cela ne veut pas dire que le néant ait remplacé les génies et mêmes les gens intéressants. Le « néant » ne se rencontre que dans le jugement, pas dans la réalité, dit Heidegger dans sa jeunesse. Il ne parle pas encore de l'angoisse qu'il lie plus tard au néant, à l'ennui profond. « Pourquoi vous ennuyez-vous à mourir ? dit-on au Heidegger de l'âge mur.

- A cause du néant, répond-il.

- Est-il si ennuyeux que cela, votre néant ?

- Il n'y a rien de plus ennuyeux que le néant. Même un mauvais roman n'est pas aussi ennuyeux que le néant.

- Ah bon ? ah bon ? »

C'est ainsi que répondent les curieux. Leur réponse appartient-elle au néant ? Oui, si l'on prend en considération cet usage du mot en question : « Signes particuliers : néant. » Réponses significatives : néant. Génies : néant. Beauté : néant. Monde : néant. Dieu : néant. Au-delà : néant. Âmes : néant. Âmes mortes : rien que la première partie. Deuxième partie des *Âmes mortes* : néant. Pas tout à fait, pas tout à fait.

Néant. — Si quelque chose n'existe pas, je ne peux pas dire : cela existe.

Si, je peux le dire, mais dès que je le dirai, quelqu'un dira : « Montrez-nous où est cette chose. »

On peut évidemment montrer le vide, en disant : « Ici

- Où ? Je ne vois rien.

- Ici, ici.

- Vous avez la berlue.

- Non.

- Si. Votre imagination est si fertile que vous voyez quelque chose partout – même à l'endroit où il n'y a rien. Êtes-vous écrivain ?

- La nature a peur du vide.

- Pas tant que ça. La preuve... »

Ces discussions ne mènent à rien, comme les chemins de Heidegger ; c'est pourquoi il vaut mieux ne pas discuter de cette façon. Sinon, on vous dira : « La deuxième partie des *Âmes mortes* existe – en partie.

- Oui, Gogol n'a pas tout brûlé. C'est la faute du feu, pas la sienne.

- Ce n'est pas une faute. C'est un bienfait pour lequel l'humanité devrait ériger un monument au feu.

- Comment ? en brûlant Rome et Moscou ?

- Pourquoi pas ? »

Ces discussions ne mènent à rien non plus. Rome et Moscou ont déjà brûlé, mais à présent ces villes ne sont pas prêtes à répéter leur exploit d'autrefois. En tout cas, cela n'en prend pas le chemin. Quant aux restes de la deuxième partie des *Âmes mortes*, ce ne sont pas de beaux restes. Ils sont si laids qu'on se demande si ce n'est pas une faute de les avoir laissé survivre au reste, aux autres restes dont la laideur a disparu à tout jamais au milieu des flammes purificatrices. Prenons par exemple ceci : « J'avais l'intention de mener une vie simple, raisonnable, de m'occuper d'agriculture. C'est le démon tentateur, c'est Satan qui m'a séduit, détourné du droit chemin ! » « Néant », dit Nabokov ; il a raison. Voici encore un néant. Tchitchikov parle encore à Athanase Vassiliévitch Mourazov.

« Athanase Vassiliévitch ! dit-il avec fermeté, pourvu que vous obteniez ma libération et les moyens de partir d'ici avec une certaine somme, je vous jure de commencer une vie nouvelle. J'achèterai de l'argent, non pour moi, mais pour venir en aide aux autres, dans la mesure de mes forces ; je m'oublierai moi-même ; j'oublierai les orgies des villes ; je mènerai une vie simple, sobre.

- Dieu daigne vous affermir dans cette intention ! dit le vieillard tout joyeux. Je ferai tous mes efforts pour obtenir du prince votre mise en liberté. Je ne sais si je réussirai ; en tout cas, votre sort sera certainement adouci. Permettez-moi de vous embrasser, car vous m'avez causé une grande joie. Dieu vous assiste ! Je vais trouver le prince. »

On dirait un élève qui se justifie devant son professeur qui le gronde pour sa mauvaise conduite. « Je ne le ferai plus jamais, dit l'élève. Ne me tapez pas sur les doigts, s'il vous plaît ! Je vous promets de ne plus tirer les cheveux des filles. Je vous promets de ne plus écrire 'caca' sur les murs. Je vous promets d'apprendre par cœur toutes les tables de multiplication. Je vous promets de réciter tous les jours tous les poèmes de Victor Hugo. Par cœur, par cœur. Ne me tapez pas sur les doigts, s'il vous plaît. Je suis pianiste, vous savez. J'ai besoin de mes doigts pour jouer. N'aimez-vous pas Mozart ? N'avez-vous pas vu le film *Amadeus* ? Je vous promets de vous jouer une sonate de Mozart demain après-midi. Je ne courrai plus dans les couloirs. Je n'apporterai pas d'oiseaux à l'école. Je m'oublierai moi-même. Je ne me souviendrai que des poèmes de Victor Hugo. Et des chiffres, des chiffres. Je vous jure de commencer une vie nouvelle. Je donnerai mon argent de poche à tous les mendiants du quartier. Je sortirai de notre quartier à la recherche d'autres mendiants. Je sais que la pauvreté gagne du terrain et je ferai mon possible pour contrecarrer les desseins du Diable. J'oublierai la vodka et les greniers où j'en buvais avec mes camarades. J'oublierai mes camarades. Je me souviendrai toujours de mes professeurs et des pauvres. Pauvre de moi. Ne me battez pas, ne me battez pas. »

Ce monologue est plus drôle que la conversation reproduite dans la deuxième partie des *Âmes mortes*. Cela ne veut pas dire que n'importe qui peut écrire mieux que Gogol. N'importe qui ne peut surpasser Gogol quand celui-ci se donne la peine d'écrire ce qui lui passe par la tête. Il y a beaucoup de choses qui lui passent par la tête, mais il les arrête en se disant qu'il doit écrire un livre utile pour que ses compatriotes puissent « lire utile », au lieu de rire en apprenant les frasques de Khlestakov, de Tchitchikov. Leurs frasques et leurs masques sont inutiles, tandis que Dieu qui intervient en faveur de Tchitchikov est très utile car Il peut nous venir en aide, quand nous sommes dans le pétrin. Il suffit de dire en toute sincérité : « Je vous jure de commencer une vie nouvelle », pour que les portes de la prison s'ouvrent et que Dieu vous accueille à la sortie. Si ce n'est pas le cas, ajoutez ceci : « J'acquerrai de l'argent non pour moi, mais pour venir en aide aux autres. » Et si ce n'est pas Dieu qui vous accueille, c'est son émissaire qui apparaît au fond de la cour pour vous dire : « Permettez-moi de vous embrasser, car vous m'avez causé une grande joie. » Et il vous embrasse, il vous embrasse.

Comment sauver la réputation de Gogol ? A part Pouchkine, tout le monde le prend pour un auteur comique. Lui-même souscrit à ce point de vue. En réalité, il n'est ni tragique ni comique : il est neutre. Il s'apparente beaucoup plus au néant qu'au rire. Mais ce n'est pas le moment d'en discuter ; c'est le sujet de la deuxième partie.

Comment rendre la conversation ci-dessus plus impertinente ? On peut supposer que Tchitchikov ment : après tout, n'importe quel gamin le ferait dans ces circonstances. Ce gamin jure qu'il n'apportera plus jamais d'oiseaux à l'école. Jusqu'ici, il n'apporterait que des moineaux ; après sa fausse promesse, il cachera dans la salle de classe une chauve-souris pour le libérer au moment voulu. Le moment vient et le vautour s'envole au grand dam du professeur qui a peur des vautours : ils lui rappellent la mort.

Les mendiants et les pauvres en général ne recueillent pas les fruits de sa promesse non plus. Au lieu de leur donner de l'argent, au lieu de les embrasser sur les deux joues, il les chatouille et se moque de leurs guenilles. Avant il se contentait d'un ricanement ; maintenant il foule aux pieds les principes mêmes de l'humanisme. Quant aux tables de multiplication, il dit au professeur : « Deux et deux font cinq.

- Comment cela ? dit le professeur.
- Voulez-vous que je dise que deux et deux font six ?
- Non, je ne le veux pas, dit le professeur.
- Ni sept, j'imagine ?
- Non plus.
- Connaissez-vous cette histoire juive ?
- Quelle histoire ? dit le professeur.

- L'action se déroule dans une école juive. 'Deux et deux font ?' dit le professeur. 'Huit', dit Abraham. 'Voyons, Abraham, dit le professeur. Deux et deux font quatre. Ne le sais-tu pas ? Bon, ils font cinq. À la rigueur, ils peuvent même faire six. Ou sept. Mais pas huit, pas huit.' Elle vous plaît, mon histoire ?

- Pas tellement.
- Gogol aurait pu l'inclure dans ses œuvres, dit l'élève.

- Ah bon ? » dit le professeur. Il ne connaît pas Gogol ni le reste de la littérature russe. C'est un professeur de mathématiques.

A ce propos, il y a une histoire russe qui tourne en ridicule le représentant d'une peuplade sibérienne. Il ne s'appelle pas « *tchouktchka* », mais c'est ainsi que s'appelle sa peuplade – les *tchouktchi*. On se demande d'ailleurs s'il a un nom ou non. Il se peut que les membres de cette peuplade utilisent la table de multiplication pour se distinguer les uns des autres. On dit, par exemple : « Tchouktcha II, Tchouktcha III. » Et si l'on veut savoir combien d'enfants a Tchouktcha II, on vous dit : « Huit B. » « Pourquoi ? » « Parce que Tchouktcha II a une femme qui s'appelle Tchouktcha II A. Deux et deux font huit B. »

Bon, peu importe. Donc, Tchouktchka IX va à Moscou pour entrer à l'Institut littéraire. Il participe aux examens d'entrée et on lui pose deux questions : « *Guerre et paix* » et « les derniers récits de Tchekhov ». « Tchouktcha IX n'a pas lu Tchekhov », dit Tchouktcha IX.

- Et Tolstoï ? dit l'examineur.
- Tchouktcha n'a pas lu Tolstoï.
- Avez-vous lu Pouchkine ?

- Tchouktcha n'a pas lu Pouchkine. Tchouktcha n'est pas un lecteur. Tchouktcha est un écrivain. »

On peut supprimer – ou tuer – les écrivains sans les lire.

Il y a beaucoup d'histoires dans les œuvres de Gogol ; ces histoires tombent rarement à propos et sont la plupart du temps hors contexte. Elles passent par la tête des personnages et par celle de Gogol, cela va sans dire. Ce sont des œuvres à part entière. Prenons, par exemple, l'*Histoire du Capitaine Kopéïkine*. Le directeur des postes la raconte pour persuader tout le monde que Tchitchikov est le capitaine en question. « Il aura probablement gaspillé son argent aux États-Unis ; et le voici de retour parmi nous afin de tenter, pour ainsi dire, la chance d'une nouvelle entreprise... » Et puis on se dit que Kopéïkine a perdu un bras et une jambe tandis que Tchitchikov n'a rien perdu, à part quelques roubles.

Après cette digression gogolienne, il faut revenir à l'écolier qui trompe son professeur en apportant dans la salle de classe une chauve-souris. On se demande si Tchitchikov ne fait pas de même. Il ne s'occupe pas d'oiseaux : ce n'est pas son rayon. D'après Descartes et d'autres philosophes ringards, les oiseaux ainsi que les autres animaux n'auraient pas d'âme. Ils ne peuvent même pas avoir une âme morte, sans parler d'une âme immortelle ; ils n'éveillent donc l'intérêt ni de Tchitchikov ni de ceux qui tirent leur profit de ses négociations, de ses achats immortels.

Tchitchikov est-il un mauvais élève ? Non, pas du tout. Il ne faut donc pas s'attendre à une telle tromperie, à une suite désinvolte et dévergondée de la première partie des *Âmes mortes*. C'est la deuxième partie dudit ouvrage qui s'intitule *Purgatoire*. Il est vrai qu'elle ne porte pas de titre, de sorte que nous sommes toujours parmi les âmes mortes qui accompagnent Tchitchikov dans son voyage à travers la Russie dont l'avenir radieux se dessine à l'horizon, grâce à la plume généreuse de Gogol. *L'Ulysse* de Joyce – ou plutôt les parties qu'on y trouve – ne portent pas de titre non plus. Et pourtant tout le monde sait que chaque partie ou chapitre de ce roman se réfère à tel ou tel épisode du chef-d'œuvre d'Homère. Comme dit un personnage de Moussorgski : « Il y a des mots qu'on n'aligne pas sur une page. » « Purgatoire » est un de ces mots. On le trouve non seulement dans l'œuvre de Dante, mais aussi dans la correspondance de Gogol. « Mon poème s'inspire de *La Divine Comédie*, écrit-il. Et ne dites surtout pas que c'est une sorte de *Divine Comédie* des steppes. C'est *La Divine Comédie* tout court. »

Que font les personnages de Dante dans son purgatoire ? Ils se souviennent des jours anciens ; ils s'adonnent à un repentir sincère qui est censé les conduire droit au paradis tout court. (Ce n'est plus le *paradis* de Dante.) Le monologue intérieur de Tchitchikov – il nous parvient dans le sillon de sa rencontre avec un quasi-libérateur – semble en effet s'inscrire dans l'orbite et l'optique de Dante :

Je suis mauvais et indigne ; mais je consacrerai mes forces à inciter les autres au bien. Je suis un mauvais chrétien ; mais je tâcherai de ne pas donner de scandale. Je peinerai, je travaillerai à la sueur de mon front, je m'occuperai honnêtement, afin d'avoir une bonne influence sur autrui ! On dirait vraiment que je ne suis déjà plus bon à rien ! L'agriculture m'attire ; je possède des qualités d'économie, d'activité, de prudence, et même de persévérance. Il s'agit seulement de se décider...

Bouvard et Pécuchet se décident à la longue. L'agriculture les attire ; ils ratent tout. Il en va de même pour le reste de leurs soi-disant activités. On espère que Tchitchikov ne se décidera pas ; on espère qu'il trompera tous ses libérateurs – et tous les gouverneurs, à l'instar de Khlestakov. On n'a pas envie de lire la suite pour ne pas être déçu par Gogol qui a décidé de nous montrer Tchitchikov au travail, en face de mendiants, au milieu des champs, une faux à la main. (Pourquoi ne pas prendre Tolstoï comme modèle ?) Satan ne participe plus à l'aventure et, jusqu'à présent, c'est Satan qui écrivait *Les Âmes mortes*. S'il ne les écrit plus, personne ne les écrira : même Gogol en est incapable.

V

Bouvard et Pécuchet se mettent au travail. Ils continuent à copier les textes que l'histoire de l'humanité leur propose, mais cette fois il ne s'agit pas de les copier sur une feuille de papier : il y a de la terre sous leurs pieds et cette terre appartient à Bouvard et par conséquent à Pécuchet. Il y a un morceau de terrain qui entoure une maison que Bouvard a hérité de son père naturel et comme chaque terrain ou presque ce morceau se prête à un exercice dédié à l'agriculture et au jardinage. Ni l'une ni l'autre ne conviennent à nos amis : ces disciplines ne sont pas leur fort. D'ailleurs, on se demande où se trouvent les domaines où ils pourraient se comporter en maîtres. Peu importe, d'autant qu'ils ne se posent pas de questions : un peu d'exercice physique n'a jamais fait mal à personne. Et qu'est-ce le jardinage, sinon un exercice physique ? Vous coupez quelque chose ; vous grimpez sur une échelle. Vous courez après les oiseaux qui risquent de tout détruire si vous ne les empêchez pas de voler au-dessus de vos fleurs, de votre potager, de vos champs. Et tout le monde sait qu'aucun épouvantail n'est aussi épouvantable qu'un homme armé d'un fusil ou d'un lance-pierre.

Comment procéder pour ne pas abîmer la terre et votre future récolte ? Personne ne peut détruire la terre, à part les Iraniens, les Russes et les Chinois. Ils sont assez fous pour jeter une bombe atomique sur nos champs et nos couronnes de fleurs, sur nos lauriers qui embellissent la tête de nos dirigeants et de nos chanteurs pop. D'ailleurs, ni Bouvard ni Pécuchet ne connaissent la bombe atomique car ils sont nés trop tôt. Certains naissent trop tôt et par conséquent ne connaissent pas Jésus-Christ ; c'est le cas de Platon et d'Aristote. Il y en a d'autres qui ne peuvent rien jeter sur leurs compatriotes, à part un pot de fleurs. Bref, Bouvard et Pécuchet n'ont pas peur : ils ne détruiront pas notre terre.

Ils n'ont même pas peur de détruire cette parcelle de terre qui leur est échue en vertu du testament que Bouvard a reçu au moment où il copiait quelque chose dont il ne se souvient pas. Nos amis se souviennent de Dieu qui nourrit les oiseaux et les autres animaux. Il s'occupe aussi de la terre : si vous prétendez le contraire, vous ne croyez pas en Dieu. Par contre, vous pouvez utiliser l'expression « notre terre nourricière », car cela ne veut pas dire que Dieu ne nourrit pas les oiseaux. Il nourrit tout le monde et tous les objets qui se trouvent dans le monde : oiseaux, loups, fleurs, terre. Il nourrit la terre en lui envoyant de la pluie ; à son tour, la terre nous nourrit, nous, les terriens.

Et puis nos héros se souviennent des images qui nous montrent un paysan éparpillant des grains qui se trouvent dans son sac. Il les jette au hasard et le vent s'en occupe : le vent est un messager de Dieu – comme tout le reste d'ailleurs. Les vautours ne sont-ils pas des messagers de Dieu ? Ne s'occupent-ils pas de notre planète ? Sans eux, les cadavres couvriraient la terre. Nous n'avons pas de temps pour les cadavres qui, en principe, doivent prendre soin d'eux-mêmes, au lieu de compter sur les oiseaux. Les morts prennent soin des morts, d'après la Bible. Les vautours seraient-ils morts ? les âmes mortes ?

Nos personnages pensent qu'il suffit de sortir et de semer à la volée. La récolte sera à la hauteur de vos espérances, pourvu que le grain soit bon. Et le grain est bon : on l'achète dans la meilleure boutique du village et on connaît la femme qui vend le grain. Cette femme ne roule personne ; c'est une vraie bienfaitrice des propriétaires terriens. Le grain est bon ; on n'a qu'à le semer. Nos amis sèment, mais rien ne sort de la terre. Que faire ? Ils vont chez les voisins pour leur demander comment ils font pour ne pas mourir de faim. Il faut que les grains deviennent des plantes ; il faut que les plantes poussent jusqu'au ciel pour que l'humanité entière puisse manger du pain, au lieu d'attaquer des bastilles et d'assassiner des rois.

Un voisin les accueille et ils exposent leur meilleur sourire que le voisin admire. « Les premières politesses échangées, il (le voisin) exposa son système relativement aux fourrages ; on retournait les andains sans les éparpiller ; les meules devaient être coniques et les bottes faites immédiatement sur place, puis entassées par dizaines. Quant au rafleur anglais, la prairie était trop inégale pour un pareil instrument. » Fourrage de fin d'hiver, fourrage vert. Bouvard et Pécuchet ouvrent un dictionnaire – ce n'est pas encore le dictionnaire des idées reçues – et se posent des questions. De quel fourrage s'agit-il ? Et puis ils n'ont pas de bétail. Ils achètent deux vaches pour leur futur fourrage, mais les vaches meurent à cause de ceci et de cela. Ils ne savent pas de quoi leurs vaches sont mortes et ils ne cherchent pas à le savoir : c'est trop tard, de toute façon. Ils se rabattent donc sur les grains, sur les plantes – sur le maïs, comme aurait dit Khrouchtchev.

Ils étaient sur la limite d'un champ tout plat, soigneusement amebli : un cheval qu'on conduisait à la main traînait un large coffre monté sur trois roues. Sept coutres, disposés en bas, ouvraient parallèlement des raies fines, dans lesquelles le grain tombait par des tuyaux descendant jusqu'au sol.

Bouvard et Pécuchet regardent le cheval, les grains. « On aurait dû acheter un cheval, au lieu de deux vaches, dit Bouvard.

- Deux chevaux, dit Pécuchet.
- Mais nous n'avons pas assez d'argent pour deux chevaux.
- Si, puisque nous avons acheté deux vaches.
- Les vaches sont moins chères que les chevaux, dit Bouvard.

- Qu'en sais-tu ?
- Les vaches ne servent à rien.
- Parce qu'elles meurent ? dit Pécuchet.
- Je n'aime pas les produits laitiers, dit Bouvard.
- Je connais des gens qui aiment la crème fraîche, dit Pécuchet.
- Le grain est plus précieux que la crème fraîche, dit Bouvard. Et sans les chevaux, le grain ne sert à rien. »

« 'Ici, dit le comte, je sème des turneps. Le turnep est la base de ma culture quadriennale.' Et il entamait la démonstration du semoir. Mais un domestique vint le chercher. On avait besoin de lui au château. » Nos amis rencontrent des comtes et des princes qui sèment tous quelque chose, surtout le bon grain : ce n'est pas la peine de semer le mauvais grain, surtout si vous habitez dans un château. Bouvard regarde les turneps et se rend compte qu'ils sont la base d'une culture quadriennale. Pécuchet ne se rend compte de rien. Et le comte n'est plus là pour lui expliquer ce qu'il ne comprend pas. Seul le comte peut lui expliquer ce dont il a besoin pour sa culture, pour ses cultures, mais le comte est ailleurs et le paysan qu'il voit ne sait que semer ; il ne sait pas à quoi cela sert, pourquoi il travaille. Il ne va pas à l'école où l'on explique tout cela même mieux que le comte ne le fait, quand ses voisins lui rendent visite pour lui poser toutes sortes de question sur l'agriculture. Le paysan reste dans son izba pour répondre à l'appel du comte qui a l'habitude de l'appeler au milieu de la nuit. « Demain, il y aura de la pluie, dit-il. Il faut semer maintenant. »

Et puis nos amis voient un régisseur qui surgit du néant pour les conduire vers un autre champ « où quatorze moissonneurs, la poitrine nue et les jambes écartées, fauchaient des seigles. Les fers sifflaient dans la paille qui se versait à droite. Chacun décrivait devant soi un large demi-cercle, et tous sur la même ligne ils avançaient en même temps. »

Supposons que Tchitchikov assiste à cette scène. Lui et son libérateur, Athanase Vassiliévitch, se promènent dans les champs que la municipalité a offerts à Tchitchikov pour qu'il prouve ses bonnes intentions et commence la nouvelle vie dont il parle avec son éloquence coutumière. Il regarde la scène et dit à son libérateur :

- « Supposons qu'ils n'avancent pas en même temps. Que se passe-t-il en ce cas ?
- Ils ne fauchent rien, dit le libérateur.
- S'ils ne fauchent rien, il n'y aura pas de fourrage, dit Tchitchikov.
- Vous avez raison, dit le libérateur.
- Mais les serfs russes n'avancent jamais en même temps. Ils font fi de tous les conseils qu'on leur prodigue. Ils méprisent l'ordre et les ordres.
- Ce sont de futurs révolutionnaires, dit le libérateur.
- Comment voulez-vous que je commence une nouvelle vie, une vie sans nuages ? En Russie, il y a toujours des nuages.
- Installez-vous en France, dit le libérateur.

- Mais les gens quittent la France, paraît-il.
- Ah bon ? dit le libérateur.
- Ils s'installent tous en Belgique. »

Bref, Bouvard et Pécuchet n'apprennent rien du tout. À l'école, ils apprendraient peut-être quelque chose, mais ils ne vont pas à l'école : ils sont trop âgés pour cela. Et ils ne veulent pas qu'on les ridiculise, qu'on les montre du doigt. Ils continuent donc leur promenade. « Puis ils rencontrèrent le troupeau. Les moutons, ça et là, pâturaient et on entendait leur continuel broutement. Le berger, assis sur un tronc d'arbre, tricotait un bas de laine, ayant son chien près de lui. » « Que penses-tu d'un troupeau ? dit Pécuchet.

- Tu penses qu'on peut en avoir un ? dit Bouvard.
- Pourquoi pas ?
- Mais il faudrait un berger.
- Et un chien, ajoute Pécuchet.
- On peut se passer du chien.
- On ne peut pas.
- Pourquoi ?
- Et si quelqu'un s'enfuit ?
- Qui ?
- Un mouton ?
- Les moutons ne courent pas.
- Qu'en sais-tu ? As-tu vu beaucoup de moutons dans ta vie ?
- Pas mal, dit Bouvard.
- Où ? à Paris ?
- A Paris et ailleurs.
- Le berger s'ennuie. C'est pour ça qu'il a un chien.
- Et il tricote des bas », ajoute Bouvard.

Vous avez un terrain et même si ce terrain n'est pas fertile, il faut qu'il serve à quelque chose. Vous pouvez vous promener autour de ce terrain tous les matins et même tous les après-midi. Vous pouvez jouer au tennis ou au golf, à condition qu'il y ait suffisamment de trous sur ce terrain. Mais alors on dira : « C'est un fainéant. Il n'a pas envie de travailler. Toute la journée il dort ou joue au golf. Tous les matins il joue au tennis, au lieu de bosser, comme nous tous. C'est un bon à rien. C'est un mauvais à tout. » Tous les jeux de mots sont permis quand on veut avilir et anéantir son voisin.

On dira aussi que votre terrain est fertile et que les pauvres crèvent de faim. « Il doit donner ce qu'il possède aux pauvres. Mais il ne possède rien, sauf une raquette et un club. Il a aussi quelques trous, mais ils ne valent rien en dehors de son terrain. De toute façon, même s'il avait quelque chose, il ne donnerait rien aux pauvres. Il est pire que Tchitchikov. » Alors, vous vous mettez à planter des légumes et des arbres fruitiers dans l'intention de donner leurs fruits aux pauvres. Et vous vous

plantez, naturellement : tous les jeux de mots sont permis pour décrire votre échec. Il ne suffit pas de le décrire avec les moyens du bord ; il faut ouvrir des dictionnaires et, faute de mieux, se mettre à écrire un dictionnaire d'idées reçues.

Voici comment Flaubert décrit la déconfiture agricole de Bouvard et Pécuchet :

Bientôt ils fatiguèrent maître Gouy de leurs conseils, déplorant principalement son système de jachères. Mais le fermier tenait à sa routine. Il demanda la remise d'un terme sous prétexte de la grêle. Quant aux redevances, il n'en fournit aucune. Devant les réclamations les plus justes, sa femme poussait des cris. Enfin, Bouvard déclara son intention de ne pas renouveler le bail.

L'année suivante, ils firent les semailles très dru. Des orages survinrent. Les épis versèrent.

Ne se fiant à personne, ils traitaient eux-mêmes les animaux, leur administraient des purgations, des clystères. Des graves désordres eurent lieu.

Il y a aussi des sangsues qui se comportent bizarrement. Elles sucent votre sang – tout le monde est au courant de ce phénomène. Vous posez une sangsue sur votre corps et le processus commence. Au bout de quelques heures, vous n'avez plus de sang et il ne vous reste plus qu'à mourir. Cela arrive si trop de sangsues s'installent sur votre corps et que vous les laissez faire – par mégarde. Bon, vous ne le ferez pas car vous savez que c'est dangereux. Une sangsue est utile, à condition de ne pas lui permettre de sucer trop de sang. Toutes les bonnes choses ont leur fin, et le sang est une bonne chose, une très bonne chose.

Mais on se dit que chaque créature est utile à plus d'un titre, sinon Dieu ne l'aurait pas créée. Chaque créature est une femme-orchestre, en quelque sorte. Donc, un prêtre de Touraine – il vivait et croyait en Dieu sous Louis XV – a conclu, après une longue nuit de travail, qu'une sangsue « dans un bocal devait monter en cas de pluie, se tenir au fond par beau fixe, s'agiter aux menaces de la tempête ». Bouvard et Pécuchet regardent leur sangsue. Pour le moment, elle ne suce pas leur sang ; s'attelle à une autre tâche. Elle doit monter et descendre, et quand elle suce le sang, elle reste sur place. Elle est clouée sur place, ce que lui permet de sucer tout le sang disponible. Elle se concentre, en d'autres termes. Mais une fois en dehors des corps, elle ne se concentre plus. Les tempêtes l'indiffèrent totalement ; elle ne s'agite pas.

Bouvard et Pécuchet mettent deux autres sangsues dans le même bocal et elles s'agitent, comme pour prédire une tempête. Mais en fait elles s'agitent parce qu'elles sont amoureuses l'une de l'autre. De toute façon, aucune tempête n'éclate et Bouvard relit *La Tempête* de Shakespeare pour rétablir l'équilibre cosmique et donner raison aux deux sangsues. Si l'on ne peut s'appuyer sur rien, même pas sur un ver minuscule, on risque de mourir plus tôt que prévu.

« Le colza fut chétif, l'avoine médiocre, et le blé se vendit fort mal, à cause de son odeur. » La déconfiture continue de plus belle, mais Bouvard et Pécuchet ne perdent pas leur optimisme, leur joie de vivre éclate même au milieu des échecs ou à la fin de toutes les tentatives parce que notre instinct de conservation voit toujours d'autres tentatives au-delà de ce que nous avons déjà essayé ; il voit d'autres espoirs, d'autres issues. Si nous ne réussissons pas dans le domaine de l'agriculture, nous pouvons réussir ailleurs : la philosophie nous ouvre ses portes et nous y entrons en regardant autour de nous. Nous voyons Platon et Schopenhauer, Nietzsche et Wagner qui était aussi un philosophe à ses heures perdues. Et puis sa musique s'inspire en partie de la philosophie de Schopenhauer qui chantait le pessimisme et l'abolition de la volonté – à l'instar de Bouddha. Nous avons toute une panoplie d'arguments et de moyens qui nous permettent de combattre le suicide et les idées associées à cette mort antichrétienne. Gogol était un chrétien ; c'est pour cela qu'il ne s'est pas suicidé. À dire vrai, il s'est suicidé lentement et même sûrement – mais pas directement, pas par l'intermédiaire d'un pistolet ou d'un poison. Il pensait sans doute que Dieu n'avait rien contre les suicides lents, prolongés. On fait durer le suicide et Dieu ne dit rien.

Si l'on ne s'occupe pas de l'agriculture, la populace n'est pas contente, même s'il y a assez de spectacles pour la divertir. Il y a des révoltes et même des révolutions ; il y a des têtes au bout des lances et d'autres visions atroces qu'on peut éviter si l'on sait cultiver le blé. Nos amis ne le savent pas, mais cela ne les attriste pas outre mesure : il y a d'autres agriculteurs dans le monde et grâce à ces agriculteurs on peut se mettre à table et même ouvrir une bouteille de vin pour accompagner dignement un repas digne d'un roi, comme dit une chanson anglaise. Nos amis mangent et pensent à ce qu'ils pourraient faire pour tuer l'ennui dont ni Flaubert ni Gogol ne parlent explicitement – à la différence de Pouchkine et de Lermontov. À chacun son thème, son destin.

Si l'on fait quelque chose, on est sûr de se mettre en désaccord avec son voisin, et aucun contrat social n'aidera l'humanité à vivre dans l'harmonie préconisée par la musique et notamment par la *Neuvième* de Beethoven. Bouvard ne le sait pas encore : il est optimiste et ne lit pas Schopenhauer. « Il fabriqua de la bière avec des feuilles de petit-chêne et la donna aux moissonneurs en guise de cidre. Des maux d'entrailles se déclarèrent. Les enfants pleuraient, les femmes geignaient, les hommes étaient furieux. Ils menaçaient tous de partir, et Bouvard leur céda. » C'est ainsi que procède le gouvernement actuel en France : il fabrique une nouvelle taxe et tout le monde menace de partir. Alors, le gouvernement cède, mais les gens continuent de partir, comme s'ils étaient déjà sur leur lancée, comme si rien ne pouvait les amadouer.

Bouvard ne comprend pas que personne ne lui interdise de fabriquer de la bière. Il peut le faire autant qu'il veut, à condition d'en épargner ses prochains. Il y a des gens qui risquent de nous empêcher de commettre un suicide. Ils sortent notre cou de nombreux nœuds et cassent les verres remplis de poison. Personne n'empêche Bouvard de boire son breuvage. Les gens pensent qu'il est bon pour sa santé. En tout cas, il leur dit que ce breuvage lui fait du bien et pour le moment les gens ne pensent pas que Bouvard est un menteur. Bouvard boit donc son breuvage, mais il ne dit pas à ses

proches : « Ne voulez-vous pas partager cette joie avec moi ? » Non, il ne dit rien : il sait que les gens risquent de pleurer et de geindre. Comme tous les Français qui se respectent, ils râlent tout le temps. Et s'ils se mettent à geindre ? « Il ne manquerait plus que ça », se dit Bouvard.

Il boit son breuvage en compagnie de Pécuchet qui pleure rarement. Des coliques s'ensuivent et Bouvard constate que la terre ne lui apporte pas grand-chose. Alors, il se met à regarder le ciel, même un ciel nuageux. Pourquoi est-il préférable de regarder le ciel ? Pourquoi est-il préférable à la terre ? Il est moins dangereux. Primo, il ne faut pas le cultiver : il se cultive tout seul. Personne ne dira : « Nous n'avons pas de pain parce que vous ne cultivez pas le ciel. » D'ailleurs, on pourrait le dire, si l'on se trouvait en face d'une sorcière sur qui on compte d'habitude pour l'avènement de la pluie et du beau temps. On dit à la sorcière : « On a besoin de blé et de houblon. On a envie d'une chope de bière. » La sorcière se met au travail. Elle regarde le ciel et lève les bras. Elle marmonne ses prières et la pluie finit par tomber. C'est ainsi qu'on cultive le ciel : on ne recourt ni aux faux ni aux tracteurs. Mais Bouvard n'est pas un sorcier et tout le monde le sait. Personne ne lui demande de se mettre à genoux devant le soleil pour dire : « Cache-toi ! Nous voulons de la pluie ! »

Bouvard regarde le ciel et voit une sorte de l'au-delà. Il ne voit pas Dieu, pas encore ; il Le verra par à coups vers la fin du livre. Il se voit lui-même, si étrange que cela paraisse. Il voit ce que les cabalistes appellent l'Adam Kadmon. D'abord il voit les lumières qui sortent des yeux de l'Adam Kadmon ; ensuite il voit les yeux en question. Il ne comprend pas à qui ces yeux appartiennent, mais une voix intérieure lui suggère une lecture approfondie du livre de G. G. Scholem sur la Kabbale.

Grâce à ce livre, il se rend compte que la création commence avec les lumières qui sortent des yeux de l'Adam Kadmon. Il y a des vases où ces lumières doivent s'installer pour nous aider dans notre lutte pour la vie et la puissance. En tout cas, c'est ainsi que Bouvard interprète le livre qu'il est en train de lire. Hélas, les vases se brisent ; leur brisure est décrite par Louria avec une image zoharistique : « l'aspiration du roi originel ». Alors, Bouvard ne comprend plus rien. À quoi le roi originel aspire-t-il ? Veut-il nous offrir la lumière, à l'instar de Prométhée ? Veut-il nous priver de cette lumière ? Bouvard a déjà entendu parler du dieu méchant, du démiurge qui fait tout de travers pour nous nuire. Le monde matériel est sa création. Et les lumières dans tout cela ? D'abord on vous les envoie ; ensuite on brise les vases et les lumières s'enfuient. Vous essayez de les capter grâce aux livres où l'on vous explique la brisure, la fuite et les conséquences de cette fuite. D'ailleurs, vous voyez ces conséquences vous-même – pas la peine de discourir à ce sujet. Vous sentez ces conséquences dans votre corps et dans votre vie qui s'écroule sous son propre poids. Elle s'écroule de plus en plus et l'on vous parle des vases.

D'accord, parlez-nous de vases. Que pouvez-vous en dire ?

Le *Zohar* interprète pourtant la liste des rois d'Edom (Gen. 36) qui régnèrent et moururent, « avant que des rois régnassent sur Israël », par la préexistence des mondes de la force dirigeante, qui périssent en eux par l'hypertrophie de cet élément. L'effort des premiers rois,

orienté par le manque d'harmonie entre les éléments masculin et féminin, tel que le *Zohar* le connaît, se métamorphose pour Lourià en « brisure des vases » ; c'est en sorte une crise des forces de la justice qui, dans cet événement, sont rejetées vers le bas dans leurs parties les plus inassimilables et développent comme puissances démoniaques une existence propre. Deux cent quatre-vingt-huit étincelles, venant du feu de la Justice, les plus dures et les plus lourdes, se précipitent vers le bas, mêlées aux débris des vases brisés.

Que peut-on retirer de ce texte ? Que peut-on comprendre et utiliser dans la vie de tous les jours ? Bouvard et Pécuchet – et tous les autres habitants de la planète – continuent à vivre au jour le jour, même s'ils ont des projets à long terme. Si l'on brise votre vase, vous en achetez un autre, à moins que votre vase ne soit irremplaçable. En l'occurrence, il s'agit sans doute de vases irremplaçables, sinon on vivrait autrement. Personne ne veut se détruire, à part les suicidaires. Donc, on remplace ce qu'on perd par une pièce de rechange. On peut même remplacer un organe interne par un autre organe qui appartient à quelqu'un d'autre – pas nécessairement à un voisin ou un membre de la famille. Pourquoi ne pas prendre ces vases légendaires dans un autre monde ? tout en haut ?

Bouvard regarde le ciel et se dit que les autres mondes sont parfois visibles – même s'il y a des nuages, même s'il pleut. Et avec un télescope on en verra des centaines. Il achète donc un télescope et regarde le ciel une fois de plus. Il voit le même nombre d'autres mondes. Le nombre des étoiles qu'il voit augmente à mesure qu'il apprend à manier son télescope, mais il ne faut pas confondre les autres mondes avec les étoiles. Chaque étoile est peut-être un monde à part qui possède son atmosphère, sa pluie, sa sécheresse, sa mort. Sur le plan spirituel, cette étoile est peut-être morte depuis très longtemps, de sorte qu'on ne peut pas compter sur elle dans le domaine de la restauration et de la résurrection. En d'autres termes, on n'y trouvera pas les vases de Lourià. Mais il y a beaucoup d'autres étoiles, et l'on n'a pas besoin de télescope pour les voir. Comment leur communiquer ce désir ardent de revoir les vases, de les utiliser une fois de plus ? Ce n'est pas un télescope qu'on tripote à cette fin. Il y a des fusées, des stations orbitales. Bouvard les ignore. Il regarde simplement le ciel et lit le livre de Scholem.

Que lit-il ? « Une crise des forces de la justice. » Le gouvernement actuel – on reste en France pour rendre hommage à Flaubert et à Bouvard – pense que les prisons pervertissent les prisonniers ; il faut les laisser à l'air libre. C'est le ministre de la Justice qui le pense, mais le reste du gouvernement lui obéit au doigt et à l'œil. On a toujours peur des ministres de la Justice car ils peuvent vous mettre en prison pour un oui et pour un non. Souvent on met en prison ceux qui doivent demeurer à l'air libre et vice versa. « C'est ça la justice », dit le ministre et tout le monde l'écoute attentivement. Si vous n'écoutez pas tous les mots qu'il prononce, vous risquez de ne pas entendre le mot « prison ». Supposons qu'il ou elle vous dise : « Si vous ne faites pas cela, vous irez en prison. » Vous n'entendez pas le mot « prison » et vous allez où vos jambes vous portent. Soudain, on vous barre le chemin et on vous pose la question suivante : « Où allez-vous ? »

- Nulle part, dites-vous.
- Comment ça, nulle part ?
- J'obéis à mes jambes qui me portent.
- Vous devez obéir à la loi et pas à vos jambes qui sont hors la loi.
- On m'a dit 'vous irez' et je vais quelque part parce que je suis obéissant.
- Vous devez aller en prison.
- Où est-elle ? Mes jambes ne la connaissent pas.
- Ne vous inquiétez pas. Nous sommes motorisés. »

Il y a des gens qui disent que Madame la ministre de la Justice est une puissance démoniaque. Elle s'appelle Christiane Taubira, et certaines personnes, au lieu de parler des démons, disent simplement : « Taubira ». On emploie même son nom au pluriel. On dit, par exemple : « Il y a beaucoup de Taubira dans les parages. » Et on récite la Bible ; on fait ses prières. On dessine un cercle et on fait tout ce qu'on peut pour tenir cette dame à l'extérieur de ce cercle. On brandit une multitude de croix ; on évoque tous les noms de Dieu.

Mais le moment politique n'est pas venu : Bouvard et Pécuchet en discuteront plus tard. Pour le moment ils s'intéressent au corps humain qui, dans le champ de vision que Bouvard possède depuis son installation à la campagne, s'étend au-delà des nuages et dépasse même une quantité d'étoiles sans intérêt. Pécuchet se contente du corps grandeur nature – de son propre corps, par exemple. Il n'a pas cette ambition démesurée qui s'empare de plus en plus du corps de son ami – ou plutôt de son esprit. En effet, l'esprit de Bouvard se balade au-delà des étoiles, tandis que son corps demeure sur terre, comme s'il avait peur de voler. Il y a des gens qui ont cette peur ; elle leur interdit de prendre l'avion, pour la bonne raison que chaque amateur d'aviation perd de temps en temps ce précieux contact avec la terre nourricière dont les Russes et les païens parlent sans arrêt. C'est comme si la terre disait aux voyageurs intercontinentaux : « Attention, si vous vous comportez de la sorte, je ne vous nourrirai plus. » Il va sans dire que la terre ne dit rien, mais il y a une multitude de voix intérieures qui parlent sans arrêt parce que rien ne les arrête. Si vous dites à votre voix intérieure : « Tais-toi », la voix continue à marmotter. Pourquoi ? Parce que cette voix n'appartient pas à une femme docile qui fait tout ce que son mari lui ordonne. Il lui dit, par exemple : « Tais-toi », et sa femme se tait. Elle se cache dans un coin, si bien qu'on ne la voit presque plus. Et pourtant son mari ne lui a pas dit : « Fiche-moi le camp ! » D'ailleurs, il risque d'être mécontent du comportement de sa femme. « Et la table ? L'as-tu déjà mise ? Et le bortsch ? Ce n'est pas dans ton coin que tu feras la cuisine. Je veux une douzaine de pirojki, une dizaine de cornichons et trois harengs. »

Bouvard écoute ses voix intérieures sans leur couper la parole ; Pécuchet s'en méfie. Il pense que son corps sait ce qu'il doit faire et par conséquent les voix qui y logent sont plus ou moins inutiles. Et certaines d'entre elles sont carrément perfides. Un jour il en parle à Bouvard, et il ajoute ceci : « Tu sais que la surface de notre corps dégage perpétuellement une vapeur subtile ?

- D'où tiens-tu ça ? d'une voix intérieure ?

- Mais non. C'est Sanctorius qui en parle.
- Qui est-ce ?
- L'inventeur de cette loi.
- Quelle loi ?
- Le poids d'un homme décroît à chaque minute.
- Mais non. C'est le contraire qui se produit. Le corps croît, s'étend dans le cosmos.
- Tu parles de l'homme cosmique ?
- Si tu veux.
- Peut-on peser ton homme, ton surhomme ?
- Pour quoi faire ?
- Pour savoir s'il maigrit ou grossit. Sanctorius pesait quotidiennement sa nourriture avec toutes ses excréments. Il se pesait lui-même – il l'a fait pendant un demi-siècle. Il ne s'arrêtait que pour noter ses calculs.

- Tu prétends que ton corps sait se qu'il doit faire. Il grossit de plus en plus, à ce que je vois.
- Et alors ? Mon bedon est un signe extérieur de ma prospérité. Bientôt je coïnciderai avec ton bonhomme cosmique.

- J'aimerais voir ça », dit Bouvard.

Un jour, Bouvard se met en tête d'expliquer les mystères de la Kabbale à son ami au corps quasi cosmique. « Vois-tu ce vase chinois ?

- Oui, je le vois, dit Pécuchet.

- Alors regarde !

Bouvard laisse tomber le vase et demande à Pécuchet ce qu'il voit à présent.

- Mille morceaux, dit Pécuchet. Est-ce cela ta brisure ou blessure ? Je ne me rappelle pas comment tu l'appelles.

- Peu importe, dit Bouvard. C'est la déchéance qui compte. Autrefois il y avait des fleurs dans ce vase – ou plutôt des éventails, des chinoiseries. C'est un vase chinois, après tout. Et les kabbalistes parlent des lumières. Ne crois surtout pas qu'ils parlent du siècle des lumières.

- Je suis moins stupide que tu ne le penses, dit Pécuchet.

- Flaubert le pense aussi. Il pense que nous sommes stupides tous les deux.

- Il se trompe. D'ailleurs, il ne faut pas confondre les bêtises et les idées reçues. Celles-ci sont dans l'air du temps. Les bêtises sont éternelles. »

Flaubert se contredit assez souvent, comme s'il reflétait en sa personne et sa vie la dialectique de Hegel où toute recherche de vérité se bute constamment sur les contraires et le pouvoir du doute – même si Dieu est de votre côté et vous assiste dans toute la mesure du possible. D'un côté, Flaubert prétend que la bêtise de ses personnages déteint sur lui-même. D'un autre côté, il écrit dans le livre qui le fait souffrir au point de le rendre fou et stupide :

L'évidence de leur supériorité blessait. Comme ils soutenaient des thèses immorales, ils devaient être immoraux ; des calomnies furent inventées.

Alors une faculté gênante se développa dans leur esprit, celle de percevoir la bêtise et de ne plus la tolérer ;

Des choses insignifiantes les attristaient : les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sotte réflexion entendue par hasard.

Il est vrai que souvent les imbéciles se croient supérieurs aux autres. Les psychologues considèrent cela comme un signe de bêtise. Ils disent que personne ne voit sa propre bêtise, car pour cela il faut être intelligent. Au moins faut-il savoir s'écarter de soi-même, prendre des distances vis-à-vis de soi, de son moi. Alors on peut se dire de temps à autre : « Que tu es bête, mon cher. » Même un imbécile est capable de se dire cela – après une gaffe impardonnable, entre autres. Votre supériorité, qu'elle soit réelle ou imaginaire, ne prouve donc rien du tout. Elle ne prouve même pas que vous soyez supérieur aux autres, même si ces autres se sentent blessés, humiliés. Mais il y a mille et une façons de blesser son prochain. C'est peut-être votre infériorité qui le blesse, pas votre supériorité et votre intelligence. « Comment puis-je perdre mon temps avec cet abruti ? » se dit-il. Cette perte de temps le blesse profondément. Il pourrait jouer aux cartes, au lieu de discuter avec vous. Et si c'est une femme ? Elle pourrait séduire un milliardaire. Vous ne l'êtes pas, hélas ; et même si vous êtes supérieur à certains individus, ce n'est pas dans le domaine des richesses que votre supériorité se manifeste avec toute l'évidence possible.

Entre-temps, Bouvard et Pécuchet se penchent sur la différence entre les bêtises et les idées reçues. Ils cherchent des exemples et ils en trouvent. « HAMEAU. – Substantif attendrissant. Fait bien en poésie. » Ce n'est pas stupide du tout. Il est vrai que « hameau » est un substantif attendrissant : il suffit d'observer les touristes qui regardent le hameau de la Reine dans le parc de Versailles. Le même hameau peut servir d'argument dans le deuxième cas où il s'agit de la poésie. Les poètes continuent à chanter ce hameau et la beauté de la bergère qui s'y réfugiait, s'y protégeait des lourdes obligations imposées par la cour de France et sa vie protocolaire. Quant aux bêtises, on les profère quand on loue un film parce qu'il figure sur la liste du box-office.

« HELICE. – Avenir de la mécanique. » Très intelligent, même si aujourd'hui les moteurs à réaction remplacent de plus en plus les hélices.

Tout le monde sait qu'il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes. Pourtant ce n'est pas une idée reçue et Flaubert ne l'aurait pas incluse dans son dictionnaire, même s'il avait vécu cent ans de plus. Si on lit une analyse de son dernier roman, on se rend compte qu'il avait des successeurs. On sait que Flaubert avait beaucoup de successeurs : il y a des Emma Bovary aux États-Unis, entre autres. Mais son dictionnaire est moins connu à cause de l'impopularité de son dernier roman où, grâce aux éditeurs, il figure à la fin, en tant qu'appendice. On oublie volontiers Léon Bloy ; on l'oublie d'autant plus facilement qu'on ne le lit pas beaucoup, d'une manière générale. Même s'il ne s'agit pas de lieux

communs, mais de Napoléon, par exemple. On lit n'importe quoi sur Napoléon, *Crime et châtiment* compris ; on continue à ignorer Bloy. Borges est une heureuse exception de cette règle. Même lui, pourtant, ne parle pas des lieux communs.

On dit que, dans son *Exégèse des lieux communs*, Bloy reprend à peu de chose près l'entreprise de Bouvard et Pécuchet. Quelles sont ces choses ? On ne le dit pas. On ne dit même pas qu'il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes. Pourtant, dans le contexte de cette étude, les idées reçues sont des torchons. Quelle conclusion peut-on en déduire ? Facile, n'est-ce pas ? Même un imbécile – celui qui se fie au box-office – en serait capable. Léon Bloy stigmatise les bourgeois ; Flaubert s'occupe du monde entier où les aristocrates et les paysans cohabitent avec les bourgeois. Tous sont enclins à la prolifération des idées reçues.

« J'ai dit seulement, écrit Bloy, et ce travail n'a pas d'autre objet, que le Bourgeois est un écho stupide, mais fidèle, qui répercute la Parole de Dieu, quand elle retentit dans les lieux bas ; un sombre miroir plein du reflet de la Face *renversée* de ce même Dieu, quand il se penche sur les eaux où gît la mort. » Quel style ! pense Bouvard. Un sombre miroir plein du reflet de la Face *renversée*. « Mais si le miroir est sombre, on n'y voit rien, dit Pécuchet.

- C'est une métaphore, dit Bouvard. Bloy parle d'un royaume noir où en principe on ne doit rien voir. Mais il faut qu'on y voie Dieu.

- Pourquoi ? demande Pécuchet.

- Pour qu'on comprenne que Dieu n'est pas content. Sa Face est *renversée*.

- Tu veux dire qu'Il nous regarde de travers ?

- Non. C'est nous qui faisons tout à l'envers. Connais-tu l'anglais ?

- Non.

- Les Anglais disent *upside down*. Tu comprends ?

- Non.

- Ce n'est pas la faute de Dieu. Mais puisque Il s'occupe de nous...

- Pourquoi le fait-Il ? dit Bouvard.

- Parce que nous sommes fabriqués à Son image. Il soigne Son image.

- Dieu peut se passer de publicité, dit Pécuchet.

- Personne ne peut s'en passer. Tu sais, pendant quelques années Mercedes ne faisait pas de publicité en pensant que la marque était suffisamment connue. Et bien, les ventes ont chuté.

- Dieu n'est pas à vendre, dit Pécuchet.

- Mais il faut qu'on Le respecte, qu'on croie en Lui.

- La foi n'a pas besoin de publicité. On croit parce qu'on croit.

- Parce que c'est absurde. Tu oublies Tertullien », dit Bouvard.

Par la suite, ils reviendront souvent à cette discussion et à ce sujet pour trier les idées reçues qu'on doit inclure dans le fameux dictionnaire. Et pour cela, il ne faut pas les confondre avec les torchons, car les idées reçues sont des serviettes. Pécuchet prétend que ce sont des torchons, mais cela

n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est leur personnalité : elles sont différentes des lieux communs.

Une fois de plus, nos amis se demandent pourquoi Flaubert les trouve stupides. En effet, il dit qu'il devient bête en leur compagnie. Il ne veut plus entendre leurs voix pour se démarquer du personnage de Beckett – l'auteur lui-même, sans doute – qui l'ennuie, pour être franc. Ce n'est pas Beckett qui l'ennuie : les grands écrivains n'ennuient personne, à part les bourgeois inintelligents. C'est le personnage de Beckett qui pose des problèmes à Flaubert. Il n'a pas envie de lui ressembler, de partager sa misère, sa solitude foncière.

Non, ni Bouvard ni Pécuchet ne sont stupides, quoique bourgeois : ils sont assez riches pour s'acheter des bustes et même des statues grandeur nature. Simplement ils évoluent pour ne pas demeurer sur place, pour ne pas être cloués sur cette place qui se rapporte à la fois à l'espace et au temps. Ils ne veulent rien à voir en commun avec le monde de Parménide où rien ne bouge et tout est parfait. Ils préfèrent le monde de Dewey et son mouvement perpétuel. Il est vrai qu'aucun *perpetuum mobile* n'a jamais marché, mais étant donné qu'il s'agit du domaine de l'esprit, cela marche et l'humanité avance à petit pas, à grand pas.

Oui, Dewey appelle cela l'instrumentalisme, comme s'il s'agissait d'une multitude d'instruments grâce auxquels on peut se frayer le chemin dans le royaume du temps. Personne n'empêche personne de rester au lit ou sur une multitude de divans entourés de statuettes qui ne bougent pas, à moins que la femme de ménage ne les renverse au passage en passant l'aspirateur. C'est Dewey qui s'insurge contre cette coutume pernicieuse. Il croit que tout doit bouger pour accomplir une tâche que personne n'arrive à définir. Est-ce le bonheur de l'humanité ? Vous nous faites rire, disent nos amis à la fin du livre. Bon, vous bougez pour ne pas vous encroûter dans les habitudes de province, comme dit Balzac. Et pour cela, vous avez besoin d'une multitude d'instruments : un marteau pneumatique, un marteau-perforateur.

D'habitude, on croit qu'il existe une Vérité Absolue ; une fois apprivoisée, on la regarde, on la tient et on la caresse dans l'espoir d'en savoir un peu plus. « Tu ne nous as pas tout dit », dit-on à la vérité. On l'oblige à être plus franche, plus sincère. Même apprivoisée et soumise, la Vérité Absolue ne se confesse pas tout de suite. Il faut la secouer ou la caresser pour qu'elle passe aux aveux. Dewey croit que tout cela n'a aucun sens.

Il y a des philosophes qui ne font aucun cas de la Vérité absolue. Ils s'attachent à une multitude de vérités et cet attachement leur permet de se reposer en chemin. Prenons Newton et ses découvertes. Ils nous ont servi pendant un siècle ou deux – jusqu'à l'ère einsteinienne. Et personne n'a dit à l'époque newtonienne : « Vous êtes trop crédules. Attendez deux siècles et demi. Vous verrez où loge la Vérité absolue. Ne croyez-vous pas dans le progrès, dans le mouvement perpétuel de la raison ? Croyez-vous que nous sachions tout de l'univers et de Dieu ? Croyez-vous que Laplace est capable de tout calculer et prédire ? Détrompez-vous ! Nous avançons à tâtons dans le noir, mais nous avançons quand-même. »

C'est ce que Dewey pense, en effet. Il ne s'arrête pas aux stades intermédiaires, en faisant fi de Newton et de Descartes. On ne s'arrête jamais, dit-il. C'est le cas de Bouvard et Pécuchet. Ils échouent sans arrêt, mais ils ne s'arrêtent pas pour autant. Est-ce pour cela que Flaubert les taxe de bêtise, de vanité ? « A votre place je me serais déjà arrêté », leur dit-il. Ce n'est pas vrai et son roman le prouve d'une façon spectaculaire. Seule la mort a su arrêter Flaubert. Certes, il se plaint sans arrêt : « C'est un projet insensé, fou. Pourquoi me suis-je embarqué dans cette aventure ? Quel goulag ! » Il ne s'arrête pas. Ses personnages non plus. En guise de défense, ils parlent de Dewey et de Hegel.

« Pour acquérir le progrès scientifique, dit ce dernier, une seule chose est nécessaire, et il faut faire un effort pour en acquérir la compréhension simple ; c'est de comprendre cette proposition logique : *le négatif est tout autant le positif*, ou encore : ce qui se contredit ne se résout que dans la négation de son contenu particulier. » Nos amis – les héros de Flaubert – entreprennent quelque chose. Invariablement ils échouent. C'est une négation claire de leurs efforts. Mais ils se souviennent que le négatif est tout autant le positif ; en d'autres termes, il ne faut surtout pas se décourager. Il faut se dire ceci : « Je me suis trompé. J'en conviens et je ne le nie pas. Je le reconnais devant mes amis et mes ennemis. C'est positif. Pourquoi ? Parce que je sais à présent ce qu'il ne faut pas faire. Je ne referai pas la même bêtise parce que je ne suis pas bête, contrairement à ce que vous croyez. C'est ainsi qu'on progresse dans le domaine de la science et aussi dans la vie tout court. Dans le domaine de la morale, par exemple. »

Que se passerait-il si nos amis n'échouaient pas ? Ils s'endormiraient sur leurs lauriers. Et Flaubert sait qu'il vaut mieux agir que dormir. C'est pour cela que ses personnages font toujours quelque chose, même si cette chose est inutile, erronée, voire nuisible. Ils préfèrent l'action à la non-action, même si cette action risque de faire sauter tout le village. « Le négatif est progressiste, disent-ils.

- Vous êtes révolutionnaires, anarchistes, répond-on.
- Non, répond Bouvard. Nous sommes les lecteurs assidus de Hegel.
- Marx le lisait aussi. Lénine aussi.
- Et alors ? Êtes-vous pour la censure ?
- Et vous ? Êtes-vous pour une nouvelle révolution d'Octobre ?
- Cela pourrait se passer en novembre, dit Pécuchet en guise de plaisanterie.
- On ne plaisante pas avec le feu, disent les notables du coin.
- Pourquoi pas ? Venez chez nous pour admirer notre belle cheminée. »

Mais il y a des passages que ni Bouvard ni Pécuchet ne comprennent. Rien d'étonnant : même les philosophes professionnels – Karl Popper, par exemple – n'ont pas l'air de les comprendre. « L'esprit, en lui-même, consiste à se trouver comme esprit, et ce en quoi il se trouve ou plutôt ce qu'il se trouve être, c'est l'infinité ; l'esprit n'est qu'en tant qu'il se trouve. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il se divise en soi-même. » Comment peut-on se diviser en soi-même ? Si vous vous faites amputer d'une jambe, cette division se produit tout naturellement. Mais ce n'est pas ce que Hegel recherche si

obstinément. Il cherche l'esprit et pas une jambe ou un bras – ou un nez, pour faire plaisir à Gogol. Où se trouve-t-il ? (On parle toujours de l'esprit.) Dans la tête, parbleu. Mais la tête est grande ; dans son for intérieur, il y a assez de place pour une dizaine d'esprits. Que faire ? On réfléchit et tout en réfléchissant on se dit : « C'est l'esprit lui-même. » Quoi ? La pensée qui progresse du néant à la connaissance pure et simple. On se répète sans cesse que tout ce qui est grand est toujours simple. Cette pensée console et fortifie. On peut donc continuer, car pour rien au monde on ne doit pas s'arrêter, malgré les consolations temporaires.

Pécuchet finit par palper son crâne. Bouvard lui dit qu'il est bête : il s'agit en effet d'une substance spirituelle. « Non, tout est réel, matériel. Rappelle-toi Tertullien.

- Il n'est pas seul à le dire. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que ce soit lui qui le dise, dit Bouvard.
- De toute façon, cela a été dit, dit Pécuchet.
- A propos de l'esprit ?
- Entre autres », dit Pécuchet.

Supposons que quelqu'un se cherche soi-même. Qui suis-je ? Qui suis-je ? A la recherche de son identité, ce quelqu'un se divise : si vous cherchez votre substance, il suffit de la toucher pour la trouver. Vous touchez votre poitrine et vous vous dites : « C'est moi. » Mais ce n'est pas ce moi que vous cherchez depuis quelque temps. Vous cherchez qui vous êtes pour devenir ce que vous êtes, comme disait Pindare et tous les autres. Il en va de même pour l'esprit. Vous le sentez jour et nuit ; il vous esquive. Vous vous faites amputer tous les membres : vous ne faites que suivre le conseil ou l'ordre de Hegel. L'esprit n'est toujours pas là. Vous prenez votre jambe amputée et grâce à votre effort, cette jambe touche votre poitrine. Cela ne produit aucun effet, sauf une sorte de caresse. Il faut procéder autrement.

On vous opère le crâne pour en extraire une particule. De cette façon vous croyez pouvoir diviser votre esprit. Cela ne marche pas. Vous avez des maux de tête et des trous de mémoire. Vous ne vous souvenez plus de rien, même pas de vous-même. C'est peut-être souhaitable pour un bouddhiste ou un hindouiste ; cela ne convient pas à un hégélien. Après de multiples tentatives, vous vous souvenez enfin de vous-même – grâce au concours de votre médecin. Vous dites : « Je suis A. » C'est cela votre esprit : A, A, A, A.

Votre esprit n'est pas B ; vous le savez pertinemment. Vous vous êtes séparé du reste de l'alphabet pour isoler et analyser votre esprit, votre « moi ». D'abord, vous êtes devenu votre « toi » et ensuite ce toi a trouvé votre moi. Comment ? Toi est une négation du moi. Tout en se séparant du moi, toi en conserve une particule. Pour quoi faire ? Pour être conforme à la doctrine de Hegel qui affirme qu'on n'arrivera jamais à la synthèse dialectique, si l'on ne prononce pas le mot *Aufheben*. Il faut que ce mot soit prononcé en allemand, cela va de soi ; sinon la magie ne fonctionne pas. Vous avez beau savoir ce que ce mot signifie : conserver, garder, et aussi faire cesser, finir. D'accord, vous le savez ; vous avez même traduit ce mot en français. Mais il faut le prononcer et l'écrire en allemand, sinon, bonjour les dégâts !

Supposons que toi soit votre prochain que vous n'aimiez pas : il vous tape sur les nerfs. C'est sa bêtise que vous n'aimez pas ; et aussi son physique. Mais c'est un être humain, surtout s'il est elle. C'est une femme et rien de féminin ne lui est étranger – même si elle est entièrement dépourvue de féminité. Pas *entièrement* : une conduite chevaleresque ne nous est pas étrangère. Disons, à quatre-vingt-dix pour cent. Ses jambes sont moches et sa poitrine laisse à désirer. Elle ne laisse même pas à désirer : ce qui n'existe pas ne donne lieu à aucun raisonnement, à aucun désir. Elle pourrait être votre mère, si votre mère n'était pas en vie. Et si votre mère est morte, elle pourrait être votre mère à plus forte raison. Et même si elle ne l'est pas – elle ne l'est pas, hélas – elle devient une mère, lorsque sa main se pose sur votre avant-bras. Elle n'est donc pas tout à fait étrangère à ce que vous êtes, même si elle est entièrement étrangère à ce qu'on appelle la féminité. À cent pour cent. Et son aptitude à devenir mère ? Mais une mère n'est pas une femme : c'est une mère. C'est plus qu'une femme, en d'autres termes. La terre est aussi notre mère à tous ; ce n'est pas une femme.

C'est ainsi que Bouvard et Pécuchet comprennent la dialectique de Hegel. Au passage, Bouvard parle de sa propre mère et Pécuchet se souvient de sa marraine. Mais ni la mère ni la marraine ne les aide à trouver l'esprit qu'ils cherchent à cause de Hegel, de sa doctrine, de sa dialectique qui a fait de grands dégâts dans l'histoire du XXe siècle. Ils se consolent en lisant ce passage : « La catégorie de substance ne peut exprimer la nature de l'esprit. L'entendement voit dans la substance une chose fixe ; or l'esprit n'est pas ce qui est en repos, mais il est ce qui est absolument inquiet, il est l'activité pure, niant ou rendant idéales toutes les déterminations fixes propres à l'entendement. »

« Tu as constamment recours à ton entendement, dit Bouvard.

- Comment ça ? dit Pécuchet.

- Tu es têtue. Si tu as une idée, rien ne peut t'en faire démordre.

- Mais mon esprit est inquiet. Rappelle-toi la bonne et la maladie secrète. »

Le passage ci-dessous atteste la véracité des propos tenus par Bouvard. L'inquiétude de Pécuchet et de son esprit y est incluse également :

Pécuchet, le matin du même jour, s'était promis de mourir, s'il n'obtenait pas les faveurs de sa bonne, et il l'avait accompagnée dans la cave, espérant que les ténèbres lui donneraient de l'audace.

Plusieurs fois, elle avait voulu s'en aller ; mais il la retenait pour compter les bouteilles, choisir des lattes, ou voir le fond des tonneaux, cela durait depuis longtemps.

Bouvard, lui aussi, vacille en face de l'amour. Ce n'est peut-être pas un bon exemple. Tout vacille en face de l'amour et même un tyran qui envoie quotidiennement des milliers de gens en prison et au cimetière est capable de tomber à genoux devant sa bien-aimée et de verser des milliers de larmes à proximité de son corps. Néanmoins il voit dans n'importe quelle substance une chose fixe : balle, gibet, cadavre, camp de concentration. Et cette chose ne bouge pas, malgré les protestations de

la bien-aimée qui aime l'humanité par-dessus tout – par-dessus les bijoux, les robes, les voitures, etc. Non, le tyran n'écoute personne, mais tous les jours il se met à genoux devant sa femme pour implorer son pardon. « Désolé de ne pas pouvoir arrêter mon instinct de destruction », dit-il à travers les larmes, comme disent les Russes. (Le tyran est russe, cela va de soi.)

Ce tyran combine l'entendement et l'esprit. Il peut rester des heures devant le corps de sa femme qui est aussi une chose fixe parce qu'il l'aime. Mais son esprit est l'activité pure, sinon on ne mourrait pas dans son pays et même à l'étranger, comme Trotski, par exemple. Il vaut mieux ne pas donner trop d'exemples : cela risque d'induire le lecteur en erreur. Il peut se dire : « C'est Staline. C'est lui qui a commandité l'assassinat de Trotski. Encore un Russe ou plutôt un Géorgien. Peu importe : son activité se déroule à l'intérieur des frontières russes. Tous les tsars, Lénine, Staline. Les Russes ne sont toujours pas rassasiés de leurs propres cadavres. »

Comment juger les gens ? Certains aiment les animaux. On se dit : « Cet être humain est bon parce qu'il aime les animaux et les enfants. » Puis il tue une centaine de personnes. L'entendement les fixe des yeux et l'esprit leur coupe la tête. Les têtes bougent l'espace d'un instant – l'esprit ne les a pas encore quittées entièrement – et se calment sur le sol, au milieu des flaques de sang. Elles ne bougent plus, ce qui ne veut pas dire que leur entendement se trouve toujours à l'intérieur de leur crâne.

Il est difficile de suivre Hegel le long des méandres où il vous entraîne, si vous osez aborder ses livres, au lieu de les laisser chez les libraires. C'est pourquoi nos héros ne parlent pas encore de la philosophie en général, car Kant est encore plus difficile que Hegel. Cela se discute, mais pour le moment nos amis ne veulent pas en discuter, un point c'est tout. Ils ne veulent pas se reposer pour autant et cela n'a rien à voir avec l'esprit de Hegel. C'est plutôt de l'élan vital qu'il faut parler en l'occurrence. Ils ne veulent pas en parler non plus. Le tour de Bergson viendra tôt ou tard et ce n'est pas la peine de se dépêcher.

Et puis, tout compte fait, la philosophie ne fait que vous embrouiller, au lieu de remettre chaque chose à sa place pour créer l'harmonie dont les sphères nous parlent tous les jours, sauf lorsqu'il pleut à verse. La philosophie nous parle de substances, de perception, de dualisme, de capitalisme. La religion nous parle de Dieu qui est au-dessus de tout cela. Il est au-delà du dualisme, puisqu'Il est seul au monde. Et la Trinité, nous dira-t-on ? Nous en parlons pendant une heure, au risque de nous empêtrer dans des explications sans fin. Non, il faut renoncer aux discussions une fois pour toute. Nous devons sentir Dieu dans notre peau. Il faut se fier à notre instinct qui trouve Dieu partout, à moins que nous ne l'empêchions de Le chercher par nos raisonnements, par notre logique, par nos preuves de l'existence de Dieu. Il est là, à l'intérieur de notre corps. Il suffit de dire : « Mon Dieu, mon Dieu », pour qu'Il nous réponde.

Il est aussi sur le mur d'en face : Il est partout et le mur que vous voyez fait partie de l'univers. Vous accrochez un portrait de Dieu sur le mur et les deux images coïncident. Et vous ne vous dites pas : « Quelle coïncidence ! » Vous vous rendez compte que c'est tout naturel. Dieu se divise pour

faire plaisir à Hegel et puis s'harmonise sur le mur que vous regardez. Rien de plus naturel que cela pour ceux qui vivent avec Dieu vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Nos amis L'oubliaient pourtant quand ils cultivent les plantes qui périssent en l'absence de Dieu.
« Hegel ne les aide pas, à ce que je vois, dit Bouvard.

- Si on lisait Kierkegaard à la place ?
- Pourquoi Kierkegaard ?
- Parce qu'il est à l'opposé de Hegel.
- La dialectique de Hegel a trop d'influence sur toi.
- Mais non. Je parle de Kierkegaard parce qu'il parle de Dieu.
- Les mystiques aussi parlent de Dieu. Gogol le fait également.
- Alors, nous quittons définitivement le domaine de la philosophie ?
- Pas définitivement, pas définitivement. Mais pour le moment j'en ai assez. J'ai envie de communiquer avec Dieu sans entraves, sans thèses et antithèses.
- Y a-t-il des moments où tu ne communique pas avec Lui ? Tu tiens une plante. Tu tiens Dieu par la même occasion.
- Et si je coupe cette plante à la racine ? »

VI

Gogol revient à la charge. Il veut que les propriétaires terriens l'écoutent, au lieu d'exploiter leurs paysans et de donner des ordres sans suite. Il parle surtout de l'argent et de Dieu, de l'opposition de la terre et du ciel, comme dirait Nietzsche. Il dit que personne n'a besoin d'argent dans le ciel. « Tout est gratuit au ciel, même l'amour. Et même sur terre cela ne vous coûte rien d'aimer votre prochain. Vous pouvez commencer par moi. » De nouveau, il parle de l'argent et des renseignements qui lui permettront d'écrire la deuxième partie des *Âmes mortes* en un rien de temps. « Chaque fois que vous penserez à moi, notez, séance tenante, en quelques mots rapides, l'idée qui vous sera venue. Tout simplement, sous forme de journal : le jour, le quantième, le mois. 'Aujourd'hui, tu m'es apparu sous tel aspect.' Le jour, le quantième, le mois. 'Aujourd'hui, j'ai été furieux contre toi pour telle raison.' Le jour, le quantième, le mois. 'Voici ce qui m'a semblé inexplicable dans ton caractère ou dans ta conduite.' Le jour, le quantième, le mois. 'Les bruits suivants courent ici sur ton compte, mais un doute m'est venu à leur sujet.' Le jour, le quantième, le mois. »

D'après cette lettre, Gogol cherche à obtenir des informations sur lui-même, comme s'il voulait à la longue suivre le conseil de Pindare : « Deviens ce que tu es. » Comment devenir ce que vous êtes, si vous ne savez rien à votre sujet ? « Connais-toi toi-même » est un bon conseil, mais comment le suivre ? On ne peut pas suivre tous les conseils, sinon l'humanité serait heureuse depuis longtemps. À condition que lesdits conseils soient donnés par des sages. Comment distinguer un sot d'un sage ? Il faut d'abord sélectionner les sages et puis leur demander des conseils qu'on n'arrivera pas à suivre. Pourquoi ? Parce qu'on n'est pas sage, voilà tout.

« ‘J’ai, dans le fond de mon âme, des griefs contre toi pour tel et tel motif, etc.’ Lorsque vous aurez rempli ne serait-ce qu’un demi-feuillet de ces observations, envoyez-le moi dans votre lettre. En le faisant, vous me rendrez un service plus grand que tous les services précédents. Aidez-moi maintenant, et moi, devenu plus solide et plus intelligent, je vous aiderai à mon tour. » Supposons que le correspondant de Gogol – Chévyrev, en l’occurrence – lui écrive ceci : « Vous êtes cruel et vous n’aimez pas les enfants, sinon vous en auriez une douzaine. » Après avoir lu cette lettre d’un bout à l’autre, Gogol se dit : « Apparemment, je suis cruel. Et je n’aime pas les enfants. Pourquoi le pense-t-il ? Parce que je ne tiens pas les enfants dans mes bras, à l’instar de Staline et de Hitler ? Il est vrai que je n’aime pas les enfants. Que faire ? Je suis comme je suis. C’est dans ma nature, dans mes gènes. Et si je veux devenir moi-même ? si je renforce ces traits de mon caractère ? si je nourris mes gènes tous les jours, comme on nourrit un chat ? Je deviendrai encore plus cruel. Je détesterai les enfants. »

Gogol prend peur et écrit à Chévyrev : « Ne m’écrivez rien, s’il vous plaît. Vous ne me connaissez pas assez pour pouvoir me critiquer à bon escient. En toute franchise, je ne me connais pas moi-même parce que je ne suis pas Socrate qui l’a dit, si je ne me trompe. Je confonds souvent Socrate avec Pindare et Platon. Je le confonds même parfois avec Aristote. Bref, je ne me connais pas moi-même. Donnez-moi deux mois qui me permettront de me connaître mieux, d’étudier mon âme et mon cœur à fond. Ainsi je pourrai vous dire bientôt : ‘A présent, vous pouvez me critiquer et louer mes efforts.’ » Mais Gogol ne peut pas rester seul, sans ses amis qui ne lui écrivent pas. Tantôt il leur demande de ne pas lui écrire ; il a peur qu’ils lui passent un savon. Tantôt c’est eux-mêmes qui décident de ne pas perdre leur temps car il n’est pas facile d’écrire à Gogol. Même si vous lui donnez l’information qu’il désire, il risque de vous répondre : « Merci pour l’information, mais votre style ne me plaît pas. Par conséquent, je ne suis pas en mesure d’utiliser les détails que vous fournissez. »

Rien d’étonnant que Chévyrev ne lui réponde pas. Alors il oublie ses amis moscovites – ou plutôt il essaie de les oublier – et transfère sa confiance à Plénev. En passant, il lui donne quelques conseils : dans les tréfonds de son âme, il se croit un sage, un pourvoyeur de la vérité absolue et éternelle. Puis il se prépare déjà à couronner sa carrière d’écrivain par une œuvre qui immortalisera tous ses efforts et lui érigera un monument identique à celui que Pouchkine s’est érigé dans un de ses poèmes et que les moscovites voient au centre de Moscou. Les touristes le voient aussi.

Oui, Gogol prodigue ses conseils pour qu’on sache qu’il est sage. Non, ce n’est pas cela, comme dit l’héroïne de *La mouette*. Il prodigue ses conseils, car il pense que c’est son devoir et que chaque écrivain doit le suivre dans cette voie. Tchitchikov ne vous mettra pas sur le droit chemin ; au contraire, il vous en éloignera. Vous ne vous direz pas : « Tchitchikov est un escroc. C’est un personnage négatif et je ne dois pas suivre son exemple, sinon je me retrouverai en prison. Et même si on ne m’attrape pas, je passerai l’éternité en enfer. Ce n’est pas bien tout ça. Il faut que je fasse le contraire de ce que fait Tchitchikov. À l’opposé de la mort se trouve la vie. Il faut que j’achète des âmes vivantes. » Non, vous ne vous direz rien de tel. Au lieu d’un sermon, vous entendrez votre rire.

Mais supposons que vous soyez Tchitchikov dans l'âme. Deviens ce que tu es. Tchitchikov est Tchitchikov dans l'âme depuis sa naissance et il est inutile en l'occurrence de parler de ses gènes. Tout cela va de soi. Tant de choses vont de soi que ce n'est pas la peine de parler du tout, sinon on risque de faire parti du *Dictionnaire des idées reçues*. Cela va de soi, mais le père de Tchitchikov qui est un sage, rien de plus évident, décide de nourrir les gènes de son fils pour qu'ils soient d'attaque, pour qu'ils ne maigrissent pas trop.

« Fais attention, Pavloucha : instruis-toi ; pas de bêtises ni de polissonneries ; surtout, tâche de complaire à tes maîtres et tes supérieurs. De cette façon, si même tu n'es pas doué et si Dieu ne t'a pas accordé de talent, tu feras ton chemin et tu dépasseras les autres. Ne te lie pas avec tes camarades : ils ne t'apprendraient rien de bon ; si toutefois cela arrive, lie-toi avec les plus riches, afin qu'ils puissent t'être utile à l'occasion. Ne régale personne et n'offre rien ; mets-toi plutôt dans le cas qu'on t'offre. Surtout économise, amasse des sous : il n'y a rien de plus sûr au monde. Un camarade ou un ami t'abandonnera le premier dans le malheur, tandis que les sous ne t'abandonneront pas dans n'importe quelle situation. Il n'y a rien à quoi on ne parvienne avec de l'argent. »

Le père de Tchitchikov a raison et Gogol s'en rend compte, quoi qu'il dise dans ses lettres adressées à des amis et à des ennemis. Gogol connaît Aristote – le père de Tchitchikov aussi – qui disait : « Oh, amis, il n'y a pas d'amis. » Saint Paul n'aimait pas l'argent, mais pour une fois Gogol n'est pas prêt à suivre ses conseils, sinon il ne parlerait pas d'argent tout le temps. Il en parle même dans un sens négatif, comme pour imiter ce qu'on appelle la « théologie négative » :

Je me punis par la privation de toutes les sommes qui doivent me revenir sur la vente des exemplaires de mes œuvres. Mon âme exige cette privation, car elle est juste, légale, et que, sans elle, je serais gravement affligé. Chaque rouble, chaque kopeck représente les mécontentements et les offenses de mes amis, et, comme il n'y a pas un homme que je n'aie blessé, cet argent pèserait trop lourd sur ma conscience. Pour cette raison, à Moscou comme à Saint-Petersbourg, j'abandonne cet argent en faveur des étudiants pauvres et méritants. Cet argent ne devra pas leur être distribué sans discernement, mais en récompense de leurs travaux.

Le père de Tchitchikov a raison et la plupart des lecteurs s'en rendent compte. Alors, la première partie des *Âmes mortes* ne sert à rien dans le domaine de la morale ou plutôt dans son empire, dans son univers : la morale doit se trouver partout, sinon on blessera tout le monde à longueur de journée. Que faire ? Gogol se propose de renverser la situation. Dans la deuxième partie il y aura un personnage positif et son père lui dira : « Fais attention, Petrouchka : instruis-toi ; pas de bêtises ni de polissonneries ; surtout, tâche de complaire à tes maîtres et tes supérieurs. Mais ne leur lèche pas les

bottes : c'est une mauvaise habitude. Il faut qu'ils t'apprécient en vertu de ton zèle, ton assiduité et tes talents. Et même si tu n'as pas de talents, ton zèle et ta patience te permettront de dépasser les autres. Lie-toi avec tes camarades, mais ne te lie pas avec eux tout de suite. Il faut que tu les trie sur le volet. Lie-toi avec les plus pauvres, car leur âme est plus pure que celle des riches. Et c'est l'âme qui compte dans la vie et au ciel, pas l'argent. Régale tout le monde et offre tout ce que tu as dans tes poches et dans ton coffre-fort ; n'oublie pas que tu es chrétien. Et si quelqu'un t'offre ceci ou cela, refuse cette offre pour ne pas prêter trop attention aux richesses. Renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. N'économise pas, n'amasse pas des sous : il n'y a rien de moins sûr au monde. On te vole ton argent et ta maison brûle. L'assurance ne paie rien et te voilà dans la rue. L'argent t'abandonne dans n'importe quelle situation à cause des pickpockets et des bandits de grands chemins. Et à cause du fisc, surtout si tu vis en France. Par conséquent, ne t'installe jamais en France. Tu peux y aller de temps à autre : c'est un beau pays. Mais les Français gâchent tout. Ne t'embourbe pas dans ce gâchis. Relis *Bouvard et Pécuchet* pour t'instruire une fois de plus. Et n'oublie surtout pas qu'on ne parvient à rien avec de l'argent. »

Mais revenons à Plétnev, à la réalité – à la vie de Gogol, dans le cas particulier – où il y a des blessures et des morsures, comme si la tâche des êtres humains se bornait à cette méchanceté perpétuelle qui nous fait parfois regretter notre présence dans ce monde. On est continuellement en butte aux ripostes, aux attaques, et les critiques ne se lassent pas de nous pincer, mordiller, comme si leur seul but – le seul but de leur existence – était de nous rendre la vie odieuse. Gogol écrit quelque chose à Plétnev et on comprend que ce qu'il dit dans sa lettre qui doit être préservée dans une des archives de l'empire russe, blesse profondément son interlocuteur et ami. Ce genre de blessure ne disparaît pas tout de suite – au contraire du bonheur ou de la Madone que Tchitchikov voit par la fenêtre de sa *britchka* –, de sorte qu'on y revient sans cesse, comme si l'inconscient nous poussait une fois de plus vers notre enfance où il se passe des choses indescriptibles. Seul Freud est capable de les décrire.

Mais revenons à Plétnev. Gogol est un maître des digressions – ou des divagations, comme disaient la plupart de ses amis –, si bien que, pour revenir à ses moutons, alias ses personnages, il doit de temps à autre employer l'expression « entre-temps ». Par exemple : « Entre-temps, Tchitchikov acheta mille âmes mortes. » Il ne dit jamais : « Revenons à nos moutons » ou « Revenons à nos personnages qui nous attendent avec impatience car ils ne peuvent vivre sans auteur ni lecteur. Nous leur manquons, paraît-il. Et comme nous ne sommes pas dépourvus d'humanisme, revenons à nos moutons : tout compte fait, mes personnages sont des moutons, rien d'autre. Ce sont des automates qui exécutent des mouvements pour survivre. Ils luttent pour la vie, comme s'ils lisaient Darwin frénétiquement ; mais leur lutte est minable et mécanique. Elle est aussi mécanique qu'eux-mêmes. C'est un cercle vicieux. C'est pour cela que je vous propose de revenir à mes personnages. »

Alors, il revient à Plétnev qui n'est pas son personnage, à en juger par les livres où le rôle de cet homme ne dépasse pas les limites de la vie humaine. Autrement dit, c'est un ami de Gogol, rien de

plus. Autrement dit, il n'est pas son personnage. Au passage, on se demande s'il vaut mieux être un personnage de Gogol ou son ami. Comme tout le monde s'en rend compte, il blesse ses amis en leur envoyant des ordres, et personne n'aime recevoir des ordres. « Je n'ai d'ordre à recevoir de personne. » Cette phrase décrit à la perfection cet état de choses. Gogol donne des ordres pour pouvoir accomplir sa tâche qui s'oriente de plus en plus – ou de moins en moins – vers la deuxième partie des *Âmes mortes*. De plus en plus ; de moins en moins. Cela dépend de votre angle de vision, de votre position par rapport aux personnages qui bougent, même s'ils ne bougent pas à la vitesse de la lumière.

Si on est un personnage de Gogol, on peut devenir un gouverneur ou un propriétaire terrien. L'un n'empêche pas l'autre, d'ailleurs : vous pouvez posséder une dizaine de datchas et brutaliser une centaine de personnes, comme le fait le personnage principal du *Révizor*. On peut devenir une femme charmante qui dit n'importe quoi. Mais cela n'a pas d'importance parce ce que ce qu'elle dit n'enlève rien à son charme. Au contraire, les ragots qu'elle débite la rendent plus charmante encore. De même pour les bêtises qu'elle affectionne particulièrement. Si vous êtes un personnage de Gogol, vous pouvez emprunter de l'argent à tous les notables d'une ville provinciale en sachant parfaitement bien que vous ne leur rendrez pas les billets qu'ils vous tendent avec empressement. Vous pouvez leur rendre d'autres billets de banque : ce n'est pas le numéro du billet qui compte. C'est sa valeur. Son numéro compte si vous volez ce billet. En ce cas, la police téléphone aux douaniers pour leur dire qu'il faut retenir tous les passagers qui veulent prendre un avion pour s'enfuir du pays où ils se trouvent. Les douaniers fouillent leurs bagages et trouvent ou ne trouvent pas ce qu'il faut trouver à tout prix. Mais le cas de Tchitchikov est différent : il ne vole rien. Soit on lui donne des âmes mortes, soit il les achète. On ne va pas s'étendre ici sur le prix qu'il paie parfois pour des âmes sans valeur. Elles n'ont qu'une valeur sentimentale pour ceux qui les ont connues intimement.

Il n'est pas facile à revenir à Plénev. On a beau dire : « Entre-temps, Plénev... » ou « entre-temps, Gogol... » Ni l'un ni l'autre ne font rien : Gogol est toujours à la recherche de l'inspiration qui s'en va dès qu'il se concentre sur *Les Âmes mortes*, sur la deuxième partie. On ne dit même plus : « la deuxième partie en question ». Elle n'est plus en question ; la question ne se pose même pas, car Gogol n'est pas en mesure d'écrire quoi que ce soit à part des lettres à ses amis. Il a envie de blesser ses amis ; c'est son but principal. Et il pense – il a tout à fait raison, d'ailleurs – qu'il le fera mieux par l'intermédiaire de ses lettres. Dans un roman, il y a des personnages, et certains de ces personnages ressemblent à celui-ci ou à celui-là. Les amis lisent le roman et se disent : « Oui, c'est moi » ou « non, ce n'est pas moi ». Bref, ils ne savent pas très bien de qui il s'agit. En d'autres termes, ils ne se sentent pas visés *directement*. Et si on les vise *indirectement*, ils n'y prêtent pas attention, d'autant que personne ne leur dira : « C'est vous » ou « c'est toi ». « Pourquoi penses-tu que c'est moi ? dites-vous.

- Parce que je te reconnais, dit votre ami.
- Mais tu ne me connais pas. Comment peux-tu me reconnaître ?
- J'ai l'impression que c'est toi.

- Alors, tu es un impressionniste.
 - Non, je préfère les expressionnistes.
 - Moi aussi. Mais ce n'est pas moi.
 - De qui parles-tu ?
 - De moi. Quoi qu'on dise, on ne parle que de soi. Ne le sais-tu pas ?
 - Non. Je ne suis pas égocentrique. En tout cas, Gogol ne parle pas de moi dans ses œuvres. Et dans ses œuvres il y a beaucoup d'égocentriques, de mystificateurs.

- Moi, je ne suis pas non plus dans les œuvres de Gogol, quoi que tu en dises. Mon nom n'y figure pas. Où est mon nom ? Dis-le-moi. Nulle part. Il est sur ma carte d'identité, pas ailleurs. »

Ainsi parlent ceux qui ne croient pas à la gloire, à la pérennité de leur nom. Flaubert y croit. En tout cas il dit : « Je ne crois pas à la gloire, mais je me tue pour elle. » S'il se tue pour la gloire, il y croit – cela va sans dire. On se tue pour quelque chose ou l'on se tue tout court, en se disant : « Tout est court dans la vie. Pourquoi ne pas la raccourcir ? »

La vie est un roman, comme a dit quelqu'un. Et vice versa : un roman est la vie. Pourquoi ne pas raccourcir ce roman ? On ne peut rien raccourcir ou allonger, si l'on croit à Dieu, au destin, au déterminisme, à Spinoza et ainsi de suite. Et l'on croit à tout cela puisqu'il faut croire à quelque chose, sinon la vie devient insignifiante et rocambolesque.

Donc, nous croyons à ce raccourci qui nous permet de prendre congé des personnages de Gogol et de nous réfugier dans la personne de Plétnev. Nous ne savons pas si nous pouvons compter sur cette personne – il ne faut pas la confondre avec un personnage, qu'il appartienne à Gogol ou à un autre écrivain –, mais nous savons que notre devoir consiste à en parler coûte que coûte. Pourquoi ? Parce que c'est grâce à sa lettre que nous avancerons sur le chemin qui nous mène inexorablement vers Gogol, vers ses énigmes et son caractère. Nous ne savons pas comment Gogol a blessé Plétnev, mais nous pouvons savoir à quel *point* il l'a blessé :

Ce que tu es ? En tant qu'homme, tu es un être dissimulé, égoïste, arrogant, méfiant et qui sacrifie tout à la gloire. Et pourtant tu n'es pas Flaubert. En tant qu'ami, qu'es-tu ? Et peux-tu avoir des amis ? Si tu en avais, il y a longtemps qu'ils t'auraient déballé ce que tu lis à présent sous ma plume... Tes amis sont de deux sortes : les uns t'aiment sincèrement pour ton talent et n'ont encore rien déchiffré dans la profondeur de ton âme... Ce sont des schismatiques, heureux d'avoir réussi à annexer à leur secte un homme de génie en le saoulant, dans leur grande taverne, d'un breuvage de flatteries. Ils ne sont pas seulement des schismatiques, qui ont la haine de la vérité et des lumières, mais aussi des hommes d'affaires, embourbés dans la construction de maisons, l'achat de villages et la plantation de vergers.

Parle-t-il de Bouvard et Pécuchet ? Ils n'achètent pas de villages, mais ils s'occupent peut-être de la plantation de vergers. Plus maintenant : ils sont passés à la philosophie, aux sciences exactes, à la

politique, à l'éducation des enfants et à l'histoire, qu'elle soit tout court ou tout long. Il y a de longues histoires qui n'en finissent pas ; il y en a de courtes qui disent simplement : « Napoléon fut un tyran. Il tua un tas de gens. » Bref, on n'arrive pas à inclure la lettre de Plétnev dans le cadre de l'investigation qui concerne Flaubert aussi bien que Gogol et son Bouvard. Chacun a peut-être son Bouvard – ou son boulevard, tant qu'on y est –, mais il faut le savoir, s'en rendre compte. Si on est Bouvard, on continue son bonhomme de chemin le long d'un boulevard. Peu importe s'il porte votre nom ou non. Vous n'êtes pas Gogol, ce qui ne veut pas dire que vous ne méritez pas un boulevard. Pas nécessairement à Moscou où l'on vous tue pour un oui ou pour un non. Pourquoi ne pas donner son nom à un boulevard situé sur la Lune ? Il y a des cratères qui portent le nom des personnes qui ont marqué l'histoire de l'humanité. On peut convertir un cratère en boulevard. Pourquoi pas ? Vous donnez votre nom à ce cratère ; du coup, votre nom tonnera dans ce cratère. Sans raison peut-être. Pourquoi pas ?

Plétnev a dû déchiffrer quelque chose dans la profondeur de l'âme de Gogol et cela à la différence de ces (ses ?) amis qui ne voient que le génie de Gogol, au détriment de ce quelque chose et de son âme entière, peut-être. Ce qu'ils voient se limite aux œuvres de Gogol, mais ces (ses ?) amis pensent que c'est bien suffisant, étant donné que les structuralistes sont d'accord avec eux : ce qui compte en définitive, disent-ils, c'est le texte et pas la biographie d'un auteur. Dans le meilleur des cas, ces personnes lisent la biographie de Gogol et constatent qu'il est allé à Rome et à Jérusalem. Ils se disent de plus qu'à Rome il a sans doute vu le pape : on n'entreprend pas un tel voyage, si on n'a aucun espoir de rencontrer le pape et de baiser ses pantoufles. À Jérusalem, Gogol a dû voir le tombeau du Christ et peut-être le Christ lui-même : tout le monde a des visions à Jérusalem, sans parler de révélations. Donc, les faux amis de Gogol se disent que celui-ci – leur vrai ami – a une révélation à Jérusalem, et que cette révélation est une vraie révélation. Puis il rentre en Europe et écrit d'un seul trait la deuxième partie des *Âmes mortes*. Il écrit au fil de la plume sans penser au style et à d'autres détails sans importance : il a vu son livre entre les mains du Christ, ce qui lui a permis d'en lire toutes les pages. Il se dit par conséquent que c'est le Christ Lui-même – ou Son Père – qui a écrit ce livre qui s'intitule *La Deuxième partie des Âmes mortes*. On ne corrige pas Dieu, même si on est un ange ou un archange. Et Gogol était un être humain – ni Dieu ni Diable, contrairement à ce qu'on continue à dire à son sujet.

Un peu plus tard, Gogol a une autre révélation selon laquelle la deuxième partie de son ouvrage est due à sa plume, à une plume humaine et terrestre, de sorte que son livre ne vaut rien : aucun ouvrage terrestre n'est digne d'être lu, même pas la *Comédie* de Dante. C'est ce que Gogol pense, après avoir digéré toutes ses révélations. Il trouve donc un four où il met son livre humain – trop humain, à son goût. Il le brûle sans scrupule et meurt quelques jours plus tard.

Ses amis comme ses ennemis pensent n'importe quoi, racontent n'importe quoi sur son compte. La légende intitulée *Gogol* grossit de jour en jour et on n'arrive plus à distinguer la réalité des songes et des mensonges. Aujourd'hui on ne sait pas exactement quelles lettres attribuées à Gogol ont été écrites par lui et non par un biographe ou un faux ami. Alors on prend le livre intitulé *Passages choisis*

de ma correspondance avec mes amis et on le lit pour savoir exactement ce que Gogol a écrit. On se dit qu'on dit n'importe quoi à son sujet et il se peut par conséquent qu'il n'ait jamais blessé personne. D'ordinaire les gens jalourent les génies – les gens ordinaires, s'entend. Les génies, eux aussi, sont parfois jaloux d'autres génies parce que tous les génies qu'on côtoie dans la vie courante ne sont pas reconnus de leur vivant. C'est pourquoi ils vivent et louchent vers les génies reconnus ou plutôt vers leur gloire en se disant : « Je vous montrerai de quel bois je me chauffe. » Et ils se mettent à débiter des mensonges au sujet du comportement des génies reconnus. Ils ne s'attaquent pas à leurs œuvres qui sont au-dessus de tout soupçon ; ils s'attaquent à leur personnalité, à la profondeur de leur âme. « Leur âme est noire, disent-ils. Satan y habite depuis très longtemps. Et Satan ne supporte pas la lumière du jour. »

« Un État sans monarque absolu, écrit Gogol, est un orchestre sans chef d'orchestre. » Gogol ne sait qu'un orchestre peut exister sans chef d'orchestre, puisque il y a des gens qui pensent qu'un chef ne sert à rien. Les mêmes gens peuvent être monarchistes et certains admirent Lénine, Staline et n'importe quel autre dictateur ; mais ils croient qu'un orchestre n'a pas besoin de chef. Les musiciens sont assez grands pour jouer tous seuls. Ils sont tous allés au conservatoire de Moscou où on a leur appris beaucoup de choses. Et ces choses se manifestent quand ils jouent une symphonie de Beethoven, tandis qu'un chef ne joue rien. Il fait de grands moulinets avec les bras, mais il ne joue rien du tout. Il a aussi fait ses études au conservatoire de Moscou, mais cela n'a servi à rien du tout, puisqu'il ne joue d'aucun instrument, à part le piano. Mais le piano n'est pas sur scène et par conséquent la présence du chef est stérile, inutile et même nuisible. Gogol, au contraire, pense que Toscanini et Furtwängler sont nécessaires à l'histoire de la musique et aussi à l'histoire de la Russie. Pourquoi ? Parce que la Russie a besoin d'une harmonie quasi musicale où le verbe – alias le tsar ou Dieu ou le Saint-Esprit – s'accorde avec son sujet et vice-versa. « Il faut que chacun, tout en faisant le salut de son âme sans quitter l'État, se sauve lui-même au cœur de l'État... Encore quelques dizaines d'années, et vous verrez que l'Europe viendra nous acheter non du chanvre ou du suif, mais de la sagesse, denrée que les marchés européens ne vendent déjà plus. »

Cela ne blesse personne ; au contraire, tout le monde est content, même Nicolas 1^{er} qui ne se contente jamais de rien. Les moujiks sont aux anges : pour eux cette harmonie signifie du pain et de la vodka. Certes, ils sont un peu inquiets au sujet du chanvre et du suif. « Si on ne nous achète rien, de quoi vivra-t-on ?

- De votre sagesse, dit Gogol.

- A combien peut-on la vendre ?

- Il vaut mieux ne pas vendre sa sagesse, dit Gogol. Il faut la garder pour mieux en jouir.

- Mais vous dites vous-même que les étrangers viendront chez nous pour en acheter. Que dirons-nous à ces étrangers ? Rien à vendre ? Fichez le camp ?

- La sagesse est infinie, répond Gogol. Vous pouvez la partager avec les autres sans en perdre un iota.

- Vous venez de dire qu'il faut la garder pour soi. Que faire ?

- J'ai dit qu'il ne fallait pas la *vendre*. La sagesse, on la *donne*. Si on est *sage*, naturellement. Les imbéciles vendent le monde, tandis que les sages distribuent des cadeaux. »

Mais les intellectuels ne sont pas contents. La fameuse intelligentsia russe bouillonne de rage. « Comment ? se disent-ils. Gogol dit 'merci' au tsar qui nous tue ? Il nous envoie en Sibérie et Gogol dit 'bravo'. Il met le tsar sur un piédestal ou plutôt sur un podium où d'habitude se tient un chef d'orchestre. Gogol oublie qu'un pays n'est pas un orchestre. Les citoyens ne sont pas censés jouer ensemble. Nous sommes tous différents les uns des autres. Nous sommes intelligents et c'est pour cela que nous jetons le blâme sur le régime tsariste. Comment en faire autrement ? Il faut râler et contester. Nous sommes les héritiers de la Révolution française. Les Français râlaient, mais ils ont fait beaucoup d'erreurs. Il aurait fallu pendre tout le monde, à part les révolutionnaires, à part le politburo, une partie du politburo. Si l'on pend tout le monde, il ne reste que le noyau dur. Et Gogol est mou, trop mou. Il ne veut pas assassiner le tsar. »

Staline n'est pas d'accord avec l'intelligentsia. « L'Union Soviétique est un orchestre. Et cet orchestre vaut mieux que la Philharmonie de Berlin. » Mais l'intelligentsia n'est d'accord ni avec Staline ni avec une autre partie de l'intelligentsia. On dit que les Russes se querellent toujours, quoi qu'il arrive. Une révolution éclate et les Russes se mettent à se quereller car certains approuvent les révolutions en général – et la Révolution d'Octobre en particulier – tandis que les autres désapprouvent la marche de l'histoire prédite par Marx : « Dieu ne l'a pas voulu. Les Bolcheviks ont pris l'initiative en oubliant notre Seigneur Jésus-Christ, en Le crucifiant littéralement. Dieu est tout-puissant, mais il ne faut pas oublier qu'Il nous laisse notre liberté. Et les Bolcheviks utilisent cette liberté pour en priver tous les autres. »

Les autres parlent librement ; on les garrotte et les prisons, le goulag se remplissent. C'est cela la structure interne – et externe – de la Russie. Dans *Ma Correspondance* Gogol chante cette structure. C'est pour cela qu'on dit en Russie : « Walter Scott est le chantre des races opprimées, tandis que Gogol est celui des maîtres. Il fait fi des esclaves et de Hegel qui chante les esclaves au détriment des maîtres. Hegel dit que les esclaves deviennent des maîtres et ces derniers prennent la place des esclaves. »

Le processus continue : rien ne s'arrête de par le monde. Les maîtres sont trop prétentieux, pernicious et paresseux pour demeurer là où ils sont – sur une sorte de piédestal. Entre-temps, les esclaves figent leur cerveau en lisant Marx et Lénine. Et Staline, parfois. En tout cas, le Che le lisait tous les jours. Les esclaves deviennent si intelligents que les maîtres finissent par reconnaître leur supériorité. « Vous êtes une race supérieure, pas une race opprimée, disent-ils. Vous méritez le piédestal où nous nous tenons. » Et les pauvres, les esclaves et les humiliés se mettent sur le piédestal, de sorte que Walter Scott cesse de les chanter : par principe, il ne chante pas ceux qui se hissent sur les piédestaux avec agilité. Il se tait et les esclaves ne savent pas quoi faire. Sans ce chant, ils n'arrivent pas à vivre convenablement. Les psychologues constatent que toutes les révolutions commencent par

des chants. Les gens descendent dans la rue et se mettent à chanter. Et même s'ils ne tuent pas le tsar tout de suite, on se rend bien compte que, tôt ou tard, le tsar tombera. Il tombera entre les mains de ces chanteurs et on lui coupera la tête d'une manière ou d'une autre. Et Gogol ne veut pas qu'on fasse du mal au tsar, à son chef d'orchestre. « Mais tu n'aimes pas la musique, lui dit-on. Pourquoi parles-tu sans cesse d'orchestres, de chefs et tutti quanti ?

- Parce que je ne trouve pas d'autres métaphores. L'inspiration m'a quitté avant-hier. Et j'ai écrit ce passage hier après-midi.

- Tu n'aurais pas dû l'écrire. On n'écrit rien si l'on n'est pas inspiré. On n'écrit rien en dehors des *Âmes mortes*.

- Mais pour écrire la suite des *Âmes mortes*, il faut que votre âme ne soit pas malade.

- Tu as raison, lui dit-on. Prends une douzaine de sangsues et applique-les sur ton âme. »

Il y a un critique dans la Russie tsariste. En fait, il y a beaucoup de critiques dans ce pays barbare et retardé. Il n'y a que des critiques. D'un côté il y a des critiques et de l'autre Gogol. Il se tient sur un piédestal et on lui donne des coups de pieds en disant : « Descends, descends. » Gogol obéit et se couche aux pieds de ses persécuteurs – aux pieds de Bélinski, notamment. Voilà comment la procédure se déroule. Bélinski – le critique qui figure au début de ce paragraphe – lit le livre intitulé *Passages choisis de ma correspondance avec mes amis*. Il est hors de lui. « Comment ? comment ? comment ? s'écrie-t-il. Est-ce Gogol qui a écrit cette œuvre nullissime ? ce zéro ? » Et il écrit une lettre qu'on connaît beaucoup mieux que l'œuvre de Gogol. Pourtant *Passages choisis de ma correspondance avec mes amis* ne contient que des lettres, si bien qu'on ne peut pas dire : « Vous savez, on ne lit plus les romans. Les lecteurs se fatiguent trop vite. On lit des nouvelles et des lettres actuellement. » Non, rien ne peut justifier l'attitude de Gogol et l'échec retentissant de son livre, et de ce point de vue – du point de vu de box-office – Bélinski a raison.

Oui, je vous ai aimé avec toute la passion qu'un homme profondément attaché à sa patrie peut éprouver pour celui qui en fut l'espérance, l'honneur, la gloire, un de ses grands guides sur la voie de la connaissance, de l'évolution, du progrès... Je ne puis vous donner la moindre idée de la colère que votre livre a suscitée dans tous les cœurs nobles... Vous ne connaissez profondément la Russie que comme artiste, non comme penseur, rôle que vous vous êtes si malheureusement arrogé dans votre ouvrage insensé... Il y a longtemps que vous avez pris l'habitude de considérer la Russie de votre superbe éloignement ! Or, chacun sait que, de loin, il est facile de voir les objets comme on souhaite les voir... Ainsi n'avez-vous pas observé que la Russie ne voyait nullement son salut dans le mysticisme, l'ascétisme, le piétisme, mais dans les progrès de la civilisation, de l'instruction, de la compréhension humaine. Elle n'a pas besoin de sermons (elle en a assez entendu !), ni de prières (elle en a assez serinées !), mais de l'éveil parmi le peuple de la dignité humaine, perdue depuis tant de siècles dans la fange et le fumier.

« Attendez, attendez ! disent les autres. On a déjà entendu cette chanson. Tout le monde chante le progrès et la civilisation, à part Rousseau. Mais vous ne lisez pas les œuvres de ce dernier. Vous nous serinez toujours vos fables, votre utopie qui emmènera la Russie au bord du gouffre. Son salut est peut-être dans le mysticisme et le piétisme. En tout cas, ce fameux salut n'a rien à voir avec la destruction des églises et l'assassinat systématique des papes. Mais parlons d'autre chose : il ne faut surtout pas rater quelques aspects de ce vaste problème. Vous avez prononcé le mot 'zéro'. Très intéressant. Qu'entendez-vous par là ?

- Cette œuvre est nulle. Je dis 'c'est un zéro' à propos de l'homme qui a écrit cette œuvre.

- D'accord. Mais que dites-vous à propos de l'œuvre elle-même ?

- Zéro, zéro, zéro.

- Avez-vous lu le livre intitulé *Le degré zéro de l'écriture* ? Il appartient à l'illustre plume de Roland Barthes.

- Non. J'ai disparu de la circulation un siècle plus tôt. Vos anachronismes me tapent sur le système.

- Alors, vous n'avez pas lu Bergson non plus. La durée dont il parle ne se soucie ni du temps ni de l'espace. Le degré zéro de l'écriture non plus. Les œuvres qui appartiennent à cette catégorie se déroulent ailleurs, dans une niche qui se fiche de toutes les notions, y compris de 'l'idéologie triomphante'. Gogol ne parle pas du tsar. Il parle de lui-même. Son œuvre parle de soi. Voilà.

- Mais l'œuvre de Gogol est au service de l'idéologie triomphante.

- Vous avez tort. Barthes parle de l'absence idéale du style et pas des idéaux monarchiques ou révolutionnaires. 'L'écriture, dit-il, se réduit alors à une sorte de mode négatif dans lequel les caractères sociaux ou mythiques d'un langage s'abolissent au profit d'un état neutre et inerte de la forme.

- Mais Gogol n'est pas neutre. En tout cas, cette fois il ne garde pas sa neutralité. Il est monarchiste et piétiste.

- 'La pensée, dit Barthes, garde ainsi toute sa responsabilité, sans se recouvrir d'un engagement accessoire de la forme dans une Histoire qui ne lui appartient pas.'

- Pour une fois, je suis d'accord avec vous : l'histoire n'appartient pas à Gogol. Heureusement, puis-je ajouter. Mais vous avez tort quand vous dites que la pensée de Gogol fuit tout engagement. Elle s'engage du côté des prêtres, des mystiques, des éléments réactionnaires. Elle déforme la Russie et ses aspirations. Pourquoi ? Parce que Gogol n'a plus d'inspiration. »

Les dissensions ne s'évanouissent pas facilement. Les bolcheviks contestent les mencheviks qui ne veulent pas assassiner le tsar et deviennent par conséquent trop mous pour diriger le pays : la Russie a besoin d'un bras de fer. Elle est trop grande pour un gouvernement démocratique ; il y a trop d'individus dans ce pays où la liberté risque de déboucher sur la débauche permanente. C'est pourquoi on approuve la main de Staline qui est capable de tuer celui ou celle qui vole une tige de blé dans un champ kolkhozien. C'est ainsi que l'ordre règne et le désordre cède du terrain pour se réfugier dans

Les Âmes mortes de Gogol. D'ailleurs, Staline pensait qu'il devait apparaître dans la troisième partie – dans le paradis gogolien, pas géorgien – pour faire régner de l'ordre dans le pays où Tchitchikov et Khléstakov semaient le désordre et la panique.

Ordre, désordre, ordre, désordre. Les Russes se réunissent et discutent de l'avenir de leur pays. On récite d'abord la première partie des *Âmes mortes* : c'est un poème et l'on récite cette œuvre comme un poème. Et puis on récite la troisième partie. D'abord, on confie une mission à un écrivain soviétique. On lui ordonne d'écrire la troisième partie de l'œuvre inachevée. Il met Staline au centre de l'action. Un journaliste étranger lui rappelle que Staline est né un demi-siècle plus tard. « Et Jésus-Christ ? dit l'écrivain.

- Que voulez-vous dire ? dit le journaliste.
- On prétend que Virgile a connu Jésus-Christ. Et pourtant il est mort avant sa naissance.
- Et alors ?
- Il en va de même pour Gogol et Staline. Gogol prophétise l'avènement de Staline. »

Les dissensions recommencent de plus belle. L'intelligentsia dit que Gogol est tout, sauf un prophète. « Il n'arrive même pas à évaluer la situation présente. N'oubliez pas que nous sommes dans les années quarante du XIXe siècle. » Et ils récitent à l'unisson un extrait des *Passages choisis de ma correspondance avec mes amis* ; pourtant ce n'est pas un poème. « Plus on se plonge dans l'examen de l'organisme administratif, plus on admire la sagesse de ses fondateurs : on sent que c'est Dieu Lui-même, invisible, qui l'a construit par la main des souverains... Tout est parfait, tout se suffit à soi-même... Je n'arrive même pas à imaginer à quoi pourrait servir un fonctionnaire de plus. »

Les politiciens de droite disent que Gogol ne comprend rien à la politique. Même si rien ne marche, il ne faut surtout pas augmenter le nombre de fonctionnaires. « Regardez ce qui se passe actuellement en France », disent-ils. Et ils nous rappellent que nous vivons dans les années dix du XXIe siècle. « Il y a trop de fonctionnaires et les caisses sont vides. »

Les politiciens de droite disent aussi que Bélinski a tout fait pour tuer le tsar. « Mais ce n'est pas lui qui a jeté la bombe. Ce n'est pas lui qui a fusillé toute la famille du tsar. » Les autres disent que cela n'est pas vrai ; ou plutôt que c'est vrai dans une certaine mesure. Et ils parlent de Rousseau qui, d'après eux, se trouve à l'origine de la Révolution française. Il y a des gens qui attribuent les crimes à ceux qui tiennent une hache, une pique, une bombe, un revolver. Et ceux qui tiennent une plume ne sont jamais coupables. Ce n'est pas vrai car Marx a semé la pagaille. Et tout le monde sait que lorsque la pagaille règne – surtout dans les pensées – une révolution éclate. Elle ne peut faire autrement. Un Rousseau échauffé les esprits et les esprits à leur tour réchauffent l'atmosphère. Les incendies couvrent le pays et rien ne renaît de ces cendres. Le passé disparaît et les révolutionnaires sont satisfaits. « Table rase, table rase », disent-ils. « Et si vous vous rasiez, au lieu de vociférer ? disent les autres. Si Pierre le Grand vous voyait, il vous couperait la barbe, la tête et les couilles. »

Les révolutionnaires lisent la lettre de Bélinski. Ils savent qu'on n'étudiera jamais l'ouvrage de Gogol dans les établissements scolaires situés en Union Soviétique. De ce point de vue, il est neutre

parce qu'on le neutralise. Mais on apprendra par cœur la lettre de Bélinski considéré comme le guide spirituel de la Révolution d'Octobre. Il ne dit pas explicitement ce que les révolutionnaires doivent faire. Il ne dit pas : « Prenez des bombes, des haches – tout ce que vous avez sous la main. » Il ne dit pas non plus : « Le Palais d'Hiver doit tomber aux mains des insurgés. » Il dit simplement : « Les problèmes nationaux les plus brûlants, les plus actuels pour la Russie, sont l'abolition du servage, la suppression des châtiments corporels, la stricte observation, du moins, des lois existantes... »

Tantôt les révolutionnaires lisent les lignes, mais quand les lignes leur paraissent trop faibles, trop pusillanimes, ils se mettent à lire *entre* les lignes. Ils approuvent l'abolition du servage, mais ils se disent que le servage a déjà été aboli. Et cela n'a rien donné, ajoutent-ils. Quant à la suppression des châtiments corporels, ils l'approuvent, à condition qu'elle soit remplacée par la torture systématique. « Il faut être logique, disent-ils. Vous donnez une fessée à un enfant. Il pleure, ce qui ne l'empêche pas de recommencer ses espiègleries le lendemain. Il déchire tous vos papiers, casse tous les vases. À quoi sert votre fessée ? Mieux vaud le supprimer, ce cher enfant. »

Les révolutionnaires lisent « du moins » entre les lignes. Peu importe si ces deux mots occupent deux lignes ou non : on peut lire entre les lignes même s'il n'y a pas de lignes du tout. Que lisent-ils ? Il faut abolir les lois existantes et tuer les législateurs. C'est ainsi que les penseurs influencent ceux qui ne sont pas contents du monde où ils vivent et n'en profitent pas. Si vous vivez, autant prospérer, se disent-ils. Il paraît qu'il vaut mieux ne pas naître du tout. C'est raté ; alors, autant en profiter, prospérer, acheter de belles voitures et de somptueuses villas. Et s'il n'y a pas de villas en vente, on s'approprie celles que les riches occupent. Mais Gogol ne dit pas : « Allez-y, brûlez les palais. Ou, mieux encore, installez-vous au milieu de ses palais et jouissez de la vie, au lieu de labourer les champs. Vous avez assez travaillé dans votre existence. Il est temps de vous reposer et de jouir de ce qui vous appartient, car rien n'appartient aux riches. Ils ne gagnent pas leur pain à la sueur de leur front et par conséquent ils n'ont droit à rien, à part la mort. Chacun a droit à la mort ; c'est un droit inaliénable, inaltérable. Rappelez-vous ce que Dostoïevski dit à ce sujet. Pardon mes chers amis. Vous n'avez pas lu cet écrivain talentueux. Pendant que les autres lisaient ses œuvres, vous gagniez le pain à la sueur de votre front. Même aujourd'hui vous êtes encore en nage. Ne vous inquiétez pas. Mes œuvres inspireront quelques révolutionnaires et tout ira bien. Sur ces entrefaites, Dostoïevski écrit *Les Possédés*. Le héros principal y dit à un autre héros ou à un antihéros : 'Chacun mérite un parapluie.' Et moi, je dis : chacun mérite un palais, à part ceux qui en possèdent un. Voilà ma vérité. Bélinski sera aux anges. »

Bélinski n'est pas aux anges, hélas. Voici ce qu'il écrit sur ces entrefaites : « C'est le moment que choisit un grand écrivain... pour se présenter avec un livre dans lequel, au nom du Christ et de l'Église, il enseigne à un propriétaire foncier barbare ce qu'il faut faire pour gagner plus d'argent sur le dos des moujiks et pour mieux les insulter... Si vous aviez attenté à ma vie, je ne vous aurais pas haï davantage que je ne le fais pour les lignes ignobles que vous avez écrites ! Et un tel livre serait le résultat d'un difficile travail intérieur, d'une haute illumination de l'âme ? C'est impossible ! Ou bien

vous êtes malade, et il faut vous soigner, ou bien... je n'ose exprimer ma pensée. » On se demande quelle pensée n'a pas vu le jour à cause de la réticence de celui qu'on considère toujours comme le plus grand critique de la Russie tsariste.

Bélinski , Bélinski . Qu'avait-il dans la tête ? quelle pensée, quelle insulte ? « Ou bien vous êtes amoureux de la tsarine. Ou pire encore, du tsarévitch. Cela me rappelle *Doubrovski* de Pouchkine. Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire : à l'étranger, vous avez sans doute oublié les grands classiques russes, même les œuvres de Pouchkine. Le héros principal épargne un grand méchant riche – le plus grand propriétaire terrien – parce qu'il est amoureux de la fille du propriétaire. Pouchkine le blesse par l'intermédiaire du mari de la fille qui dit à Doubrovski : 'Je vous ai attendu. À présent c'est trop tard.' Je n'admire pas ces paroles. Les héroïnes de Pouchkine s'adonnent aux hommes qu'on leur donne. C'est un comportement irresponsable et indigne d'une femme russe. Elles pensent à leur devoir, mais l'amour est le seul devoir d'un être humain, d'un chrétien. Pour l'amour, cet être doit tout sacrifier, y compris le bonheur des autres. Ces femmes ont-elles peur de tuer psychologiquement leur mari cacochyme ? Il est de toute façon au bord de la tombe. En d'autres termes, il s'apprête à plonger un pied dans cette tombe. Le second pied suivra inévitablement. Je crois que ces femmes pensent à leur héritage plus qu'à l'amour. Et vous ? Combien de roubles avez-vous reçus du tsar pour votre bouquin ? Non, j'ai peur d'exprimer cette pensée, d'autant que vous n'êtes pas un mercenaire, comme aurait dit Rousseau. Vous êtes fou tout simplement. Il faut vous enfermer dans un asile où ceux de votre espèce anéantissent leur éternité. Ils ne possèdent plus le temps ; vous non plus. En tout cas, vous ne le sentez pas. Vous ne sentez pas *votre* temps. Cela ne veut pas dire pour autant que vous êtes immortel. »

Gogol répond à cette lettre trouvée dans les archives de Bélinski ; ni les Russes ni les Soviétiques n'ont osé la publier. Furieux, il la renvoie à l'expéditeur, après l'avoir lue deux fois de suite ; et l'expéditeur, alias Bélinski, la range tranquillement dans ses archives d'où l'on peut la sortir, à condition de satisfaire à une liste de demandes et d'injonctions dressée par l'establishment (établissement). Bref, voici la réponse de Gogol conservée dans les archives de Bélinski. D'ailleurs, une copie de cette lettre s'est frayée un chemin jusqu'aux archives de Pouchkine.

Et moi, cher Monsieur, j'approuve les héroïnes de Pouchkine. Elles sont sincères et font hommage à leur devoir qu'on doit écrire avec un D majuscule. N'oublions pas que la jeune femme dont il est question dans l'œuvre intitulée *Doubrovski* prononce les paroles que vous citez en présence de son mari avec qui elle vivra jusqu'à la fin de ses jours. Je parle des jours de son mari, naturellement : il est beaucoup plus âgé qu'elle et il serait dommage de la voir mourir avant lui, mourir de chagrin ou d'une tuberculose. Elle sait qu'il ne lui pardonnera jamais sa franchise, et pourtant elle dit ce qu'elle doit dire. C'est à cause d'elle que Doubrovski est blessé à mort : le mari tire à bout portant. Peu importe : la vérité compte plus pour elle que la vie de son bien-aimé. Et la vérité qu'elle rend publique est également plus importante que sa propre

vie, comme nous venons de le voir. Son mari la punira – je n'en doute pas un seul instant. À l'instar de tous les vieux maris, il est rancunier et le but de sa vie sera la vengeance et la torture qu'il infligera tous les jours à sa pauvre femme.

Quant à moi, vous continuez à me faire de la peine. Vous êtes sincère, mais je n'ai que faire de votre sincérité. Il faut savoir se retenir et vous ne vous retenez pas. Vous dites tout ce qui vous passe par la tête. Dommage, dommage. Adieu, cher Monsieur. Espérons que vous êtes immortel, malgré votre tuberculose.

La lettre de Bélinski retentit dans toutes les Russies, qu'il s'agisse de la Russie tsariste ou de l'Union Soviétique. Mais aujourd'hui, les Russes pensent que Gogol avait raison. Ils en ont assez de Tchitchikov et de ses semblables. Ce dont ils ont besoin se limite aux conseils pratiques : ils veulent « lire utile », en d'autres termes. À quoi bon perdre son temps avec des filous et des escrocs ? Il y en a assez autour de soi ; il suffit de lever les yeux et de tourner la tête. On voit tout de suite un Khléstakov ou un Tchitchikov ou les deux ensemble. Ils se promènent le long de la perspective Nevski et personne ne dit rien, car il n'y a rien à dire. Rien de plus naturel qu'assister à une telle promenade. Vous ouvrez un livre sur Gogol et vous y retrouvez tous ses héros. Ils se tiennent ensemble dans le livre et dans la vie. Qui se ressemble s'assemble. Est-ce une idée reçue ou un lieu commun ?

Bélinski continue à tonner dans son cratère : « Prédicateur du knout, apôtre de l'ignorance, champion de l'obscurantisme, panégyriste des mœurs tartares, que faites-vous ? Regardez à vos pieds. Vous vous tenez debout au bord d'un abîme... Comment vous, l'auteur du *Révizor* et des *Âmes mortes*, avez-vous pu entonner un hymne à la gloire de l'infâme clergé russe, et le placer bien plus haut que le clergé catholique ?... Je me rappelle encore que, dans votre livre, vous présentez comme une grande et inattaquable vérité l'idée que l'instruction n'est pas nécessaire au peuple et que même elle lui est nuisible... Que votre Dieu byzantin vous pardonne cette pensée byzantine ! »

Gogol ne répond plus : il comprend que cela ne sert à rien. Il pourrait dire à Bélinski : « Au lieu de m'écrire, vous feriez mieux d'aller chez vous, dans votre propriété, pour parler à vos paysans. Il ne faut pas leur faire lire Dante : cela ne servirait à rien. Vous pourriez leur décrire les tortures de l'enfer sans recourir à la langue italienne et à son fondateur. Vous pourriez leur dire : 'Voici l'enfer. C'est là que vous irez si vous ne travaillez pas. Il est vrai que je peux vous donner du pain, si bien que vous ne devez pas gagner votre pain à la sueur de votre front. Mais votre front et sa sueur sont néanmoins nécessaires. Dieu vous a créés pour travailler, non pour que vous vous prélassiez sur votre poêle que nous autres, les Russes, appelons '*petchka*'. Je me rends bien compte que vous vous sentez bien sur votre poêle russe : il est relativement grand et chaud. Vous y dormez bien – mieux que dans vos lits qui sont étroits et froids. Mais ce n'est pas une raison pour le faire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pourtant vous êtes sûrs et certains que cette raison suffit à justifier votre comportement, votre mode de vie. Pourquoi en êtes-vous si sûrs ? Vous ne savez pas ce que signifie l'expression que Leibniz utilise dans ses livres ? Il parle de 'raison suffisante', mais vous n'en savez rien . Vous ne

connaissez pas Leibniz. Bélinski veut que vous lisiez ses œuvres – comme si vous alliez quitter votre poêle après cette lecture instructive. Quelle hérésie ! Bélinski pense qu’au lieu de Leibniz j’ai recours au knout. Non. Lisez la lettre que j’ai incluse dans ma correspondance que tout le monde démolit cruellement et peut-être irrévocablement. Pardon, j’ai oublié que vous êtes analphabètes. Tant pis. D’ailleurs cela n’a pas d’importance : Bélinski l’a lu et il n’a rien compris. »

Voici la lettre en question :

Réunis tes paysans et explique-leur qui tu es et qui ils sont. Que si tu es leur propriétaire, et placé au-dessus d’eux, ce n’est pas parce que tu avais envie de commander et de devenir un propriétaire, mais parce que tu es propriétaire, que tu es né propriétaire, que Dieu te demanderait des comptes si tu troquais cette condition pour une autre, car tout homme doit servir Dieu à sa place et non à la place d’autrui, de même qu’eux, nés sous le pouvoir d’un maître, doivent se soumettre à ce pouvoir... Ensuite dis-leur que, si tu les fais travailler et peiner, ce n’est nullement que tu aies besoin d’argent pour tes plaisirs – et, en guise de preuve, brûle sur-le-champ, en leur présence, des billets de banque, pour qu’ils voient bien que l’argent ne t’est rien –, mais que, si tu les fais peiner, c’est que Dieu lui-même a voulu que l’homme gagnât son pain par le travail et à la sueur de son front. D’ailleurs Hegel dit exactement la même chose ; lui et moi, nous répétons les paroles de Dieu.

Les milliardaires russes lisent cette lettre et disent à leurs semblables, aux pauvres qui les entourent : « Vous voyez ce qui se passe dans cette lettre ? Non, vous ne voyez rien parce que vous ne lisez pas cette œuvre de Gogol. On vous a dit que, sur le plan artistique et esthétique, elle est bien inférieure au *Révizor*, sans parler des *Âmes mortes*. Vous croyez donc que nous sommes les héritiers de la tradition à laquelle appartiennent Khléstakov et Tchitchikov. Autrement dit, nous sommes des escrocs et l’argent que nous plaçons à l’étranger est le fruit de nos manigances, de nos crimes. Vous parlez même des ‘fleurs du mal’, comme si vous aviez lu Baudelaire. Nos semblables, nos frères, pourquoi débitez-vous des mensonges au sujet de notre pétrole, de notre gaz, de notre aluminium ? Vous dites qu’ils appartiennent à notre pays, à la Russie. Par conséquent, que nous sommes des voleurs. Voulez-vous voir notre front et sa sueur ? Lisez cette lettre de Gogol. Notre grand écrivain, notre fierté nationale, vous parle de notre Dieu commun qui distribue les richesses comme bon Lui semble. Il Lui semble que nous méritons ces milliards plus que vous, nos chers semblables et frères. D’ailleurs, nous n’avons que faire de cet argent. Nous amassons notre fortune pour nos enfants, pour nos petits-enfants. N’aimez-vous pas les enfants ? Supposons que vous préféreriez les petits-enfants aux enfants tout court. Libre à vous d’aimer ce que vous voulez, mais n’oubliez pas que, sans nos enfants, il n’y aura aucun petit enfant sur cette terre. Étant donné ce que nous venons de dire, nous ne brûlerons des billets de banque ni en votre présence ni en Suisse. Si la vie vous fait peiner, c’est que Dieu lui-

même a voulu que l'homme gagne son pain par le travail et à la sueur de son front. Bon travail et bonne chance ! »

Il est vrai que Gogol ne préconise ni la lecture ni l'enseignement ; on se demande même s'il n'étend pas cette idée au-delà de la paysannerie russe, s'il n'en recouvre pas la terre entière. Il serait agréable de dormir sous une telle couverture : les mystiques et saint Paul en savaient quelque chose. Non, Gogol dit très exactement ceci : « Il est absurde d'apprendre à un paysan à lire et à écrire pour lui donner la possibilité de lire les feuilles de chou que les philanthropes européens publient pour le peuple ! » Il y fait allusion dans une lettre adressée à Aksakov. (On parle toujours de la lecture et de l'enseignement.) Il effleure le problème en parlant de l'*Émile* de Rousseau :

Si vous vous imaginez que je vais céder, vous vous faites des illusions. Bélinski prétend que je veux détruire les bibliothèques et brûler les universités. Lui, il pense qu'il faut brûler les maisons des propriétaires terriens. Laissons tout cela, sinon nous n'arriverons jamais à rien. Il ne faut pas qu'à cause de ces querelles notre cerveau brûle et nous laisse en guise de conclusion un monceau de cendres. Avez-vous lu l'*Émile* de Rousseau ? Bélinski en parle dans sa lettre. Je ne sais pas s'il a lu *Emile* ou non. Je suis presque sûr que non. S'il l'avait lu attentivement, il n'aurait pas écrit toutes les bêtises qu'on lit dans sa lettre. Savez-vous ce qu'il préconise ? Je parle de Rousseau à présent. D'ailleurs, je n'ai pas envie de parler de Bélinski.

Écoutez attentivement ! « La lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner. À peine à douze ans Émile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Mais il faut bien au moins, dira-t-on, qu'il sache lire. J'en conviens : il faut qu'il sache lire quand la lecture lui est utile ; jusqu'alors elle n'est bonne qu'à l'ennuyer. » Cela veut dire qu'Émile apprendra à lire à l'âge de douze ans. Et il ne lira rien du tout avant son douzième anniversaire, même pas « lait » ou « café ». On lui donnera tout ce qu'il faut ; on lui apportera tout cela au lit, à condition qu'il ne lise rien.

Écoutez encore cela : « Écoutez un petit bonhomme qu'on vient d'endocliner ; laissez-le jaser, questionner, extravaguer à son aise et vous allez être surpris du tour étrange qu'ont pris vos raisonnements dans son esprit : il confond tout, il renverse tout, il vous impatiente, il vous désole quelquefois par des objections imprévues ; il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire ; et que peut-il penser de ce silence de la part d'un homme qui aime tant à parler ? Si jamais il remporte cet avantage, et qu'il s'en aperçoive, adieu l'éducation ; tout est fini dès ce moment, il ne cherche plus à s'instruire, il cherche à vous réfuter. »

Vous pensez que cela n'a rien à voir avec la Russie et sa paysannerie. Détrompez-vous ! Nos paysans sont des enfants. D'ailleurs, nous aussi, nous sommes des enfants et c'est notre grande qualité. Qu'on ne nous dise pas que nous sommes arriérés, que les Russes traînent à quelque distance du reste de l'humanité. On nous dit tout cela et on ajoute que nous ne savons rien et qu'il n'y pas de savants parmi nous. « Nous avons Lavoisier. Et vous ? » C'est ce que nous

entendons. Et alors ? Sommes-nous diminués à cause de ces balivernes ? Sommes-nous les lilliputiens qui grouillent aux pieds des Gulliver ? Tchaadaev le pense sans doute. Il faut que je lui écrive une lettre. Il faut que je stigmatise son enseignement que nos paysans ne doivent surtout pas connaître. Sinon ils se diront qu'ils sont des moins que rien. Et les moins que rien ne travaillent pas – nous le savons tous. Il n'y a que des 'plus que rien' qui travaillent. Ne corrigez pas mon russe. Ne me reprochez pas l'emploi fréquent de néologismes. Il y a des critiques qui continuent à affirmer que je ne connais pas la langue russe. On me dit que je dois écrire en ukrainien, puisque c'est ma langue maternelle. À ce train-là, bientôt j'écirai en français pour être lu dans le monde civilisé.

Donc, nos paysans sont des enfants. Nous aussi. Selon Rousseau, nous confondons tout, nous renversons tout. Après une lecture de Bélinski, je le crois aussi. Il m'impatiente, il me désole quelquefois par des objections imprévues ; il me réduit à me taire. (Nos analyses concordent, n'est-ce pas ? Relisez le texte de Rousseau et vous comprendrez de quoi je parle.) Ne vous inquiétez pas : je le ferai taire, comme dit Rousseau. Parce que si jamais il (Bélinski) remporte cette partie d'échecs, et qu'il s'en aperçoive, adieu ma carrière littéraire ! Adieu ma gloire, en d'autres termes. Adieu mon immortalité, mon éternité !

Restons avec Rousseau un petit moment. Il parle de l'immortalité. Il dit qu'il ne faut surtout pas la souhaiter, en rêver, etc. Pourquoi ? Parce que notre vie est misérable et la seule chose qui nous aide à vivre, à supporter tous nos épreuves est la certitude de la mort. Nous n'y échappons pas, même si nos œuvres sont immortelles. Passons. Occupons-nous plutôt de nos enfants ou de nos paysans, ce qui revient au même. Ou de nous-mêmes, tant qu'à faire. C'est plus important que la mort, car la vie est la chose la plus importante dans ce monde. Même dans l'au-delà. Les bienheureux vivent et prospèrent, n'est-ce pas ?

Je suis un enfant, mais personne ne s'occupe de moi, comme si j'étais un adulte. Je dis à tous ces gens, à tous ces Russes : « Vous aussi, vous êtes des enfants. » « Non, nous sommes majeurs et vaccinés », disent-ils. Que peut-on faire en pareil cas ? D'accord, faites ce que vous voulez ; soyez un adulte ou une âme morte. Peu m'importe. Moi, je suis un enfant. Quel âge avez-vous ? demandez-vous. Et bien, je n'en sais rien. Tout ce que je sais se concentre sur mon enfance. Rousseau dit à ce sujet : « A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus faible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection, qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce et un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa faiblesse et s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin commander à tout ce qui l'entoure et prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ? »

C'est pour cela que je suis choqué quand je lis et relis la lettre de Bélinski qui commande à tout ce qui l'entoure et prend impudemment le ton de maître – surtout quand il me parle, à moi. Il me

dit ce que je dois faire, et si je désobéis, il est capable de me mordre. C'est ainsi, paraît-il, que les enfants punissent leurs bienfaiteurs. À mon avis, ils ne savent pas manier les revolvers. En tout cas, Bélinski ne le sait pas – j'en suis sûr. Il ne sait manier que sa plume, et encore ! Écrirait-il de telles bêtises, s'il savait vraiment manier sa plume ?

Cet enfant impudent ne me laisse pas tranquille. Savez-vous ce qu'il m'a écrit récemment ? Même à l'étranger je reçois ses lettres. À Rome, par exemple. Figurez-vous que ses lettres parviennent à Rome, comme si elles étaient dignes de la Ville éternelle ; comme s'il leur était permis de salir impunément les boîtes aux lettres dont les habitants éternels se servent en toute innocence. Voici encore une ignominie : « A travers les exposés en apparence nonchalantes de votre ouvrage, transparaît une conviction délibérée, et les hymnes au pouvoir arrangent fort bien la situation terrestre du pieux auteur. Voilà pourquoi le bruit s'est répandu à Saint-Petersbourg que vous aviez écrit ce livre dans l'espoir d'être nommé précepteur de l'héritier du trône. » Ce n'est pas tout au sujet de l'héritier du trône que je n'ai jamais vu, je vous assure. Dans une lettre confidentielle – je me demande si elle est vraiment confidentielle – il dit que je suis amoureux de cet héritier que je ne connais pas. Je n'ai même pas vu ses photos. Il doit me confondre avec Tchaïkovski qu'on a poussé au suicide. Est-ce ce qu'il veut ? que je me suicide ?

D'après lui, le bruit ne cesse de se répandre dans notre capitale lointaine. Faut-il vous demander qui repend ce bruit ? Ne le savez-vous pas encore malgré tout ce que je vous ai dit jusqu'ici ? Rien d'étonnant que je sois malade. D'ailleurs, on a l'audace de me comparer au malade imaginaire de Molière. On me conseille même de lire la pièce. Je l'ai lue, figurez-vous, et je peux affirmer en toute honnêteté qu'aucun trait physique ou psychologique de ce soi-disant malade ne correspond à mes traits physiques et psychologiques. Savez-vous ce que je réponds à ces insolents ? « Merci de votre conseil. Je suis en train de relire *Le médecin malgré lui*. » Je dois me *soigner* moi-même, puisque personne d'autre ne s'en charge. »

Pour une fois, Gogol n'extrapole pas. Ses amis – il en avait encore, malgré la publication de sa malheureuse correspondance – avaient recours à ce verbe pour adoucir les effets des mystifications auxquelles Gogol s'était adonné toute sa vie. Ils ne voulaient pas dire carrément que leur ami mentait : cela n'aurait pas été gentil. Et ses amis étaient gentils, ou plutôt, à toute épreuve. En effet, ceux qui étaient capables de supporter Gogol, ses lettres et sa mauvaise humeur – sans compter ses interminables plaintes et prières – étaient vraiment gentils, de sorte que ses ennemis disaient parfois : « Quel dommage que nous n'ayons pas des amis comme ça. »

Quoi qu'il en soit, pour une fois Gogol a l'air de dire la vérité. En tout cas, on tombe sur les extraits de la pièce de Molière dans ses archives qui ne sont pas accessibles à tout le monde : il faut appartenir au club des amis de Gogol pour y accéder. Ces archives contiennent donc quelques extraits du *Médecin malgré lui* de la main de Gogol. Gogol n'écrivait rien sans raison. Soit il voulait devenir immortel, soit il voulait plaire à quelqu'un, pas nécessairement au tsar, contrairement à ce que Bélinski

prétend dans sa lettre retentissante. S'il s'était donné la peine de copier Molière, c'est qu'il en avait mille et une raisons. Une de ces raisons se rapportait sans doute à ses nombreuses maladies qu'il était obligé de guérir lui-même, faute de mieux – faute de médecin professionnel.

Le premier extrait annonce la couleur :

« Que diable est-ce ci, messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

- Quoi ? vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

- Non, la peste m'étouffe. (*Là ils recommencent de le battre.*) Ah ! Ah ! Eh bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer. »

Gogol raisonne ainsi : « Puisque je n'ai pas de médecin traitant, il faut que j'en devienne un moi-même. Sinon je mourrai avant de terminer *Les Âmes mortes*, avant d'indiquer la voie juste à mes compatriotes. Rousseau dit d'ailleurs que les médecins et leurs médicaments nous détruisent, au lieu de nous guérir. Mais je ne suis pas un médecin professionnel ; par conséquent, je ne peux détruire personne, d'autant que je ne le veux pas. Et il ne faut pas oublier qu'il s'agit de ma propre personne. Je ne suis pas stupide au point de vouloir me nuire à moi-même. Par parenthèse, je ne suis pas stupide du tout. »

Il y a d'autres extraits de cette pièce où Molière parle d'un homme qui ne veut pas devenir médecin. Quand on questionne des enfants à propos de leur avenir, ils répondent inmanquablement : « Banquier, milliardaire, acteur. » Il y a quarante ans environ, ils voulaient devenir pompiers, astronautes, et même la médecine n'était pas exclue de leur liste. Ils disaient qu'ils voulaient soigner des gens qui avaient « un petit bobo » ; et « un grand bobo ». Ils savaient déjà ce que « bobo » voulait dire – au premier sens du terme ! – et ils se rendaient compte que c'était une sensation désagréable. À présent ils pensent qu'il y a trop de sang dans les hôpitaux et que même les dentistes ne gagnent pas beaucoup d'argent en comparaison des P. D. G. Autant devenir un P. D. G. pour n'être confronté au sang que dans les restaurants où l'on dit « saignant » ou « rosé ». D'une manière générale, il faut éviter les choses désagréables.

Bref, Gogol ne veut pas devenir médecin ; de toute façon, il est trop tard. D'ailleurs, il doit poursuivre les travaux dans le domaine des âmes qui ne sont pas mortes, malgré les apparences. Pourquoi parle-t-il des âmes mortes ? se demande-t-on. Le sujet n'est pas mauvais, d'autant que c'est Pouchkine qui l'a suggéré. Il y a d'autres sujets de par le monde, mais Gogol choisi ce sujet-là parce qu'il aime la mort, à condition qu'elle ne se rapporte pas à son propre corps. Les gens le maltraitent et il devient misanthrope. Chaque homme – et chaque femme, comme on dit à présent – devient quelqu'un ou quelque chose. Et cette chose ne coïncide pas toujours avec ce « soi-même » proverbial dont Pindare et Aristote parlent dans leurs œuvres. On ne sait pas ce que Gogol était au départ, à

l'origine ; mais à la fin de sa vie il se présente comme un misanthrope. Il n'a pas le choix, d'ailleurs : soit il se soumet au jugement de ses ex-amis, ce qui signifie sa propre mort comme écrivain, soit il anéantit l'humanité pour converser avec les anges qui le comprennent sans doute. Comment ne pas comprendre celui qui parle sans arrêt de Dieu en se penchant sur *L'Imitation de Jésus-Christ* ?

C'est le résultat qui compte, pas les intentions dont les Français parlent quand ils ne veulent pas se ruiner pour acheter un cadeau à un ami ou un collègue qui fête son anniversaire. « Je voulais vous acheter une Bentley, mais je n'avais pas le temps. Trop de travail, vous savez ! » C'est l'intention qui compte et l'ami sourit, comme s'il avait deux Bentley à sa disposition. Et pourtant le résultat est nul. Quant à Gogol, le résultat n'est pas tout à fait nul, même si l'on prend en considération la deuxième partie de son poème immortel : il en reste quelques extraits. Mais l'humanité existe toujours, malgré sa haine – ou sa misanthropie. Il a beau citer *Le Misanthrope* – rien n'en sort. Les gens continuent à le battre.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande,
 Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :
 Tous les hommes me sont à tel point odieux
 Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

De quel signe s'agit-il ? Ceux qui ne connaissent pas Molière par cœur se perdent en conjonctures. Ils se disent qu'on raye le protagoniste de la liste des sages. Mais est-ce bien suffisant ? Peut-on parler d'un signe si l'on vous dit simplement que vous n'êtes pas un sage ? Non, d'autant qu'on tourne en ridicule celui ou celle qui exige trop de ses semblables. Les misanthropes veulent que le monde soit parfait ; il ne l'est pas. Alors, ils deviennent ce qu'ils sont : des misanthropes.

Vous pouvez en devenir un après une lecture de Platon, de Dante ou de Pouchkine. Vous vous dites : « L'humanité d'aujourd'hui ne vaut rien », et vous avez raison. En comparaison de ces génies, personne ne vaut grand-chose de nos jours. Les hommes deviennent des choses, au lieu d'écrire *Eugène Onéguine* ou un autre chef d'œuvre de cette envergure. Le progrès « choisifie » le monde, comme disent les philosophes qui aiment les néologismes, surtout s'ils sont assez laids. Nous sommes des automates qui font ce qu'il faut faire pour ne pas mourir de faim. Non, cela ne suffit pas. Vous avez votre carte vitale, votre pension ; l'état providence ne vous laisse pas mourir de faim. Mais vous voulez devenir très riche, avoir des milliards sur votre compte à Singapour. Alors, l'État intervient et vous dit « non ». Vous ne mourez pas de faim – c'est ce qu'il faut prouver. Cela prouve que l'État ne vous laisse pas tomber. Mais vous tombez bien bas si vous pensez à l'argent, au lieu de lire Montaigne. L'État providence ne peut admettre cette faute.

Seules les choses peuvent avoir des milliards à leur disposition. Vous n'avez pas une minute à perdre. Votre pétrole ou votre gaz se déplace d'un point à un autre ; il parcourt le globe. Vous dites un chiffre, deux chiffres, plusieurs chiffres pendant que Montaigne disparaît au-delà de l'horizon. Vous

ne le remarquez même pas ; vous n'avez aucune envie de le rattraper. Vous êtes une chose et les choses ne rattrapent rien. Ce sont elles qu'on rattrape, attrape, dépose dans une poubelle, sort de la poubelle pour l'y remettre une fois encore. Le monde est une poubelle. Comment en sortir ?

Gogol veut en sortir, mais on le bat en disant qu'il écrit n'importe quoi. « On me bat, on me bat. Pourquoi ? » écrit-il. Et Bélinski enfonce le clou en mettant les points sur les i : « Peut-on s'étonner dès lors que votre recueil vous ait déconsidéré aux yeux du public et comme écrivain et, plus encore, comme homme ?... C'est uniquement dans la littérature, en dépit d'une censure tartare, qu'on trouve encore chez nous de la vie et un mouvement en avant... Le public voit dans les écrivains russes ses seuls guides, ses seuls défenseurs, ses seuls sauveurs en face de l'autocratie et de l'orthodoxie russes. Voilà pourquoi il est toujours prêt à pardonner à un auteur un mauvais livre, mais il ne lui pardonnera jamais un livre pernicieux... »

« Comment ça ? s'écrit Gogol, mais personne n'entend son cri. Vous nous permettez d'écrire de mauvais livres ? Alors, les idées comptent plus pour vous que le style ? Une œuvre d'art n'existe pas sans style. Quelqu'un a dit qu'on n'écrivait pas de bons livres avec des bonnes intentions. Cette personne a raison. Je me souscris entièrement à cette déclaration des droits de l'écrivain. Chaque écrivain a ses droits : il peut écrire ce qu'il veut écrire. Seul Dieu est autorisé à lui dicter ses ouvrages. Mais chaque écrivain a un devoir absolu d'écrire des chefs d'œuvres pour empêcher le monde de s'enfoncer dans la fange. Seul le style est en mesure de retenir les gens, d'arrêter le mouvement qui les guide vers la décadence et le gouffre dont les poètes parlent assez souvent, en disant qu'il ne faut jamais s'en approcher. »

Il est étrange d'entendre ces paroles de la bouche de Gogol. N'est-il pas clair que le style n'opère aucun changement au sein de la société, sans parler du monde entier ? Lénine vocifère – sans style ni rime ni raison – et le monde change. Cette vocifération est pernicieuse, mais Bélinski l'ignore – et pas seulement parce qu'il est mort avant la naissance de Lénine. « Le public voit dans les écrivains russes ses seuls guides, ses seuls défenseurs, ses seuls sauveurs en face de l'autocratie et de l'orthodoxie russes. » A ce stade de son développement littéraire, Gogol se rend compte que son poème atténue la réalité ; les gens rient au lieu d'expliquer aux paysans leur place dans la structure hiérarchique. Il est par conséquent d'accord avec Pierre Bourdieu quand il écrit : « ... la dénégation qu'opère l'expression littéraire est ce qui permet la manifestation limitée d'une vérité qui, dite autrement, serait insupportable. » « C'est ça, se dit Gogol. Limitée, limitée. Bélinski pense qu'une œuvre littéraire qui lui plaît est plus réelle que la réalité. En réalité, tout chef-d'œuvre digne de ce nom appartient au monde fantastique et fantasque, plein des frasques auxquelles s'adonnent les personnages. Pour bâtir la Russie de demain, notre paradis sur terre, il faut pourtant renier la vraie littérature. Il faut être réaliste. Mes œuvres précédentes sont réalistes – dans une certaine mesure. Maintenant, je suis réaliste à cent pour cent. (Tolstoï a suivi le même chemin, cela va sans dire.) Ma vérité est insupportable et ils ne la supportent pas. Ils me battent sur tous les plans, à plate couture. »

On se demande comment Gogol arrive à supporter cette tension surhumaine. On le bat moralement, psychologiquement, et rien n'est plus pernicieux, plus cruel qu'une torture mentale. Tout le monde le sait et tout le monde dit ceci : « Si vous voulez me battre, prenez un knout. Ne me battez surtout pas par l'intermédiaire de vos paroles et vos yeux courroucés. N'oubliez pas que je suis un paquet de nerfs. »

Gogol tient le coup et il s'en étonne lui-même. « Comment la tête ne me tourne-t-elle pas, comment ne suis-je pas encore devenu fou dans ce tumulte insensé ? Je ne puis le comprendre, écrit-il à Aksakov. Si vous vous mettiez à ma place, vous verriez que je suis plus malheureux que tous ceux que j'ai offensés... Il est pénible de se trouver dans cet ouragan de malentendus. Je vois qu'il va falloir que je renonce pour longtemps à la plume et que je m'éloigne de tout. »

Comme d'habitude, Aksakov ne répond pas. Gogol lui écrit pour demander s'il a lu *Émile* de Rousseau. Aksakov garde le silence. Gogol lui dit que la tête ne lui tourne pas encore. Aksakov s'en étonne : il sait que n'importe quelle tête tournerait en tous sens, si on la soumettait à un tel traitement. Mais une fois de plus il ne dit rien, n'écrit rien. Quand on dit que quelqu'un tombe malade, on veut dire que tout d'un coup il se passe quelque chose qui détériore sensiblement la santé de ce quelqu'un. Gogol continue à tomber ; on ne dit toujours pas qu'il est très malade, qu'il s'agit d'une maladie mortelle. Il continue à tomber et au fond de sa chute une maladie mortelle l'attend avec impatience. Elle s'impatiente parfois et Gogol a une crise. On ne le dit pas non plus. On dit qu'il est devenu fou. On lit sa lettre à Aksakov et on dit : « Il ment, comme d'habitude. Il dit qu'il n'est pas encore fou. Mais si, mais si. Il est fou à lier. Quant à son corps, il est comme le Pont Neuf. Il faut qu'il lise *Le Malade imaginaire*. »

Il est vrai qu'ont traité Gogol par-dessus la jambe. On ne reconnaît pas sa maladie. On dit qu'il est fou, que seul un fou est capable de brûler la deuxième partie des *Âmes mortes*. On propose même un test. On demande à un non-initié : « Comment distinguer un fou d'un être normal ?

- Si l'être normal se prend pour Napoléon, il n'est pas normal.
- Non, vous avez perdu la devinette. Vous donnez à un être humain la deuxième partie des *Âmes mortes*.
- Mais cette partie n'existe pas.
- Si, il y a quelques passages. Vous vous mettez à observer cet être humain. Vous le suivez de très près. Ne le lâchez pas d'une semelle, surtout s'il s'approche d'un feu. S'il le fait, ne le retenez pas : nous avons publié la deuxième partie à un million d'exemplaires. S'il brûle un de ces exemplaires, il est fou. Vous pouvez le lier. »

D'accord, Gogol est fou. Mais son corps est malade, lui aussi. On se concentre outre mesure sur son cerveau sans faire attention au corps qui se meurt à petit feu. On reconnaît un génie après sa mort – au XIXe siècle tout le monde répétait cette phrase. À présent on ne le fait plus : si vous n'êtes pas reconnu, si l'on ne vous connaît pas, vous n'êtes pas un génie. Vous n'êtes même pas un être humain. D'accord, tous les autres, tous les juges de l'humanité sont des légumes, mais ils sont plus ou moins

libres. Ils se meuvent librement ; ils passent leurs vacances aux Seychelles, tandis que vous restez dans votre coin. Et si un jour on vous y trouve, on vous ramasse et on vous dépose ailleurs, dans un autre coin. Ainsi vous voyagez d'un coin à un autre sans pouvoir vous baigner, ni jouir du soleil sur une plage. Il y beaucoup de légumes sur ces plages mythiques, mais on ne vous compte pas parmi ces légumes. On ne vous compte pas du tout. On ne dit même pas que vous êtes un zéro.

Au XXe siècle, on a reconnu enfin la maladie de Gogol. En scrutant son corps qu'on croyait sain et sauf, on a constaté qu'il était plutôt chétif, ce qui ne veut rien dire, d'ailleurs : vous pouvez être chétif toute votre vie. La mère de Gogol, Marie Ivanovna, était chétive, elle aussi – c'était dans ses gènes –, mais le jour de sa mort elle avait soixante-dix-sept ans. Non, le corps de Gogol n'était pas uniquement chétif : il était plus que cela ou moins que cela. En tout cas, voici ce que Troyat écrit à ce sujet : « Pour expliquer la mort de Nicolas Gogol, les médecins parlèrent de catarrhe de l'intestin, de typhus, de gastro-entérite... En vérité, il avait toujours été un névropathe. Son jeûne, compliqué d'anémie, l'avait conduit au dernier degré de la résistance physique. Selon le Dr Bajenov, 'il aurait fallu lui prescrire un traitement exactement opposé à celui qu'on lui avait appliqué, autrement dit le nourrir de force, et, au lieu de le saigner, lui faire des injections hypodermiques de solution salée'. »

Quand on dit : « Il est névropathe », on ne dit rien du tout. Si l'on ajoute à ce diagnostic un catarrhe de l'intestin et surtout un typhus, cela devient sérieux. Si l'on dit : « Il doit consulter un psychanalyste », on ne dit rien non plus, car rien ne prouve que les psychanalystes soient utiles. Rien ne dit qu'ils puissent rendre santé à vos nerfs. En tout cas, Karl Popper dit que personne ne peut invalider ou réfuter les théories de Marx et de Freud. Et si vous ne pouvez réfuter une vérité, ce n'est pas une vérité. Autrement dit, vous avez affaire à un mensonge. Cela nous rappelle une autre affirmation que l'on attribue à Nietzsche : « Ce qui peut être démontré ne vaut rien du tout. » Autrement dit, seule la vérité d'un artiste vaut quelque chose ; la vérité de Gogol, par exemple. Où est sa vérité ? au milieu de ses mensonges ? au bout de sa maladie ?

On la reconnaît d'autant plus à présent, qu'on fait un très grand cas des nerfs au XXe siècle. On en parle sans arrêt ; on court vers les cabinets des psychanalystes, en faisant fi des théories de Popper. Certes, on parle beaucoup plus de la folie de Gogol, mais on n'en parle pas assez, si étrange que cela paraisse. En tout cas, cette folie n'est pas comparable à celle de Van Gogh, cela va sans dire. Quand on dit « Van Gogh », on ajoute immédiatement « folie » ; tandis que Gogol est plutôt associé au feu où la deuxième partie des *Âmes mortes* continue de brûler. Nabokov n'attribue pas la destruction de la deuxième partie à la folie, à une crise sans précédent. Il dit que c'était un exploit artistique – digne du génie de Gogol. Cet exploit était presque à la hauteur de l'exploit qu'on connaît sous le nom de *Révizor* ou la première partie des *Âmes mortes*. Il est vrai que n'importe quel néophyte risquerait de comprendre cette affirmation de travers. Supposons qu'il prenne une pile de dossiers, courre vers la cheminée la plus proche et brûle cette pile. « Je suis aussi génial que Gogol, dit-il.

- Non, non, disons-nous. Ces dossiers étaient sans valeur. On les aurait brûlés tôt ou tard – sans ton intervention. On n'a pas besoin de toi pour recycler le papier.

- Mais la deuxième partie des *Âmes mortes* n'avait aucune valeur non plus. Nabokov le dit, en tout cas, et il sait de quoi il parle : il est russe, après tout. Il a lu Gogol dans l'original. »

Dans le livre consacré à la souffrance et aux génies, Fernand Destaing parle de tout le monde, sauf de Gogol, comme si celui-ci n'avait jamais souffert d'aucune maladie. « Si vous ne souffrez pas, vous n'êtes pas génial parce que Van Gogh a souffert. » Et si un génie – Rimbaud, par exemple – était légèrement malade, il faudrait lui inventer des souffrances pour prouver son génie, comme s'il en avait besoin, dit Destaing. « Rimbaud, c'est l'exception. Son génie, à l'évidence, ne doit rien à la souffrance. Il explose à l'adolescence et disparaît avec elle, il n'est que le reflet de sa puberté explosive et géniale. C'est un génie à l'âge ingrat, qui écrit des poésies comme d'autres font des mots croisés. Mais sa grille est géniale et ses vers sont immortels. »

Ainsi Rimbaud écrit des poèmes, au lieu de s'adonner aux mots croisés. On lui dit : « Que fais-tu ?

- J'écris des poèmes immortels.
- Rien n'est immortel, mon petit. Marc Aurèle l'a dit et l'a redit.
- Pourtant il est immortel. En tout cas, on se souvient de lui, dit Rimbaud.
- Et alors ? Veux-tu qu'on prononce ton nom dans deux siècles ? De toute façon, il y aura quelqu'un qui portera ton nom. C'est inévitable : ton nom est rare mais pas unique au monde.
- J'écris des poèmes pour qu'on dise que je souffre.
- D'accord. Tu souffres, tu souffres, tu souffres. Et alors ?
- Alors je suis un génie. Cela s'appelle la logique. La poésie est une maladie. Si vous lisez un poème, vous devenez malade. Même si vous n'écrivez rien vous-même. »

Dans son article sur Flaubert, Destaing cite Maxime Du Camp pour étayer sa thèse qui attribue de l'épilepsie à l'auteur de *Salammbô* et de *Bouvard*. Au lieu de faire des mots croisés, Flaubert tombait et se laissait aller, paraît-il. Il n'écumait ni de rage ni de colère ; il écumait tout court. On n'a qu'à observer une chope de bière pour comprendre ce qui se passe au cours d'une crise épileptique. On peut aussi relire *L'Idiot* où l'idiot – alias Prince Mychkine – tombe de la même façon, comme pour rendre hommage à Flaubert.

Mais lisons plutôt le témoignage de Maxime Du Camp : si l'on se met à parler de Dostoïevski, on ne s'arrête jamais. Et il faut s'arrêter de temps en temps, ne serait-ce que pour parler de Gogol.

Bien souvent, impuissant et consterné, j'ai assisté à ces crises qui étaient formidables... Sans motifs appréciables, Gustave levait la tête et devenait très pâle. Il avait senti l'aura, ce souffle mystérieux... son regard était plein d'angoisse... Il disait « j'ai une flamme dans l'œil gauche », puis quelques secondes après, « j'ai une flamme dans l'œil droit et tout me semble couleur d'or ». Cet état singulier se prolongeait parfois pendant plusieurs minutes. À ce moment, cela était visible, il comptait encore en être quitte pour une alerte. Puis, son visage pâlisait encore plus et prenait une expression désespérée. Rapidement, il marchait, il courait vers son lit, s'y

étendait morne, triste, comme il se serait couché tout vivant dans un cercueil. (Comme Gogol ?) Puis il s'écriait : « Je tiens les guides, voici le roulier, j'entends les grelots. Ah ! Je vois la lanterne de l'auberge. » Alors, il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore dans mon oreille et la convulsion le soulevait. À ce paroxysme où tout son être entraînait en trépidation, succédait invariablement un sommeil profond et une courbature qui duraient pendant plusieurs jours.

On n'a pas besoin de tracer des parallèles entre Flaubert et Gogol, entre leurs œuvres mortelles et immortelles pour apercevoir la parenté entre ces deux génies. Et force est de reconnaître que cette parenté est entièrement due à la maladie qu'on appelle soit épilepsie, soit inspiration. Comme dit Rimbaud, seuls les malades sont en mesure d'écrire un poème. Et n'oublions pas que *Les Âmes mortes* sont un poème. Il y a des gens – des croyants pour la plupart – qui prétendent que chaque âme est un poème, mais leur jugement n'a aucune portée dans le cadre de cette investigation.

On n'a qu'à lire cette lettre de Gagarine pour comprendre de quoi il s'agit. D'ailleurs, cette lettre commence de la même façon – comme le témoignage de Maxime du Camp –, ce qui nous facilite la tâche :

Bien souvent, impuissant et consterné, j'ai assisté à ces crises qui étaient formidables... Sans motifs appréciables, Nicolas baissait la tête comme pour voir ce qui se passait à ses pieds et même plus bas encore – au-dessous du plancher. Il n'avait pas l'intention de choisir une bouteille dans sa cave à vin : il n'en avait pas. Soit dit en passant, Nicolas ne buvait pas d'alcool, à la différence de ses amis et de tous les Russes. « Comment veux-tu comprendre la Russie, si tu ne bois pas ? lui disaient les amis. Bois un petit coup et du coup tu écriras un nouveau chapitre pour enrichir la deuxième partie. N'aie pas peur de cirrhose de foie : une fois n'est pas coutume. » Gogol ne buvait rien ; il n'en avait pas besoin puisque l'inspiration lui venait d'en bas, des tréfonds de l'enfer. Soudain, il disait « j'ai une flamme dans l'œil gauche », et je savais qu'il était déjà au centre de l'enfer où le feu brûle en permanence. D'habitude, il ne parlait pas de son œil droit, mais on n'avait qu'à regarder cet œil enflammé. Il était si enflammé qu'on avait envie de courir à la cuisine pour remplir d'eau un verre ordinaire. De toute façon, Nicolas n'avait chez lui ni verres à vin ni verres à whisky. Oui, c'était un vrai incendie, mais j'avais peur de l'éteindre. J'avais peur des reproches du genre : « Tu m'empêches de travailler. J'étais sur le point d'ajouter un chapitre à la première partie. À présent c'est foutu. » « La première partie est complète et parfaite, lui disais-je. Regarde plutôt vers le haut. » « Non, je dois regarder droit devant moi : je m'occupe du purgatoire à présent. » Mais il continuait à regarder vers le bas. Alors, j'ai compris qu'il le faisait pour lui-même, pas pour son œuvre. Autrement dit, l'enfer l'attirait irrésistiblement. Et le paradis lui était interdit. Plus tard, je me suis rendu

compte que je me trompais. C'était une maladie, tout simplement. Et le nom de cette maladie est Satan ou épilepsie.

Il y avait beaucoup de lettres dans la vie de Gogol. Elles étaient si nombreuses qu'il n'arrivait pas à résister à la tentation d'en mettre une partie dans un livre. Cette tentation se trouve à l'origine du livre qu'on appelle communément *Ma Correspondance avec mes amis*. Au seuil de la mort, Gogol a exprimé le désir de renommer ce livre : *Passages choisis de ma correspondance avec mes ennemis*, mais personne ne l'écoutait. À part les psychanalystes, personne n'écoute les fous. À part les psychanalystes, personne ne tirerait aucun profit d'une telle écoute.

Mais, contrairement à ce qu'on prétend, il y avait des amis parmi les correspondants de Gogol. Un jour il reçoit une lettre écrite par une jeune fille qui appartenait à la noblesse et logeait à l'institut Smolny où, avant la révolution, on enseignait les belles manières et les arts. Cette demoiselle écrit à Gogol en français : dans cet institut, on n'enseignait pas le russe. « Pour quoi faire ? disaient les institutrices lorsqu'on les blâmait de leur manque de patriotisme. Nos *smolianotchki*. À qui pourraient-elles parler en russe ? au cocher ? Elles ont leur propre équipage. À d'autres moujiks ? Où les verraient-elles ? dans leur propriété ? Que voient-elles d'ordinaire à la campagne ? Les arbres, les champs de blé, Tolstoï. »

Cher Monsieur Gogol,

Je suis votre admiratrice. Je prépare une thèse de doctorat, et le thème de cette thèse est Molière. Je n'ai pas envie d'écrire sur Molière, car je pense qu'il vous est inférieur. On ne nous enseigne pas le russe, mais je l'ai appris pour lire vos œuvres dans l'original. Je crois que Tourgueniev les traduit en français. Cela n'a pas d'importance du moment qu'on est en mesure de savourer votre emploi de la langue russe qui, paraît-il, n'est pas votre langue maternelle. Il est d'autant plus étonnant de voir à quel point votre connaissance de notre langue est supérieure à la nôtre.

Passons à Molière. Pour rien au monde je n'écirais une thèse consacrée à ses œuvres, mais on m'y oblige. On me dit que je n'aurai pas mon doctorat, si je choisis un autre sujet. Bien sûr, à chaque fois que la discussion s'engage, je dis : « Non, non. Je veux écrire sur Gogol, sur ses œuvres immortelles. » « Non, me répond-on. Vous écrirez sur Molière. On n'écrit pas sur les écrivains russes dans notre établissement. On vous mettra à la porte, si vous persistez. »

Molière est trop direct à mon goût. Il remplit des cases, si vous voyez ce que je veux dire. Par exemple, il y a une case « misanthrope » ; Molière ne peut laisser cette case tranquille. Il ne remarque même pas que cette case ne correspond à rien de réel, que cette case est abstraite, cérébrale. À l'instar de certains philosophes, il pense sans doute qu'il y a une idée dédiée aux malades imaginaires. Il pense aussi que cette idée doit être matérialisée. Pourquoi ? Parce que les gens ont besoin de voir et d'entendre tout ce qui est abstrait, sinon ils ne comprendront rien à la vie. Êtes-vous d'accord avec lui ? Vous dites dans une de vos lettres : « Au lieu de parler à la

société le langage des raisonnements les plus enflammés, que l'écrivain lui parle le langage des images vivantes ! »

Comme vous le constatez, je connais même vos lettres. Par quelle voie en ai-je fait connaissance ? J'ai des amis qui vous connaissent *personnellement*. Inutile de vous dire que vos amis sont mes amis, et vice versa. Je veux dire par là que vos ennemis sont mes ennemis, et ainsi de suite. Vous écrivez des lettres à vos amis et à vos ennemis. Dès qu'ils en reçoivent une, ils m'écrivent pour m'en avertir. Même vos ennemis me parlent de vos lettres. (Tout le monde en parle, pour tout vous dire.) Et leurs domestiques me les apportent. J'espère que vous ne m'en voulez pas. Mon admiration pour vous me fait franchir toutes sortes de bornes – même les bornes de la bienséance. J'espère que vous ne me dénoncerez pas à mes institutrices.

Oui, vous avez raison : l'écrivain doit créer des images vivantes. Mais Molière crée des images mortes qui n'ont rien à voir avec vos âmes mortes. Celles-ci sont vivantes, comme disent nos critiques littéraires et même le tsar. Le tsar lui-même dit que vos âmes mortes vivent et prospèrent. Moi, je le dis aussi parce que j'aime notre tsar. Si je ne l'aimais pas, on ne me permettrait pas de rester à l'intérieur de notre établissement.

Autrement dit, Molière crée des *types*, et je n'aime pas ce mot. Les types sont morts ; ils n'existent que sur papier. Moi, je suis amoureuse de votre Khléstakov qui n'est pas un type du tout. Il se contredit sans cesse ; il bouge en tous sens. Somme toute, il est romantique. Et un type romantique n'est pas romantique, car c'est un type. Il a l'habitude *to overreach himself*. Comme vous constatez, on nous apprend l'anglais au lieu de nous enseigner notre langue maternelle. Et on nous dit qu'il ne faut pas employer le même mot deux fois en l'espace d'un paragraphe. C'est stupide à mon avis. Cela veut dire que si je dis « on nous apprend », par exemple, je dois dire « on nous enseigne », si j'ai envie de continuer à parler de notre enseignement. À dire vrai, je n'y tiens pas.

Khléstakov dévie constamment du rôle qu'il se propose à jouer. Par exemple, il parle de Pouchkine en disant qu'il est son ami intime. Pourquoi le fait-il ? Personne ne connaît Pouchkine dans la ville où il atterrit. Il épuise les ressources de son imagination en pure perte. Mais son imagination est inépuisable, et c'est cela que j'aime dans vos œuvres. Jamais vous ne bridez votre imagination dans ses élans. Vous lui donnez libre cours, comme on dit. Je compare votre imagination à l'eau qui déborde un vase. Ce vase correspond à un type. Vous dépassez tous les types – comme l'eau, comme le vent. Vous êtes aussi libre que le vent, et tous les jours vous réfutez la thèse selon laquelle, en Russie, personne n'est libre, même pas le vent. C'est comme si on l'enfermait dans un camp de concentration.

Quand une conversation roule sur la Russie, on n'entend que les mots « knout », « oukase », « Goulag ». On oublie même « pirojki » que j'aime beaucoup. Vous dites le contraire. Il suffit de lire votre correspondance. Vous dites « oui » à la Russie. Vous dépassez les types, les idées reçues et même les mots.

Cette correspondante de Gogol ne connaissait pas Danilevski. C'est pour cela qu'elle n'avait pas lu la lettre adressée à sa femme. Comme d'habitude, Gogol en est l'auteur. Nous avons déjà cité le début de cette lettre. Voici la suite :

En outre, si Dieu vous a gratifiée d'un don particulier et si, vous trouvant en société, vous êtes capable d'observer les côtés grotesques ou insipides de votre entourage, vous pourriez créer pour moi des *types*, c'est-à-dire des personnages qui, à eux seuls, représentent toute une catégorie de gens, comme, par exemple, *le Lion de Kiev*, *une Femme incomprise de Province*, *un Fonctionnaire à la mode européenne*, *un Fonctionnaire Vieux-croyant*, etc. Et, si vous avez l'âme charitable et compatissez à vos prochains, décrivez-moi les plaies et les douleurs de votre société. Ce faisant vous accomplirez un geste chrétien, car de tout cela, avec l'aide de Dieu, j'espère tirer une œuvre de bien. Mon poème peut être une chose très nécessaire, très utile, car aucune prédication ne peut agir sur les esprits aussi sûrement qu'une galerie de *portraits vivants*, issus de la même terre et taillés dans la même chair que nous.

On aimerait pouvoir lire une nouvelle dédiée au *Lion de Kiev*.

VII

Quand on parle de Flaubert, le mot « style » n'est pas loin. Il s'éloigne si l'on prête trop attention aux idées qui amènent des révolutions ou un changement quelconque, comme si l'on ne pouvait pas vivre sans changement. On écrit sur des affiches le mot « changement » et les Français se précipitent vers les urnes. Ils votent pour celui qui leur promet un mouvement quelconque. Les gens sont ankylosés et si on leur parle de « changement », ils pensent qu'on les amènera aux Seychelles, sur des plages ensoleillées, loin de l'Europe pluvieuse. Pourtant on ne les emmène nulle part. On les pousse légèrement et leur corps modifie sa position : il est à présent sur le dos, au lieu de se prélasser sur le ventre.

Le mot « style » est quasi omniprésent et c'est pour cela qu'il n'est pas facile de discuter à propos du style. Si vous dites que tel ou tel écrivain n'a pas de style, on vous répond : « C'est son style. Son style est l'absence de style. D'ailleurs, Beckett a dit un jour qu'il écrivait en français, en laissant sa langue maternelle à l'abandon, parce qu'en français on pouvait écrire sans style. Mais cela ne veut pas dire qu'un écrivain qui n'a pas de style sait écrire sans style. Vous répondez à ceux qui admirent n'importe quel écrivain, pourvu qu'il les amuse : 'Il ne s'agit pas d'une absence *délibérée* de style. Il s'agit d'une prose à une seule dimension – plate, autrement dit. Il faut qu'il y ait un style pour qu'on puisse parler de son absence. En ce qui concerne cet écrivain, aucun style n'a jamais été présent.' Comme disent les Russes, 'il ne se couche pas dans le voisinage' ».

Alors on cite Buffon, en disant : « Le style est l'homme même. » Cela veut dire que n'importe quel être humain possède un style inimitable, unique. Pourquoi ? Parce qu'il est unique lui-même. Chaque créature humaine est unique et par conséquent ce n'est pas la peine de parler de style. Même les animaux sont uniques, de sorte qu'on a l'impression que, si on donne une plume à un chat, le lendemain matin, on aura un chef d'œuvre sous les yeux. On peut aussi mettre un ordinateur devant le même chat. Le chat se promène sur le clavier et le propriétaire de l'ordinateur porte le résultat à la maison d'édition la plus proche.

Puis on vous dit que de toute façon votre style est mauvais parce que vous répétez les mots, parce qu'il y a trop de *qui* et de *que* dans vos écrits. On vous rappelle aussi que Flaubert n'aimait pas cela. Et Flaubert est un styliste hors pair – vous même le reconnaissez. Vous pensez peut-être que vous êtes le meilleur écrivain du monde et que tous les autres écrivains ne sont rien à côté de vous. Comment pouvez-vous le savoir ? Êtes-vous souvent à leur côté ? Comment mesurer vos mérites respectifs ? Si un écrivain se mettait à côté de vous, vous pourriez dire : « Il ne m'arrive pas à la cheville. » Et si l'on ne vous croit pas, vous montrez votre cheville ; puis vous regardez l'écrivain en question qui rapetisse à vue d'œil.

On vous dit aussi que la fin de vos phrases n'est jamais fine. Puis on parle des chutes qu'il faut comprendre au sens figuré. Il y a beaucoup de figures dans le domaine du style et l'on vous parle sans cesse de ces figures. On vous parle des cadences et du rythme quaternaire, du rythme ternaire. Il y a deux membres dans le style quaternaire parce que deux et deux font quatre. Vous ne le saviez pas et on vous l'explique. Par la même occasion, vous apprenez la table de multiplication. Et puis on ramène ces deux membres au rythme ternaire avec un membre divisé. Par un certain côté, précise-t-on. Quel est ce côté ? se demande-t-on. Ou plutôt c'est vous qui demandez de quel côté il s'agit : eux, ils savent tout sur le style, les côtés, les tables de multiplication, etc.

On vous donne un exemple : « Le froid de la nuit les faisait s'étreindre davantage ; les soupirs de leurs lèvres leur semblaient plus forts ; leurs yeux qu'ils entrevoyaient à peine leur paraissaient plus grands ; et, au milieu du silence, il y avait des paroles dites tout bas qui tombaient sur leur âme avec une sonorité cristalline et qui s'y répercutaient en vibrations multipliées. » Vous dites que c'est beau. Qu'est-ce qui est beau ? demande-t-on. Les paroles qui tombent sur une âme. Elles tombent avec une sonorité cristalline. Une harmonie à réveiller les morts. Et pour une fois, on ne parle pas de Mozart, Dieu soit loué !

Vous n'avez rien compris, vous dit-on. Ici le rythme est élargi. Les deux *et* du dernier membre sont annoncés par le redoublement du membre central, qu'ils semblent équilibrer. Mais l'équilibrent-ils vraiment ? Qu'est-ce que l'équilibre dans la littérature ? Dans *Le Misanthrope*, on assiste à un dénouement équilibré. Au lieu d'anéantir le héros principal qui boude sans cesse et n'oublie jamais de stigmatiser l'humanité, on le laisse partir. On pourrait lui dire : « Vous êtes abject et ingrat. Ne voyez-vous pas la beauté du monde ? Et les êtres humains ? Ne méritent-ils pas notre approbation, notre admiration sans bornes ? Après tout, ils sont une image mouvante de Notre Seigneur Jésus-Christ. On

imagine mal le Christ bougeant, courant, gagnant les Jeux Olympiques. Il se prélassait donc sur un divan – tout comme Oblomov que Dieu a créé à l'image de Dieu. Néanmoins, nous autres, nous sommes créés pour démontrer les vertus du mouvement. Il faut entonner un hymne à la sagesse de la création. Pourquoi vous taisez-vous ? Ne possédez-vous pas une voix de basse, comme tous les Russes ? On les entend bien dans les églises orthodoxes, tous ces Russes. On aime leurs chants. Pourquoi vous taisez-vous ? »

Au fait, le misanthrope ne se tait pas. Il dit de sa voix de baryton :

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

On le laisse partir, au lieu de le condamner une fois pour toutes. Il nous empêche de jouir de la beauté et de son Créateur qui se reflète dans tout ce que nous sommes, dans tout ce que nous faisons. (A part le mouvement qui est notre apanage.) Et nous le laissons partir sans lui donner une leçon retentissante. Par conséquent, d'un côté il y a ceux qui pensent que la vie est merveilleuse et que le genre humain mérite le respect qu'on lui doit, vu son origine divine. De l'autre côté, il y a notre cher misanthrope qui se retire pour ne pas se réduire à peu de choses : ceux qui ne s'accordent pas avec le monde, se réduisent à une chose, à une miette, à une miette muette. Un bel exemple d'équilibre littéraire.

Tartuffe n'a pas cette chance, hélas. Et il ne s'agit pas uniquement de la littérature. On dit : « Il est un peu tartuffe. » On peut dire aussi : « Il est tartuffe. » Tout court. On ne prononce plus le mot « hypocrite ». On dit « tartuffe » à tout bout de champ. La victime vous répond : « Mais je ne suis pas Tartuffe.

- Si, vous l'êtes.

- D'accord, je suis hypocrite. Mais mon nom est différent. N'ai-je pas le droit de porter mon propre nom ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce que vous êtes tartuffe et rien d'autre.

- Je suis aussi Piotr Ivanovitch Bobtchinski.

- Non, vous êtes tartuffe. À l'occasion, on dira au président François Hollande : 'Voilà, Monsieur le président, dans telle ville vit un certain tartuffe !'

- Je ne veux pas que vous parliez de moi en présence de Hollande.

- Ne voulez-vous pas que votre nom retentisse au palais d'Élysée ?

- Si vous le faites, je n'existerai plus. Cette nullité anéantit tout ce qui bouge en sa présence. Rien ne peut sortir d'un zéro. Même si vous le multipliez afin de peupler la terre, il n'en sortira qu'une série infinie de zéros. »

Si l'on voit la pièce pour la première fois – et parfois on la voit pour la première fois – on peut croire que Tartuffe n'est pas hypocrite. Il fait la cour à la femme de son protecteur et bienfaiteur, mais c'est un homme après tout ; par conséquent, rien d'humain ne lui est étranger. Ce n'est pas une chose qui prie Dieu à longueur de journée. Il a ses faiblesses et il l'avoue humblement. « Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme... » Hélas, on n'apprécie pas sa sincérité, pas vraiment. On oublie que Dieu n'aime pas les mensonges : Il préfère une vérité amère à un mensonge.

Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange ;
 Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
 Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
 Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
 De mon intérieur vous fûtes souveraine ;
 De vos regards divins l'ineffable douceur
 Força la résistance où s'obstinait mon cœur ;
 Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
 Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.

Il y a des auteurs – philosophes, poètes – qui disent qu'on ne peut se fier à ceux dont les paroles s'orientent toujours vers Dieu. Ils ne parlent que de Dieu, comme si la nature n'était pas Son reflet fidèle. En effet, on peut parler d'un arbre – tout le monde sait que Spinoza le pensait – pour toucher la corde la plus sensible du cœur chrétien car Dieu est cet arbre ou cet arbre est Dieu, ce qui revient au même. On n'a pas besoin de préciser que c'est l'Arbre de Dieu, d'autant qu'on fait tout pour éviter les pléonasmes que Rousseau n'aime pas.

En d'autres termes – ou en d'autres mouvements – les vrais croyants ne demeurent pas au ciel trop longtemps ; de temps en temps ils redescendent pour admirer les beautés terrestres. La beauté de la femme à qui Tartuffe déclare son amour en fait partie : c'est Tartuffe lui-même qui le dit. Mais les mystiques qui s'attardent trop au-delà des nuages ne sont pas de vrais mystiques. D'ailleurs, ils ne nous enseignent pas grand-chose. Ce qui nous intéresse par-dessus tout est le mariage du ciel et de la terre. (Le mariage de la carpe et du lapin, comme disent certains.) Ou plutôt leur divorce : on ne sait jamais quels mots prononcer lorsque le ciel est en jeu ; ou plutôt notre vie au ciel.

Prenons Thérèse d'Avila que tout le monde connaît, respecte, admire ou idolâtre. Voilà un bel exemple de foi chrétienne qui ne déborde pas son cadre. Autrement dit, elle ne tombe pas aussi bas que la foi de Tartuffe, si tant est que la foi ait fait partie de son bagage spirituel. Il suffit de lire quelques lignes de ses écrits pour comprendre qu'elle ne tombait jamais, qu'elle ne redescendait pas

sur terre, sauf pour parler à ses sœurs. Elle leur parlait pour leur donner une leçon dont nous profitons ici-bas, malgré la fuite éperdue du temps : même au XXI^e siècle nous analysons ses visions.

On peut considérer l'âme comme un château qui est composé tout entier d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, et qui contient beaucoup d'appartements, ainsi que le ciel qui renferme beaucoup de demeures. De fait, mes sœurs, si nous y songions bien, nous verrions que l'âme du juste n'est pas autre chose qu'un paradis, où Notre-Seigneur, selon qu'Il affirme lui-même, trouve ses délices.

Quelle leçon trouvons-nous dans ce texte ? (Ne tuez surtout pas son auteur.) Il y a un château ou un diamant si gigantesque que dans son for intérieur – il y a d'autres intérieurs dans ce diamant, n'en doutons pas – il y a une multitude d'appartements. Ce château est fabriqué à l'image du ciel où l'on observe un tel phénomène, de sorte que la seule conclusion s'impose tout de suite : ce diamant est le ciel et Dieu Lui-même, sinon tout cela n'a pas de sens. Et cela a une multitude de sens, puisqu'il s'agit d'un écrit appartenant à la plume d'une sainte. Ou il y n'a qu'un seul sens – Dieu, ce qui revient au même. Tout revient au même – à Dieu, en d'autres termes.

Autrement dit, nous n'apprenons rien en lisant ce texte. Nous avons déjà lu les sermons de maître Eckhart qui disait que Dieu donne naissance à son Fils dans notre for intérieur ou dans notre intérieur tout court : tout ce que nous avons à l'intérieur de notre corps n'est autre que Jésus-Christ ; tandis que Tartuffe est plus subtil car il monte et descend et nous enseigne les règles de la lutte entre le bien et le mal, entre le corps et l'esprit, entre la mort et la vie. Sa foi est plus tangible que celle de Thérèse d'Avila et par conséquent nous pouvons la toucher. Et ce qu'on touche s'abandonne à l'âme humaine plus allégrement que les odeurs et même les goûts et les couleurs.

Thérèse d'Avila parle de la multitude d'appartements, lorsqu'elle décrit son château et sa magnificence. On pourrait en conclure qu'un certain nombre de ces appartements se trouvent du côté du péché. On pourrait espérer assister à la lutte entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan ; et cette lutte n'a rien à voir avec celle de l'arène où se promenaient les gladiateurs. Saint Augustin était contre ces luttes-là, mais nous n'avons rien à craindre : notre lutte est tout à fait différente. Elle est existentielle, en quelque sorte. C'est une maladie dont Kierkegaard parle dans une de ses œuvres ; dans toutes ses œuvres.

Non, Thérèse d'Avila ne parle pas des côtés ténébreux de la Création, comme si elle n'y croyait pas. « Tout en bloc » est sa devise. « Or, si la chose est vraie, et elle l'est, il n'y a aucun motif pour nous fatiguer à vouloir comprendre la beauté de ce château ; puisqu'il y a entre lui et Dieu la même différence qui existe entre la créature et le Créateur ; car il n'est qu'une créature ; mais il suffit d'apprendre de Sa Majesté que ce château est fait à son image pour avoir quelque légère idée de la dignité sublime et de la beauté de l'âme. »

La chose est vraie parce que c'est moi qui le dis. D'accord ; on est toujours d'accord quand c'est une sainte qui parle. (On se méfierait plutôt d'un saint, sauf si vous êtes saint Antoine ; sauf si vous ne prenez pas en considération ses visions.) Tout est fait à l'image de Dieu – nous l'avons déjà prouvé –, si bien que nous n'apprenons rien en apprenant que ce château appartient à la catégorie des choses qui sont faites à l'image de Dieu, d'autant qu'il n'y a pas d'autres catégories dans l'univers. Émile de Rousseau comprendrait cela en un rien de temps. N'importe qui le comprend, sauf les athées endurcis.

Plus loin, Thérèse d'Avila parle enfin du péché. Et même du péché mortel :

Avant d'aller plus loin, je veux vous inviter à considérer quel spectacle ce serait de voir ce château si rempli de splendeur et de beauté, cette perle orientale, cet arbre de vie qui est planté au milieu des eaux vives de la vie qui est Dieu, lorsque l'âme tombe dans le péché mortel. Il n'y a pas de ténèbres plus profondes que celles où elle est plongée ; il n'y a rien de si obscur et de si noir qui puisse lui être comparé. Pour vous en faire une idée, qu'il vous suffise de savoir que ce Soleil qui lui donnait tant de splendeur et de beautés et qui se trouve au centre d'elle-même n'y est que comme s'il n'y était pas ; il est éclipsé pour elle, bien qu'elle serait tout aussi apte à jouir de Sa Majesté que l'est le cristal à recevoir les rayons de l'astre du jour.

Certains poètes parlent du « soleil noir », ce qui est plus poétique que l'absence du soleil (ou du style) décrit par la sainte. On se pose des questions sur le péché mortel et on n'arrive pas à répondre à ces questions parce qu'on a besoin d'un prophète pour répondre aux questions qu'on se pose. Ce prophète vous dira que seul l'avenir peut répondre à toutes les questions : c'est dans l'avenir qu'on connaît le résultat des actions des êtres humains. Si ces résultats sont positifs, alors on dit que les êtres humains avaient raison en entreprenant ce qu'ils avaient entrepris. Autrement dit, leurs actions étaient inspirées par Dieu Lui-même ou, comme on dit d'habitude, par un de Ses émissaires. Dieu a beaucoup d'émissaires et même vous pouvez en faire partie, à condition que votre conduite corresponde à ce qu'on écrit dans les livres qui s'intitulent les *Livres sacrés*.

On ne sait pas si Tartuffe commet un crime mortel. On nous explique que chaque péché est un crime, mais nous n'écoutons pas ces explications, sinon nous ne saurions jamais de quoi il est question dans le paragraphe ci-dessus. Thérèse d'Avila pense qu'un péché mortel est plus ténébreux que le reste du monde. Mais elle oublie la Résurrection qui nous concerne tous parce que, grâce à cette Résurrection complète, nos péchés sont lavés. Ils sont blancs à présent. Pourquoi parler des éclipses du soleil ? Laissons-les entre les mains des astronomes et des militaires superstitieux. Même quand il pleut à verse, tout est ensoleillé à présent. Et il n'y a que le présent, comme dit Rousseau, en parlant de son élève qui s'appelle Émile. Si l'on pense au passé, on s'enfonce dans la tristesse ou dans la nostalgie. Si c'est l'avenir qui préoccupe le monde entier, on s'enfonce dans des préoccupations sans fin, sans raison. Donc on revient à Tartuffe qui vit dans le présent, grâce à l'immortalité de Molière ; c'est logique et ce n'est pas la peine de le rappeler.

On se dit qu'il est plus utile de lire *Tartuffe* que les écrits de Thérèse d'Avila, d'autant qu'elle nous parle du péché mortel qu'elle ne se donne pas la peine de laver. D'accord, il y a des péchés mortels : même la Bible en parle. Mais grâce à la Résurrection, on peut laver ces péchés, d'autant que de nos jours il y a des machines à laver. Et il y a des machines où l'on lit : « Péché mortel », ce qui veut dire que la machine en question lave exclusivement les péchés mortels. Il y a aussi des lave-vaisselle qui sont en mesure, eux aussi, de laver des péchés, étant donné qu'un nombre impressionnant de péchés sont commis pendant des repas. On mange et on ne se dit rien. On se dit : « Que c'est bon. C'est délicieux. » On ne se dit pas : « La gloutonnerie est un péché mortel. » Mais si l'on met les assiettes qui contiennent cette nourriture pernicieuse dans un lave-vaisselle, les péchés se lavent tous seuls. C'est l'avantage du progrès technique. Autrefois, il fallait aller à l'église ; il fallait dire au prêtre : « J'ai couché avec ma sœur. Je désire ma mère. » De nos jours, tous les péchés sont lavés dans nos machines. C'est pour cela qu'on les perfectionne.

Tartuffe nous parle de son péché. Il nous met en garde ; il nous dit en tripotant la femme de son protecteur : « Ne faites pas ce que je fais. Ne voyez-vous pas à quel point mes tourments me tourmentent ? Qui plus est, on va m'arrêter. Ne faites pas cela. Ne tripotez personne, à part vos épouses. Ne les tripotez pas pour rien. Si vous osez les tripoter, il faut qu'un enfant soit le fruit spirituel de votre tripotage. »

Thérèse d'Avila parle du péché mortel d'une façon définitive, comme s'il n'y avait pas de rémission, de compensation. Comme si l'on vous disait : « Vous êtes un pécheur mortel. Je suis dans l'obligation de vous conduire vers le portail de l'enfer. Vous savez ce qui est écrit sur ce portail ? Non ? Alors, vous êtes obligé de lire la *Comédie* de Dante avant de mourir. »

On emmène Tartuffe en prison ; il n'y a pas de rémission non plus. Peut-être dans une autre pièce, dans *Le Misanthrope*. Mais il y a une lutte dont nous nous souviendrons, et ce souvenir peut nous sauver de l'enfer. Nous nous disons : « Cette femme ne cédera pas à nos discours. Nous lui parlons du paradis et de nos caresses qui y mènent quiconque s'y soumet. Elle ne s'y soumet pas. Elle écarte notre main – et notre amour, par la même occasion. Ce n'est donc pas la peine de la courtiser. Sauvons plutôt notre âme. »

Thérèse d'Avila a sauvé beaucoup de gens, à en croire les écrits publiés après sa mort. « Thérèse d'Avila, écrit Julia Kristeva, dit la puissance régénératrice du lien amoureux qui travaille la Foi. L'amour amplifie la raison en créant des langages, des œuvres, des vies, dit-elle en substance. Elle transcende ainsi la souffrance et le plaisir en jouissance, la mélancolie en 'œuvres, œuvres, œuvres'. » Quelles œuvres ? *Les Âmes mortes* ? Dit-elle à ces âmes : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, vous vivez toujours, vous êtes vivants » ? Dit-elle à Gogol : « Vous avez tout écrit, reposez-vous » ?

Julia Kristeva se réclame de Thérèse d'Avila. Personne ne se réclame de Gogol dans ce domaine. Quand on critique la Russie, tout le monde dit : « Gogol, Gogol. Poutine est Khléstakov, Tchtchikov et tutti quanti. La Russie va droit dans le mur.

- Vous confondez la Russie avec la France, disent les autres. C'est la France qui va droit dans le mur à cause de Monsieur Hollande. Et les Pays-Bas se portent bien. Méfiez-vous des paroles.

- Mais Poutine assassine des gens. Il les fait assassiner, plus exactement.

- Soyez plus exact quand vous ouvrez la bouche », disent les autres. Et vous n'ouvrez plus jamais la bouche.

« La clochette tinte mélodiquement ; l'air bouleversé s'agite et devient vent ; tout ce qui se trouve sur terre est dépassé, et, avec un regard d'envie, les autres nations s'écartent pour lui livrer passage. » On se dit que dans les descriptions de Thérèse d'Avila il n'y a pas assez de mouvement ; on dirait qu'elle décrit une période de stagnation. On voit un diamant, un cristal. Même si l'on porte ce diamant, on bouge car on ne demeure pas au lit tout le temps. On veut montrer ce diamant à tout le monde pour prouver au monde entier que les richesses comptent dans la vie et qu'un mari gentil et généreux est mieux qu'un vieux radin, un avare de Molière. Mais le diamant de sainte Thérèse ne bouge pas, comme s'il s'agissait d'un mandala et pas d'un diamant ; comme si sainte Thérèse était hindouiste. Notre Dieu bouge, se dit-on ; Il va d'un jardin dont on oublie le nom au Golgotha. Il ne faut surtout pas le confondre avec d'autres dieux, d'autant qu'il n'y en a pas.

Mais comment faire bouger l'image peinte par sainte Thérèse ? La sainte est morte et on ne peut pas lui demander quoi que ce soit, même si l'on sait qu'elle est aussi immortelle que son âme. Sainte Thérèse est une âme, un être spirituel, et l'on se demande même si elle a jamais eu un corps, ce qu'on appelle un corps terrestre. Il y a des sculptures qui nous montrent sa tête, son buste, mais cela ne veut rien dire. Dieu est une substance spirituelle et Michel-Ange le savait mieux que quiconque. Et pourtant il a peint Dieu pour un pape dont on oublie le nom car on ne peut pas se souvenir de tous les noms. En l'occurrence, on se souvient du nom de Michel-Ange et la mémoire refuse d'aller plus loin. Même la mémoire associative ne marche pas, comme pour prouver qu'on ne peut pas toujours compter sur elle. Si l'on dit « poisson », on pense d'habitude à un repas, mais si l'on dit « Michel-Ange », on ne pense pas toujours au pape pour qui il a peint Dieu et consorts.

Pour donner du mouvement à la description de sainte Thérèse, on emprunte à Gogol l'image de la Russie qu'on trouve à la fin de la première partie qui n'a pas eu de suite. On se dit que cette image décrit parfaitement l'élan que d'habitude l'âme prend pour rejoindre Dieu qui demeure immobile. Si Dieu bougeait tout le temps, on ne pourrait jamais L'atteindre : si un être parfait se met à bouger, il bouge beaucoup plus vite que n'importe quel être. C'est pour cela qu'on l'appelle « parfait ». S'il bougeait plus lentement qu'un champion olympique, on l'appellerait « imparfait ».

« O coursiers, coursiers sublimes ! Quels tourbillons agitent vos crinières ?... En entendant au-dessus d'eux la chanson familière... » On explique que sainte Thérèse compare l'élan de son âme aux coursiers, ce qui correspond à l'époque où elle vivait : il n'y avait pas de Concorde à cette époque-là. Et la chanson familière ? C'est une prière sans doute. N'importe quelle prière est familière aux gens qui habitent dans un monastère où l'on n'entend ni les chansons patriotiques ni les divagations d'un ivrogne dont la voix résonne dans une ville nocturne. « Ainsi vole l'âme sous l'inspiration divine. »

On remplace « la Russie » par « l'âme » : on ne peut laisser le texte de Gogol intact. De toute façon, il est plus facile de remplacer un mot dans un texte que d'écrire un texte que personne ne connaît. Il est plus facile de copier que d'inventer ; Bouvard et Pécuchet en savent quelque chose.

Et vice versa, et vice versa : on peut prendre les écrits de Sainte Thérèse et en faire la troisième partie des *Âmes mortes*. On peut également prendre les écrits de n'importe quel saint car tous les saints se valent ; sinon ils n'auraient pas été canonisés. On préfère peut-être sainte Thérèse à saint Jean-Paul II, mais il faut reconnaître que tous les saints, quels que soient leurs chemins de croix, tendent vers le même but, vers le même point qui s'appelle la foi. Et ce point est indivisible.

Prenons, par exemple, un texte de François de Sales qui pourrait convenir à un personnage « positif » de Gogol. Ce personnage que Gogol n'a pas trouvé en Russie – ses amis étaient trop paresseux pour le chercher, pour le décrire par le menu – descend de sa *britchka* et se met à pontifier dans une église ou même dans la rue, pourvue qu'il y ait assez de gens dans cette rue : ce n'est pas la peine de faire des sermons devant trois auditeurs mal lunés.

Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruits, chacune « selon son genre » [Genèse, I8, 11]. Ainsi commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Église, qu'ils produisent des fruits de dévotion, un chacun selon sa qualité et vacation ou plutôt vocation. La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par la fille, par la mariée ; et non seulement cela, mais il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier.

Gogol écrit ce texte et, immédiatement, il se sent obligé de créer plusieurs personnages pour démontrer que les paroles qui résonnent dans son univers ne sont pas des paroles en l'air. Il crée donc un gentilhomme – Tchitchikov fera son affaire –, un artisan qu'il peut trouver parmi les âmes mortes de Sobakevitch, etc. Le voilà plongé dans les péripéties de la troisième partie ; il a du pain sur la planche. Et la deuxième partie ? qu'en fait-on ? On peut la remplacer par quelques monologues où Tartuffe parle de son humanité foncière qui l'oblige à forcer la main de la femme qu'il aime contrairement à tous les us et coutumes. Rien à faire – on est dans le purgatoire et le péché est toujours d'actualité car il s'agit de le surmonter, de l'abolir. Un péché peut être l'affaire d'un hasard et, d'après Mallarmé, le hasard n'est jamais aboli en un clin d'œil. Même un dé n'y arrive pas, à ce qu'il paraît. Mais Gogol y arrivera, grâce à son style.

S'il faut que vos bontés veuillent me consoler
Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.

Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
 Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
 Tous ces galants de cours, dont les femmes sont folles,
 Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles,
 De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
 Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
 Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.

Le texte est en vers, ce qui ne contredit pas les desseins de Gogol qui appelle son roman « poème ». Il y a quelques mots-clés dans le poème de Tartuffe qu'il ne faut pas négliger, par crainte de passer à côté de la plaque. L'un de ces mots est « néant » qui nous renvoie à Heidegger, à cet état où l'homme, purifié et vide, est capable de se reconstruire à partir de rien, de la *tabula rasa*. Il opère une sorte de révolution en lui-même et puis refait son monde selon une autre image ; et cette image est plus appropriée à ce qu'on appelle Dieu ou l'humanité. On tire tout ce qu'on veut du néant, pourvu qu'on ne manque pas d'inspiration. Et si l'on en manque, on en tire tout ce qu'il faut pour y suppléer.

Le mot « hasard » y figure aussi – dans le texte. Il n'est pas employé dans le sens esquissé dans le paragraphe qui précède la citation : il ne s'agit pas d'une rencontre due au hasard. Et encore ! Que sait-on de ce qui s'est passé en dehors de la pièce ? Une chose est certaine : la femme du bienfaiteur, Elmire, ne portait pas le voile au cours de la rencontre qui a révélé ses charmes à Tartuffe. Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas musulmane ; la réponse est claire. Si elle vivait parmi nous, elle n'approuverait pas le port du voile à l'école. Et pourtant c'est l'absence du voile qui est à l'origine du péché et de toute la pièce. Faut-il s'en réjouir ? D'ailleurs, si Elmire vivait parmi nous, elle porterait une mini-jupe et Tartuffe se mettrait à la courtiser – à la harceler sexuellement – avant le début de la pièce.

Il y a du mouvement dans le texte de François de Sales : il passe d'un personnage à un autre au cours de son explication qui convient si bien aux desseins de Gogol. Cela convient aussi à la notion de Flaubert ou à l'analyse d'Albert Thibaudet qui se penche sur le mouvement, sur ce mot-clé, ce fondement où repose le style de Flaubert. « Le style des œuvres qu'il écrit entre quinze et vingt ans manque évidemment, comme il est inévitable, de discipline et de correction, mais présente à un haut degré ce caractère : le mouvement. » Et Flaubert ? Qu'en dit-il ? « Un style qui nous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet et où notre pensée enfin voyagerait sur des surfaces lisses comme lorsqu'on file sur un canot avec un bon vent arrière. La prose est née d'hier, voilà ce qu'il faut se dire. »

Et le style de sainte Thérèse ? Elle nous parle d'un diamant, d'une surface lisse ; nous n'en voyons pas d'autres. Par conséquent, nous ne voyageons pas sur *des* surfaces, contrairement à ce que Flaubert préconise, emporté par sa verve d'orateur. (Thibaudet parle aussi du « mouvement oratoire ».) Mais on ne critique pas une sainte et son style que les Russes appelleraient le « beurre beurré ». Elle

nous parle de Dieu, de ses rencontres avec Lui. Et Dieu n'a pas besoin de style : Il l'incarne. Ou est-Il au-dessus de tout style, de tout artifice oratoire ? Dieu n'est pas un sophiste, comme aurait dit Socrate.

« Voyage » est un mot-clé qu'il ne faut surtout pas quitter, par crainte de perdre ce qu'il y a de plus précieux dans la littérature : l'espace, un autre mot-clé. Grâce aux voyages dont Flaubert apprécie les avantages, on enrichit l'espace disponible ; on acquiert d'autres caractères, d'autres nuances, d'autres alliances. Comment obtient-on ce résultat ? Prenons un exemple assez simple. Voici un extrait de *Madame Bovary* qu'il faut citer in extenso, sinon on ne comprendra rien du tout. On ne comprend rien de toute façon, mais cela ne fait rien ; cela ne fait rien.

Dès lors, ce souvenir de Léon fut comme le centre de son ennui ; il y pétillait plus fort que, dans une steppe de Russie, un feu de voyageurs abandonné sur la neige. Elle se précipitait vers lui, elle se blottissait contre, elle remuait délicatement ce foyer près de s'éteindre, elle allait chercher tout autour d'elle ce qui pouvait l'aviver davantage ; et les réminiscences les plus lointaines comme les plus immédiates occasions, ce qu'elle éprouvait avec ce qu'elle imaginât, ses envies de volupté qui se dispersaient, ses projets de bonheur qui craquaient au vent, comme des branchages morts, sa vertu stérile, ses espérances tombées, sa litière domestique, elle ramassait tout, prenait tout et faisait servir tout à réchauffer sa tristesse.

Cependant les flammes s'apaisèrent, soit que la provision d'elle-même s'épuisât, ou que l'entassement fût trop considérable. L'amour, peu à peu, s'éteignit par l'absence, le regret s'étouffa sous l'habitude ; et cette lueur d'incendie qui empourprait son ciel pâle se couvrit de plus d'ombre et s'effaça par degrés. Dans l'assoupissement de sa conscience, elle prit même les répugnances du mari pour des aspirations vers l'amant, les brûlures de la haine pour des réchauffements de la tendresse ; mais, comme l'ouragan soufflait toujours, et que la passion se consuma jusqu'aux cendres, et qu'aucun secours ne vint, qu'aucun soleil ne parut, il fut de tous côtés nuit complète, et elle demeura perdue dans un froid horrible qui la traversait.

On se souvient de quelque chose – de grandes pensées, d'idéaux – de fins, comme on dit pour faire sentir la différence entre ces fins et la société où nous vivons et qui se résume, d'après Nietzsche, à peu de choses. On veut innover, mais la volonté ne sait pas à quoi rime tout cela. Probablement à rien, comme la volonté se le dit à elle-même au cours de son monologue intérieur. Mais elle n'arrive pas à se retenir ; et si elle se retient, elle nie son essence, sa propre volonté ; de sorte qu'il y a une multitude de volontés qui se présentent à nous, en disant : « Nous sommes des volontés. Nous voulons nous-mêmes. Vous n'y êtes pour rien. Pour ainsi dire, vous n'existez pas. On le dit et on le pense. Alors, retirez-vous ; on agira à votre place. »

Mais ce n'est pas ce qui nous préoccupe en ce moment. Les volontés, quel que soit leur nombre, peuvent aller se coucher – jusqu'à nouvel ordre. Il est vrai qu'on se souvient du passé glorieux : de Flaubert, de Gogol. Que faire ? Ils ne sont plus là et il faut que l'on se débrouille tout seul.

On n'a pas encore oublié le texte de Flaubert, d'autant qu'il est à l'intérieur de l'ordinateur. On cherche « Flaubert » et l'on trouve le texte en question. Et si on ne le trouve pas toute de suite, on tombe sur d'autres textes qui sont aussi instructifs que le texte ci-dessus. Comment élargit-il l'espace en l'enrichissant ? Le souvenir de Léon s'étend en devenant une steppe de Russie ; et il n'y a rien de plus grand que ces steppes. Même le Sahara est moins grand qu'une de ces steppes – et moins ennuyeux.

Et ce souvenir – le souvenir qui se rapporte à Léon – pétille, ce qui nous rappelle le champagne ou plutôt tous les vins mousseux, car Léon ne mérite pas cette appellation. Champagne, champagne. Cela sonne fier, comme dit un personnage de Tchekhov ou de Gorki en parlant d'un être humain. Ce personnage parle d'un être ordinaire, mais même cet être ordinaire résonne dans l'univers. C'est ce qu'on appelle la démocratie, somme toute.

Ensuite Flaubert nous offre toute une symphonie de vie qui repose uniquement sur le mot « foyer ». D'abord, Flaubert nous parle d'une steppe que nous connaissons surtout grâce à Borodine qui a composé une pièce connue dans le monde entier. Elle s'intitule : *Les steppes de l'Asie centrale*. Puis il nous parle d'un foyer qui n'est certainement pas aussi grand que n'importe quelle steppe. Il rétrécit l'image pour nous faire comprendre que le souvenir qui tourmente son héroïne va disparaître, si elle n'en prend pas soin. Elle ne le fait pas ; Léon non plus. Le souvenir s'éteint, mais il existe dans l'intervalle alloué par notre cher romancier à Léon qui continue à se mouvoir dans le cerveau d'Emma pour autant qu'il soit capable de se mouvoir quelque part.

Ce qui compte dans l'extrait ci-dessus se réfère à l'espace qui s'enrichit dès qu'on questionne les données, les faits, les personnages qui ne se tiennent pas debout devant l'auteur et le lecteur. Ils bougent sans cesse, et c'est ce qu'on appelle « mouvement ». Cet extrait nous parle d'un foyer ; et ce foyer subit toutes sortes d'épreuves. Ce foyer devient un centre dont l'action et même le sort de l'héroïne dépendent, malgré son caractère fragile. Il y a de la logique dans ce qui se déroule sous nos yeux, même si nous ne faisons que regarder l'écran d'un ordinateur. « Je préfère les livres imprimés », disent les uns. « Je préfère les messages de Dieu, Ses dictées », disent les autres. Peu importe : Flaubert a écrit ce qu'il avait à écrire. C'est ce qui compte.

Ce qui compte c'est la logique d'un autre monde. Ce monde-ci n'a peut-être rien à voir avec le monde qu'on imagine quand on pense à sa propre mort. On se dit : « Ce monde-ci est trop étroit. Il y a sans doute un autre monde, sinon le mot 'style' ne veut rien dire du tout. L'autre monde existe grâce au style. On enrichit, on élargit le monde que l'on connaît. C'est l'expérience qui enseigne aux les mortels les vicissitudes de ce monde, quel qu'il soit. »

On vit dans ce monde-ci. Mais il y a une logique qui nous mène vers l'autre monde. On fait une comparaison ; on recourt à une métaphore. Cette métaphore se met à grandir sous nos yeux. Comment retenir une métaphore ? Un style qui avoue sa pauvreté, peut la retenir ; mais le style de Flaubert clairotte sa richesse. Ainsi on s'attarde un instant sur « ses projets de bonheur qui craquaient au vent, comme des branchages morts ». C'est Emma qui nous fait penser à l'automne, à la mort temporaire de

la nature, à l'hiver où il n'y a ni Courchevel ni ski alpin. C'est la mort tout court qui attend l'héroïne, et cette mort commence par l'intermédiaire des feuilles mortes, des arbres qui n'ont plus envie de vivre. D'ailleurs, ces branchages n'attendent pas toujours l'automne pour craquer au vent : ils le font parfois au milieu du printemps.

S'est le cas d'Emma, d'ailleurs : elle est encore jeune – même selon les critères du XIX^e siècle – , mais la mort s'installe déjà dans son for intérieur, dans sa mémoire et ainsi de suite. Si on lit attentivement Flaubert et les commentaires fournis par ses critiques et tutti quanti, on trouve la mort au nid. Le style inclut la mort dans tout ce qui s'écrit à l'abri de la vanité du monde, et c'est ainsi qu'un grand écrivain enrichit ses œuvres, ses paragraphes. Il équilibre la vie par la mort, ce qui nous rappelle une fois de plus la dialectique de Hegel – n'importe quelle dialectique, d'ailleurs. Ah, vous avez l'air de jouir de la vie sans vous soucier de quoi que ce soit. Mais voici la mort qui vous attend au bout du chemin ou simplement derrière le coin de la rue la plus proche. Vous pensez que ce coin est loin, très loin ; vous vous trompez, comme d'habitude. Et Flaubert le prouve en faisant craquer les branchages qui annoncent les couleurs et nous mettent en garde : même l'amour disparaît, malgré sa puissance biblique.

Il y a une logique qui s'installe dans le texte dont on peut parler sans rire, sans sourire. Vous déposez une métaphore sur une feuille de papier. On vous dit qu'elle est « tirée par les cheveux », mais la métaphore est à sa place. Elle s'installe littéralement dans votre œuvre littéraire ; elle se fait place parmi les mots qui l'entourent de tous côtés. Et puis on constate qu'il y a une logique implacable dans ce que vous écrivez. Étayée par d'autres membres de sa famille, la métaphore prospère et fait voir, ressentir une image qu'on n'oublie pas de sitôt, si tant est qu'on soit capable de l'oublier un jour. Chaque métaphore digne de ce nom est une famille nombreuse.

Il en va de même pour les personnages qu'on ne prend pas au sérieux tout de suite. « Supposons qu'il existe un bureau, – pas ici, s'entend, mais au bout du monde », dit Gogol et l'on comprend qu'il s'agit d'une simple supposition. « La science présuppose une discussion, dit Nietzsche, tandis que l'art énonce une vérité. Cette vérité retentit partout en étouffant dans l'œuf les objections et les discussions. L'art est un aristocrate qui s'impose grâce à son allure, à son indépendance, à sa liberté. » Gogol dit « supposons », mais on comprend un peu plus tard qu'il s'agit d'une loi et pas d'une simple supposition.

Prenons le chef de ce bureau ; regardons-le trôner au milieu de ses subordonnés : la peur nous rendra muets. Son visage respire la noblesse, l'orgueil, Dieu sait quoi encore ! Il pourrait poser pour un Prométhée ! Quel extérieur majestueux, quelle démarche imposante ! On dirait un aigle. Mais à peine sorti de la pièce pour gagner, papiers sous le bras, le cabinet du directeur, l'aigle se fait perdrix. En société, si les personnes présentes lui sont inférieures en grade, Prométhée demeure Prométhée. Mais qu'il s'en rencontre une d'un rang légèrement supérieur, mon Prométhée subit une métamorphose qu'Ovide lui-même n'eût jamais inventée : il devient une

mouche, moins qu'une mouche, un grain de sable ! « Ce n'est pas Ivan Pétrovitch ! direz-vous en le regardant. Ivan Pétrovitch ne rit jamais, il a le port important et le verbe haut, tandis que ce gringalet ricane sans fin et piaille comme un oiseau. » Approchez-vous, vous reconnaîtrez Ivan Pétrovitch. « Eh, eh ! » songerez-vous...

Un nouvel exemple de dialectique. Lénine le citait dans ses discours. Hélas, ni Marx ni Hegel ne connaissaient *Les Âmes mortes*.

Un peu plus loin, Gogol étaie cette preuve artistique au cours d'une conversation entre deux dames qui ont déjà fait leur apparition – au début de ce livre. Elles parlent de Tchitchikov, de son escroquerie. La dame charmante à tous égards dit que les âmes mortes ne sont qu'un subterfuge. En réalité, Tchitchikov veut enlever la fille du gouverneur, l'ange qui ennoblit les pages du poème ; même en l'absence des deux autres parties, cet ange continue à irradier sa lumière du ciel que Gogol constamment blâmait pour son manque de contribution à son œuvre future. À l'instar de ses amis, Dieu ne lui envoyait pas de lettres.

La même dame, qu'il ne faut pas confondre avec la femme charmante, dit que Tchitchikov doit avoir des complices. Nozdrev, par exemple. C'est une supposition, une hypothèse. Mais en l'espace d'une minute, cette hypothèse se mue en certitude.

L'homme de science a peur de s'engager ; il se demande timidement : « Touchons-nous ici les origines ? N'est-ce point ce coin de terre qui a donné son nom au pays ? » ; ou bien : « Le document n'appartiendrait-il pas à une époque plus récente ? » ; ou encore : « Sous la dénomination donnée à cette peuplade, ne doit-on pas en entendre telle ou telle autre ? » Et notre homme de citer aussitôt tous les écrivains de l'Antiquité ; dès qu'il découvre, ou croit avoir découvert chez l'un d'entre eux la moindre allusion à sa théorie, il prend courage, traite les anciens de pair à compagnon, leur pose des questions, répond à leur place et perd complètement de vue la modestie de son exorde. Tout lui paraît clair, évident, irréfutable.

Mais revenons à notre Ivan Pétrovitch. (Encore un mouvement.) Chemin faisant – nous sommes toujours dans le mouvement oratoire – ce personnage acquiert des apparences qui révèlent sa vraie nature ou plutôt une multitude de natures qui logent en lui en toute égalité, comme dans une démocratie ; et le fait que la Russie n'était pas du tout démocratique à l'époque de Gogol ne change rien à ce phénomène. Le personnage acquiert une sorte d'indépendance par rapport à l'œuvre où il se trouve, si bien que nous nous demandons quelle œuvre nous lisons. Nous nous disons que c'est une œuvre russe, même si nous la lisons en français. Nous reconnaissons le style de Gogol qui nous rappelle les aphorismes de Nietzsche. Nietzsche, comme tout le monde le sait, privilégiait cette forme pour que le contenu coïncide avec la forme. En tout cas, c'est l'avis de Deleuze ; mais même Deleuze ne sait pas exactement si Nietzsche le faisait consciemment ou inconsciemment. Comment le savoir ?

Une fois de plus, nous avons affaire à un mort et les tables tournantes ne sont plus à la mode, paraît-il – à la différence des derviches tourneurs.

Sur sa lancée, Gogol aurait sans doute consacré un chapitre aux derviches tourneurs, mais ceux qui écrivent sur lui doivent avant tout penser à lui et aux textes ayant miraculeusement échappé à sa manie, à sa pyromanie. Si un écrivain dévie du sujet pour faire un détour nécessaire – ce détour se rapporte indirectement à l'un de ses caractères –, il doit toujours retomber sur ses pieds, ce que Gogol fait plutôt maladroitement par un : « mais revenons à nos personnages » ou « sur ces entrefaites ». Par parenthèse, les détours ou plutôt le temps qu'ils nécessitent permettent à ses personnages d'acquérir ou de vendre des âmes, et d'après les marchandages que Gogol décrit avec minutie, nous savons que ce n'est pas un rituel insignifiant : on ne traite pas les âmes mortes par-dessus la jambe. Le temps consacré aux détours permet, à un moment donné, à Manilov et Tchitchikov, de rendre hommage au rituel bien connu :

« De grâce, sans façon, passez le premier, disait Tchitchikov.

- Non, Pavel Ivanovitch, non, vous êtes mon hôte, répliquait Manilov en montrant la porte.

- Sans façons, sans façons, passez le premier !

- Excusez-moi, je sais ce que je dois à un hôte aussi distingué.

- Vous voulez rire. Passez, je vous en prie !

- Non, non, à vous l'honneur !

- Mais pourquoi ?

- Parce que !... » fit Manilov avec un sourire aimable. »

Finalement les deux amis franchirent la porte de biais, et non sans heurt.

Gogol s'en rend compte ; il le fait sciemment, consciencieusement. « Les deux amis s'étreignirent, et Manilov entraîna son hôte. Bien que leur passage dans le vestibule, l'antichambre, la salle à manger ne demande qu'un temps assez court, tâchons d'en profiter pour dire quelques mots du maître de la maison. » En lisant la description de leur façon de passer les portes, on comprend que ce ne sont pas les dimensions de la maison qui comptent ; ce sont les salamalecs de nos héros.

Mais revenons à nos moutons, aux aphorismes de Nietzsche. Deleuze pense que cette forme reflète à merveille la déconstruction des idoles à laquelle Friedrich Nietzsche s'attaque vigoureusement pour nous faire redescendre sur terre. Et Gogol dans tout cela ? Déconstruit-il la Russie ? A-t-elle jamais été construite ? Ce n'est pas la peine de déconstruire un désordre : il se déconstruit lui-même. Il ne fait que cela d'ailleurs et il continue à le faire, à en juger d'après les nouvelles qui nous parviennent de Moscou.

Gogol se détache de son poème, crée un petit fragment qui possède sa propre logique ; en d'autres termes, Gogol construit un monde fugitif et à première vue illogique, caricatural. Mais à la première vue succède une seconde qui nous prouve que le monde décrit en passant est réel – peut-être

même plus réel que le monde où nous vivons. Si nous rencontrions Ivan Petrovitch dans ce monde-ci, il serait plus spectral et en tout cas moins intéressant et pittoresque. Il ne serait ni aigle ni perdrix ; en entrant dans le cabinet du directeur, il se ferait tout petit, c'est tout. Et ce n'est pas assez car nous voulons voir d'abord un aigle, ensuite une perdrix et une mouche. Nous serions même ravis de trouver un grain de sable dans notre soulier – pour pouvoir enlever ce soulier, le retourner et faire tomber le grain sur le sol.

La trame du poème de Gogol est fragmentaire parce que le destin du héros et des autres personnages –des antihéros par excellence – ne se développe pas, ne suit pas une ligne droite, ne chemine pas non plus en zigzag. Tchitchikov s'embarque dans son aventure, mais pour lui ce n'est pas vraiment une aventure ; c'est du travail. Il rend visite à Manilov ; une journée de travail. Il visite d'autres propriétaires terriens. Il se meut dans sa *britchka* en sachant qu'il faut être en mouvement pour acheter des âmes mortes. Et c'est un mouvement oratoire : il faut être éloquent pour persuader certains antihéros d'accepter la transaction. Mais plus on avance sur la route et dans le récit, plus on se rend compte que tout est immobile. L'immobilisme de la Russe semble ressortir de toutes ces transactions, de ces pérégrinations. Mouvement oratoire ; immobilité ostentatoire.

Au début on ne comprend pas ce que les âmes mortes peuvent représenter dans le monde des affaires – surtout si l'on n'est pas Russe. D'ailleurs, la plupart des Russes d'aujourd'hui – la jeune génération – ne savent pas ce qu'on entend par cette expression qui n'en est pas une : une âme morte. Ce n'est même pas une description. Est-ce une définition ? Pourquoi ne pas définir la mort ou quelqu'un qui est mort ? On parle de Pétrarque, par exemple ; on le définit comme poète. Mais Gogol est à l'opposé de Pétrarque, malgré son désir d'écrire un poème et pas un simple roman. Que faire des *âmes* mortes ? L'âme n'est jamais morte ; c'est absurde. Les tsars ne sont pas les seuls à le savoir, que je sache.

Mais peu à peu tout devient logique. Tchitchikov poursuit un but et le monde absurde – les Français aiment le mot « absurde » – devient un monde logique et structuré. D'ailleurs, Beckett n'aimait pas ce mot, de sorte que son théâtre ne s'inscrit pas dans le domaine qu'on désigne par l'expression le « théâtre de l'absurde ». Quand on étudie ce théâtre, on rencontre le nom d'Adamov. Plusieurs personnes ont traduit *Le Révizor* en français ; Adamov en fait partie.

« L'âme morte » est absurde – pas pour un Russe qui sait qu'il s'agit de serfs morts. Pour les autres c'est absurde ; et les autres comptent, sinon on n'en parlerait pas tout le temps. Si l'on prononce le mot « démocratie », on pense au mot « autrui » qu'il faut respecter. On respecte non seulement le mot, mais aussi l'individu qui se cache derrière ce mot. Si l'on dit le « contrat social », on pense à Rousseau. On pense aussi à l'autrui, quoi qu'on fasse. On peut cirer soi-même ses bottes, à l'exemple de Tolstoï. Mais même en cirant ses bottes, on pense aux autres parce que les bottes accompagnent leur possesseur dans les champs où il y a du blé, du pain, du bonheur. Si l'on fauche du blé, on le fait pour soi et aussi pour les autres : on ne peut pas manger autant de pirojki.

Bref, les âmes mortes sont une expression plus ou moins absurde ; tout dépend de votre origine et de la langue que vous parlez. Même si c'est tout à fait absurde, vous vous y habituez dans le monde de Gogol – on dit toujours « son monde à lui », même s'il ne s'agit pas de Gogol –, et ce monde s'organise autour de vous, de sorte que tout vous paraît logique à la longue. Il n'y a que des âmes mortes autour de vous et même ailleurs, dans les autres mondes, dans les mondes qui n'ont rien à voir avec le monde de Gogol. D'ailleurs, on se demande s'il y a un monde que l'on peut situer en dehors du monde de Gogol. Tout devient Gogol, pour ainsi dire ; même Flaubert devient Gogol, sinon on ne penserait pas à Flaubert hors du chapitre qui lui est consacré.

Peu à peu, on oublie que les âmes peuvent vivre, elles aussi. Elles ne sont peut-être pas immortelles, mais elles vivent pendant un certain temps, si tant est que vous ayez un corps où une âme puisse vivre. « Nous ne sommes pas un microbe et par conséquent nous n'avons pas besoin de votre corps pour survivre », disent les âmes.

Mais revenons au mouvement et à l'immobilité. Ce ne sont pas des personnages, mais nous pouvons y revenir, d'autant que c'est très important. Il y a un équilibre qui s'installe dans un chef-d'œuvre pour régulariser les relations entre « plus » et « moins », entre « guerre » et « paix ». Empédocle en parle, soucieux d'instaurer son propre équilibre dans le monde. Mouvement oratoire ; immobilité ostentatoire. « Période de stagnation », comme disent les Russes en parlant de cette dernière.

Flaubert écrit *La tentation de saint Antoine* ; il l'écrit toute sa vie. Huysmans aimait la rencontre du Sphinx et de la Chimère.

LA CHIMERE

Je galope dans les corridors du labyrinthe, je plane sur les monts, je rase les flots, je jappe au fond des précipices, je m'accroche par la gueule au pan des nuées ; avec ma queue traînante, je raye les plages, et les collines ont pris leur courbe selon la forme de mes épaules. Mais toi, je te retrouve perpétuellement immobile, ou bien du bout de ta griffe dessinant des alphabets sur le sable.

LE SPHINX

C'est que je garde mon secret ! Je songe et je calcule.

La mer se retourne dans son lit, les blés se balancent sous le vent, les caravanes passent, la poussière s'envole, les cités s'écroulent ; – et mon regard, que rien ne peut dévier, demeure tendu à travers les choses sur un horizon inaccessible.

On se demande si, dans ce dialogue, le sphinx représente la Russie. Certes, un Russe voit la Russie partout, même s'il vit à Londres depuis cinquante ans et plus. Il ne compte plus les années qu'il a passées loin de sa patrie – sa mémoire est trop courte pour les contenir toutes –, mais il voit la Russie

au cours de sa promenade à Trafalgar Square. Il se dit que c'est Pétersbourg et personne ne conteste ce jugement, même pas Wellington.

La Russie est mystérieuse et tout le monde le sait, surtout en Occident. Par conséquent, ce n'est pas la peine de s'y appesantir. Tchaadaev ne se range pas à l'avis des slavophiles qui, d'après lui, se situent au-delà de la ligne de démarcation. Quelle ligne, quelle démarcation ? Tchaadaev pense que les slavophiles – Pouchkine, entre autres – attribuent trop de mérites à la Russie. Ils parlent toujours d'une autre voie, d'une autre foi, d'un autre destin. Nous suivons notre propre chemin, disent-ils. Et Gogol met son antihéros dans un *britchka* – un mot qu'il faudrait traduire, sinon on ne comprendra rien –, et cet antihéros ramasse tout ce qu'il peut sur le chemin : un tas d'âmes mortes, entre autres. Une pile d'âmes mortes.

La Russie songe en veillant ; il n'y a rien de plus doux ! Rien d'étonnant – elle est un songe. C'est une nuit d'été, une nuit d'hiver. C'est surtout une nuit d'hiver à cause de la neige – personne n'en doute. La poussière s'envole, les cités s'écroulent ; ce sont surtout les cités russes qui s'écroulent. Mais il y a cet horizon inaccessible auquel les Russes tiennent plus qu'à toute autre chose. Tchitchikov se met dans son équipage – oublions le mot « *britchka* », de peur de compromettre notre entreprise – et vole à travers la Russie à la recherche de cet horizon. En tout cas, Gogol le recherche, tandis que Tchitchikov ne pense qu'à l'argent. Pour le moment.

Mystère, mystère. L'âme russe est morte et vivante à la fois. Quand vous pensez qu'elle est morte – que la Russie est morte, en d'autres mots –, elle resurgit, grâce à une balalaïka ou une guitare ; cela dépend. La Russie entonne un hymne et tout le monde l'écoute. On se dit : « C'est beau, les chants russes, les basses russes et les pièces de Tchékhov. »

La Russie calcule : deux et deux font cinq, six, sept. Les oligarques qui amassent des milliards ont rendu la formule « deux et deux font quatre » plus spacieuse. On vole en tous sens, tandis que Flaubert parle de Bouvard et Pécuchet. De quoi s'occupent-ils ? De chimères sans doute, et du sphinx peut-être.

Il recourut à des auteurs mystiques : sainte Thérèse, Jean de la Croix, Louis de Grenade, Scupoli, et de plus modernes, Mgr Chaillot. Au lieu des sublinités qu'il attendait, il ne rencontra que des platitudes, un style très lâche, de froides images et force comparaisons tirées de la boutique des lapidaires.

Il apprit cependant qu'il y a une purgation active et une purgation passive, une vision interne et une vision externe, quatre espèces d'oraisons, neuf excellences dans l'amour, six degrés dans l'humilité et que la blessure de l'âme ne diffère pas beaucoup du vol spirituel.

Les opposés se rencontrent et se réconcilient une fois de plus : une blessure mortelle et un vol immortel, le mouvement spirituel et le mouvement matériel. Purgation active et purgation passive

coïncident quelque part, elles aussi – n'en doutons pas. Tout revient au même et il n'y a qu'un point où la foi et son absence ne se font qu'un. Et ce « un » est Dieu, n'en doutons pas.

Tout d'un coup, Flaubert fait étalage de ses connaissances. On le lui reproche, mais il ne prête pas l'oreille à ces reproches – même si ses proches le font aussi –, comme s'il voulait oublier le fait qu'il est un être humain et pas simplement un écrivain. Le style, le style, répète-t-il. « Il s'est donc égaré dans trop de livres et de mythes, écrit Paul Valéry à propos de *La tentation de Saint Antoine* ; il y a perdu la pensée stratégique, je veux dire l'unité de sa composition qui ne pouvait résider que dans un Antoine dont Satan eût été l'une des âmes. » Une fois de plus, on bute sur le mot « âme » – même lorsqu'on parle de Flaubert ; comme si l'âme – n'importe quelle âme – était omniprésente, en plus de son côté immortel. On bute aussi sur des fragments, sur la décomposition générale. Pour une fois, évitons le terme « déconstruction ».

Flaubert fait la même chose dans son ultime ouvrage – trop de livres, trop d'étalages, trop de citations. On lui dit : « Ne cite que toi. Tu as assez écrit pour te concentrer sur tes œuvres : tu as amassé assez de matériaux pour cela. Écris des commentaires sur tes œuvres, tes idées, ton âme. » Mais Flaubert persiste et signe, comme on dit. On dit trop de choses, mais il faut tenir compte de tout ce qu'on dit pour pouvoir écrire un dictionnaire des idées reçues. D'où peut-on recevoir ces idées ? De livres et de passants.

« Dieu se manifestait à son cœur par la forme des nids, la clarté des sources, la bienfaisance du soleil... » On s'égarer de plus en plus : on ne sait même pas quel personnage voit Dieu. Et puis on se rend compte que c'est Pécuchet et pas Bouvard, pour une fois. Mais cela ne nous avance à rien. Il ne suffit pas de voir Dieu partout : n'importe quel hystérique – ou mystique autoproclamé – est capable de cela. Il faut d'abord devenir dévot, comme Tartuffe. Mais il ne faut pas convoiter la femme de son bienfaiteur.

Pécuchet, désireux de la perfection, chercha ses vices ; les bouffées d'orgueil depuis longtemps étaient parties. Son goût du travail l'exemptait de la paresse ; quant à la gourmandise, personne de plus sobre. Quelquefois des colères l'emportaient.

Il se jura de n'en plus avoir.

Ensuite, il faudrait acquérir les vertus, premièrement l'humilité, c'est-à-dire se croire incapable de tout mérite, indigne de la moindre récompense, immoler son esprit, et se mettre tellement bas qu'on vous foule aux pieds comme la boue des chemins. Il était loin encore de ces dispositions.

Ce désir n'est pas tout à fait déséquilibré : Flaubert précise que Bouvard était encore loin « de ces dispositions ». C'est l'antithèse de la thèse exposée précédemment. Mais ce passage n'est pas assez équilibré : il penche du côté de la dévotion, de la vertu – comme si celle-ci était accessible, tangible. Comme si Dieu était visible.

« Pourquoi gémis-tu pendant le repas ?

- Nous devons manger en gémissant, répondit Pécuchet, car l'homme, par cette voie, a perdu son innocence, phrase qu'il avait lue dans le *Manuel du séminariste*, deux volumes in-12 empruntés à M. Jeufroy, et il buvait de l'eau de la Salette, se livrait, portes closes, à des oraisons jaculatoires, espérait entrer dans la confrérie de Saint-François.

Toujours pas d'équilibre. Au lieu de s'envoler, Pécuchet tombe de plus en plus bas. Et voilà enfin le redressement de la situation : « Et Pécuchet en arriva à ne plus savoir que penser de Jésus. Trois évangiles en font un homme. Dans un passage de saint Jean, il paraît s'égaliser à Dieu, dans un autre, du même, se reconnaître son inférieur... Les catholiques, en Irlande, éventrèrent des femmes enceintes pour prendre leurs enfants !... Et les donner aux pourceaux !... Si la valeur du martyr dépend de la doctrine, comment servirait-il à en démontrer l'excellence ? »

Une sérénade interrompue, comme aurait dit Debussy. Tout aboutit à un point, au néant, au neutre ?

DEUXIEME PARTIE

Non, non, c'est l'immobilité qui compte. Rien ne compte, on n'a pas envie de compter quoi que ce soit, même pas ses pensées, d'autant qu'aucune pensée ne se rapporte ni à l'âme ni à un quelconque poème. On écrit des poèmes. Cela sert à quoi ? On dit que ce qui ne sert à rien est plus beau que le reste. L'expression « les beaux restes » n'a pas de sens.

On écoute Gogol, Flaubert et les paroles disparaissent, puisqu'elles ne peuvent pas ne pas disparaître. Il y a des pas et ces pas s'éloignent. Parfois ils s'approchent de vous, mais ce sont des pas humains. Même les animaux restent à l'écart ; on peut supporter cette distance, pourvu qu'on puisse les caresser.

« L'idée de la mort les avait saisis. Ils en causèrent, en revenant. » En revenant de quoi ? de la vie ? d'un dîner ? Peu importe – vous rentrez à la maison et vous pensez à la mort. Personne ne vous empêche d'y penser ; donc vous y pensez. Vous êtes libre de vos mouvements et de vos pensées. Il vaut mieux penser à la vie, par exemple à des gâteaux et au Père Noël ; mais il n'est pas toujours là et parfois l'automne se manifeste sans qu'on ait la force d'y résister.

« Après tout, elle n'existe pas. » On parle toujours de la mort. D'accord, on parle toujours d'elle et ce n'est pas une femme ; et si s'en était une, on aimerait avoir une autre femme devant soi ou même derrière soi, tant qu'à faire. Même si la femme dont on parle n'est pas belle, elle est plus belle que la mort – cela va sans dire. Elle n'existe pas, hélas ; il n'y a que la mort qui existe.

Épicure dit que la mort n'est qu'un instant ; ou plutôt, rien du tout. Avant, on ne sent que la vie, qu'elle soit dégradée ou non ; après, on ne sent rien du tout. L'affaire est réglée. Donc, la mort n'existe pas. Elle n'a jamais existé, si ce n'est qu'il y a des millions de morts dont on ne sait que faire. On les enterre ; on ne s'en débarrasse pas.

La mort n'existe pas ; il n'y a que la vie éternelle. L'âme est immortelle ; la vie éternelle. L'affaire est réglée, une fois encore. On règle tant d'affaires dans la vie – et même après elle, selon les théologiens –, mais il y a encore quelques affaires à régler, malgré tout, malgré tous les zèles qu'on met à la disposition de ces affaires et énigmes. Alors, Bouvard et Pécuchet – alias Flaubert –

s'attaquent à la mort et ces attaques échouent, comme toutes les autres attaques. Mais pendant cette dernière attaque on nous apprend quelque chose sur la mort.

« On s'en va dans la rosée, dans la brise, dans les étoiles », dit-on. On ne veut pas s'en aller, même si le domicile qu'on propose à tous les morts se trouve dans les étoiles. On aime les contempler depuis la terre, depuis sa fenêtre, un verre de cognac à la main. On se dit qu'elles sont jolies et on a envie de tomber amoureux. On tombe amoureux, un verre de champagne à la main ; et les étoiles sourient aux amoureux. Mais si l'on s'en approche pour y vivre ou mourir en paix, les étoiles deviennent agressives. Ce sont des émettrices d'énergie, des boules de gaz ; on y brûle, au lieu de s'y réchauffer. Et la rosée ? Elle est à l'origine de tous les rhumatismes ; il en va de même pour la brise, n'importe quelle brise. Tout le monde le sait : la brise est plus dangereuse que les courants d'air que tout le monde craint à juste titre. Alors on se demande pourquoi il faut séjourner dans la brise, au lieu de tomber amoureux près d'une fenêtre.

C'est pour cela qu'on n'a pas envie de mourir ; et l'on a tout à fait raison. Mais la raison ne triomphe pas toujours, et c'est pour cela qu'on meurt, malgré tous les soins qu'on prodigue aux mourants. On ne les met pas au milieu de la brise ni de la rosée ; on les chouchoute, on leur donne un peu de choucroute pour revigorer leur muscles. Cela ne sert à rien, et Flaubert le sait mieux que quiconque – mieux que Gogol, pour être franc. « On devient quelque chose de la sève des arbres, de l'éclat des pierres fines... » On se dit qu'on ne veut rien de tout cela : on est déjà devenu ce qu'on est et cela suffit. On se dit : « Je ne suis ni une étoile ni la rosée ni la brise ni la mort. Laissez-moi en paix. La paix est la vie, autant que l'amour. »

Entre autres, Bouvard et Pécuchet imaginent la mort sous la forme d'une nuit intense. Mais quelle forme a-t-elle, cette nuit ? À cause de son intensité, on ne voit même pas les étoiles. D'ailleurs, on n'est pas censé voir quoi que ce soit, puisqu'on est mort. Et que fait-on au milieu de cette nuit ? On ne fait rien, puisqu'on est dans la tombe. On se putréfie de plus en plus, mais c'est plutôt la paresse incurable et fatale qui est à l'origine de cette pourriture.

Pourquoi ne pas imaginer la mort sous la forme d'un cercueil ? n'est-ce pas plus logique ? N'importe quelle forme convient à la mort, car elle n'a pas de forme. C'est un néant ou un vide. Bref, la mort a la forme de la mort.

Supposons qu'on avance dans la nuit au milieu de laquelle on se trouve. Pourquoi avancer ? Parce qu'on n'a pas envie d'être au milieu de trous noirs ; on aspire à en sortir et, selon toute logique, la sortie ne se trouve pas au milieu de quelque chose. C'est vers la périphérie de la mort qu'il vaut marcher. « La mort n'est pas un chemin, nous dit-on. Vous la confondez avec la vie.

- Et la vie éternelle ? répondons-nous. Avez-vous oublié cette expression ?

- Non. Mais la vie éternelle commence *après* la mort.

- Ce qui est éternel ne commence jamais.

- Vous avez oublié la question suivante : 'Et Dieu, que faisait-Il avant le big bang ?' Saint Augustin...

- C'est une question oiseuse. Il faut se demander plutôt ce qu'on fera *après* la mort. »

Gogol parle rarement de la mort, malgré le titre de son roman ou plutôt de son poème. Il pense sans doute que ce titre est éloquent et parle de la mort – d'une manière ou d'une autre. La manière est originale, surtout si on la compare aux élucubrations de Flaubert, à ses trous sans fond, à ses évanouissements continus. Gogol n'aime pas les pléonasmes : si la mort fait partie du titre, ce n'est pas la peine d'en parler ailleurs, à l'exception des moments où l'on ne peut faire autrement. Si Sobakevitch loue les morts comme s'ils étaient vivants et pouvaient rendre service aux autres vivants, Gogol se sent obligé de visiter l'au-delà, par crainte de devenir illisible. Si les âmes mortes de Sobakevitch sont bien vivantes, elles coûtent cher et Tchitchikov a tort de sous-estimer leur valeur. Le roman demeure peut-être lisible, mais il devient surréaliste, alors que Gogol est plus ou moins réaliste – en tout cas, dans ce poème.

En réalité, Gogol avait peur de parler de la mort à cause de la Russie et de son état. Il croyait en sa patrie et rien ni personne ne pouvait lui faire changer d'avis et de croyance. Il écrit à Sollogoub : « Il est beaucoup plus facile de devenir russe par la connaissance de la langue et du pays que d'acquérir une âme russe. Qu'est-ce donc que devenir un vrai Russe ? En quoi réside l'attrait de notre race, que nous cultivons à présent avec tant de sollicitude, la débarrassant de tout ce qui est étranger, incongru, impropre ? Quelle est notre qualité essentielle ? ... Le plus haut mérite du peuple russe, c'est de savoir comprendre plus profondément que quiconque la sublime parole de l'Évangile, qui seule peut élever l'homme à la perfection. »

Il y a plusieurs équations dans ce passage. La perfection et la parole de l'Évangile sont égales entre elles ; de même, la compréhension de cette parole et le plus haut mérite du peuple russe sont égaux entre eux. Et l'on n'oublie pas l'amour, bien sûr. La parole de l'Évangile est l'amour et l'on ne peut pas ne pas aimer le peuple russe à cause de son haut mérite – même si l'on ne possède pas ce qu'on appelle « l'âme russe ». Peut-on acquérir cette âme pour aimer le peuple russe encore plus ? Après tout, on s'aime soi-même contre vents et marées, malgré les accusations portées contre ce genre d'amour. Égoïste, égoïste ! Il y a même une publicité qui fait parade de ce terme ; il s'agit d'un parfum.

Et si l'on aime le peuple russe, on aime tout le monde : il suffit d'aimer un homme et une femme pour aimer le genre humain. Si vous aimez un chat, vous aimez les autres chats aussi, à moins que certains ne se bagarrent avec votre chat. Il y a beaucoup d'équations de par le monde et il faut les guetter pour ne pas se perdre dans la diversité de ce monde ; cette diversité risque de dérouter n'importe qui, même un philosophe. Vous vous accrochez à une chose et vous vous dites que vous pouvez vous reposer sur elle. Mais il y a une autre chose à proximité de la première chose et vous voyez qu'elle a aussi beaucoup de valeurs et de mérites. Vous hésitez entre ces deux choses. Rien d'étonnant : votre choix n'est pas facile. Vous êtes littéralement ballotté entre ces deux choses, et si vous finissez par en choisir une, vous vous mettez à regretter votre choix ou l'autre chose. La seule

solution à ce problème se niche dans les équations : si vous vous dites que cela revient au même, vous ne regrettez rien, une fois que votre choix est fait.

Gogol parle rarement de la mort. Pourquoi ? Parce que la vie et la mort sont égales entre elles ? parce qu'une âme morte et une âme vivante sont également égales entre elles ? En fait, il a peur de créer une atmosphère de mort autour de la Russie. Si vous pensez à une chose désagréable – cela n'arrive presque jamais avec des choses agréables – cette chose vous arrive inmanquablement. En d'autres termes, vous vous trouvez au centre d'événements que vous craigniez à juste titre. Gogol veut parler de la vie – lorsqu'il s'agit de la Russie. Il ressuscite même les âmes mortes – dans une certaine mesure – pour pouvoir créer une grande quantité de vie à l'intérieur de la Russie. Hélas, son stratagème est voué à l'échec car il y a des gens qui pensent que la Russie est morte. Il y a des gens qui pensent qu'elle n'est jamais venue au monde. On leur dit : « Il faut ressusciter la Russie.

- Mais elle n'est pas encore née, répondent-ils.

- Et qui a vaincu Hitler ?

- Beaucoup de nations. Les Américains surtout. »

Tchaadaev a fait beaucoup de tort à la Russie : ses pensées étaient trop fortes pour qu'on y résiste. En tout cas, l'atmosphère n'y a pas résisté. L'atmosphère devenait de plus en plus noire, de sorte qu'on ne résistait pas à la tentation de la comparer à la mort de Flaubert ou à la mort tout court. On disait : « La mort et la Russie sont égales entre elles. » On avait sans doute tort, mais ni l'atmosphère ni la mort n'écoutent vos raisonnements. Au contraire, vos pensées et vos craintes sont susceptibles de changer le monde et de renverser beaucoup d'idoles.

D'après Tchaadaev, l'Europe était couverte par les ténèbres ; puis les lumières ont jailli de partout. Il parle du christianisme et du siècle des lumières, cela va sans dire. « En se repliant sur l'antiquité païenne, le monde chrétien avait retrouvé les formes du beau qui lui manquaient encore ». En d'autres termes : tout n'était qu'ordre et beauté, tandis qu'en Russie le désordre régnait. Et sans doute la laideur. « Et les icônes ? Vous oubliez les icônes ! » Non, on ne les oublie pas. Mais quelques icônes ne peuvent sauver le plus vaste pays du monde. C'est pour cela que certains penseurs affirment qu'il est légitime de parler de la mort, quand on pense à la Russie. « Malgré le nom de chrétiens que nous portions, dit Tchaadaev, quand le christianisme s'avavançait majestueusement dans la voie qui lui était tracée par son divin fondateur et entraînait les générations après lui, nous ne bougions pas. » Autrement dit, nous n'étions rien d'autre que des cadavres. Des cadavres qui gisent dans les ténèbres. D'après Tchaadaev.

PLAN

Idées.

Parler de la similitude entre Gogol et Flaubert. Le mouvement commun vers les idées reçues. Flaubert s'écarte de la littérature, tout en restant accroché à elle. Gogol l'abandonne au profit de la religion et des idées reçues auxquelles il croit. Il est sincère, Flaubert non. Que reste-t-il ? Gogol incarne son

propre personnage. Il n'arrive pas à trouver sur la terre russe un personnage « positif », comme disaient les Soviétiques. Il devient positif lui-même. Comment ? En prodiguant ses conseils. Flaubert reste négatif. *Bouvard et Pécuchet* est aussi tragi-comique que le *Roi Lear*. Toutes les tentatives échouent et même la folie n'apporte rien. Pas la paix intérieure.

Comparer la logique de Kafka avec celle de Flaubert. Flux et reflux, une sorte de dialectique. Équilibre, harmonie. Citer un monologue du *Château*.

Flaubert parle de la bêtise. Il cite les opinions des hommes qui n'étaient pas bêtes. Notre destin ? Rien ne marche ? S'accrocher aux illusions ? Bâtir son monde, son calme sur des illusions. Encore une idée reçue.

Inclure dans le dictionnaire deux ou trois extraits d'œuvres littéraires. Thomas Mann, entre autres. Et celle-ci : « La mer se retourne dans son lit, les blés se balancent sous le vent, les caravanes passent, la poussière s'envole, les cités s'écroulent ; – et mon regard, que rien ne peut dévier, demeure tendu à travers les choses sur un horizon inaccessible. »

Les lieux communs de Léon Bloy. Les comparer avec les idées reçues. « Pour acquérir l'âme russe il faut boire de la vodka et manger du caviar. Il faut aimer les steppes. » Bon exemple d'idée reçue.

Gogol écrit une lettre à Tchaadaev.

Je vous écris en français puisque vous n'avez pas l'air d'aimer votre langue maternelle. D'ailleurs, on se demande si c'est vraiment votre langue maternelle. Vous ne la parlez peut-être pas, sauf avec vos domestiques.

Avez-vous lu le fameux livre de Marc-Aurèle ? Je ne crois pas, sinon vous ne parleriez pas de la façon dont vous parlez dans vos écrits. Voici ce qu'il dit : « Qu'il est aisé de repousser et d'abandonner toute pensée déplaisante ou impropre, et d'être aussitôt dans un calme parfait ! » Penseriez-vous que l'empereur et le philosophe se soient trompés ? C'est vous qui avez raison, comme d'habitude. Même Dieu a tort, si vous êtes en désaccord avec Lui.

Non, Marc-Aurèle ne s'est pas trompé : il *est* aisé de repousser et d'abandonner toute pensée déplaisante. Penseriez-vous que la pensée qui dénie la place de la Russie dans le monde et l'univers soit plaisante ? Dois-je en conclure que vous tirez un immense plaisir du fait que vous dites du mal de votre pays natal ? La Russie est-elle votre pays natal ? J'en doute fort, d'autant que vous n'avez pas l'air d'avoir en votre possession le trésor le plus cher qu'un être humain puisse avoir à sa portée : l'âme russe, précisément.

Vous repoussez la Russie, au lieu d'en faire autant du côté de vos pensées malpropres et indignes d'un penseur russe ou de tout autre penseur. Il n'est pas facile de repousser un pays dont l'espace se mesure en million de kilomètres. Et le passé de ce pays est lourd, lui aussi ; et il est lourd de conséquences. Grâce à ce passé glorieux, la Russie sera capable de vivre dans un

paradis sur mesure, et vous, vous croyez que ce paradis sera désastreux. Pourquoi ? Parce que, d'après vous, nous ne bougeons pas. Ce qui veut dire, en d'autres termes, que nous allons droit au mur. J'essayerai de vous prouver le contraire : mon héros sera en mesure de construire un avenir que vous appelez « odieux ». Ce n'est pas le mot juste, croyez-moi.

Écoutez les chants russes, ce qui vous permettra à la longue d'acquérir l'âme russe. Regardez la Volga et les bateaux qui transportent nos richesses, que ce soient nos citoyens ou nos métaux précieux. La Russie est très riche, cher Monsieur, et un jour vous l'apercevrez, j'en suis sûr. Sinon vous êtes déjà mort. Et regardez notre neige, son éclat : l'éclat russe.

Je suis un peu fatigué ; et je suis malade, comme d'habitude. J'ai pris cette habitude récemment et je n'arrive pas à m'en défaire. Au lieu de vous dire et redire ce que je dis aux autres, je vous citerai un extrait de la lettre que j'ai écrite récemment à Iasykov : « O crois en ma parole ! Je ne puis rien te dire d'autre que cela : crois en ma parole. Moi-même, je suis obligé d'y croire. Il y a là quelque chose de miraculeux et d'incompréhensible. Les larmes dont est pleine mon âme reconnaissante et inspirée m'empêchent de l'expliquer. Ma bouche est muette. Nulle pensée humaine n'est capable d'imaginer, ne fût-ce que la centième partie de l'immense amour que Dieu porte à l'homme. Tout est là. Dorénavant, que ton clair regard soit toujours courageusement levé vers le ciel. »

Regardez-vous le ciel de temps en temps ? le ciel russe ? Vous parlez du christianisme, mais cela ne veut pas dire que vous croyiez en Dieu, que vous sentiez Son amour. Votre âme est-elle reconnaissante ? Quel que soit l'origine de votre âme, orientez-là vers l'amour de Dieu, et vous comprendrez que j'ai raison. Et puis vous serez inspiré : c'est le stade suivant. D'abord la reconnaissance, ensuite l'inspiration. Et votre inspiration vous dira ce qu'il faut faire et dire. D'ailleurs, vous pouvez vous inspirer de cette lettre. C'est peut-être le premier stade, mais c'est un stade quand-même : on ne peut pas parler à Dieu toute de suite, sur le champ.

P.-S. Dans ce texte destiné à Iasykov, je vous tutoie. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Nul ne sait mieux que Frieda combien son physique est minable ; quand on la voit pour la première fois dénouer ses cheveux, par exemple, on en joint les mains de pitié ; il ne devrait même pas être permis à une telle fille, si les choses se passaient dans le dû, de faire une simple femme de chambre ; elle le sait bien ; que de nuits elle en a pleuré, et s'est pressée contre Pepi en s'entourant la tête des cheveux de son amie ! Mais, une fois en service, tous ses doutes disparaissent, elle se tient pour la plus belle de toutes les femmes et en persuade chacun de façon appropriée. Elle connaît les gens, c'est là son vrai talent. Elle se dépêche de leur mentir et de les tromper avant qu'ils aient le temps de la regarder.

Kafka, *Le château*, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte

A présent nous le savons aussi : Frieda est laide et aucun remède n'en fera la Belle au bois dormant, même si elle recourt aux services des cliniques dont disposent les laideronnes de notre temps. D'ailleurs, elle n'en a pas besoin, grâce à l'harmonie ou à l'équilibre offerts par cette fameuse dialectique que les grands écrivains utilisent pour faire durer le plaisir de la vie ; autrement dit, pour faire souffrir leurs personnages. Ils pourraient mourir plus ou moins en paix et même dans leur sommeil, si on les autorisait à s'adonner au rituel de l'éternelle tristesse causée par leur laideur ou les épreuves que la vie leur fait traverser. Tout le monde meurt autour d'eux : leurs parents, leur femme, leurs enfants, leur chien. Et puis ils sont irrémédiablement laids. On les autorise à se marier, mais leur femme ou leur mari les quitte après une succession impressionnante d'insultes. En ce cas, il vaut mieux ne pas se marier du tout ; il vaut mieux ne pas naître.

Mais les écrivains en décident autrement : la vie continue, se disent-ils. Beckett peut penser que ce n'est pas la peine d'avoir des enfants, car la vie est une souffrance permanente. Et même s'il y a des éclaircies dans ce tunnel noir, au milieu de cette mort à crédit, on ne parle du bonheur que pour se moquer des gens. Mais Beckett continue, comme il le dit lui-même. Ses personnages continuent à attendre. Pourquoi ? Parce que l'un d'eux dit à quelqu'un : mon poumon gauche est à la dernière extrémité, mais mon poumon droit se porte bien.

Frieda se porte bien, elle aussi. En se regardant dans un miroir, elle pourrait se dire que ce n'était pas la peine de vivre. Au lieu de ce supplice qu'on s'inflige à soi-même de temps à autre, elle va au travail ; elle soulage son âme en pleurant sur l'épaule de sa copine. Autrement dit, elle transfère ses ennuis à l'âme de son amie de jeunesse. Et puis elle travaille, comme si de rien n'était ; elle redresse la balance. Et l'harmonie règne de nouveau en permettant aux personnages du livre de continuer leur chemin vers le château. (Celui de sainte Thérèse ?)

Bon, supposons qu'elles arrivent dans le château en question ; supposons qu'elles épousent le châtelain et profitent de sa générosité pendant quelques années. Et alors ? Elles mourront tous à la fin ; en attendant, leurs souffrances continuent à cause des rhumatismes et d'autres douleurs, mentales et corporelles. La cruauté de Kafka est sans bornes, tandis que Gogol est un saint dans le royaume de la littérature ; il est un saint et un roi à la fois. Pourquoi ? Parce qu'il libère ses personnages du joug de la vie.

Même Gogol nourrit dans son sein le défaut décrit plus haut : il a recours à la fameuse dialectique pour faire durer le plaisir de l'écriture, comme on dit aujourd'hui. (Du coup, on jette un œil sur son écriture, assez régulière. Sur l'écriture de Gogol.) Sobakevitch n'échappe pas à cette règle : malgré sa lourdeur, il est capable de faire un bond presque élégant qui rachète toutes ses maladresses. En tout cas, c'est ce qui se passe dans le film soviétique où ce personnage est joué par Gribov.

En outre, il avait une tête qu'il n'est plus la peine de décrire : il suffit de regarder le film en question. Que faisait-il de cette tête – en dehors du film ? « Il la tenait généralement inclinée, sans jamais remuer le cou ; grâce à cette raideur, il regardait rarement son interlocuteur en face, mais fixait toujours le poêle ou la porte. » Au début, on se dit que Sobakevitch doit souffrir de rhumatismes, de

torticolis ou autres maladies liées à la raideur. Et puis on se dit que c'est un avantage, somme toute. Sobakevitch peut se permettre de ne pas passer pour un malotru, s'il ne regarde pas son visiteur, son interlocuteur. Et si ce dernier lui reproche ce comportement, Sobakevitch peut lui répondre : « Cher Monsieur, ne voyez-vous pas que je souffre atrocement ? Je n'arrive pas à tourner la tête. Si un malfaiteur vient chez moi, je ne le verrai pas avant un coup de revolver que je n'entendrai même pas. Vous me direz que ça ne vaut pas la peine d'entendre le coup qui vous tue, mais j'aimerais savoir tout sur la vie et sur la mort. Je suis curieux, voyez-vous. » Et le visiteur se sent obligé de dire : « Oh, excusez-moi, cher Monsieur ! Je ne savais pas que vous étiez souffrant. Vous avez très bonne mine. Je pensais constamment au pont Neuf. »

Cette rigidité qui n'est pas agréable, il faut l'admettre, permet à Sobakevitch de ne pas se trahir en regardant son interlocuteur droit dans les yeux. Les yeux nous trahissent très souvent sans que nous nous en apercevions, mais Sobakevitch échappe à cette règle nuisible, grâce à sa rigidité, à l'équilibre littéraire que les grands écrivains accomplissent à bon escient. Cela lui permet de rouler ses interlocuteurs, ses ennemis et autres représentants du genre humain. Et la vie continue de plus belle ; comme si de rien n'était.

Bouvard et Pécuchet entreprennent quelque chose. Au début, ils sont enthousiastes ; ils brûlent d'impatience de voir le fruit de leur labeur. Mais le fruit n'arrive pas. Comme disent les Russes : « Cela vous arrive sur une assiette bleue. » L'assiette demeure dans les coulisses et même les assiettes blanches ne sont plus disponibles ; nos héros échouent lamentablement. Ils maudissent l'existence et jurent de ne plus entreprendre quoi que ce soit. Mais un peu plus tard ils commencent à s'ennuyer parce que ce n'est pas très amusant de se tourner les pouces. On les tourne, on les tourne et rien n'en sort. Alors, on entreprend quelque chose ; on se met à travailler ou à lire en se disant qu'une bonne lecture est aussi un travail : un chef-d'œuvre n'est jamais facile. Il faut le lire et le relire avant de comprendre son contenu et toutes les nuances.

« D'ailleurs, que prouve un insuccès ? Ce qui avait échoué sur des enfants pouvait être moins difficile avec des hommes. Et ils imaginèrent d'établir un cours d'adultes. » C'est cela, c'est cela. D'abord on teste ses méthodes sur des enfants. Ils se rebiffent et refusent d'adhérer à ces méthodes qui sont empruntées soit à Rousseau – rappelons-nous *Émile* – soit à *L'Éducation sentimentale*. Les enfants déçoivent leurs gouverneurs, leurs gourous, leurs bienfaiteurs. Certains s'enfuient ; les autres restent et continuent à manifester leur déplaisir, au lieu de laisser leurs bienfaiteurs en paix. Alors, on pense aux adultes.

D'abord on s'occupe de la terre qui ne répond pas aux caresses qu'on lui prodigue. On se tourne vers le ciel : il y a toujours une échappatoire, un espoir quelconque. Il y a toujours ce célèbre équilibre, grâce auquel on continue à vivre, au lieu d'aller au paradis où l'on s'ennuie encore plus, paraît-il. Mais au paradis on ne peut rien entreprendre, car tout est déjà entrepris. L'éternité travaille pour vous ; Dieu aussi, sans parler des anges. Il y a beaucoup d'assiettes autour de vous ; il y a des assiettes de toutes les couleurs. Et il y a un peu de tout sur ces assiettes ; elles sont remplies à ras bord. On mange à

volonté – dans tous les domaines. Ces assiettes sont remplies de sciences, de poèmes. On se rassasie ; on commence à se tourner les pouces. Et dès que les pouces se mettent à tourner, on commence à s'ennuyer. Voici de quoi le paradis a l'air, d'après certains mécréants.

Gogol continue à écrire des lettres : dans son cas, la vie continue de cette manière. « Si je n'écris pas de lettres, je meurs, se dit-il. Il faut que j'écrive quelque chose, sinon les autres écriront quelque chose et on les lira, on les lira. On se divertira. Et il ne faut pas se divertir. Il faut penser à Dieu et à la vie éternelle qui a sa source au sein de Dieu et de sa bonté. Le reste est peut-être la littérature qui m'intéresse de moins en moins, comme tout le monde le sait. Jusqu'ici, ne n'ai rien brûlé, pas encore. D'ailleurs, il n'y a rien à brûler, à part quelques fragments qu'on publiera après ma mort. On dira que ce sont de beaux restes de la deuxième partie. Il n'y a pas de deuxième partie. Il n'en aura jamais, je le sens. Il ne faut pas qu'ils le sachent. Il faut qu'ils pensent que la deuxième partie était prête à la publication, mais qu'au dernier moment je me suis ravisé. J'espère qu'ils n'oublient pas que je suis perfectionniste. Il y a toujours un tas de dernières touches à mettre. Des touches, des retouches. Que ferais-je sans ces retouches ? Une bonne excuse, n'est-ce pas ? Je travaille, je travaille, je ne me tourne pas les pouces. Donc, l'argent que vous m'envoyez ou plutôt l'argent que, pour une raison inconnue, vous ne m'envoyez pas... Bref, cet argent est bien mérité. Même après ma mort, ils ne doivent pas douter de ma sincérité. Je travaillais, je travaillais à la sueur de mon front. Plus que ça, plus que ça. Ce n'est pas le moment de créer une autre expression. En fait, il n'y a que des pages blanches et j'ai peur bleue de ces pages. Vous ne me croyez pas ? D'accord, un jour je brûlerai ces pages. Pauvre Gogol, il est devenu fou. Il pensait que l'enseignement du Christ était incompatible avec la littérature. Ou bien il était trop exigeant envers lui-même. Il pensait que la deuxième partie n'était pas à la hauteur de la première. Non, elle n'est pas à la hauteur, se dit-il. Et il la brûle. Quel artiste ! Quelle grandeur ! Quelle profondeur ! Rappelez-vous ce que Pouchkine disait à propos de Mozart : 'Quelle profondeur, quelle audace !' Oui, je suis un nouveau Mozart, mes chers ennemis. Pensez à Dieu et à sa rétribution. »

Les pensées grouillent dans la tête de Gogol. Comme disait Pouchkine : « La main aspire à entrer en contact avec la plume. Et la plume aime les pages blanches au point de vouloir faire l'amour avec elles tous les jours. » Et Gogol d'écrire à Aksakov, Chévyrev et Pogodine :

Je sens que vous avez souvent l'âme tourmentée... Dans ce cas, il faut une aide fraternelle réciproque. Je vous adresse mon conseil. Consacrez une heure par jour à une méditation sur vous-mêmes. Vivez cette heure-là d'une manière intérieure, concentrée. Un livre d'une haute valeur spirituelle peut vous amener à cet état. Je vous envoie *L'Imitation de Jésus-Christ* (de Thomas a Kempis). Lisez-en chaque jour un chapitre, pas davantage. Si le chapitre est long, lisez-le en deux fois. Après lecture, méditez le texte. Tâchez de comprendre comment il peut

être adapté à la vie, au milieu des bruits et des soucis du monde. Choisissez pour ces occupations spirituelles une heure libre et non chargé, qui serve de point de départ à votre journée. Le meilleur moment pour cela, c'est immédiatement après le thé ou le café, afin que l'appétit ne vous distraie pas. Gardez toujours la même heure et ne la consacrez à rien d'autre... Que Dieu vous aide !

Chévyrev n'a pas répondu à cette lettre. Voici la réponse de Pogodine :

Contrairement à ce que vous sentez ou pensez – cela revient au même, dans votre cas – je n'ai pas l'âme tourmentée. Cela ne veut pas dire que je croie que j'irai au paradis sans passer par le purgatoire. Il se peut que j'atterrisse même en enfer : les voies de Dieu sont impénétrables. Et de nos jours personne n'entend Sa voix – à part vous, apparemment. Quoi que je fasse, Dieu fera ce qu'Il voudra ; en tout cas, saint Augustin affirmait qu'il ne pouvait en être autrement. Si Dieu vous dit que je serais damné, si je ne vous écoutais pas, je vous écouterai peut-être. Mais vous ne nous dites rien au sujet de vos conversations avec le Tout-Puissant. Si vous me dites : « Dieu me dit que tu dois m'écouter, sinon tu brûlera en enfer », je vous écouterai peut-être. Et encore. Vous avez vos extases, vos révélations et vos berlues. Moi, je suis plutôt calme – comme votre Manilov.

Vous dites que je dois consacrer une heure par jour à une méditation sur moi-même. Mais j'ai une femme et quatre enfants. Je passe le plus clair de mon temps à méditer sur notre vie commune, sur nos distractions et les devoirs de mes enfants. Je crois que ma famille est moi-même, en quelque sorte. Peut-être entièrement, de tous les points de vue. Cette famille me prend tant de temps que je ne lis plus rien, à part le livre de vie qui se limite à une page – celle où se trouve ma femme et mes enfants. Je médite le texte de cette page, même quand mes enfants mangent des croissants. Je suis au milieu de leur cris – ils crient beaucoup en jouant –, et je n'ai pas besoin d'adapter leurs cris à la vie, puisque ils sont égaux entre eux.

Pourquoi pensez-vous qu'il vaille mieux méditer après le thé ou le café ? Nous sommes repus, nous avons trop bu. Cela nous distrait beaucoup plus que l'appétit.

Pourquoi faut-il garder toujours la même heure pour cette méditation ? Pour percer un trou dans le monde visible ? Pour parvenir à ses fins dans le monde invisible ?

Et voici la réponse d'Aksakov :

J'ai cinquante-trois ans et j'avais lu Thomas à Kempis avant que vous ne fussiez au monde... Je ne conteste aucune conviction, chez personne, à condition que ces convictions soient sincères. Mais voici que vous me contraignez, comme un gamin, à la lecture de Thomas à Kempis, sans même connaître mes opinions ; et encore, vous m'indiquez un moment précis pour le faire, après le café, vous me dites de répartir cette lecture par chapitres, comme des leçons.

A mon tour, permettez-moi de vous suggérer une lecture utile et même spirituelle. À sa façon, bien sûr. Il s'agit d'un livre chinois intitulé *Le vrai classique du vide parfait*. Cela vous dit quelque chose ? Non, j'imagine. Vous êtes toujours dans le vrai, et vous croyez pouvoir détenir la vérité absolue à la différence d'autres personnes. Mais il y a d'autres personnes qui détiennent la vérité, je vous assure. Et je vous envoie une preuve de ce que j'avance : ce livre chinois. C'est un vrai classique – ou *le* vrai classique, si vous préférez. Et il s'agit du vide *parfait*. Savez-vous ce que c'est que le vide ? Même un vide *imparfait* vous échappe, je parie. Vous êtes toujours entouré de vos personnages et de vos admirateurs. Vous vivez dans le monde où les gens parlent sans arrêt. La plupart de ces personnes sont imaginaires. Il n'empêche qu'ils vous empêchent de ressentir le vide, ce qui vous prive de la vérité chinoise. Et, croyez-moi, cette vérité est fascinante. Elle est *vraie*.

Voici ce que dit ce livre : « Vivre et mourir, c'est un va-et-vient. Celui qui meurt ici-bas, qui peut dire s'il ne renaîtra pas ailleurs ? Je sais seulement que vie et mort ne sont pas identiques. Comment saurai-je si se donner de la peine pour vivre n'est pas être dans l'erreur ? Qui me dira si aujourd'hui ma mort ne serait pas une meilleure chose que ma vie passée ? » Réfléchissez un peu. Je ne sais pas si vous êtes capable de *méditer* : vous n'êtes pas un hindou, que je sache. Je ne suis pas sûr que vous puissiez méditer sur vous-même. Mais vous pouvez sans doute *réfléchir*. Tant mieux, tant mieux. Vous pensez sans doute que vie et mort sont *identiques*, puisqu'il s'agit de la vie éternelle et de Jésus-Christ dont la mort n'a duré que trois jours. D'ailleurs, il y a des théologiens qui prétendent que Notre Sauveur n'a jamais perdu la vie et par conséquent sa Résurrection n'est qu'une *figure of speech*, comme disent les Anglais. Dieu ne meurt pas : ce n'est pas dans sa nature éternelle. Mais Dieu et un être humain ne sont pas identiques ; par conséquent, un humain peut et doit mourir. Il peut se dire, pourtant, que sa mort est mieux que sa vie. Il se peut qu'il ne vaille pas la peine de se donner de la peine pour vivre car il ne faut pas être dans l'erreur, même si l'erreur est humaine. Il faut savoir acquérir les qualités d'un pape qui ne se trompe jamais. Dieu, d'autre part, nous est inaccessible. En un sens, Il est le vide parfait, à en croire les théologiens qui s'adonnent à la théologie négative au détriment de toutes les autres théologies.

Prenons un autre exemple que je puise dans le même livre. « Si l'on veut être sans nom, rien ne vaut le silence, rien ne vaut le vide. Par le silence et le vide, on atteint ses demeures. Mais celui qui prend, celui qui donne perd ses demeures. Quand les choses de ce monde se gâtent, il y a des gens qui s'évertuent à vouloir les réparer au moyen de la vertu et des devoirs, mais bien en vain ! » Réfléchissez un peu. Vous nous envoyez des lettres ; vous nous les *donnez*, en quelque sorte. Pourquoi le faites-vous ? Parce que vous voulez qu'on vous donne quelque chose ou plutôt quelqu'un. Qui ? Un personnage que vous pourriez inclure dans votre livre. Nous ne vous envoyons rien pour que vous ne preniez rien. N'est-ce pas gentil de notre part ? Nous vous aidons à préserver vos demeures intactes. Vous gaffez en écrivant ces interminables lettres, mais

au moins vous n'êtes pas en mesure de prendre quoi que ce soit – à part un bain à Baden-Baden, par exemple.

Continuez à réfléchir : vous avez encore un peu de temps à votre disposition, car l'heure que vous destinez à la lecture ne s'est pas encore écoulée. Que peut-on réparer dans le monde ? Supposons que vous soyez vertueux. Et alors ? Vous faites vos devoirs ; vous êtes vertueux. Vous voulez donc réparer le monde où bien de choses se gâtent, comme nous le savons. Et vous croyez que vous pouvez y arriver. Détrompez-vous ! On ne peut rien réparer du tout, à part une montre ou une serrure. Bon, faites réparer votre montre, mais laissez-nous tranquilles.

C'est fini pour aujourd'hui. Mais puisque vous n'êtes pas encore mort, il faudra recommencer demain et après-demain. Vous vous réveillez et vous vous dites que vous n'êtes pas encore mort. Alors, vous lisez le livre que je vous envoie. Vous récitez à haute voix les phrases suivantes : « Comment saurai-je si se donner de la peine pour vivre n'est pas être dans l'erreur ? Qui me dira si aujourd'hui ma mort ne serait pas une meilleure chose que ma vie passée ? » Vous n'avez plus d'appétit et votre voix est en pleine forme, grâce au café que vous venez de boire. Votre compagnon de route vous demande de répéter ce que vous venez de dire. « Ta voix porte bien, dit-il. Tu dois te faire engager par le directeur du Bolchoï. » Vous répétez donc ce que vous venez de lire à haute voix : « Comment saurai-je si se donner de la peine pour vivre n'est pas être dans l'erreur ? Qui me dira si aujourd'hui ma mort ne serait pas une meilleure chose que ma vie passée ? » Puis vous dites à votre compagnon de route : « Laisse-moi tranquille. Je dois méditer à présent. » Il vous laisse et vous vous mettez à méditer – ou à réfléchir, si vous voulez. « Comment saurai-je si se donner de la peine pour vivre n'est pas être dans l'erreur ? Qui me dira si aujourd'hui ma mort ne serait pas une meilleure chose que ma vie passée ? » Quelques heures plus tard, vous vous endormez. Quelques heures plus tard, vous vous réveillez. Vous prenez votre petit déjeuner et vous recommencez votre leçon. « Comment saurai-je si se donner de la peine pour vivre n'est pas être dans l'erreur ? Qui me dira si aujourd'hui ma mort ne serait pas une meilleure chose que ma vie passée ? »

Une semaine plus tard, vous abordez la leçon suivante. Vous prenez votre café et vous récitez : « Quand les choses de ce monde se gâtent, il y a des gens qui s'évertuent à vouloir les réparer au moyen de la vertu et des devoirs, mais bien en vain ! » Et ainsi de suite. Je n'ai plus de temps à perdre : je dois vaquer à *mes* devoirs.

PLAN

La deuxième partie des *Âmes mortes*. Son absence.

Prouver que la deuxième partie n'a jamais existé. À part quelques fragments. Gogol écrit ces fragments et se dit que ce n'est pas la peine de continuer. Pourtant il les lit à ses amis qui approuvent sa nouvelle approche, son nouveau style. Ils pensent même que c'est mieux que la première partie. Ils se trompent ; il connaît la vérité. Ce n'est pas pour rien qu'il est Gogol. Il n'écrit plus. Plutôt méditer.

Pourquoi perdre son temps ? Il dit à ses amis que la deuxième partie est terminée. Il brûle une pile de pages blanches. Les fragments restent. Ils sont publiés après sa mort. Le lecteur est déçu. Puis il se dit que le reste justifiait la faiblesse de ces fragments. La partie invisible de l'iceberg. Nabokov prétend que ce sacrifice, ce feu, est un triomphe majestueux de l'artiste. Gogol gagne sur tous les tableaux. Il y a des lecteurs qui se lamentent. Tant mieux, tant mieux. Encore un tableau. La deuxième partie est un vide parfait. À part les fragments. « Si l'on veut être sans nom, rien ne vaut le silence, rien ne vaut le vide. » Gogol sans nom. Google.

Hannah Arendt parle de la banalité du mal. Sans s'en rendre compte, Gogol parle de la banalité du bien. Les gens vertueux et « positifs » qu'il décrit dans la deuxième partie sont banals, rien de plus. Comme Eichmann, ils ne pensent pas. Ce sont des machines à faire du bien. Et Gogol ? N'est-il pas une machine lui-même, à la fin de sa vie ? Il débite des idées reçues qui concernent le bonheur de l'humanité. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Prenons son héros positif – le plus positif peut-être. Kostanjoglo, un homme idéal par excellence. Un homme idéal n'existe pas : c'est une machine qu'il nous faut, si nous avons vraiment besoin d'un homme idéal.

Kostanjoglo. On a envie de répéter son nom plusieurs fois avant de passer à autre chose – avant d'analyser ses qualités et ses habitudes, par exemple. On dit de lui qu'il ne prête jamais de l'argent et qu'il ne donne pas de dîners. Une machine à faire du bien, une machine bien pensante. Que dirait-elle à propos de tout cela ? Dîners, bals. Cela ne sert à rien. Il faut travailler, au lieu de danser et de flirter. On boit beaucoup pendant ces dîners. Et on joue aux cartes. Le cerveau humain ne supporte pas l'alcool. On devient stupide quand on en boit, même s'il s'agit d'un grand bordeaux, même si l'on n'en boit que deux verres – contrairement à ce que disent certains médecins. Quant aux cartes, c'est une perte de temps. Une perte sèche.

Je ne donne pas de dîners parce que cela m'ennuierait ; je n'en ai pas l'habitude. Quiconque vient partager mon repas est le bienvenu. Quant au refus de prêter de l'argent, ce sont des racontars. Un individu réellement gêné peut s'adresser à moi, m'expliquer en détail à quoi il destine mon argent : si je vois d'après ses paroles qu'il en fera bon usage, qu'il en retirera un véritable profit, je ne refuse jamais et ne prends même pas d'intérêts. Non, je ne refuse jamais. Mais gaspiller de l'argent, j'en suis incapable. Sacrebleu ! Un tel régale sa maîtresse, meuble une maison avec extravagance, ou bien court les bals masqués avec une gueuse, commémore par un jubilé une vie inutile, et il faudrait avancer des fonds à ce gaillard ! ... Si vous voulez vous enrichir rapidement, vous ne ferez jamais fortune ; si vous ne vous préoccupez pas du temps, vous serez bientôt riche. (Une machine à sous.) Il faut aimer le travail, sinon on n'arrive à rien. Il faut aimer la vie champêtre, oui ! Et croyez-le, ce n'est pas du tout ennuyeux.

Kostanjoglo n'est pas vraiment le portrait craché de Gogol. Pourquoi ? Il n'est pas assez pervers. Comparons la citation ci-dessus et la citation ci-dessous :

Pour l'amour de Dieu ne restez pas assise à la même place plus d'une heure et demie, ne vous penchez pas sur une table : votre poitrine est faible, vous devez le savoir. Efforcez-vous de vous coucher au plus tard à onze heures. Ne dansez pas du tout, particulièrement de ces danses effrénées ! Elles agitent le sang mais ne procurent pas au corps le mouvement correct dont il a besoin. Du reste cela ne vous va pas de danser ; vous n'êtes ni assez bien faite ni assez légère. Vous n'êtes pas jolie. Vous en rendez-vous compte avec certitude ? Vous n'êtes jolie qu'au moment où votre visage témoigne d'un sentiment élevé. De toute évidence, vos traits sont faits pour exprimer la noblesse de votre âme ; sitôt que cette expression vous quitte, vous devenez laide.

La perversion de Gogol se manifeste au cours des déviations qu'il effectue pour s'écarter de la ligne droite. Ces déviations sont inconscientes peut-être ; néanmoins, elles existent et c'est ce qui nous intéresse en l'occurrence. Il commence bien, puisqu'il semble conseiller à sa correspondante – Anne Vielgorski – de faire des exercices, de se promener dans les bois en respirant l'air frais. « Ne vous penchez pas sur une table » est aussi de bon conseil. Si l'on se penche trop en écrivant, on devient myope à la longue. Et puis il faut constamment penser à sa colonne vertébrale. Ne pas se coucher tard. Très bien. Ne pas danser du tout – ce n'est pas possible, surtout si l'on pense au Pétersbourg du XIX^e siècle, à la bonne société pétersbourgeoise.

Et puis Gogol dérape. « Du reste cela ne vous va pas de danser ; vous n'êtes ni assez bien faite ni assez légère. Vous n'êtes pas jolie. » Kostanjoglo n'est pas capable d'un tel dérapage ; aucun homme idéal ne l'est, d'ailleurs. Gogol est toujours dans le royaume des vivants où les machines ne sont acceptées qu'en tant que machines. Les humains jouissent d'une constitution différente, moins rigide, plus indépendante. « Vous devenez laide » est carrément injurieux.

Flaubert est pervers dans la mesure où ses personnages ne trouvent pas ce qu'ils cherchent. Pourquoi les armer de tant de livres qui leur expliquent le fonctionnement de l'univers et la façon dont on peut y vivre ? Les livres vous parlent du ciel et de la terre, et vous avez l'impression de comprendre quelque chose, de toucher aux énigmes éternelles et de les ouvrir comme une coquille où se cache une huître. Vous avez même l'impression de pouvoir manger cette huître. Vous êtes dans le monde ; le monde est en vous. Le macrocosme et le microcosme se mélangent ou plutôt s'unissent. Il y a une union sacrée partout et tout est possible ; même l'impossible est à votre portée. Et puis vous vous réveillez perclus du rhumatisme et tout tombe en panne, au lieu de marcher comme sur des roulettes. Pourquoi ne pas laisser *vivre* vos personnages ? Ils sont en train de mourir ; ils ratent tout ce qu'on peut rater. Ils vont même au-delà de ce qui est possible dans le domaine des échecs : ils ratent ce qu'on

ne rate jamais, en principe. Mais les principes ne sont pas uniformes. Vous comptez sur une série de principes ; vous vous trompez de série. Et les maux de tête recommencent.

« Une excellente habitude, c'est d'envisager les choses comme autant de symboles. Si le tonnerre gronde, figurez-vous le jugement dernier ; devant un ciel sans nuages, pensez au séjour des bienheureux ; dites-vous dans vos promenades que chaque pas vous rapproche de la mort. » Bien sûr : le monde n'est qu'une forêt de symboles, rien d'autre. Il s'y passe quelque chose ; un symbole de plus. Ce symbole vous parle d'un autre monde ou de ce monde-ci ; cela ne vous concerne pas vraiment. Cela se passe sur le plan symbolique et votre corps n'est pas atteint. L'essentiel c'est la santé physique et morale. Il n'y a que des symboles et des signes. On ne vous coupe pas la gorge ; on ne vous coupe pas la parole non plus. Regardez les symboles ; pensez tout ce que vous voulez. Ne prenez rien au sérieux : la vie n'est pas sérieuse. Vous vous figurez le jugement dernier, si le tonnerre gronde tout d'un coup. Dites-vous plutôt que le jugement dernier n'est qu'un coup de tonnerre. Rien de plus, rien de plus. Répétez cette formule aussi souvent que vous pouvez et rien ne vous arrivera. Et s'il vous arrive de vous promener dans le royaume des morts, vous devez vous dire que chaque pas vous rapproche de la vie éternelle.

Si vous voulez faire l'amour avec une femme, dites-vous bien qu'elle n'est qu'un symbole, rien de plus. Ne l'approchez pas ; pensez aux anges, à l'amour que Dieu nous porte, pensez à la Vierge Marie. Vous pouvez même penser aux abeilles qui font l'amour avec des fleurs, mais ne pensez pas à la femme que vous voyez devant vous. Si vous vous laissez aller, votre corps vous trahira en vous entraînant dans une aventure périlleuse. Pécuchet attrape une maladie honteuse. Et Bouvard ? L'un n'existe pas sans l'autre ; si l'on parle de Bouvard, il faut parler de Pécuchet et vice versa. C'est cela une vraie amitié, paraît-il. Si l'on parle de Don Quichotte, on parle tout de suite de Cervantès.

Bouvard convoite Mme Bordin. « Un jour, elle apparut décolletée. Ses épaules fascinèrent Bouvard. Comme il était sur une petite chaise devant elle, il se mit à lui passer les deux mains le long des bras. La veuve se fâcha. Il ne recommença plus, mais il se figurait des rondeurs d'une amplitude et d'une consistance merveilleuses. » Hélas, ses rondeurs n'avaient pas la valeur d'un symbole : elles étaient bien réelles. Mme Bordin a ses projets qui n'ont rien à voir avec l'imagination de Bouvard. Les projets et l'imagination ne coïncident pas ; ils ne sont pas égaux entre eux. Alors Bouvard dit à Pécuchet : « La sacrée garce ! » Et Mme Bordin ? Elle « s'était emportée en injures, avait dénigré son physique, sa bedaine. »

On dévie sans arrêt de la ligne droite. Quelle est cette ligne ? où mène-t-elle ? Pécuchet s'amourache de sa bonne ; il veut obtenir ses faveurs dans une cave. Très bien : il obtient ses faveurs. Puis il oublie la bonne ; un moment de bonheur relatif et tout est terminé. Une autre bonne arrive et tout recommence. On n'attrape aucune maladie et l'on est relativement heureux. Et Bouvard regarde les rondeurs de Mme Bordin et il lui est permis de les caresser à la lumière du jour. Et puis on apporte quelques bougies. Mme Bordin se déshabille entièrement ; tout se passe bien.

Les idées reçues se situent aussi sur cette ligne droite. À la longue, cette ligne se réduit à un point : il est plus facile de manier une ligne droite qu'un zigzag. Tous les zigzags sont capricieux, tandis que les lignes droites sont plutôt aimables, fiables. Elles ont l'air de vous dire : « Notre monotonie nous agace. Vous pouvez faire de nous ce que vous voulez. » Et vous en faites un point. Pour quoi faire ? Pour jouir de l'immobilité, d'un repos éternel qui n'est pas toujours lié à la mort, aux tombes, aux squelettes.

A présent regardons *La Cène* de Léonard et réfléchissons un peu à la façon dont le grand peintre envisage la situation que les Évangiles décrivent avec précision. La scène est animée – c'est le moins qu'on puisse dire. Les disciples se parlent, discutent, comme s'ils étaient plus importants que Jésus Lui-même. La tête baissée, Jésus a l'air de ne pas vouloir participer à la discussion ; il n'est pas du tout enclin à entamer le monologue que saint Jean met en évidence et en valeur en faisant se taire les disciples pour que, par leurs querelles importunes, ils ne troublent pas le discours de leur maître.

Mais les discussions filent bon train – selon saint Luc qui est le seul à donner la préférence aux disciples au détriment de leur maître. La querelle accélère la cadence et l'on voit bientôt les disciples en venir aux mains, car les arguments s'épuisent à mesure que la tension augmente. Les mains, les pieds et autres membres du corps humain sont capables de venir à bout de n'importe quelle discussion, étant donné la fragilité intrinsèque, quoique relative, du corps. Notre cerveau est plus ou moins inépuisable – en tout cas, dans le cadre d'une discussion qui se déroule au cours d'un dîner. Notre corps succombe à n'importe quel coup ; même une casserole peut lui porter un coup mortel.

Les disciples discutent, se querellent, se battent ; Jésus ne dit rien. Au lieu de les arrêter d'un geste impérieux, il nous montre les paumes de ses mains, comme pour nous dire : « C'est comme ça. Ils sont tous des traîtres. À quoi bon leur parler ? Ils ne comprendront rien, de toute façon. Certes, l'histoire me donnera raison. Et encore. Est-ce mon enseignement qu'on entendra dans les églises ? C'est leurs balivernes qu'on entendra. Ce n'est pas ce que je voulais dire, enseigner, transmettre au monde d'aujourd'hui et de demain. Mon image reste et c'est peut-être Léonard qui a raison. Les disputes au sein de mon Église ; les arguties interminables. Tout cela est lamentable. Que faire ? Je dois me taire, au lieu de leur dire ceci : 'Mes petits enfants, je ne suis plus pour longtemps avec vous. Vous me chercherez et comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant. C'est cela la vérité : ils ne peuvent pas venir où je vais, où je suis à présent. Ils sont indignes de moi ; les autres aussi. Le genre humain est indigne des cieux. Qu'ils restent sur terre, tous. Qu'ils restent dans les entrailles de la terre. »

Pourtant Jésus continue à parler malgré toutes les déceptions. Il ne peut faire autrement ; Il suit son destin qu'Il ne peut abandonner à son propre sort. Chaque destin a son propre sort ; chaque destin est destiné à ceci ou à cela. C'est cela l'organisation du monde. « Je vous donne un commandement

nouveau : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés, vous aussi vous aimer les uns les autres. »

Les disciples continuent leur discussion : « Tu penses que tu es plus grand que moi ?

- Nous sommes trois dans ce groupe. Nous pourrions former la Trinité.

- Mais il y a d'autres groupes. Il y en a quatre.

- Il faut éliminer les autres groupes.

- Comment ? en les tuant ?

- Pourquoi pas ? Notre gourou nous a promis la vie éternelle. Et même les hindouistes disent que celui qui pense qu'on peut tuer est un ignare notoire. Il ne sait rien du tout. On ne tue pas, on ne meurt pas. On élimine, c'est tout.

- Si tu réussis à éliminer les autres groupes, tu nous élimineras aussi, tôt ou tard. »

« Par là, tous sauront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour des uns pour les autres. » Nous le savons, mais nous le savons autrement. Il y a des écrits où l'on dit que Jésus avait douze disciples. On les nomme et nous croyons à ces noms. D'habitude, l'on croit aux noms plus qu'aux corps et autres signes matériels. Autrement dit, l'on croit aux symboles. Pas assez, pas assez.

Léonard n'y croit pas. Il voit des corps, beaucoup de corps ; il a envie de les peindre. Un témoignage émouvant trace un parallèle entre les méthodes de Léonard et celles de Gogol.

Chaque fois qu'il voulait faire une figure, Léonard considérait d'abord ses qualités et sa nature, savoir, si elle devait être noble ou plébéienne, sereine ou sévère, sombre ou gaie, vieille ou jeune, irascible ou tranquille, bonne ou méchante. Et une fois qu'il avait reconnu sa nature, il allait dans les lieux où il savait que se trouvaient des personnes réunissant ces qualités, et il observait soigneusement leurs visages, leur comportement, leurs habits et leurs gestes. Et lorsqu'il avait trouvé quelque sujet qui lui semblait pouvoir servir son dessein, il le fixait à la mine dans un petit livret qu'il portait toujours à la ceinture. Et après qu'il avait fait tout cela de nombreuses fois et qu'il avait réuni toutes choses qui lui semblaient nécessaires pour la représenter, il se mettait à la composer, et il la réussissait alors merveilleusement.

Ce témoignage est celui de Giovanbattista Giraldi. Les descriptions du même genre appartiennent, dans le cas de Gogol, à Gogol lui-même. Plusieurs citations de ce genre émaillent le présent ouvrage : Gogol était infatigable dans ce domaine. Il ne cessait d'écrire des lettres à ses amis et aux gens qu'il connaissait à peine pour leur demander de lui décrire des personnages de ses prochains livres ; la deuxième partie ou le deuxième tome. Leur monotonie risque de venir à bout de n'importe quelle patience, même si la patience en question n'appartient à aucun des correspondants du grand écrivain russe. N'importe quel lecteur d'une biographie de cet écrivain se lasse des lettres où l'on ne trouve qu'une seule demande : envoyez-moi des pages entières de mon prochain livre. Tant pis : il faut plonger dans l'univers de Gogol et pour cela on doit exécuter un plongeon sans penser à l'ennui, à la

répétition, à la monotonie foncière. De toute façon, n'importe quelle biographie de Gogol appartient au genre connu sous le nom « musique répétitive ». Voyages, lettres, demandes, ordres, maladies, applaudissements, insultes. « J'adresse une prière instante aux personnes qui voudront bien me communiquer leurs réflexions. Je les supplie de ne point songer qu'elles écrivent à un homme qui leur serait égal par l'instruction, les goûts, les pensées et qui serait capable de comprendre bien des choses sans explications, mais de se croire au contraire en présence d'un individu beaucoup moins instruit qu'elles, ou même totalement dénué d'instruction. »

En d'autres termes, Gogol dépasse Léonard dans le domaine des emprunts à la réalité : non seulement il demande qu'on lui fournisse des *types* et toutes les nuances qui s'y réfèrent, mais aussi il emprunte – ou veut emprunter – les pensées et même les tournures de phrases de ses amis. Heureusement personne ne lui répond : ses amis ne sont pas aussi géniaux que lui. On peut vouloir devenir tout le monde, se dissoudre dans l'univers. On se demande si l'on emprunte cette phrase à Borges : il devient tout le monde et personne. Peut-être. Peu importe : les emprunts ne sont pas toujours condamnables.

Des types, des types. On va vers les autres ; on devient un autre en cours de route. Un autre, les autres. On ne devient personne et l'on observe les autres. C'est le cas de Léonard. Il polémique contre la répétition de figures et de physionomies trop semblables : un très grand défaut des peintres est « de répéter les mêmes mouvements, les visages et les éléments vestimentaires dans une même histoire, et de faire la plupart des visages à la semblance de leur maître ». Autrement dit, il ne faut surtout pas se peindre soi-même. Un vrai peintre ou un vrai écrivain n'est personne – *nobody*, comme dit Ulysse dans la traduction anglaise. Il absorbe tout ce qu'il voit et entend sans y prendre part : il est actif ailleurs. Il travaille dans son atelier, dans son cabinet. Et s'il daigne parler aux autres, il le fait pour leur tirer les vers du nez. Il n'est toujours personne – jusqu'au moment où il se met à transcrire la réalité, à la transférer sur une toile ou une feuille de papier. D'autre part, un peintre ou un écrivain qui s'occupe constamment de lui-même est *quelqu'un*, pour ne pas dire le monde entier : un macrocosme. Ainsi le macrocosme et le microcosme s'embrassent fraternellement quelque part – dans le ciel, par exemple.

Voici ce qui en dit Visconti dans un sonnet :

Un autre peintre d'aujourd'hui
 Conserve en son esprit sa propre image.
 Et lorsqu'il peint les autres souvent
 Il ne peint rien d'autre que lui-même.
 Pas seulement son visage, si beau qu'il soit,
 Comme il le croit, mais avec le plus grand art,
 Ses gestes et toutes ses manières.

Visconti de qui parle-t-il ? de Piero de la Francesca ? de Giovanni Bellini ? Leur immobilité foncière semble suggérer l'absence de voyages, l'absence des autres. Leurs personnages ne sourient pas ; ils n'ont pas l'air de souffrir, même s'ils enlèvent le corps du Christ de la Croix. Leur visage est immobile ; et il ne perd pas sa majesté, même si leur corps bouge en tous sens. Leur ligne droite est devenue un point lumineux dont Dante parle à la fin de sa *Comédie*. Ils gardent leur personnalité ; et même s'ils cherchent des modèles parmi les habitants des villes par où ils passent, ils les voient à travers leur prisme, leur éternité.

Cela ne veut pas dire que le peintre qui peint surtout les autres – à l'exception de ses autoportraits – perd sa personnalité une fois pour toutes. (Ou son éternité.) On dirait plutôt qu'il retrouve sa personnalité dès que son pinceau touche une toile ou un autre support – des murs, par exemple. En tout cas, ce n'est pas le cas de Léonard qui ne perd jamais sa personnalité ; on le reconnaît grâce aux sourires qui parsèment ses œuvres. Si, sur une toile, l'on voit un sourire, on dit toute de suite : « C'est la Joconde. » Puis on se rend compte que ce n'est pas la Joconde ; en tout cas, l'inscription qu'on trouve en-dessous du tableau parle d'une autre femme. Alors on se dit que c'est Léonard, même s'il agit d'un homme – de saint Jean Baptiste, par exemple. On dit que Léonard ne peignait que des androgynes, malgré la diversité des poses et des grimaces qu'on voit sur ses croquis, ses esquisses et ses études.

Étude d'un portrait d'homme grotesque. Étude de caractère d'un vieil homme et ébauche d'une tête de lion. Comme symbole, Léonard était peut-être un lion ; et il est devenu un vieil homme à la fin de sa vie. Mais il n'a jamais été grotesque ; par conséquent, il peignait des autres et pas lui-même. Voulait-il se perdre parmi les autres représentants du genre humain ? Ingmar Bergman a dit un jour qu'il voulait devenir un cinéaste anonyme. Pourquoi ? pour refléter toute l'humanité ? On regarde un film et on demande aux autres : « Qui est à l'origine de ce film ?

- Mozart, dit-on.

- Nous savons qu'il s'agit *La flûte enchantée*. Mais qui a mis en scène cet opéra, cette fois ? Le nom du cinéaste, s'il vous plaît. Et du metteur en scène. S'agit-il de la même personne ?

- Ce n'est personne, répond-on. C'est tout le monde, l'humanité entière. Il s'agit en l'occurrence de la mythologie humaine, d'archétypes.

- Ah bon, ah bon ? S'agit-il aussi d'une idée reçue ? *Le dictionnaire des idées reçues*. N'appartient-il pas à la mythologie humaine ?

- Croyez-vous que *La flûte enchantée* soit un lieu commun ?

- Aucunement, aucunement. »

Une fois de plus, l'argumentation s'épuise ; et cette fois les participants n'en viennent pas aux mains. Tout s'arrête. Seule la *britchka* de Tchitchikov – *britchka* = Tchitchikov – continue à se mouvoir en direction de l'avenir consacré à l'avenir radieux de la Russie.

PLAN

Idées.

Expliquer le fait que l'immobilité et le mouvement s'opposent, malgré l'unité des objets, des sujets et le point où tout se rencontre. C'est une question cruciale, pareille à celle que Hamlet se pose au début de son monologue. Dormir ou se lever de son lit pour vaquer à ses affaires. Quelles affaires ? Quelle affaire ! Faut-il bouger pour vivre ? Faut-il vivre pour bouger ? A quoi bon ? On peut rester au lit éternellement. C'est cela la vie éternelle. Léonard voyage pour trouver des visages et des muscles qu'il mettra par la suite dans ses tableaux. Mais on peut rester chez soi. On a des muscles à l'intérieur de son corps. Pourquoi ne pas les peindre et les décrire ? Pourquoi ne pas anatomiser sa propre personne ? Idées reçues. Le bout du voyage ? Si l'on propose une œuvre originale à des ignares, ceux-ci la rejettent. Ils jettent à peine un coup d'œil à ce qu'on leur propose. Si vous leur dites : « Suicide, preuve de lâcheté », ils vous répondent tout de suite, sans hésiter une seconde. Ils n'ont pas besoin de lire des volumes pour vous approuver, pour vous porter aux nues. On vous dit : « Vous avez raison. Il n'y a que des lâches qui se suicident. Nous souffrons tous parce que la vie est une longue souffrance. Ou une courte souffrance – ça dépend. Mais c'est Dieu Lui-même qui nous a donné la vie, et ce n'est pas à nous de l'abrégier par caprice. C'est notre destin et nous l'assumons, par crainte de perdre notre place au paradis. »

Gogol, ses voyages. Il bouge sans arrêt, sa bougeotte. Il se cherche lui-même et ses personnages. Il se trouve lui-même. Sa biographie. Chapitres :

En voyage.

Paris.

Rome.

Retour en Russie.

Deuxième séjour à Rome.

Jérusalem.

Derniers voyages.

Premiers voyages.

Il vole et danse au paradis.

Arrière-petit-fils de Tchitchikov.

Mouvement, immobilité. Flaubert en parle aussi. Dans *La tentation de saint Antoine*. « ... mon regard, que rien ne peut dévier, demeure tendu à travers les choses sur un horizon inaccessible. » La déclaration du sphinx peut être considérée comme une idée reçue. Vous ne bougez pas ; les gens sont intrigués. Ils se disent : « Quel homme mystérieux ! C'est un visionnaire ! C'est un saint ! Il voit l'avenir et l'au-delà. Rien ne dévie son regard qui nous perce, comme si nous étions de la poussière. » Tendu à travers les choses sur un horizon inaccessible.

Dans une nouvelle indienne, il y a un homme qui ne dit qu'une phrase : « Avez-vous vu l'écoulement d'une fleuve ? » On le prend pour un saint parce que seuls les saints ne parlent pas toujours d'affaires, d'argent, de réussite sociale, de triomphes.

« Je galope dans les corridors du labyrinthe... » La déclaration de la chimère est un symbole de la recherche, de la neurasthénie. Une idée reçue fait partie de la mythologie humaine, des livres de Jung. La chimère quitte ces livres. Sa recherche est chimérique. Elle cherche quand-même ; autrement dit, elle vit. Et Gogol s'immobilise, se meurt. Derniers voyages, plus de voyages. Une nouvelle page, la page blanche de l'au-delà. « Je ne peux comprendre pourquoi je suis incapable d'écrire et pourquoi je n'ai envie de parler de rien. C'est une immobilité complète dans mes activités littéraires. »

Comparer *La tentation de saint Antoine* à la deuxième partie de *Faust*. Fleurs qui parlent. Je suis une fleur et j'apporte le bonheur. Les anges parlent aussi, la sainte Vierge. Je suis un ange et je chante. La gloire de Dieu demande que je chante et j'obéis à Dieu. Je brille dans les rayons de Sa gloire. Je le fais en vers car c'est un poème de Goethe. Une idée reçue ? un écart ? la mort ? Le sourire de Goethe. Le sourire vit *éternellement*. Sait-on ce que c'est ? L'éternité, l'éternité. C'est la mer à boire.

« Le monde supprimé, dit Bouvard, les preuves manqueront pour l'existence de Dieu. » On a besoin de preuves de l'existence de Dieu, sinon on ne croira pas en Lui. Mais si l'on avait des preuves de l'existence de Dieu, on ne croirait pas en Lui. Les preuves dont Bouvard parle nous manquent ; toutes les preuves nous manquent. Tant mieux : nous sommes de vrais croyants. Il ne faut surtout pas que vous nous donniez des preuves de l'existence de Dieu. Sortez, sortez ! Laissez-nous en paix, au milieu de notre prière.

Il faut supprimer le monde qui est une preuve irréfutable de l'existence de Dieu. Kant a réfuté toutes les preuves de Son existence, mais on n'a pas dit à Kant : « Regardez le monde. » On aurait dû lui dire cela, et à ce moment-là, Kant aurait tout compris. Il se serait agenouillé sans doute.

Si l'on supprime le monde, on aura Dieu, rien que Lui. Le vide parfait, en d'autres termes. Les termes sont différents, mais Dieu reste le même, fidèle à sa nature. Mais si vous dites que Dieu est fidèle au poste, on vous répond : « Vous blasphémez. On ne parle pas de Dieu de cette façon.

- Mais je suis un vrai croyant, répondez-vous. Peu importe les termes que j'utilise. Je crois en Dieu et c'est ce qui compte.

- Non, les mots comptent aussi. On n'insulte pas Dieu impunément. On ne dit pas non plus que Dieu est le vide parfait. Il n'est pas vide. Il est rempli de la nature et de nous. »

Gogol ne lit pas *Le vrai classique du vide parfait*. Et pourtant il pourrait s'y reconnaître facilement. Parfois il suffit de regarder le monde pour s'y reconnaître. Alors on se dit : « Je suis comme Figaro. Je suis ici, je suis là-bas. » « Les formes et les choses se manifestent à celui qui n'est pas attaché à son être propre. » On se demande si Gogol est vraiment attaché à son être propre. Il ne se

soigne pas ; il se laisse aller et sa santé se détériore. Il finit par ne plus manger. Par conséquent, les choses se manifestent à lui. Ses descriptions, ses paysages. Prenons, par exemple, cette image qui se trouve au début de la deuxième partie : « A un certain endroit, le flanc escarpé des hauteurs se couvrait davantage de la verte parure des arbres. Grâce à des plantations artificielles et par suite de la différence d'altitude, le règne végétal du Nord et celui du Midi s'étaient rassemblés au même point. Le chêne, le sapin, le poirier sauvage, l'érable, le cerisier, le prunellier, le cytise, le sorbier enchevêtré de houblon, tantôt se soutenant dans leur croissance, tantôt s'étouffant réciproquement, escaladaient tout le versant. »

Les choses se manifestent à Gogol – il n'y a aucun doute là-dessus. Les plantes se manifestent à lui, ainsi que des idées reçues. Il les accueille toutes ; c'est un être ouvert : il est à la recherche de ses personnages et de Dieu. Il progresse vers le point où tout est aboli, où tout renaît. Nord, Midi, Est, *West*. Tous les voyages tendent vers l'immobilité et peut-être vers la mort. Tant pis, tant mieux.

« Dans ses mouvements, il est comme l'eau, dit le livre ; dans son repos il est comme un miroir et dans ses réponses, il est comme l'écho. » Gogol est un fleuve qui coule de Pétersbourg à Rome, de Rome à Paris, de Paris à Pétersbourg, de Pétersbourg à Jérusalem. Quant à son repos et ses miroirs, il attend toujours des réponses de ses amis qui tardent à lui répondre. Le repos signifie l'incapacité de travailler, d'avancer vers la fin de la deuxième partie, vers la troisième partie. Gogol se tourne les pouces, au lieu de créer des métaphores et de colorer la terre où poussent des plantes qu'il faut décrire ; sinon, elles ne pousseront plus. Et il ne veut pas être comme l'écho, lorsqu'il reçoit cette lettre : « Après avoir lu votre *Dénouement du Révizor*, j'ai été pris de rage contre moi-même, contre ma myopie, car j'avais jusqu'à présent étudié tous les héros du *Révizor* comme des êtres vivants. »

C'est un grand acteur russe, Chtchépkine, qui écrit à Gogol. Non, ce ne sont pas des êtres vivants ; ce sont des symboles ou plutôt des archétypes. C'est ce que Gogol dit, d'ailleurs. « Considérez bien la ville qui nous est montrée dans la pièce. Tout le monde convient qu'une telle ville n'existe pas en Russie... Et si c'était la ville de notre âme, si elle s'étendait à l'intérieur de chacun de nous ? (Sa ville est-elle plus grande que le château de sainte Thérèse ?) Examinons-nous, si possible, avec les yeux de Celui qui appellera tous les hommes à comparaître, devant lequel même les meilleurs d'entre nous, ne l'oubliez pas, baisseront les regards de honte... Quoi qu'on en puisse dire, il est effrayant, ce *révizor* qui nous attend à la porte de la tombe. Vous prétendez ne pas savoir qui est ce *révizor* ? Pourquoi feindre ? Ce *révizor* est notre conscience réveillée, qui nous oblige soudain, et d'un seul coup, à nous voir tels que nous sommes. »

Sainte Thérèse parle d'une façon abstraite : château, soleil, ténèbres. Gogol a recours aux « images vivantes ».

De quoi, de qui Gogol est-il symbole ? De la caricature, de la brûlure, du feu, du froid, de la mort naturellement ; de l'âme morte. Il ne reflète pas les critiques de ses amis ; il reflète la lumière de Dieu.

« Dans ses réponses, il est comme l'écho. » Il écoute la voix d'un prêtre – ou d'un traître, comme dirait Freud – qui lui dit à renoncer à la littérature pour ne pas céder à toutes les tentations qui

s'y cachent. « Ne troque pas Dieu contre le diable et le royaume des cieux contre le monde d'ici-bas. » Et Gogol répond : « Je ne troquerai pas Dieu contre le diable et le royaume des cieux contre le monde d'ici-bas. » Le prêtre en question s'appelle Père Mathieu ; sa mission consiste à remettre les gens dans le droit chemin – sur la ligne droite, autrement dit. « La littérature est maudite. Elle t'éloigne de Dieu. » Et Gogol de répondre : « Oui, la littérature est maudite. Vous la maudissez, Dieu la maudit. Je la maudis moi-même. Je répète à longueur de journée : 'Soit maudite littérature, soit maudite littérature.' »

« Je suis un fleuve », écrit Gogol. Il n'y a pas besoin de lire quoi que ce soit pour le comprendre. « Je m'écoule, je coule. Je ne connais pas ma destination et la permission qui me donnerait le droit d'accéder à tout est hors de ma portée pour le moment. Et je ne sais pas combien de temps ce moment va durer. Tout dure et tout s'interrompt. Mon supplice dure ; les âmes mortes ne durent plus. Serais-je mort, moi aussi ? C'est une question dénuée de sens. C'est une idée reçue, pas une question. Mais cette idée est reçue par de gens qui réfléchissent et méditent, pas par ceux qui jouent aux cartes et dansent des danses endiablées. »

« Le sage qui oublie ses passions, celui qui n'utilise pas ses talents, ceux-là ont le vrai savoir et le vrai pouvoir. Celui qui amène en lui-même l'abolition de toute connaissance, comment peut-il encore se passionner ? Celui qui se révèle amoindri dans ses talents, comment pourrait-il encore agir ? »

Gogol n'utilise pas ses talents – c'est le secret de Polichinelle. Il n'a pas besoin d'oublier ses passions : il n'en a pas. Certes, il a l'intention d'épouser Anne Vielgorski, mais on lui fait comprendre qu'il n'est pas digne d'elle. Nous ne sommes pas encore au XXe siècle – ni à plus forte raison au XXIe siècle. Par conséquent, un roturier ne peut épouser une comtesse.

Ce refus ne le désole pas outre mesure : l'attirance sexuelle ou sensuelle n'est pas à l'origine de cette intention incongrue. Gogol pense que, grâce à ce mariage, il pourra finir *Les âmes mortes* : la vie d'un écrivain doit être réglée comme du papier à musique. Pas de courses à faire ; pas d'œufs à mettre dans la poêle. Et puis il y a le problème de linge qu'on ne règle pas en achetant des machines et en allant à la blanchisserie la plus proche. Pantalons, chemises. On ne peut plus rien mettre pour sortir et retrouver ses amis, ses éditeurs et le tsar, ses ministres. On ne voit plus personne ; tout est sale, tout est malpropre. On ne sort plus de chez soi ; on ne mange plus rien car tout brûle dès qu'on se met à cuisiner quelque chose. Le steak brûle ; la sole meunière brûle, elle aussi. Tous les aliments, tous les plats font la grève générale. Que faire ? Il faut brûler la deuxième partie des *Âmes mortes* pour que la vie retrouve sa logique – le fleuve qui coule paisiblement vers la mer.

« Lorsque je m'approche du fleuve, tenant en main la canne à pêche, mon cœur est sans préoccupation étrangère, je ne pense qu'au poisson. » Gogol ne pense désormais qu'au poisson. Ses talents sont amoindris : tout le monde le reconnaît. On lui écrit à ce sujet : « Vous n'êtes plus ce que vous étiez. Vous n'êtes plus un grand écrivain. Vous êtes un petit écrivain qui écrit n'importe quoi. Il vaut mieux ne plus écrire ; il vaut mieux ne plus agir. D'ailleurs, vous ne pouvez plus agir, puisque

vous n'avez plus de passions. Vous parlez de la semaine de la Passion, mais vous ne dites rien au sujet de vos propres passions. Vous n'en avez donc pas, puisque vous n'êtes pas cachottier : vous dites tout à vos amis. Vous leur dites trop parfois. Vous montrez votre folie au grand jour. Cachez-là plutôt dans votre nuit intense. »

Gogol pense au poisson. Quel est ce poisson ? Est-il grand ou petit ? Est-ce Dieu ou quelqu'un d'autre ? Le Christ est un poisson – tout le monde le sait. Les astrologues le savent en tout cas. Dès qu'on prononce le nom du Christ en leur présence, ils disent : « Poisson. » Et Freud dit : « Poison, poison. » Il en va de même pour Marx qui s'écrie : « Poison, opium, poison », dès qu'on parle de la religion en sa présence. Alors, on ne parle plus de la religion en sa présence, d'autant qu'il est mort.

Pourquoi parler aux squelettes ? On parle à leur âme immortelle, se dit-on. On parle à Gogol, entre autres ; on parle à son âme. Que dit-on à son âme ? On lui dit : « Il faut terminer *Les âmes mortes*, la deuxième partie, la troisième partie. Terminez-les, sinon vous ne saurez mourir en paix.

- Je suis déjà mort, dit Gogol.

- Non, vous êtes immortel.

- Non, je suis dans mon cercueil. Et mon âme est morte aussi. J'étais trop imprudent au cours de mon existence terrestre. Sans arrêt je parlais des âmes mortes, et personne ne voulait m'arrêter. Au contraire, on me poussait, on m'ordonnait de terminer mon ouvrage. À présent je suis mort. Laissez-moi dormir.

- Dans votre testament vous dites qu'il ne faut pas vous enterrer avant de s'assurer que vous êtes bel et bien mort. On vous a déterré pour être fidèle à vos souhaits. On dit que vous étiez enterré vivant. C'est possible. On dit que votre cadavre s'est dévoré le bras pour apaiser sa faim. Quoi qu'il en soit, vous êtes bien vivant aujourd'hui.

- J'aimerais réécrire mon testament. Donnez-moi une feuille blanche. »

Et cela recommence de plus belle. On lui donne une feuille blanche. Il écrit :

Que votre cœur ne se trouble pas. Vous vous fiez à Dieu, fiez-vous aussi à moi.

Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père.

Quand je serai allé vous préparer une place, je reviendrai vous prendre avec moi pour que vous soyez où je suis.

Et vous savez le chemin où je vais.

On lui répond : « Votre chemin vous mène à la folie ou au conformisme. À présent vous aimez le tsar et les prêtres orthodoxes. Nous voulons assassiner le tsar et emprisonner les prêtres. Nous voulons partager une cabane avec l'auteur du *Révizor* et des *Âmes mortes*. Si votre père est le tsar, nous ne voulons pas vivre au palais d'Hiver. Ne nous préparez pas des lits douilletts : nous n'y dormirons pas. Allez-vous-en. Débarrassez-nous de votre présence, de votre génie. »

PLAN

Du mouvement à l'immobilité.

D'après Freud, chaque être vivant aspire à l'immobilité. Instinct de la mort, comme d'habitude. Il y a la mort partout et on cède à ses caresses. Flaubert aspire à l'immobilité. Certes, il voulait terminer *Bouvard et Pécuchet* avant de mourir. Son instinct n'allait pas jusqu'à l'anéantissement total de la vie. Il voulait immobiliser ses personnages. Ils vivent dans une propriété et ne bougent que rarement. Pour visiter des monuments historiques. Et saint Antoine ne bouge pas du tout. Les monuments historiques ne l'intéressent pas. Rien ne l'intéresse à part Dieu et son âme. Les deux sont immobiles. *Madame Bovary* est pleine de mouvements. Le bal, par exemple. *L'Education sentimentale* commence par un mouvement sur l'eau. Saint Antoine est immobile.

Tchitchikov arrive au bal du gouverneur.

Les habits noirs papillotaient, voltigeaient de-ci de-là comme des mouches sur un pain de sucre que, pendant une chaude journée de juillet, une vieille femme de charge casse en morceaux étincelants près de la fenêtre ouverte. Les enfants qui l'entourent épient les mouvements du bras nouveau qui lève le marteau, tandis qu'un essaim de mouches, tourbillonnant dans l'air léger, s'abat sur les friands morceaux, avec la complicité du soleil qui aveugle la vieille à la vue affaiblie. Rassasiées par les mets savoureux que leur prodigue l'opulent été, elles songent moins à manger qu'à se faire voir ; voletant sur le tas de sucre, elles frottent leurs pattes l'une contre l'autre, s'en chatouillent sous les ailes, passent sur leur tête celles de devant étendues, s'envolent enfin pour revenir bientôt avec de nouveaux escadrons importuns.

Il est impossible de résister à la tentation quand on lit une telle comparaison : on a envie de la citer pour démontrer à quel point l'espace peut être animé par un escadron de mouches. On est seul dans sa chambre et l'on n'aspire pas à voir une bande de jeunes gens autour de sa table recouverte par des bouteilles de vodka. Non, ce n'est pas à cela qu'on aspire. La solitude est bénéfique et l'on ne prend pas congé d'elle sous prétexte de reprendre contact avec la réalité qui esquivé tous ceux dont l'humeur solitaire l'emporte constamment sur des humeurs grégaires.

Cette comparaison nous frappe de plein fouet au début du bal ou plutôt au moment où Tchitchikov pénètre dans la salle de bal. Nous nous attendons à une rencontre spectaculaire, à la femme idéale qu'on peut rencontrer dans de telles circonstances, pendant une danse ; au lieu de quoi, nous sommes confrontés à un escadron de mouches qui voltigent un peu partout – tout comme des habits noirs dont aucun lecteur ne se soucie. C'est une rencontre, un flirt que ce lecteur attend avec impatience. Pourquoi les mouches ? Don Quichotte et son compagnon avancent tant bien que mal à l'intérieur de l'espace créé par le chef-d'œuvre de Cervantès. Soudain, ils voient un berger qui chante une chanson triste, très triste. Ils demandent au berger pourquoi il est triste. Il leur raconte une histoire

à dormir debout – c’est ce que pensent les lecteurs qui veulent suivre les aventures de nos deux héros, au lieu d’écouter les lamentations d’un vulgaire berger. L’action se ralentit et s’arrête entièrement.

Aujourd’hui, on n’admet pas ce genre de détours. Mais les détours de Gogol sont différents. Ils prennent leur envol au milieu d’une comparaison, sous un prétexte qui ne justifie rien, même pas une comparaison supplémentaire. D’accord, on peut comparer les habits noirs aux mouches. Mais les mouches n’ont rien à faire au milieu d’un bal. Qu’y font-elles ? Elles y mènent une existence autonome. Elles sont moins importantes que n’importe quel berger : ce sont des insectes méprisables qu’on tue dès qu’on les aperçoit, dès qu’on arrive à les coincer quelque part – sur un habit, par exemple, dans un pli d’un habit.

Les mouches n’existent pas toutes seules ; elles ont besoin des êtres humains pour avoir droit de cité parmi les créatures vivantes, dans le monde de Dieu. Un escadron d’enfants fait son apparition. Et les mouches mangent à volonté en disant au monde entier qu’elles sont aussi importantes que les êtres humains : elles aussi ont droit à un bal. Elles songent moins à manger qu’à se faire voir. Les humains vont à un bal pour faire des conquêtes, pas pour manger du caviar qu’on peut manger ailleurs – dans une taverne, par exemple. Ils voltigent ; ils dansent. Et la musique de Strauss les soutient dans leur effort de séduction.

On est seul ; on médite, en suivant les recettes de Gogol. Ses remèdes sont destinés à guérir tout le monde – le monde entier – de multiples péchés ; pareils à un escadron de mouches, ils voltigent autour de gens, tombent dans leurs assiettes et noircissent leurs pages blanches, leurs aspirations qui ne sont pas étrangères à la couleur blanche non plus.

La méditation doit apporter l’immobilité, Dieu, un escadron d’anges. La différence entre les anges et les mouches consiste en ce que, même en voltigeant, les anges demeurent immobiles, tandis que les mouches sont des adeptes du mouvement ; elles lui sont fidèles même lorsqu’elles mangent quelque chose dans votre assiette. Vous avez envie de les chasser ; vous faites un geste, produisez un mouvement. Les mouches s’envolent en intensifiant, en amplifiant le mouvement de votre main.

Une multitude de visions perturbe la vie – et la vue – de saint Antoine qui aspire à l’immobilité, cela va sans dire. On n’a pas besoin de lire Flaubert et de connaître sa vie, sa solitude, pour le savoir. Il suffit de regarder un tableau ou deux, pourvu que ces tableaux soient consacré à la vie de saint Antoine. Ces tableaux ne manquent pas et on n’a pas besoin d’attendre une exposition de peintres flamands pour connaître la vraie vie du saint.

Sur quoi pouvez-vous méditer ? Suivez les conseils de Gogol – une fois de plus, une fois de plus. Que peut-on faire dans un livre consacré à cet écrivain ? On le cite ; on suit ses conseils, mais on ne brûle pas les livres, les meubles. On ne brûle rien du tout ; même dans la cuisine tout est en ordre. Rien ne brûle ; rien ne perturbe la paix culinaire. Prenez le livre de Thomas a Kempis et lisez un chapitre. Gogol nous conseille de diviser de longs chapitres en deux, en trois. On ne peut pas citer tout un chapitre – même dans un livre consacré à Thomas a Kempis. Mais quelques extraits seront de mise, à condition qu’on médite après une lecture de ces extraits ; ou même pendant la lecture. Peut-on

méditer sur un texte tout en le lisant ? Peut-on faire deux choses à la fois ? Jules César en faisait une vingtaine, mais il ne méditait pas sur le dieu des chrétiens.

« Oh, si quelqu'un avait une étincelle d'amour dans son cœur – je parle du *vrai* amour – il comprendrait à quel point la vie humaine est contaminée par la vanité. » Cette traduction appartient à l'illustre plume de Gogol qui traduisait ce livre en pensant que certains de ses amis comprenaient mieux le français que le russe.

Si l'on médite sur cette phrase, on se dit : « Assez, assez. On a lu assez de livres au sujet de la vanité et de l'amour. Diaghilev disait : 'Étonnez-moi.' L'étonnement est une source fiable de médiation. » On feuillette le livre à la recherche de l'étonnement. Gogol ne raisonnait pas ainsi, mais jusqu'à nouvel ordre on peut abandonner ses conseils, tout en restant en compagnie de ce livre.

« Tu es venu pour servir, pas pour gouverner. Souviens-toi que c'est la patience et le travail qui t'appellent en permanence, pas la paresse et les bavardages » (traduction du russe par Gogol). On a entendu cette chanson mille fois – ou mille-et-une fois, pour être conforme aux calculs orientaux. À quoi bon méditer sur des idées reçues ?

Un escadron de mouches se met à voltiger au-dessus de la tête du lecteur. Même saint Antoine n'était pas insensible à cet escadron. Un simple mortel pourrait-il y résister ?

Revenons à la comparaison de Gogol qui est remarquable à plus d'un titre. Tout d'abord, elle arrête le récit, ce qui signifie que Tchitchikov et les autres invités du gouverneur aspirent à l'immobilité. Ils n'ont aucune envie de danser, de boire du champagne, de jouer aux cartes. Ils doivent vaquer à leurs affaires pour produire quelque chose de « positif », pour employer la terminologie soviétique ; d'autant que la salle de bal est remplie de mouches. Ces mouches voltigent autour des habits ; elles tombent dans toutes les assiettes sans exception. Elles se prélassent sur le caviar, de sorte qu'on n'arrive plus à distinguer les grains des mouches. On mange des mouches et on pense qu'on mange du caviar. À quoi bon passer la nuit dans cette salle de bal ? Autant rentrer à la maison pour manger du caviar immaculé.

Les invités rentrent à la maison et ouvrent le livre de Thomas à Kempis. En tant que personnages de Gogol, ils n'ont pas le choix : ils sont obligés de suivre ses conseils. Le livre leur dit ceci : « Tout leur temps était consacré à ce qui est utile et toute heure offerte à Dieu leur paraissait courte. » Ils lisent ce passage ; ils essaient de méditer. Soudain, les mouches apparaissent devant leurs yeux. Ces mouches ne voltigent pas autour d'eux : il n'y a pas de mouches dans leur maison, grâce aux soins apportés par leurs domestiques chevronnés. Par conséquent, ces mouches voltigent dans leur esprit encombré par les accessoires de la vie mondaine. Ils voient les habits, les danseurs ; ils pensent aux cartes qui sont immobiles à présent. Que faire ? Ils retournent chez le gouverneur, frappent à sa porte, le réveillent et lui disent : « Continuons notre repas. *Vos* mouches sont moins affreuses que *nos* mouches. »

La comparaison de Gogol arrête l'action sans l'arrêter. Cette comparaison est trop vive, pour ne pas dire *vivante*, dans le cadre de la nature morte peinte par Freud. Mais il y a d'autres comparaisons

dans son poème et ces comparaisons sont si longues qu'elles semblent suggérer une méditation. Ce sont des invitations à la méditation, pour ainsi dire. Par parenthèse, quand Gogol ajoutait quelques fioritures à sa prose – *pour ainsi dire*, par exemple – ses correcteurs barraient ces ajouts. Et pourtant elles élargissent l'espace de la narration ; elles l'animent, en quelque sorte. En même temps, elles l'immobilisent. Ce sont des idées reçues, des expressions reçues, des mots reçus. Ils nous mènent vers l'éternité. Ils alourdissent la narration – autant que des citations. Ce qui est lourd se meut lourdement, lentement ; ou ne se meut pas du tout. Même s'il ne s'agit pas de vraies citations – on cite des idées, pas des mots – l'action ralentit, s'essouffle. C'est pour cela que saint Antoine ne voyage plus.

Quant aux comparaisons de Gogol, une de leur fonction consiste à élargir, à enrichir l'espace de la narration, à sortir de son cadre. Le voyage final de Tchitchikov commence bien avant qu'on ne le pense. Sa *britchka* prend son envol avec ces mouches qui voltigent un peu partout pour suggérer une fuite, une escroquerie ou la richesse de la Russie, son avenir incommensurable. On y voit même la révolution d'Octobre, les purges staliniennes et autres désastres qui se sont abattus sur la Russie au cours du XXe siècle. Les mouchards, les traîtres de toutes sortes – les mouches de Gogol – « voletant sur le tas de sucre, elles frottent leurs pattes l'une contre l'autre, s'en chatouillent sous les ailes, passent sur leur tête celles de devant étendues, s'envolent enfin pour revenir bientôt avec de nouveaux escadrons importuns. »

La Russie tsariste n'était peut-être pas un tas de sucre, mais elle était mieux que la Russie d'aujourd'hui, sans parler de la Russie d'hier.

VIE. – Trop courte pour en jouir, trop longue pour ne pas s'ennuyer de temps en temps.

MORT. – Trop courte pour s'en apercevoir. On ne la sent pas. Moins grave qu'une rage de dents.

AMOUR. – Peut vous détruire. Peut vous élever au-dessus des étoiles.

MUSIQUE. – Si l'on vit sans elle, on ne vit pas.

ARCHITECTURE. – Une série de monuments historiques où l'on n'habitera jamais. À quoi bon les voir ?

ARCHIMEDE. – Voulait soulever la terre. Mort en recherchant un levier.

ALCHIMIE. – Petite sœur de la chimie. Petite polissonne.

Zola écrit ceci : « Un jour, j'assistai à une scène typique. Tourguéneff, qui gardait de l'amitié et de l'admiration pour Mérimée, voulut ce dimanche-là que Flaubert lui expliquât pourquoi il trouvait que l'auteur de *Colomba* écrivait mal. Flaubert en lut donc une page ; et il s'arrêtait à chaque ligne, blâmant les *qui* et les *que*, s'emportant contre les expressions toutes faites, comme *prendre les armes* et *prodiguer des baisers*. » Pourquoi s'insurger contre les *que* et les *qui* ? Ils ouvrent un espace supplémentaire et nous permettent de voir ce qui se trouve au-delà de l'action – sans dévier de celle-ci. Borges dit qu'un bon écrivain nous fait sentir ce qui se passe au-delà du livre, de son horizon.

Raskolnikov a tué deux femmes, mais il ne tue pas le monde entier ou toutes les vieilles femmes qui habitent dans ce monde. Il dort, il mange. Il ne se lave peut-être pas, mais il lève les bras avant de se lever, avant d'affronter ses ennemis une fois de plus. Il s'étire. Ce n'est pas la peine de décrire tous ses gestes : les meurtres sont plus intéressants que les bâillements. Néanmoins, d'après Borges, Dostoïevski nous fait sentir *toute* la vie de son héros, même ses bâillements. Les *qui* et les *que* l'assistent dans cette tâche. Chaque geste et chaque pensée se ramifient à l'infini ; on ne peut étaler toutes les ramifications devant un lecteur ébahi et ennuyé. On peut les esquisser au moyen des *que* et des *qui*.

Il en va de même pour les expressions toutes faites qui, en fin de compte, rejoignent les idées reçues. Même si vous écrivez quelque chose d'exceptionnel, les expressions toutes faites vous ramènent sur terre et vous jettent dans les bras de vos frères, comme dirait Baudelaire, pas Flaubert. Vous faites partie de l'humanité et du cosmos ; vous ne pouvez pas le nier. Et vous ne le voulez pas. Vous pensez au microcosme et au macrocosme. Un ermite – sauf s'il s'agit de saint Antoine – ne sera jamais aussi omniprésent qu'une femme qui dit « d'accord » à tout bout de champ. Vous embrassez les millions, lorsque vous dites « à tout bout de champ », « pour ainsi dire », « tout compte fait ».

Il en va de même pour les lieux communs. Léon Bloy les ridiculise, les maltraite. « J'ai dit seulement, écrit-il, et ce travail n'a pas d'autre objet, que le Bourgeois est un écho stupide, mais fidèle, qui répercute la Parole de Dieu, quand elle retentit dans les lieux bas ; un sombre miroir plein du reflet de la Face *renversée* de ce même Dieu, quand il se penche sur les eaux où gît la mort. » Mais la Parole de Dieu retentit dans *tous* les lieux et l'on se demande pourquoi il faut exclure de cette liste les lieux bas ou les lieux situé quelque part au milieu de tout cela. Un miroir est un miroir, et même un sombre miroir reflète quelque chose – notre vie, par exemple. Il y a des miroirs clairs comme l'eau de roche, mais sans les miroirs sombres, on ne serait pas capable d'apprécier les miroirs clairs. On n'y verrait rien, étant donné l'absence de l'ombre. On y verrait peut-être quelque chose, mais cette chose manquerait de relief, de profondeur.

Bourgeois, lutte des classes. On se lasse de toutes ces catégories, de toutes ces notions dont les Français sont férus au point de ne pas vouloir les lâcher, malgré l'effondrement du communisme et la mort partielle de Marx. Les spectres de celui-ci continuent à vivre, mais Marx est bel et bien mort, selon certains philosophes. Il y a des philosophes qui le ressuscitent ; ils meurent à leur tour et les autres continuent à vivre. Et l'on se demande qui ces autres sont ou seront dans les siècles à venir.

Quels sont ces lieux communs ? Ce ne sont pas les autres : ils nous appartiennent. C'est notre mythologie, que nous le voulions ou non. Ce sont les archétypes de nos pensées. Nos pensées avancent de plus en plus et sans ce mouvement le progrès n'aurait pas lieu. Donc elles avancent de plus en plus, de plus en plus loin. Mais il ne faut pas qu'elles volent *ailleurs* : on peut voler autour du centre de la terre. Même les oiseaux ont besoin d'un support ; même les oiseaux doivent atterrir de temps en temps, sinon ils risquent de s'écraser quelque part, de mourir sans gloire. Notre support a un rapport avec les lieux communs où nous nous reposons de temps en temps pour ne pas tomber à pic.

« TUER LE TEMPS. Dans la rhétorique du Bourgeois, tuer le temps, ai-je besoin de le dire ? signifie tout simplement s'amuser. Quand le Bourgeois s'embête, le temps vit ou ressuscite. Vous comprendrez ou vous ne comprendrez pas, mais c'est ainsi. Quand le Bourgeois s'amuse, on entre dans l'éternité. Les amusements du Bourgeois sont comme la mort. » On attend son amant ou sa douce amante. Comment peut-on supporter ce genre d'attente ? On tue le temps en jouant aux cartes, en lisant le livre de Bloy. S'amuse-t-on en le lisant ?

« Que faites-vous là ?

- Je tue le temps.

- Vous le ressentez, n'est-ce pas ? Vous attendez votre banquier et son verdict. Le temps que vous ne remarquez pas d'habitude s'écoule devant vous comme un fleuve énervé et énervant.

- Non, ce n'est pas la durée de Bergson ni celle de Bloy. Je suis un meurtrier, c'est tout. C'est aussi simple que ça. Il vaut mieux tuer le temps qu'un être humain. On ne vous met pas en prison pour un meurtre perpétré dans cette situation, à condition que ce soit le temps qui meure.

- Que ne fera-t-on pour entrer dans l'éternité ? On peut même s'amuser. Pourquoi pas ? Je me demande pourquoi Léon Bloy nous parle de la mort. L'éternité la supprime une fois pour toutes.

- Amusons-nous. »

Quelle est la différence entre un lieu commun et une idée reçue ? On a recours à un lieu commun pour tuer le temps ou élargir l'espace où des idées géniales sont toujours à l'étroit, étant donné leur caractère exceptionnel, unique. Les lieux communs leur permettent de pénétrer dans la vie courante. Les lieux communs sont des ajouts universels. On tue le temps un peu partout. Et si l'on dit « avoir le mot pour rire », on le dit sans arrière pensée, pour dire quelque chose automatiquement, pour remplir un autre vide. C'est une écriture automatique, en quelque sorte. Une idée reçue cible un fait, un mot, une situation. Ce n'est pas un automatisme qu'on colle à n'importe quoi ; c'est une réflexion qui n'a rien d'original. Elle atterrit avant de s'envoler. Elle ne quitte pas la terre, pour ainsi dire. Elle ne marche ni ne court sur cette terre. Elle se balade ; elle s'amuse peut-être. Pas trop, pas trop.

JOUR. – Il y a les jours de Monsieur, le jour de barbe, le jour de médecine, etc. Il y a ceux de Madame, qu'elle appelle critiques à certaines époques du mois.

VENISE. – *Wenn man über Nacht das Unvergleichliche, das märchenhaft Abweichende zu erreichen wünschte, wohin ging man? Aber das war klar.* (Thomas Mann.) Quand on souhaitait en une nuit atteindre l'incomparable, l'étrangeté fabuleuse, où allait-on ? Mais c'était clair.

Ce n'est pas clair du tout. On peut aller dans la Venise du Nord, par exemple. Ou au Maroc.

Gogol écrit une deuxième lettre à Tchaadaev.

Cher Monsieur,

Il ne faut pas que vous vous mépreniez sur mes propos. Certes, vous vous trompez par-ci par là, et lorsque vous parlez de la Russie, de sa servitude, de son état d'esprit, on a envie de vous gifler. On a également envie de vous provoquer en duel pour démontrer de quel bois les Russes se chauffent. Il y a un mélange incroyable de vrai et de faux dans vos écrits, de sorte que tantôt on vous gifle et tantôt on vous caresse. On vous gifle sur une joue et vous tendez l'autre joue qu'on caresse, faute de mieux : on ne peut pas vous gifler tout le temps. On ne veut pas que vous perdiez connaissance ; si cela arrive à la longue, vous n'entendrez pas ce qu'on veut vous dire. Moi, je veux vous dire un tas de choses, et j'espère que vous m'écoutez attentivement.

Tantôt vous parlez du mouvement auquel les Russes rendent un hommage involontaire ; tantôt vous blâmez les Russes pour leur immobilisme. Où est la vérité ? Vous ne faites pas partie des philosophes qui affirment que la vérité n'existe pas, qu'il y a une multitude de vérités. Non, vous savez parfaitement bien qu'il n'y a qu'une vérité dans le monde, et cette vérité est Jésus-Christ. C'est pour cela que je n'ai pas envie de vous gifler tout le temps : vous savez *quelque chose*. Et ce que vous savez est très important ; il n'y a rien de plus important dans le monde. Cela, vous le savez aussi. Ce n'est déjà pas mal pour un début, pour un homme qui n'a aucune intention de rejeter les conseils de ceux qui *savent*.

J'ai l'habitude de me citer moi-même : les autres textes ne me conviennent qu'à moitié. Parfois, ils ne me conviennent pas du tout ; alors je me rabats sur mes propres textes. Je pourrais citer la Bible – d'un bout à l'autre. Je ne le ferai pas. Je suis sûr que vous avez un exemplaire de la Bible sur votre table de chevet. Qu'elle soit en français ou en russe – peu importe. Ce qui compte, c'est la parole de Dieu.

Vous dites à un moment donné : « Regardez autour de vous. Tout le monde n'a-t-il pas un pied en l'air ? On dirait tout le monde en voyage. Point de sphère d'existence déterminée pour personne, point de bonnes habitudes pour rien, point de règle pour aucune chose. Point même de foyer domestique ; rien qui attache, rien qui réveille vos sympathies, vos affections ; rien qui dure, rien qui reste : tout s'en va, tout s'écoule sans laisser de trace ni au-dehors ni en vous. Dans nos maisons, nous avons l'air de camper ; dans nos familles, nous avons l'air d'étrangers ; dans nos villes, nous avons l'air de nomades, plus nomades que ceux qui paissent dans nos steppes, car ils sont plus attachés à leurs déserts que nous à nos cités. »

D'accord, Tchitchikov et Khléstakov sont comme cela ; je ne le conteste pas. Mais rappelez-vous la fin de la première partie des *Âmes mortes*. Ce petit mouvement, cette errance sans but, amorce un grand mouvement. « Et toi, Russie, s'exclame l'auteur, ne voles-tu pas comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer ? » Comment répondez-vous à cette question ? Oui, oui, oui. La Russie vole déjà comme cette troïka et rien ne l'arrêtera – ni vos écrits ni le scepticisme des Occidentaux. Vous aussi, vous pataugez encore dans la boue. Mais j'espère que tôt ou tard vous prendrez place dans ma troïka pour vous envoler avec elle vers le paradis.

D'autre part, vous dites ceci : « Tandis que le monde se reconstruisait tout entier, rien ne s'édifiait chez nous : nous restions blottis dans nos mesures de soliveaux et de chaume. En un mot, les nouvelles destinées du genre humain ne s'accomplissaient pas pour nous. Chrétiens, le fruit du christianisme ne mûrissait pas pour nous. » Ainsi vous nous blâmez pour notre immobilisme. Mais ne savez-vous pas que le christianisme n'a rien à voir avec l'histoire ? Vous dites le contraire à plusieurs reprises et vous avez tort, comme d'habitude. Le supplice du Christ a eu lieu ce matin ; il continue, il continue. La Croix est érigée au milieu de nos salons, de nos salles de bal où il n'y a que des mouches : un être humain n'est qu'une mouche s'il ne voit pas devant lui la Croix et le sang du Christ. Contrairement à ce que vous pensez, le temps n'avance pas, sinon il risquerait de nous séparer du Christ, de son enseignement. Si le temps avançait, il faudrait le tuer. Pas pour s'amuser, par pour s'amuser. Notre but est différent : sentir le Christ, son corps, son sang. Et vous nous parlez du mûrissement et des accomplissements. Le seul accomplissement qu'on puisse vénérer sur cette terre est lié à la Croix, à nos bras qui l'enlacent. D'ailleurs, le nombre de croix qu'on voit dans les salons est bien inférieur à celui qui établit nos mathématiques et leurs règles dans nos mesures de soliveaux et de chaume. Alors, pourquoi les quitter ? Pour nous empêtrer dans la technologie moderne ?

Je crois pourtant que vous sentez quelque chose, sinon vous n'auriez pas parlé du point où tout se rencontre. Le mouvement de la troïka aboutit à un point : je l'ai toujours affirmé avec fermeté. Vous le dites vous-même, malgré l'ignorance partielle ou totale de mes écrits. « Au jour de l'accomplissement final de l'œuvre de la rédemption, tous les cœurs et tous les esprits ne feront qu'un seul sentiment et une seule pensée, et tous les murs qui séparent les peuples et les communions s'abattront. » Vous vous trompez pourtant : dans un cœur rempli à raz bord de la foi véritable et du Christ, l'œuvre de la rédemption est déjà accomplie. On n'a pas besoin de votre histoire, de votre progrès. On n'en a cure. Le Christ nous suffit amplement, le Christ et Sa Croix. Pensez-vous que cette Croix bouge, qu'elle voyage ? Pensez-vous que ce soit l'attribut d'un cirque ambulante ? La Croix est immobile ; elle est plantée au centre de la terre. Et celui qui croit véritablement demeure, lui aussi, au centre de la terre, à l'intérieur du point dont nous parlons tous les deux. Un vrai croyant ne s'aventure jamais en dehors de ce point.

Ce qui me plaît, au contraire, est votre envie de parler de Jésus-Christ aux autres – à votre correspondante, en particulier. Il faut en parler ! Il faut en parler ! Et vous le faites tout le temps ; même une parole maladroite est mieux que le silence, à condition que le Christ se trouve à l'intérieur de cette parole. À condition que ce soit la parole du Christ.

Vous parlez à votre correspondante de son emploi du temps qui, d'après vous, doit être consacré à son perfectionnement. Pour une fois, vous avez raison : votre amie n'est pas encore prête à séjourner à l'intérieur du point lumineux. Elle doit par conséquent *bouger* en direction de ce point.

Comment entreprendre ce voyage initiatique ? Vous dites qu'il faut s'assujettir à une règle constante. D'accord, très bien. « Souvent on est jeté dès les premières heures du jour hors du cercle qu'on s'est tracé : alors toute la journée est faussée. » Vous avez l'air d'oublier qu'il ne s'agit pas d'un cercle ; il s'agit d'un *point*. Et votre correspondante – vous en convenez – ne demeure pas encore au centre de ce point. Par conséquent, elle doit y arriver le plus tôt possible. Comment ? Elle se réveille et constate que ses pensées vagabondent. D'abord elle les laisse vagabonder sans se rendre compte qu'elles vagabondent : c'est le cadet de ses soucis. Le soleil brille et les oiseaux chantent. Elle écoute les oiseaux et regarde ses meubles éclairés par les rayons du soleil matinal. Vous n'êtes pas contre ces plaisirs champêtres, si je ne me trompe. Alors, pourquoi parlez-vous de ce fameux cercle ? D'ailleurs, j'aimerais savoir d'abord ce que vous entendez par le mot « cercle ». Ne savez-vous pas que les cercles sont dangereux ? Quand on a affaire à un cercle, on risque de s'enfermer dans un cercle vicieux. Comment en sortir ? Une prière ne suffirait pas ; il faudrait peut-être prier pendant toute une éternité.

Ses pensées vagabondent ; elle le constate enfin en souriant. Elle se dit : « Je jouis de la vie et le Seigneur n'est pas loin. Il est la vie et toutes ses nuances sans exception. Il ne faut pas que je rate ces nuances, sinon je risque de rater le Seigneur et Son aide. » Mais toutes les bonnes choses ont leur fin et votre correspondante le sait également – peut-être grâce à votre concours. Elle décide d'appivoiser ses pensées, de mettre fin à leur vagabondage frivole. Elle les guide pour les orienter vers le point en question – en d'autres termes : vers Dieu Lui-même. Elle fait un effort surhumain pour se concentrer sur ce point, et en l'occurrence votre conseil ne peut que lui nuire : un cercle est plus grand que n'importe quel point, si majestueux soit-il et par conséquent ses pensées risquent de s'éparpiller une fois de plus.

Récemment, Aksakov m'a envoyé un livre intitulé *Upanishads du Yoga*. Le yoga. Je devine ce que cela veut dire ; quant au mot *Upanishads*, je ne le comprends pas du tout. Je ne sais pas ce que cela veut dire et je ne tiens pas à le savoir. Ce mot n'est pas d'origine chrétienne et tout ce qui se trouve en dehors du cercle où gît le christianisme ne m'intéresse pas. La vie est trop courte pour qu'on s'intéresse aux vétilles et aux bagatelles, à moins qu'il ne s'agisse de bagatelles de Beethoven que j'aime énormément.

Je n'ai pas l'intention de lire le livre d'Aksakov, malgré son désir de me faire subir un examen sur son contenu. Je le feuillette de temps en temps, pourtant – deux minutes par ci, trois minutes par là. Voici un passage que je cite in-extenso pour vous faire comprendre de quoi ce livre parle, si tant est qu'il parle vraiment : seul le christianisme a le droit à la parole. La parole est au christianisme, pas à l'hindouisme et au bouddhisme.

Par la suite, l'adepte,
concentrant sa pensée
comme il vient d'être dit,

fait progressivement monter
 le souffle uni au feu
 jusqu'au nombril, et au-delà,
 à travers le corps grossier et le corps subtil.

Il sera alors bien avisé
 de se tenir immobile, sans trembler,
 le dos bien droit, ne regardant
 ni en haut, ni en bas, ni de côté,
 pratiquant le Yoga avec constance ;

car si l'Attention-concentrée
 ne dure que sept ou huit mesures,
 le Yoga, selon la tradition,
 doit durer douze mesures.

J'avoue que je ne comprends pas grand-chose à la lecture de ce texte ; et je n'ai pas envie de le relire et de méditer sur son contenu, si tant est qu'il ait un quelconque contenu. À mon sens, c'est un sens dépourvu de sens. Faire monter le souffle. À quoi bon ? Le souffle monte et descend lorsque nous respirons. Ce n'est pas la peine de suivre le mouvement du souffle, car il fait ce qu'il veut pour remplir notre poitrine d'air pur. Pourquoi nous occuper de la physiologie de notre corps ? Il faut respirer profondément et régulièrement. Le reste ne doit pas occuper notre esprit. C'est notre âme qui doit être au centre de nos préoccupations, le souffle de l'âme. Et il ne fait que monter, à condition que nous méditons sur notre condition humaine. Ce souffle est toujours uni à Dieu et pas au feu : j'y vois une tendance païenne. Et puis, à quoi riment ces mesures ? Huit mesures, douze mesures. Si le Yoga dure douze mesures, le christianisme doit durer vingt-quatre mesures. Et même davantage, comme dit mon personnage Manilov.

Votre attitude envers les mathématiques est ambiguë. Tantôt vous reconnaissez la solidité des mathématiques, tantôt vous dites qu'elles ne sont pas infinies. La plupart des philosophes sont d'accord pour dire qu'on peut s'appuyer sur les mathématiques, sur les formules qui forment la base de cette science. Prenons l'exemple le plus simple : deux et deux font quatre. Il paraît qu'il y a des systèmes où deux et deux font cinq, mais notre système est attaché au nombre de dix, et je pense que nous ferions mieux de garder ce système, vu sa simplicité et son attachement à notre tradition.

Par conséquent, deux et deux font quatre, et rien ne peut faire bouger cet édifice de connaissance. Il ne risque pas de s'écrouler sous l'influence de nos humeurs et de nos croyances. Deux et deux font quatre, un point c'est tout. On peut s'accrocher aux mathématiques pour trouver un point d'appui dans ce monde chancelant. Et n'oubliez pas que la série des nombres premiers est infinie ; n'importe quelle série de nombres est infinie, si je ne me

trompe. Et même si les nombres ne représentent pas l'esprit de Dieu, on peut s'appuyer sur eux dans la vie courante et pendant ses rituels.

C'est pourquoi je conseil à une de mes correspondantes de faire confiance aux mathématiques. Je me permets de vous présenter un extrait de la lettre que je lui ai écrite récemment. « Chère amie ! Il faut que vous divisiez votre argent en sept tas à peu près égaux. Le premier tas doit être consacré aux dépenses de la maison et le septième aux pauvres. Vous faites ce que vous voulez des autres tas, à condition que leur usage soit réglementé. Quant au septième tas, il faut que les pauvres en profitent, mais pas outre mesure. N'oubliez pas que le nombre doit présider à toutes vos démarches. Si vous dites 'sept', il faut que ce soit 'sept' et pas 'huit'. Et même s'il y a un tremblement de terre, ce 'sept' ne doit pas bouger de son piédestal. Seule la colère de Dieu peut transformer ce 'sept' en 'huit' et même en 'neuf'. Même s'il se trouvait nécessaire de venir en aide à un pauvre, vous ne pouvez employer à cela plus d'argent qu'il ne s'en trouve dans le tas prévu à cette fin. Seriez-vous témoin d'un malheur déchirant, verriez-vous qu'une aide financière serait utile, même alors gardez-vous de toucher aux autres tas. »

Il faut éliminer les *qui* et les *que*. « Bouvard l'assura qu'il s'humiliait devant le Créateur, mais était indigné qu'on en fit un homme. On redoute sa vengeance, et on travaille pour sa gloire, il a toutes les vertus, un bras, un œil, une politique, une habitation. Notre Père qui êtes aux Cieux, qu'est-ce que cela veut dire ? » On réécrit ce passage. Bouvard lui dit, les larmes aux yeux : « Je m'humilie devant le Créateur. Pourquoi en faire un homme ? Les hommes ne créent rien du tout ; ils détruisent tout sur leur passage. Dieu construit, bâtit, crée des œuvres d'art. Pourquoi les attribuer à un Léonard, à un Beethoven ? On redoute sa vengeance, et on travaille pour sa gloire. Il a toutes les vertus, un bras, un œil, une politique, un estomac. Il digère toutes nos bêtises ; Il nous pardonne. Notre Père est aux Cieux et les Cieux sont à l'intérieur de notre Père, au milieu de son âme. Cela ne veut rien dire. » L'absence de *que* et de *qui* éclaircit le sens du texte.

On s'attaque à un autre passage. « Donc, la religion devait changer. Le paradis est quelque chose d'enfantin avec ses bienheureux toujours contemplant, toujours chantant et qui regardent d'en haut les tortures des damnés. Quand on songe que le christianisme a pour base une pomme ! » On réécrit tout cela de la manière suivante : « La religion ne doit pas changer. Le paradis est une récompense et un but. On s'élève de plus en plus et on atterrit au paradis. Les enfants vont souvent au paradis, mais il n'est pas enfantin pour autant. Jusqu'à l'âge de sept ans, un enfant ne pêche pas. S'il meurt avant, il va au paradis sans passer par le purgatoire. Les bienheureux chantent et ce n'est pas enfantin non plus. Tout le monde chante sur terre, même les vieillards. Ils chantonnent plutôt, mais cela n'a pas d'importance. S'ils ont assez de force à leur disposition, ils chantent à plein poumons, à tue-tête. À quoi bon regarder d'en haut les tortures des damnés ? Si l'on a besoin d'émotions stimulantes, on regarde un film d'horreur à la télévision. Le christianisme n'a pas de pommes à sa base. La foi est à l'origine du christianisme, la foi inébranlable en Dieu. »

FOI. – Nous soutient au moment où tout chancelle. Chacun peut s'appuyer sur la foi, à condition de croire en Dieu.

PARADIS. – L'on y danse, l'on y chante. L'on y regarde la télévision toute la journée, à l'exception des moments où l'on chante et l'on danse.

ENFER. – L'on y brûle, l'on y meurt de froid. L'on n'y meurt pas. C'est cela le vrai enfer.

PURGATOIRE. – L'on s'y purge, autant que possible. Les purges staliniennes n'ont rien à voir avec le purgatoire.

MONDE. – Notre monde est toujours moderne.

MONDE MODERNE. – Celui du progrès technique et de la croissance capitaliste ; est moderne et souhaitable toute dynamique sociale qui est due en dernière instance à l'investissement privé.

Gogol écrit une troisième lettre à Tchaadaev :

Cher ami,

Vous ne répondez toujours pas à mes lettres. Je vous comprends très bien car, moi-même, je ne me réponds pas toujours. Je me pose des questions ; je me parle du matin au soir et je ne sais pas quoi dire à propos de ce que je me dis à moi-même. Ce sont des dialogues interminables. Je me dis : « A quoi bon continuer ?

- Tu parles de quoi ? me dis-je à moi-même.
- Je parle de la deuxième partie des *Âmes mortes*. Et de ma vie.
- Il faut se laisser mourir. Tu ne commets pas de suicide proprement dit. Tu te meurs, c'est tout.
- Est-ce la fin ? Et les mathématiques ? les nombres qui s'étendent à l'infini ?
- Tu n'es pas un nombre, ni une série de nombres. Tu es un homme, mais tu n'es pas le Christ.
- Je ne suis peut-être rien, même pas Gogol.
- Tu es Gogol. Tu es devenu ce que tu es : un moralisateur raté, un poète génial.
- Un poète qui n'arrive pas à écrire une seule ligne.
- Tu as déjà tout écrit. Le reste, il faut le brûler. Même ce que tu n'as pas écrit.
- Et si mon échec influence le destin de la Russie ? Une énergie noire se répandra partout.
- Ne t'inquiète pas : la littérature ne comptera plus d'ici un siècle et demi. »

Jamais encore je n'ai ressenti à ce point mon impuissance. J'ai tant de choses à dire, et il suffit que je prenne la plume pour que rien ne vienne. J'attends comme la manne une rosée rafraîchissante venue d'en haut. Dieu m'est témoin que je ne veux rien exprimer d'autre que ce qui pourrait glorifier son saint Nom. Je voudrais montrer d'une façon vivante, par des exemples vivants, à tous mes frères obscurs qui peuplent le monde, que cette existence qu'ils traitent comme un jouet, n'est pas une plaisanterie. Il me semble que tout est réfléchi, préparé, mais ma plume ne bouge pas. Ce qui manque, c'est la fraîcheur d'esprit nécessaire. Je ne vous cacherai

pas que cette impuissance devient pour moi une souffrance secrète : c'est, en quelque sorte, ma croix.

Comment rafraîchir mon esprit ? Je me lève tôt et je vais dans les champs pour toucher la rosée, pour sentir tout ce qui se passe dans l'univers. Une nouvelle journée commence ; tout se réveille. Ce réveil touche les cordes les plus sensibles de mon être. La musique de mon âme résonne dans les champs et rejoint les chants des oiseaux qui bénissent la Création et le Créateur. Je me penche sur les eaux des lacs ; je me lave pour me purifier et me rafraîchir. Tout est transparent et je vois les Cieux à travers la terre et ses objets. Rien n'y fait : je n'arrive pas à décrire mes sensations, à créer un héros digne de notre Seigneur. Et tout ce qui est indigne de lui demeure dans les marges. Mes comparaisons d'autrefois, mes interminables comparaisons. Des marges, rien que des marges. Il faut écrire *le texte* et je n'y arrive pas.

Je voyage encore, quoique je me rende compte que n'importe quel voyage – sauf un voyage intérieur – est aussi une marge, rien qu'une marge. Il faut rester sur place, cloué sur place, pour comprendre l'immobilité, pour aménager le point lumineux où l'on peut passer le restant de ses jours. Récemment, avec de grandes difficultés, j'ai roulé, ou plutôt j'ai navigué jusqu'à Odessa. Une pluie battante m'a accompagné pendant tout le trajet. La route était insupportable. Je me suis traîné pendant une semaine, retenant d'une main la portière de la voiture, dont le bois avait gonflé, et, de l'autre, mon manteau déboutonné par le vent. C'est ainsi que je voyage, au lieu de voler, comme Tchitchikov, à travers la Russie. Lui, il transporte les âmes mortes. Moi aussi, d'ailleurs : je les trimbale où que j'aile en espérant en tirer quelque chose – encore un chef-d'œuvre. En vain, hélas. Les âmes vivantes ne m'aident pas non plus.

Je prie comme un petit moujik ; je prie tout le temps en espérant tirer quelque chose de mes prières. Je dis : « Seigneur ! Envois-moi le texte de la deuxième partie – et de la troisième, tant qu'à faire. Tu n'as pas besoin d'observer les Russes, de noter leurs traits caractéristiques. Ton secrétaire a déjà tout noté dans son calepin, j'en suis sûr. Des notes qui serviront le jour du Jugement dernier. Peux-Tu m'envoyer ces notes, s'il Te plaît ? Demande à Ton secrétaire de le faire. Je ne connais pas son nom, sinon je ne l'aurais pas appelé 'secrétaire'. Il vaut mieux dire 'assistant' ou 'archange Gabriel'. Je Te demande pardon pour mon égarement et mon incertitude. Tes voix sont impénétrables et rien d'étonnant que je n'arrive pas à les pénétrer.

Je me prosterne jusqu'à terre ; je secoue mes cheveux quand je me relève, comme pour dire « non, non, non, je ne prie pas bien ». Je nie constamment la valeur *pratique* de ma prière. Je m'oriente vers sa valeur spirituelle. Je dis à Dieu : « Tant pis pour *Les Âmes mortes*. C'est mon âme vivante qui compte. Sa deuxième partie se trouve aux Cieux et c'est cette partie-là que j'aimerais écrire. Oh, pardon ! C'est Toi qui écris cette partie, pas moi. Je ne dois pas usurper Tes prérogatives. C'est Toi qui écris tout ce qu'il y a, même sur la terre. C'est Toi qui as écrit la première partie des *Âmes mortes*. Pourquoi n'y as-tu pas décrit un idéal russe, un caractère

positif, destiné à sortir notre pays de la boue ? Ne vois-Tu pas ton fils parmi les Russes ? encore un fils ? un fils adoptif, cette fois ? »

Je vous l'avoue, mes prières sont sèches. Et pourtant elles sont humides à cause de mes larmes. Avant je croyais que je priais bien, que je savais prier. Et maintenant je vois que, si Celui que nous prions ne le veut pas, il est impossible de prier. Cependant je prononce mes pauvres paroles, si impuissante qu'elles soient, si aride que soit mon âme, si paresseuse et lourde que soit ma langue.

J'aime une bonne plaisanterie, à condition qu'elle se situe dans un domaine qui n'empiète pas sur nos livres sacrés, sur nos sentiments les plus nobles. Le prince Gortchakov m'a dit il y a quelques jours : « Comment ça va, mon cher Gogol ?

- Mes prières sont sèches, lui ai-je dit.

- Il faut les rendre humide, m'a-t-il dit.

- Comment ?

- Avez-vous une cave à vin ?

- Non. Mais mon ami, le comte Tolstoï, en a une.

- Vous logez chez lui, si je ne me trompe ?

- C'est exact.

- Où dormez-vous ?

- Par terre. J'ai l'intention d'humilier mon corps.

- Dormez dans la cave.

- Pourquoi ?

- Parce que la cave doit être humide. Il l'est certainement : notre ami le comte Tolstoï aime les bons vins et les garde respectueusement. Ils vieillissent bien dans sa cave. Votre âme mûrira bien, elle aussi.

- Comment pouvez-vous comparer une âme à une bouteille de vin ?

- Chaque vin a une âme. Si vous ne prenez pas soin de votre vin, leur âme meure. Je me propose d'écrire un livre sur les vins. *Les Âmes mortes*. »

Je ne veux plus revoir le prince Gortchakov. Je ne doute pas de sa bonne volonté, mais il y a des limites à la frivolité. Et il a franchi ces limites.

Le chemin qui mène vers Dieu ou un idéal quelconque est infini, hélas. Même un héros positif – un propriétaire terrien qui ne fait pas battre ses paysans – se trouve au-delà de l'horizon. Plus vite on roule dans sa *britchka*, plus inaccessibles paraissent tous ces idéaux et même les anges gardiens. Ils ne voltigent plus autour de vous, contrairement à leur habitude. Ce ne sont pas des mouches, après tout. Quand on regarde un vieux tableau de l'école flamande, on voit beaucoup d'anges qui voltigent et chantent, quoiqu'on n'entende pas leur chant. Ils chantent la bouche fermée, mais je sais qu'ils chantent : ils ne peuvent faire autrement en présence de Dieu. Il

paraît que les vieux despotes ordonnaient à leurs sujets de danser pour eux. Dieu ne le fait jamais ; en Sa présence, on danse et on chante *spontanément*.

Tout s'éloigne, s'estompe, s'amenuise. Mes prières ne servent à rien, car elles ne sont pas *professionnelles*, me dit-on. Le Père Mathieu me dit que je dois apprendre la *langue* des prières, comme si je ne pouvais prier en russe. J'imagine que vous priez en français ; moi, je prie en russe pour ne pas trop m'éloigner de la deuxième partie de mon poème. Il faut que m'entraîne quotidiennement pour ne pas oublier mon style, ma façon de manier la langue de Pouchkine. Le Père Mathieu me dit : « Après le déjeuner, demandez à Dieu notre Seigneur la grâce de vous rappeler combien de fois vous êtes tombé dans ce péché particulier et de vous amender dans l'avenir.

- De quel péché parlez-vous ?
- Nous ne parlons que d'un péché.
- Lequel ?
- La littérature. Il faut y renoncer. Vous ne le faites pas. Vous continuez à penser à la deuxième partie.
- C'est vrai. J'y pense de temps en temps.
- Combien de fois y avez-vous pensé ce matin ?
- Je ne m'en souviens pas.
- Agenouillez-vous. Priez pour que Dieu vous rafraîchisse la mémoire.
- Quatre fois.
- Analysons la première pensée. Combien de minutes a-t-elle duré ?
- Neuf minutes.
- Vous pensez à Dante et à son attachement à ce nombre. Pensez plutôt à votre œuvre.
- Huit minutes.
- Et la deuxième ?
- Sept minutes.
- Et la troisième ?
- Onze minutes.
- Vous êtes puni. Déshabillez-vous. Baissez le pantalon ! »

Et puis il me parle de l'humilité. Je m'abaisse et je m'humilie autant que possible, mais cela ne suffit pas. Il faut que je m'abaisse encore plus. Le Père Mathieu me tutoie désormais. Il dit : « Tu es parvenu au point où tu préfère la pauvreté à la richesse. Il faut que tu en fasses de même avec les honneurs. Tu veux qu'on t'honore, qu'on t'admire. Renonce aux honneurs ! »

Ce n'est pas pour entendre des applaudissements que j'écris actuellement. C'est une écriture automatique, me semble-t-il. Je ne sais pas exactement ce que cette expression veut dire, mais mon corps ne peut se passer de ce processus. Il faut qu'il bouge dans cette direction – dans la direction du griffonnage. Si je n'ai pas envie de me lever, je griffonne sur le plancher, sur le

mur, s'il en a un à portée de la main. D'habitude je mets une plume à côté de mon oreiller. Si je l'oublie, si j'oublie ma plume et son emplacement habituel, je touche le plancher avec mon index. Et mon index écrit ce qu'il faut écrire sans recourir à la plume.

Le processus de la création. Savez-vous ce que c'est ? Pour commencer, il faut noter les idées comme elles viennent, n'importe comment, sans souci de la forme, mais sans en omettre aucune. Puis vous oubliez jusqu'à l'existence du plancher où vous écrivez votre poème. Au bout d'un mois ou deux ou quelquefois davantage, vous relisez ce que vous avez écrit. C'est pour cela que je reste chez les Tolstoï depuis quelque temps : j'ai peur de perdre le plancher qui abrite mes idées, mon style. Vous consultez les notes que vous prenez dans votre tête et mettez sur le plancher qui entoure votre lit de fortune. Vous remarquez aussitôt qu'il y a beaucoup de choses inexactes, d'autres superflues, d'autres encore qui manquent. Par exemple, la lettre que je suis en train d'écrire est superflue, mais je continue à l'écrire, car je ne peux pas faire autrement. Je corrige le texte de cette lettre, j'inscris des notes en marge – sur le mur dont je vous ai parlé tout à l'heure. Plus tard, je le relis de nouveau et je fais d'autres observations en marge. Parfois je rampe vers le mur opposé pour pouvoir noter la suite de mes observations. Ensuite, je recopie le texte sur un autre mur – il y en a quatre dans ma chambre – et j'oublie mon texte une fois de plus. Il faut l'oublier tout à fait. Autrefois, je voyageais pour l'oublier de la sorte. À présent je ne voyage plus, comme vous le savez. Je me promène dans la maison de mon hôte.

Chemin faisant, je brûle quelques papiers pour m'entraîner au feu de la délivrance. Les exercices sont le fondement de notre vie. Il faut s'exercer partout et toujours. Il faut s'habituer au feu pour ne pas se sentir perdu en enfer. Il faut s'habituer également à la lumière du paradis. Comment ? Regardez le feu, regardez le feu qui brûle dans votre cheminée. Tous les jours, tous les jours. Brûlez-y vos papiers, vos précieux documents. Ou des feuilles blanches, tout simplement. L'essentiel est de brûler quelque chose – sans devenir pyromane, pour autant !

Ensuite je me souviens de mon texte. Je le reprends, je le relis, je le corrige de la même manière. Si le plancher devient trop sale, je gribouille sur la fenêtre. Ma main devient plus ferme à mesure que le style lui-même se raffermir et que les phrases se décantent. C'est un travail qu'il faut faire huit fois. Vous voyez, je ne pense pas *toujours* à Dante et sa *Comédie*. Et puis je succombe une fois de plus. Je corrige le texte, je rature tout ce qui est raté. Je n'ai pas encore atteint mon paradis ou le paradis tout court. Le chemin parcouru est trop court, je m'en rends compte. Par conséquent, je recommence. Neuf fois, dix fois, onze fois. Ce chemin est interminable, pour ne pas dire infini. Que faire ?

Les personnages disparaissent en cours de route. Peu à peu, les paysages disparaissent, eux aussi. Il ne me reste qu'une prière, et j'ai l'impression que cette prière est infinie, elle aussi. Et puis je constate que c'est plus qu'une prière, si tant est qu'il ait quelque chose de plus majestueux et tendre. Cette prière dépasse ses propres limites. D'un côté elle va vers Dieu, ce

qui va de soi ; d'un autre côté, elle va vers les hommes, vers les êtres humains. Autrement dit, j'ai envie d'enseigner *la voie* à mes compatriotes. J'ai envie de partager avec eux la joie de la connaissance. Je leur écris des lettres – pas sur le plancher, cette fois. Il y a encore assez de papier dans les tiroirs de mon bureau.

Je leur écris : « Il n'y a ni or, ni richesse, ni artifice, ni autorité qui puisse t'amener à l'éternel repos de l'éternelle douceur du paradis : cela n'appartient qu'à la noble connaissance. Tu as le pouvoir d'en envelopper ton âme ; c'est là la perle que la teigne ne mange point, et que les voleurs ne dérobent point : c'est pourquoi cherche-la, et tu trouveras un noble trésor. » J'envoie cette lettre et Aksakov me répond : « J'ai lu les *Confessions* de Jacob Boehme à l'époque où vous vous promeniez sous des tables. » En effet, Boehme dit la même chose dans son livre. Et alors ? Les grands esprits se rencontrent. D'ailleurs, on parle sans arrêt de la réunion des âmes qui se rencontrent en un point lumineux. Pourquoi ne pas citer vos frères et sœurs ? Ne sont-ils pas vos frères et sœurs ? Ne sentent-ils pas la même chose ? N'habitent-ils pas entre les quatre murs de la même pièce ? Non, il n'y a plus de murs ; il y a une ouverture. On passe à travers cette ouverture et on se retrouve sur les Champs Élysées.

Le paradis a un autre principe ; car il est la joie divine et angélique, mais il n'est pas hors du lieu de ce monde, bien qu'il soit hors de la puissance et de la source de ce monde ; aussi l'esprit de ce monde ne peut nullement le saisir, encore moins cela est-il possible à aucune créature, car le paradis n'est point dans la génération de l'angoisse ; et quoiqu'il reçoive aussi son origine, cependant il est dans une pure perfection, dans un pur amour, dans la joie et les délices ; et dans ce paradis il n'y a ni crainte, ni mort, ni tourment ; aucun démon ne peut le toucher, ni aucun animal l'atteindre.

Cette fois je ne suis pas d'accord avec Boehme ; autrement dit, nous ne sommes plus sur la même longueur d'ondes. Il est vrai que l'angoisse ne me quitte pas ; mais cela ne veut pas dire que le paradis est hors de ma portée. L'angoisse ouvre un récipient où se trouve le vide ; et le vide nous mène au paradis car nous pouvons le remplir de tout ce que nous voulons. Et personne, à part les masochistes, ne voudra remplir ce vide de souffrances. Donc, on remplit ce vide de délices – autrement dit des attributs du paradis.

Je ne comprends pas pourquoi aucun animal ne peut séjourner dans le paradis et même y vivre éternellement. Supposons que vous aimiez un chat ; ce n'est pas une supposition gratuite ou improbable, à mon avis. Pourquoi ne pas retrouver votre animal préféré dans les Champs Élysées ? Le paradis perdra une quantité de ses attraits, si votre chat ne vous tient pas compagnie. À quoi servent les paradis s'ils sont inférieurs à la vie sur terre ?

Il est difficile de se mettre d'accord sur un texte consacré à l'enseignement. Les doctrines se rencontrent dans les livres sacrés ; et puis elles se divisent une fois de plus. Elles s'éloignent les unes des autres à la vitesse de la lumière. Comment les rattraper ? Comment les remettre dans le point lumineux où l'on doit les enfermer une fois pour toutes ? Si l'on ne convertit pas ce point

en prison, l'harmonie universelle n'aura jamais lieu. Notre union non plus. Ce n'est pas d'une union européenne que je parle : mes ambitions dépassent ces frontières. En fait, elles sont *sans* frontières, pour tout vous dire. C'est l'union universelle qui m'intéresse. Même les astres s'embrassent à l'intérieur de mon point lumineux.

Il est plus facile de s'entendre sur une extase, sur une révélation. Par exemple, vous écrivez : « L'autre jour, j'ai vu Dieu. Tout le monde voit des anges. Moi, j'ai vu Dieu en personne. Il est venu chez moi à l'improviste. Il n'a même pas frappé à la porte. Ne me dites surtout pas que Dieu est mal élevé. Ce n'est pas vrai. Tout est permis à Dieu ; rien n'est permis à l'homme. Il ne frappe pas ; Il vient tout simplement. Sa lumière me bénit. Je reçois les stigmates ; je suis aux anges et au septième ciel. Quelle vision ! Je vois aussi la Vierge Marie. Elle accompagne son auguste fils : comme d'habitude. Quelle lumière ! Quelle vision ! Quelle révélation ! » N'importe qui adoptera ce texte sans se sourciller. « Oui, moi aussi. J'ai vu cette lumière. J'ai eu cette révélation ! Quelle vision ! » Même les athées seraient ravis de voir Dieu dans leur demeure – ne serait-ce que pour lui demander quelque chose. Un carrosse d'or, par exemple.

Certes, la plupart des gens – même les croyants fervents et assidus – n'aimeraient pas avoir des stigmates et ressentir la douleur indissolublement liée à ce symbole de souffrance. Ils ne diront donc pas : « J'ai reçu les stigmates. » Ils ne parleront pas non plus d'autres cadeaux de ce genre. Mais ils diront : « Quelle lumière ! Quelle vision ! » A l'unisson.

Même dans un texte de ce genre, il subsiste quelques hics. Supposons que vous rencontriez quelqu'un qui a eu cette vision, la même révélation. Vous lui dites : « D'accord, vous avez vu la même lumière. La lumière est partout la même, à condition qu'elle ne soit pas colorée. Et elle était blanche, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Et Dieu ? Il était comment ?

- Blanc, lui aussi.

- Vous voulez dire qu'il avait une peau blanche ?

- Non, Il avait les cheveux grisonnants.

- Ah bon ? Quoi encore ?

- Il portait une barbe.

- Pas possible.

- N'avez-vous pas vu le plafond de la chapelle Sixtine ?

- Qu'avez-vous vu ? Dieu ou ce plafond ?

- Les deux.

- Alors, il ne s'agit pas de la même vision.

- C'est peut-être la même révélation, dit-il, dit-elle.

- Non plus. La barbe n'a rien à voir dans l'histoire. Dieu n'a pas été créé à notre image. Il n'est ni un vieillard, ni une vieille bique.

- Il est quoi alors ?
- Il est le vide parfait.
- Rien d'étonnant qu'Il ne frappe pas aux portes.
- Dieu n'est ni ceci ni cela.
- Même si l'on écrit Ceci avec un C majuscule ?
- Même si l'on écrit Ni avec un N majuscule.
- C'est cela votre révélation ?
- Nini, comme disent les Russes. Cela veut dire '*niet*'. »

Il n'est pas facile de s'entendre sur les révélations. À chacun de nous, Dieu se révèle à Sa façon ; ou à *notre* façon, ce qui nous facilite la tâche ou la compréhension. Il y a autant de voies que d'hommes (et de femmes). Et toutes ces voies mènent à Dieu. Supposons qu'un yogi vous dise :

Sept sont les Portes :

Le Cœur, l'Air, la Tête ;

Au-delà : la Libération,

Le Trou, la Cavité ;

Enfin : le Cercle...

Que répondez-vous ? Que vous ne comprenez rien du tout ? Vous ne lui dites même pas que vous connaissez la Porte qui s'appelle « Dieu unique ». Vous ne lui dites pas non plus qu'il vaut mieux éviter des trous, par crainte d'y tomber. Il faut aussi éviter les cercles qui sont des prisons, même s'ils ne sont pas vicieux. Vous dites : « La Libération ? D'accord. » Et vous vous embrassez fraternellement, passionnément.

Il n'empêche qu'il subsiste des hics, et on n'en a pas besoin pour s'entendre, pour s'unir à tout jamais. La prochaine étape nous rapproche des moralistes qui n'ont pas de visions ni d'états d'âme. Ainsi La Bruyère. « Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter, si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre. » Vous voyez ce que cela veut dire ; n'importe qui peut le voir, l'entendre et le sentir. La vie est horrible, quoi qu'il arrive. Vous attendez quelque chose et rien ne vous arrive, sauf une sensation horrible qui se répand dans votre corps et partout ailleurs – dans votre esprit, par exemple. Vous n'attendez rien et tout d'un coup, tout vous tombe sur la tête. Votre tête craque et vous mourez, comme si la vie ne pouvait retenir ni votre corps ni votre nom. La vie continue sans vous, car elle est plus grande que vous et vos aspirations. Vous avez beau être macrocosme et microcosme à la fois ; vous avez beau toucher les idées de Platon et, d'une manière générale, les autres cieux et terres. Vous mourez et rien ne reste après votre mort – ni votre corps ni le nom que vous portiez et donniez à vos livres. À tout début, j'utilisais un pseudonyme – Alov. Même moi, je l'ai presque oublié.

Ce que je veux dire revient à ceci : n'importe qui comprend ce que La Bruyère veut dire en affirmant que la vie est misérable. N'importe qui souffre sur cette terre, même ceux qui continuent à dire qu'ils se portent bien. Ils le disent pour que leurs voisins leur fassent confiance ; pour que leur banque leur prête de l'argent. Ils se portent mal, comme tout le monde. La vie est horrible – c'est une idée reçue. Nous pouvons nous réunir à l'intérieur de cette idée, quoiqu'elle n'ait rien à voir avec le point lumineux dont je parle à tout bout de champ. Ce qui compte c'est notre réunion. Peu importe dans quel endroit nous nous adonnons à ce rituel. Réjouissons-nous, quoiqu'il nous arrive. Si notre point ténébreux est humide, nous nous disons que nos prières ne sont pas sèches.

Si notre point ténébreux est trop étroit, embrassons-nous d'une façon fraternelle – encore plus fraternelle que d'habitude. Faisons-nous l'amour sans craindre les représailles de Dieu : Aksakov me dit qu'en Orient il y a des sectes qui mettent l'accent sur l'acte sexuel. Cet accent nous révèle la signification secrète de cet acte : il mène vers la Libération. *Tantra*. C'est ainsi que cela s'appelle, me semble-t-il. Faisons l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et si quelqu'un nous dit que ce n'est pas bien, nous dirons : « Nous sommes à l'étroit à l'intérieur de ce point. Ne voyez-vous pas que nous sommes à l'étroit ? Nous pouvons à peine bouger. Et nous ne pouvons rien mettre à l'intérieur de ce point – même pas notre lit, sans parler de nos commodes et nos chiffonniers. Les seuls mouvements que nous puissions nous permettre se rapportent à l'amour, à l'acte sexuel. Que voulez-vous que nous fassions ? »

D'une façon générale, une idée reçue est un point où l'humanité peut se donner rendez-vous. « Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie. » Est-ce une idée reçue digne de notre prochaine réunion ? Oui et non. Spinoza dit que nous conservons la vie pour durer et perdurer ; à part les suicidés, tout le monde pense la même chose. Et certains pensent qu'ils font tout pour ménager leur vie. Si on leur dit qu'ils ne le font pas, ils répondent : « Nous allons au sauna deux fois par semaine. Nous n'oublions jamais l'aérobic. De temps à autre nous avons des trous de mémoire. Mais l'aérobic est loin de ces trous. Nous recouvrons soigneusement ces trous, lorsque l'aérobic s'impose impérieusement. Nous ne buvons pas d'alcool ; nous ne fumons pas. » La réunion est annulée.

« Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité. » Une fois de plus, nous aurons affaire aux gens qui ne sont pas d'accord. Et ils sont prêts à « rendre leur ticket », comme dit mon successeur Fiodor Dostoïevski. Pas de réunion ? Il faut la sauver à tout prix. Ces gens disent : « Rien n'adoucit la mort. Nous en avons peur bleue.

- Vous n'en savez rien, disons-nous.

- Comment ça ? répondent-ils. Râles, agonie, pourriture, squelettes. Nous savons tout sur la mort. Pas d'adoucissement, pas de trêve.

- Et l'au-delà ?

- Nous n'en voulons pas. Nous voulons vivre sur cette terre, pas ailleurs.
- Et que dites-vous de l'état écologique de cette planète que nous appelons 'notre terre' ?
- Nous n'en disons rien. Nous n'en avons cure. Nos datchas et nos jardins se portent bien. Cela nous suffit amplement. Nous serons capables de passer l'éternité sur nos terrasses, dans nos jardins suspendus. »

La réunion n'a pas lieu. Les gens affirment que la mort n'a rien à voir avec l'éternité. « Si vous mettez une goutte de poison dans un verre rempli de champagne, vous mourrez. La mort est un poison et même si la vie est un verre de champagne – peu importe que ce soit une coupe ou une flûte – nous mourrons comme des mouches. Et nous ne voulons pas mourir – ni comme des mouches ni comme des êtres humains. Nous avons autre chose à faire. Il est temps de faire notre jogging dans le parc le plus proche. Et s'il n'y a pas de parcs à proximité de notre maison, nous ferons notre jogging dans la rue, au milieu des voitures. Tout est mieux que la mort. »

« Si de tous les hommes, les uns mouraient, les autres non, ce serait une désolante affliction que de mourir. » Certains sont d'accord avec cette maxime, les autres lèvent les sourcils. « Que les autres meurent ou non, ça m'est égal, disent-ils. C'est ma mort qui m'intéresse, pas celle des autres. Si ma fille vivait éternellement, elle pourrait arroser les fleurs sur ma tombe. Par conséquent, ma vie outre-tombe serait humide, agréable et conforme aux préceptes d'Héraclite. J'aime ma fille et j'aimerais qu'elle vive éternellement. Je serais plus tranquille et presque heureux si on me disait qu'elle vivra dans les siècles des siècles. Même si, à la longue, elle oublie ma tombe, je lui pardonnerai sa négligence. Je me dirai : 'Je peux passer mon éternité dans le Midi exposé à la chaleur, à la sécheresse, pourvu qu'elle soit heureuse. Je suis prêt à n'importe quel sacrifice. Je suis même prêt à mourir une seconde fois pour ma fille, pour son bonheur conjugal et individuel. »

Pas de réunion non plus. Que faire ? Idées reçues, idées reçues. Une pensée que tout le monde partage. Pas un lieu commun, contrairement à ce que croient certains. « Les grandes douleurs sont muettes. » La plupart de gens sont d'accord avec ce lieu commun ; pas Léon Bloy, ce qui prouve que ce lieu n'est pas si commun que cela. « Ce qui veut dire que le silence de M. Ignibus, chapelier célèbre qui vient d'enterrer sa femme dans un cimetière de banlieue, après l'avoir empoisonnée avec de la raclure de sombrero, exprime une bien plus grande douleur que les *Lamentations* de Jérémie qui n'ont pas moins de cent cinquante Versets, hauts comme ces monts bibliques sur la cime de chacun desquels rugit un lion. »

Par conséquent, les grandes douleurs se divisent en deux parties. Certaines d'entre elles sont muettes, les autres pas. En tout cas, on ne peut mesurer les douleurs en écoutant les victimes. « Cet homme a perdu son fils ; il se lamente. Il ne souffre donc pas ; il est dépourvu de tout sentiment humain. C'est une brute, un animal dont le monde est trop étroit, pour ne pas dire pauvre. La mort de son fils ne se trouve pas à l'intérieur de ce monde.

- Faux, disent les autres. Ses pleurs sont sincères. Ses larmes sont pleines de sel. Par conséquent, elles ne sont pas artificielles. Il n'a pas aspergé son visage d'eau lustrale.

- Il a mis du sel dans l'eau avant de s'en asperger le visage, disent les autres.

- Du sel de Guérande ? disent les uns.

- Oui », disent les autres.

« On doit le respect aux morts. » « Il est inutile de respecter les vivants, dit Léon Bloy, à moins qu'ils ne soient les plus forts. Dans ce cas, l'expérience conseille plutôt de lécher leurs bottes, fussent-elles merdeuses. Mais les morts doivent toujours être respectés. »

« Les morts ne sentent rien du tout, disent les autres. On peut violer leur sépulture et jeter leurs os aux chiens. Ils ne sentiront rien parce qu'ils sont morts. Même si on leur arrache toutes les dents – sans anesthésie – ils ne sentiront rien. D'ailleurs, il n'y a plus rien à arracher, étant donné qu'ils ont perdu toutes leurs dents à la fin de leur vie.

- Et le respect ? disent les autres.

- Quel respect ? disent les autres.

- Les fleurs, disent les autres. Et votre arrosoir. Voulez-vous que leurs squelettes soient desséchés ?

- Pourquoi pas ? Ils ne mourront pas de soif. »

SUICIDE. – Preuve de lâcheté.

« Ah bon ? disent les uns. Essayez, on verra bien.

- Il faut affronter les épreuves de la vie. On a besoin du courage pour les affronter, pour survivre, pour ne pas céder à la tentation du néant.

- Ah bon ? N'a-t-on pas besoin de courage pour prendre un revolver ? Pas pour faire du tir au pigeon, pas pour participer au championnat du monde – pour jouer à la roulette russe.

- La lutte pour la vie demande plus de courage, surtout quand on n'a pas d'argent ou quand on est malade. On souffre, mais on refuse le réconfort de l'euthanasie.

- Et la balle qui vous traverse le cerveau ou le cœur ? Ne faut-il pas accepter son trajet avec courage ? Et les gratte-ciel ? la tour Eiffel ? Sauteurs, plongeurs, amateurs du vide. Tous des lâches ? »

Deux et deux font quatre. On vous dit quelque chose et vous répondez : « Deux et deux font quatre.

- Oui. Et alors ?

- Deux et deux font quatre.

- Cela n'a rien à voir dans l'histoire.

- Deux et deux font quatre.

- Nous ne faisons pas de mathématiques, que je sache.

- Deux et deux font quatre.

- Que voulez-vous dire ?

- Deux et deux font quatre.
- Cela ne rime à rien.
- Deux et deux font quatre.
- Après tout, vous avez raison.
- Deux et deux font quatre.
- Il n'y a rien à dire : deux et deux font quatre. »

Ce n'est pas si facile que cela. Je leur dis : « Deux et deux font quatre », et ils me répondent n'importe quoi. La vérité leur échappe et ils ne s'en rendent pas compte. Ils me traitent de détraqué. Au lieu de m'envoyer les portraits de mes futurs personnages, ils m'envoient mon propre portrait. Berg m'envoie la lettre suivante : « Il souffrait de l'estomac ; il était ennuyeux ; il avait des gestes lents ; mais son visage n'était pas maigre ; il parlait peu, mollement et à contrecœur ; rarement un sourire effleurait ses lèvres ; son regard avait perdu la flamme et la rapidité d'autrefois ; en un mot, ce n'était plus Gogol, mais une ruine de Gogol. »

Je reçois cette lettre et je réponds ceci : « Pourquoi m'as-tu envoyé cette lettre ?

- Parce qu'il est temps de te remettre au travail.
- J'ai besoin de personnages.
- Je t'en ai envoyé un.
- Moi-même ?
- Oui.
- Pour quoi faire ?
- Pour que tu écrives ton autobiographie. Tu doutes, tu pries.
- Et alors ?
- Je ne supporte pas les gens qui sont sûrs d'eux-mêmes et ne doutent jamais de leurs actions, de leurs idées. Et j'abhorre les athées. »

J'ai reçu aussi la lettre suivante : « On raconte que Gogol est mort, mais ce n'est pas vrai. On a enterré un pieux '*starets*' à sa place. Lui est allé, paraît-il, prier pour nous à Jérusalem. Il est parti, mais il reviendra. » Bon, je suis revenu. À quoi bon ? Je vous écris une lettre, au lieu de m'atteler à la tâche qui m'attend dans les coulisses. Vous savez de quoi je parle, n'est-ce pas ? La deuxième partie, la troisième partie. Cette lettre ne sert à rien : je ne pourrai pas l'inclure dans mon poème, d'autant que j'ai déjà consacré un livre à mes lettres. Supposons, pourtant, qu'un personnage des *Âmes mortes* écrive cette lettre à un autre personnage du même ouvrage. Il est vrai qu'un personnage de mon poème est en mesure d'écrire une lettre à Khléstakov, par exemple. Comment appelle-t-on ce phénomène ? Deux corps en interaction ?

Tu divagues ! me dis-je à moi-même. Je me parle à moi-même, faute de mieux. Au moins, je fournis des réponses que j'attends avec impatience. Les autres ne se donnent pas cette peine. « Terrible est la minute de la mort ! me dis-je.

- Pourquoi terrible ? me réponds-je. Il suffit de croire à la miséricorde divine envers tout être qui souffre pour que la pensée de la mort devienne légère.

- A cet égard, il faudrait interroger ceux qui sont passés par là ! me dis-je.

- Tu es passé par là, si je ne me trompe, me réponds-je. Qu'en penses-tu ?

- Horrible, horrible, me dis-je. Ce monde-ci est horrible. Ce monde-là est horrible. »

Une créature vivante, une créature morte. Deux corps en interaction.

DESTIN. – Frappe à droite et à gauche. Aveugle et omniscient à la fois. Obéit à Dieu et à personne d'autre.

DOURAKI (imbéciles). – Appréciés en France à cause du général Dourakine de la comtesse de Ségur.

FATUM. – Même les dieux y sont soumis. Pas la peine de le caresser dans le sens du poil.

FIODOR. – Prénom qui sied aux écrivains d'origine russe. Ex. : Fiodor Dostoïevski. Ce prénom sied aussi aux basses russes. Ex. : Fiodor Chaliapine.

FLEURS. – Réchauffent les cœurs. Triomphent de la rancune, si elles sont arrangées avec art.

FIORITURE. – Contraire à la règle qui veut que l'art soit simple. Un empereur d'Autriche disant à Mozart : « Il y a trop de notes dans votre opéra. »

TROISIEME PARTIE

« Sans le capitaine-ispravnik, se disait-il, il m'aurait peut-être fallu dire adieu à la lumière du jour ! J'aurais disparu sans laisser plus de traces qu'une bulle de savon à la surface de l'eau, sans léguer à mes futurs enfants ni patrimoine, ni bonne renommée. » Notre héros se souciait beaucoup de ses descendants.

Qui est le capitaine-ispravnik ? On connaît les capitaines ; on ne connaît pas les *ispravniks*. (Si, on connaît celui du *Général Dourakine*.) Peu importe – on ne connaît pas la Russie. Et alors ? Elle vole ; ils volent. Qu'ils se débrouillent. Ce qui compte, ce sont les descendants – l'avenir, en d'autres termes.

Les êtres humains – et les autres êtres aussi – naissent quand le destin le veut, et dans ce domaine, le destin est sur le pied d'égalité avec les parents de toutes sortes : chats, chiens, oiseaux, poissons. Parfois, une couple veut donner naissance à un héritier, mais le destin dit « non » et l'héritier ne vient pas au monde. Il jouit de la vie d'outre-tombe, et peu importe, en fin de compte, de quel côté de la tombe cette vie est située – de ce côté-ci ou de ce côté-là. Tantôt le destin dit « non » ; tantôt il dit « oui », mais un père potentiel a recours à un préservatif et le destin se retire bredouille, une variété du destin qui s'appelle la « naissance ».

Monsieur Tchitchikov est né à Moscou et son nom n'étonne personne car ce nom, quoique rare, fleurit dans les annuaires des téléphones qui ne tiennent pas toujours compte des chefs-d'œuvre que les écoliers russes sont obligés d'apprendre à l'école pendant les heures consacrées à la littérature. Si on leur dit : « Hier, j'ai rencontré Monsieur Tchitchikov », ils sourient et pensent aux *Âmes mortes* qu'ils maudissent : on les oblige à lire cette œuvre, ce qui les empêche de fonder une société et de gagner des millions avant qu'il ne soit trop tard – avant que les impôts n'augmentent et ne dépassent toutes les limites du raisonnable. « Ne nous cassez pas les oreilles avec vos personnages littéraires, disent-ils. Nous en avons ras le bol. » Alors, vous insistez. Vous dites que Monsieur Tchitchikov se promène dans les rues de Moscou. « Mais non. Il est dans une ville de province. À quoi bon cet examen ? Vous voulez savoir si nous savons où se déroule l'action du poème de Gogol. Nous le savons. Elle se déroule dans la ville N. ou B. Peu importe. Elle se déroule – c'est ce qui compte pour les personnages et nos instituteurs. Heureusement que ça ne se passe pas à Moscou, dans le voisinage, sinon l'atmosphère serait invivable. »

Ces répliques ne nous empêchent pas d'apercevoir Monsieur Tchitchikov dans les rues de Moscou et même dans les environs de la capitale où il possède une datcha et un bout de terrain qu'il appelle « mon jardin ». Il est relativement jeune ; il est même très jeune, compte tenu de son physique et de la qualité de sa peau. On dit que l'âge des êtres humains apparaît avant tout dans la texture de leurs mains. Vos mains vous trahissent, et même si vous faites tout ce que vous pouvez pour arranger

vosre visage – vous êtes belle comme une madone de Salvador Dali – vos mains disent à tout le monde : « Non, ce n'est pas une madone. C'est une vieille bique. » Monsieur Tchitchikov ne ressemblait pas à Apollon, mais la texture de ses mains était impeccable.

Il n'était ni beau ni laid ni gras ni maigre. Bref, il ressemblait à son arrière-grand-père, sauf qu'il était plus jeune que lui. C'est pourquoi il ne suffit pas de relire *Les Âmes mortes* pour savoir ce qui adviendra au cours de ce récit. Les gènes jouent un rôle très important dans la vie de n'importe quelle créature, mais cela ne veut pas dire que nous ressemblions à nos arrière-grands-parents au point de disparaître dans leur ombre. Chaque humain est unique et par conséquent Monsieur Tchitchikov possédait ce qu'on appelle dogmatiquement une « personnalité ». Si on le voyait, on se dirait : « Oui, il ressemble à son ancêtre et pourtant il est différent. En tout cas, il n'achètera jamais d'âmes mortes. Il y a d'autres moyens de gagner sa vie en Russie. Nous avons beaucoup de pétrole. »

Les Âmes mortes sont une œuvre immortelle, mais cela ne veut pas dire que tous les personnages qui peuplent le poème sont obligées de donner naissance à une sorte de progéniture destinée à écrire la suite du poème que l'auteur n'a pu achever à cause de sa foi inébranlable en Notre Seigneur. Son gourou lui disait que la littérature et la foi étaient incompatibles. « Si, elles sont compatibles, disait Gogol.

- Non, disait le gourou. Même si tu prends en note une prière, tu t'éloignes de Dieu.
- Et si j'écris 'Dieu, Dieu, Dieu, Dieu' ?
- Il vaut mieux *prononcer* Son nom. Si tu écris quelque chose, tu fais de la littérature.
- Et si j'écris un mantra ?
- Ne lis plus les lettres d'Aksakov. Brûle-les. Entraîne-toi ! »

Non, Monsieur Tchitchikov ne sort pas du livre intitulé *Les Âmes mortes* parce que son auteur n'a pas prévu cette sortie. Il est vrai que l'auteur est mort : Barthes l'a tué à plusieurs reprises. Mais il y a toujours des lecteurs qui veulent savoir ce qui se passe *après* la fin d'un livre. Et il y a des auteurs qui écrivent la suite de tel ou tel livre pour satisfaire le goût des lecteurs et remplir leur portefeuille. Leur portefeuille se remplit et les nouveaux personnages prennent leur envol. Ils se promènent dans les rues de Moscou et partout ailleurs. Mais Barthes est bel et bien mort, et si l'on parle de lui, cela ne veut pas dire qu'il se promène dans les rues de Paris ou aux environs de Moscou – sur une invitation de Monsieur Poutine.

Et puisque on en parle, il faut préciser que ce qu'il dit à propos de *l'Étranger* de Camus convient parfaitement à la vie littéraire de Gogol. (On se demande s'il avait une autre vie.) « Cette parole transparente, inaugurée par *l'Étranger* de Camus, accomplit un style de l'absence qui est presque une absence idéale du style ; l'écriture se réduit alors à une sorte de mode négatif dans lequel les caractères sociaux ou mythiques d'un langage s'abolissent au profit d'un état neutre et inerte de la forme ; la pensée garde ainsi toute sa responsabilité, sans se recouvrir d'un engagement accessoire de la forme dans une Histoire qui ne lui appartient pas. » On peut ne pas être d'accord avec cette affirmation, d'autant qu'on se souvient de la mère du personnage principal de *l'Étranger* et de

l'importance qu'il lui attribuait. La pensée qui nous persuade que notre mère est plus importante que la justice et l'injustice, la mort et la vie assume toute responsabilité de ce qu'elle avance. Elle nous confie son secret en disant : « Je n'ai pas besoin de personnages. J'appartiens à la mythologie humaine. Ce que je dis concerne tout le monde et même les martiens. » Il n'empêche qu'on voit le personnage qui tue parce qu'il a chaud ou pour un autre motif. Ou il tue sans motif. Bref, si vous avez des personnages qui bougent et font quelque chose, vous n'êtes pas neutre, même si ces personnages débitent des lieux communs et adorent les idées reçues.

Gogol, lui, se débarrasse des personnages et franchit la frontière du domaine où le neutre règne sans partage. Ses lettres sont adressées à des personnes qui vivent quelque part, mais les conseils que Gogol leur donne sont neutres car ils sont inutiles, la plupart du temps. Inutiles, superflus, sans contenu. Ils ont une forme, mais cette forme disparaît au profit d'un contenu qui ne vaut rien sur le plan pratique. « Réunis tes paysans et explique-leur qui tu es et qui ils sont. Que si tu es leur propriétaire, et placé au-dessus d'eux, ce n'est pas parce que tu avais envie de commander et de devenir un propriétaire... »

« Je n'ai pas envie de commander, dit un propriétaire terrien ou un fonctionnaire.

- C'est votre affaire, disent d'autres fonctionnaires. Les paysans ne disent rien.

- Je suis un propriétaire, dit le propriétaire.

- Ah bon ? disent les fonctionnaires. Tu as quoi ?

- Une maison et un morceau de terre. J'ai aussi pas mal de paysans.

- C'est ton affaire », disent les fonctionnaires. Les paysans ne disent toujours rien.

Les paysans sont toujours agenouillés devant leur maître qui leur parle de Dieu, cette fois. Ils connaissent Dieu et ils l'écoutent avec attention. Ils savent que Dieu peut leur donner du pain. Il ne peut pas encore leur donner une vache parce qu'ils ne sont pas affranchis : l'action se déroule *avant* le règne d'Alexandre II. « Le pain, ce n'est déjà pas mal, se disent-ils. Tant pis pour les vaches. »

Le propriétaire continue à leur parler ; ils regardent les chapkas qu'ils avaient enlevées avant de s'agenouiller devant leur maître absolu. Puis ils remettent leur chapka et partent en se disant qu'ils n'ont rien compris, à part deux mots : « propriétaire » et « Dieu ». « Nous connaissons l'un et l'autre, se disent-ils. Que voulait-il dire ? » Il y avait d'autres mots dans le discours du propriétaire. Il disait par exemple : « Je pourrais écrire des romans. Je pourrais écrire de la musique, comme Glinka. Je pourrais peindre des tableaux, comme Raphael. Il est vrai que les aristocrates ne sont pas censés devenir des artistes. Mais Pouchkine est un poète et il appartient à l'aristocratie russe. Pourquoi pas moi ? Pourquoi ne pas écrire des poèmes immortels ? Parce que Dieu m'a dit : 'Tu es un propriétaire terrien. Tu dois t'occuper de tes terres et de tes paysans. Ne pense surtout pas à poésie. Je ne te défends pas de *lire* des poèmes – ceux de Pouchkine, par exemple. Il les écrit avec ma permission – tu t'en doutes pas, j'espère. Tu peux aussi lire les œuvres de Gogol, surtout *Passages choisis de ma correspondance avec mes amis*. Mais ne t'avise pas d'en composer toi-même. Je parle des poèmes. « La poésie, dit Flaubert, est tout à fait inutile. De plus, elle est passée de mode. » Je parle aussi de la

musique : n'y touche pas. Il en va de même pour la peinture et le gouvernement. Tu ne participeras jamais aux remaniements ministériels : je ne t'ai pas fait pour ça.' »

Les paysans rentrent chez eux. Ils mangent un peu de pain et remercient Dieu pour Sa bonté. Ils le remercient à genoux. Ils l'auraient fait même s'ils n'avaient pas entendu le discours du propriétaire. De toute façon, ils passent le plus clair de leur temps à genoux. Qu'on leur parle ou non, ils s'agenouillent en mettant leur chapka devant eux, devant leurs genoux. C'est ainsi que les étrangers imaginent la Russie tsariste. Et l'Union Soviétique ? Goulag, spoutnik, ballet, sport, esclaves. Une collection de tyrans et d'esclaves – c'est ainsi que les étrangers pensent à la Russie. Et Flaubert continue à écrire son *Dictionnaire des idées reçues*.

Entre-temps, Monsieur Tchitchikov continue à grandir. Son père se sent obligé de dire quelque chose à son fils, d'autant que son prédécesseur – le père du *vrai* Tchitchikov – l'a fait à un moment donné. Tout le monde le fait ; tous les pères qui méritent ce nom le font. Alors, pourquoi pas le père du *nouveau* Tchitchikov ? Il dit ceci : « Mon fils ! Le temps est venu de prendre en main ton éducation. Jusqu'ici je t'ai laissé vagabonder au gré de tes pensées et de tes désirs. Il y a des enfants qui tuent leurs parents à l'âge de neuf ans parce que leurs désirs s'orientent vers des meurtres et par conséquent se dirigent de ce côté-là, au lieu de suivre la voie tracée par leur gouverneur. Je ne voulais rien tracer sous ton nez pour que ton libre arbitre s'exerce en plein air et pas entre les quatre murs d'une prison. L'éducation n'est pas une prison, contrairement à ce que pensent certains. En tout cas, on pensait de cette façon au début du XXe siècle et même dans les années cinquante. Tu es né à la fin de ce siècle malheureux et tu sais que tu peux compter sur toi-même pour éviter les pièges du temps et de l'espace. Grâce à tes jeux, tu connais l'espace. Quels jeux ai-je dans mon esprit lorsque je parle de l'espace ?

- Les jeux de construction.

- Précisément. D'autre part, tu sais manier les instruments qui nous permettent de faire des tables et des chaises qui se situent, elles aussi, à l'intérieur de l'espace. N'est-ce pas ?

- Oui.

- Peux-tu construire une voiture ?

- Non.

- Ce n'est pas nécessaire. L'essentiel est de savoir se débrouiller dans la vie. Supposons que tu assistes à un tremblement de terre. Tout disparaît sous la terre, à part quelques instruments que tu sais manier à la perfection. Tu es Robinson Crusoe, en d'autres termes. Tu es seul sur terre dans le sillage d'un bombardement atomique. Que fais-tu ?

- Je fabrique des meubles pour pouvoir m'asseoir et me coucher.

- Très bien. Mais tu ne sais pas encore lire. Si tu le savais, tu ne pourrais pas fabriquer une chaise. PRATIQUE. – Supérieure à la théorie. Tu serais assis par terre, comme les Japonais. Et tu n'es pas Japonais, si je ne me trompe.

- Non. Je suis russe.

- Très bien. 'La lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner', dit quelqu'un. Tu n'as pas besoin de savoir qui le dit. Tu entends ces paroles et cela suffit amplement. Si tu savais tout cela – noms, idées, mots, préceptes – tu serais insupportable. Tu confondrais tout cela, si bien que ton esprit ressemblerait à un cocktail. Tu me désolerais par des objections imprévues, comme dit quelqu'un. Heureusement, j'ai tout prévu et tu es un garçon exemplaire, presque idéal. Tu as douze ans à présent. Il est temps d'apprendre à lire et lire quelques livres. Veux-tu gagner beaucoup d'argent ?

- Oui. Je veux une BMW.

- Ce n'est pas encore le moment. Un temps pour chaque chose et chaque chose à sa place en son temps. »

Le père continue à instruire son fils à sa manière : il se méfie de tous les gouverneurs qui remplissent les jeunes cerveaux des connaissances qui ne servent à rien et tombent dans des trous de mémoire, car ils ne *riment* à rien. À quoi bon savoir que la capitale de France est Paris ? Le fils de Manilov le sait, mais cela ne sert à rien parce que sa famille ne lui offre pas une possibilité de faire les études à la Sorbonne. Il ne lui est même pas permis de dîner chez Maxim's, de temps à autre. Cette connaissance est abstraite et par conséquent inutile. Il en va de même pour toutes les connaissances qui ne concernent pas directement les objets où l'on s'assied, dort et dîne. Les toilettes sont dehors, dans les bois les plus proches, mais si l'on atterrit sur une île déserte, on doit manger du poisson frais sur une table de salle à manger, et cette table doit être recouverte d'une nappe. Il faut aussi des assiettes, sinon on mangera comme des sauvages – comme Vendredi, par exemple. Et on est Robinson ; il ne faut surtout pas l'oublier. Il ne faut pas baisser dans sa propre estime. Et si par hasard un cousin de Vendredi fait son apparition au milieu d'un festin solitaire, il faut qu'il admire le propriétaire de l'île déserte. Il le fera presque automatiquement, à condition qu'on lui fasse écouter les dix CD qu'on a emmenés avec soi. Puis on lui montrera les dix livres ; on lui enseignera l'écriture.

Le jeune Tchitchikov est un bon élève et il ne s'insurge jamais contre les méthodes de son père, d'autant qu'il n'aime pas la lecture qu'il connaît par ouï-dire : son père lui en parle de temps à autre pour le dégoûter des livres et leur côté artificiel et surtout prématuré. Vous pouvez comprendre les livres et ce dont ils parlent si vous avez déjà *sent* leur contenu d'une manière ou d'une autre. S'ils parlent d'amour, il faut éprouver ce sentiment au moins trois fois de suite pour comprendre de quoi il s'agit en l'occurrence, dans ce cas concret. Il ne suffit pas d'éprouver un amour partagé et heureux. Il faut qu'on vous quitte deux fois de suite ; il faut savoir tolérer les insultes et les gifles violentes, nourries par un courroux sans précédent. Il faut aussi éprouver l'indifférence qui succède à l'amour le plus ardent. Sans ces leçons préalables, on ne comprendra ni *Anna Karénine* ni *Hamlet*. D'ailleurs, il faut avoir un fils et une fille pour comprendre les conseils de Polonius.

Le père du jeune Tchitchikov – ce chouchou des gogoliens – comprend tout cela, malgré l'absence d'une fille à ses côtés : son fils est un fils unique. Il a douze ans et son père lui permet de lire quelques pages où l'on parle de menuiserie que son fils connaît presque par cœur, grâce à un

menuisier qui vit et reçoit des apprentis dans une banlieue de Moscou – à Malakhovka, pour être exact. Dans le roman que le jeune apprenti déchiffre avec peine, il y a un apprenti qui suit les conseils de son maître sans le contredire, sans rêver des voitures de luxe. Il ne dit pas à son maître : « Les voitures de luxe sont en métal, pas en bois. » Il ne dit rien pendant qu'il manie adroitement une scie, un trusquin et une varlope.

« Chaque métier de ce genre est un poème, dit son père. Tu dois donc l'apprendre par cœur. Il est inutile d'apprendre par cœur des poèmes qu'on apprend à l'école. Ils ne mènent à rien. » Comme d'habitude, le fils suit les conseils de son père pour réussir dans la vie, ce qu'on n'arrive pas à faire si l'on n'honore pas son père. Comment peut-on l'honorer ? En lui offrant du chocolat ? Non, non et non. On l'honore en suivant ses conseils et en lisant des livres où l'on ne parle ni d'amour ni d'autres choses sans valeur. Certes, si vous aimez votre prochain et pas seulement une femme, vous êtes sur la bonne voie. Même à l'âge de onze ans, il vous est permis de lire les évangiles, surtout le sermon sur la Montagne. Mais ce n'est pas la peine de lire Montaigne qui ne parle pas toujours de l'amour universel – des « chastes partouzes », comme on l'appelle parfois.

Le jeune Tchitchikov s'appelle Victor et il demande à son père si on lui a donné ce prénom en l'honneur de Victor Hugo : son père l'autorise à lire *Notre Dame de Paris*. « Non », dit son père, et Victor, dépourvu de ce qu'on appelle la curiosité malsaine, ne pose plus de questions à ce sujet. Mais il s'intéresse à la musique, ce qui contrarie son père : la musique est aussi inutile que la poésie et tous les autres arts sans lesquels on peut vivre sur une île déserte après une guerre dévastatrice. Vous êtes autorisé à emporter dix disques et dix livres, mais cela ne veut pas dire que vous puissiez vous intéresser à l'art au détriment de la scie, du trusquin et de la varlope.

Les Tchitchikov n'ont pas de piano à la maison, par conséquent Victor ne peut pas pianoter chaque fois qu'il passe devant ce piano inexistant. Il ne pianote même pas dans l'air ; il ne tambourine pas non plus sur les tables, comme le font certains pianistes pendant les repas. Il demande à son père s'il peut étudier la musique et jouer du piano – même s'il n'y a pas de pianos sur les îles désertes, à moins qu'un mécène ne décide à y organiser un festival à l'abri du bruit de la civilisation. Une fois de plus, son père dit non.

Pour une fois, Victor n'est pas convaincu par les paroles de son père : la musique a déjà pris racine dans son cœur. Son père lui fait lire ce texte :

La musique adoucissant les mœurs, Pécuchet imagina de lui apprendre le solfège.

Victor eut beaucoup de peine à lire couramment les notes et à ne pas confondre les termes *adagio*, *presto*, *sforzando*. Son maître s'évertua à lui expliquer la gamme, l'accord parfait, le diatonique, le chromatique, et les deux espèces d'intervalles, appelés majeur et mineur. Il le fit se mettre tout droit, la poitrine en avant, la bouche grande ouverte, et, pour l'instruire par l'exemple, poussa des intonations d'une voix fausse ; celle de Victor lui sortait péniblement du

larynx, tant il le contractait ; quand un soupir commençait la mesure, il partait tout de suite ou trop tard.

Pécuchet néanmoins aborda le chant en partie double. Il prit une baguette pour tenir lieu d'archet et faisait aller son bras magistralement, comme s'il avait eu un orchestre derrière lui ; mais occupé par deux besognes, il se trompait de temps, son erreur en amenait d'autres chez l'élève, et fronçant les sourcils, tendant les muscles de leur cou, ils continuaient au hasard, jusqu'au bas de la page.

Victor n'est toujours pas convaincu. Il dit qu'il est plus doué que son homonyme. « Tu n'es pas plus doué, mon cher enfant, dit son père.

- Mais si, mais si. Voulez-vous que je vous chante quelque chose, quelques notes ?

- Non. »

Victor chante néanmoins. Son chant est très beau et même la voisine qui déteste tous les bruits jusqu'aux chants des oiseaux, ouvre sa fenêtre pour écouter le chant de Victor, la noblesse et la profondeur de sa voix. Le père, lui, ne l'écoute pas. Ou plutôt il fait semblant de l'écouter pour pouvoir lui dire ensuite : « Ça ne va pas du tout. » Et il dit à Victor qu'il doit apprendre par cœur le texte de Flaubert. Victor obéit et son père l'oblige à réciter ce texte tous les matins, avant le petit déjeuner. Et Victor abandonne le chant ; il abandonne aussi la musique car il n'a à sa disposition aucun instrument, si petit soit-il. Il n'y a même pas d'harmonica à la maison.

Un peu plus tard, le père de Victor prononce un deuxième discours destiné à mettre son fils sur la bonne voie. Tout comme Pavel Ivanovitch Tchitchikov, son aïeul caricatural, il part pour une autre ville. En réalité, il part pour l'étranger, pour la France où il est censé s'installer pour faire ses études à la Sorbonne. Son père ne lui dit pas qu'il doit complaire à ses maîtres et supérieurs : il veut éviter les erreurs commises par son prédécesseur, par le père de Pavel Ivanovitch. Il sait qu'à un moment donné, celui-ci est allé en prison. En toute logique, il veut préserver son fils d'un destin aussi peu gratifiant. Il lui dit : « Pas de bêtises ni de polissonneries. » Et il ajoute : « La vie est un fleuve et il faut que tu saches nager, sinon tu périras avant d'atteindre la maturité. » Il ne dit pas à son fils : « Ne te lie pas avec tes camarades : ils ne t'apprendraient rien de bon ; si toutefois cela arrive, lie-toi avec les plus riches, afin qu'ils puissent t'être utiles à l'occasion. » Une fois de plus, il veut éviter les erreurs de son prédécesseur, d'autant que ces erreurs ont été commises en enfer. Et on est au paradis à présent ; il le sait parfaitement, car il a lu les œuvres de Gogol plusieurs fois de suite et en connaît certaines par cœur.

Il dit : « Ne dis pas tout ce qui te passes par la tête. N'agis pas à l'improviste. Comme disent les Russes, il faut mesurer un morceau sept fois avant de le couper une fois. Moi, je te dis : 'Mesure ce morceau *neuf* fois avant de le couper.' Si tes camarades te conviennent, tu peux frayer avec eux, mais ne bois pas trop : deux verres de vin rouge, c'est le maximum. C'est bon pour la santé et même saint Paul l'autorise, comme tu le sais. Bois avec modération, parles avec modération, agis avec

modération. La voie moyenne est la meilleure et tu dois suivre cette voie sans regarder à droite et à gauche. Tu ne dois pas être vulgaire lorsque tu parles aux gens. Ne les tapote pas sur l'épaule, mais ne t'éloigne pas trop de cette épaule où, à l'occasion, tu pourrais poser ta tête. Nous avons tous besoin d'un appui humain, d'un soutien psychologique. Il vaut mieux poser sa tête sur l'épaule d'un camarade que de dépenser une fortune chez un psychanalyste. Si tu te querelles avec quelqu'un, essaie d'arrêter la querelle, sinon tu risques d'être battu physiquement et psychologiquement. Pour te défendre comme il faut, il faut que tu étudies les arts martiaux. Mais ne donne pas des coups de poing avant d'épuiser tous les arguments que tu possède. Fais travailler ta tête au lieu de tes muscles. Montre à tout le monde que tu es brillant dans tous les domaines. Cela peut être utile, on ne sait jamais.

- Je sais tout ça, père, dit Victor. Que savez-vous de l'avenir ? Il est imprévisible. On rencontre une femme pauvre et on pense qu'elle est pauvre. En fait, c'est une princesse qu'une vieille sorcière maltraite pour une raison inconnue. On l'embrasse, on l'épouse et on hérite d'un royaume. J'ai lu cela dans un livre de contes que vous m'avez passé il y a quelque temps. J'apprendrai l'avenir en France. Merci et adieu. »

Enfin Victor a un accès libre aux livres : il peut lire tout ce qu'il veut et il veut lire tout ce qui lui tombe sous la main. Il rattrape le temps perdu et blâme son père pour ses principes inspirés par l'*Emile* de Rousseau et d'autres livres de ce genre qui nous disent que la connaissance ne sert à rien. Saint Paul y est pour quelque chose, et Victor s'en rend parfaitement compte, ce qui ne l'empêche pas de continuer à croire en Dieu car, d'après lui, Dieu ne se trouve pas dans un livre, quel que soit son degré de vérité sacrale ; Il est dans la nature, dans le cosmos qu'Il crée sans arrêt. En effet, Victor réfléchit et ne se livre plus au travail manuel, ce que lui laisse beaucoup de temps pour réfléchir et méditer sur les destins du monde.

Jung dit que les livres sont beaucoup moins précieux qu'un conseil paternel ou amical, qu'un entretien avec un gourou. En d'autres termes, une conversation *vivante* est plus instructive que n'importe quel texte où l'on vous dit comment se comporter dans la vie en contournant tous les obstacles. Quand vous approchez un grand homme, demandez-lui pardon pour cette intrusion intempestive et dites que vous avez besoin d'un conseil paternel. « Mon père est mort, lui dites-vous. Pourriez-vous le remplacer ? » Ce grand homme commence à vous parler de l'univers. Il n'est ni Dante ni Platon qui étaient encore plus grands ; mais il vit, tandis que les grands hommes du passé sont enfermés dans le passé – jusqu'à un certain point. On peut dire que leur corps est enterré, tandis que leur tête est toujours à la surface de la terre, si bien qu'on les entend quand ils daignent de s'adresser aux vivants. Et ils le font quand les vivants se donnent la peine d'ouvrir leurs livres.

Oui, dans une certaine mesure, on a affaire aux morts quand on lit les livres, quand on feuillette de vieux magazines. Les âmes qu'on rencontre au cours de la lecture sont à moitié mortes et à moitié vivantes. Elles n'ont rien à voir avec les âmes de Gogol, mais elles sont semblables à l'âme tout court, à l'âme sans doute immortelle, même si la doctrine qui nous impose l'immortalité de l'âme est fausse. On lit *Les Âmes mortes* et on lit les œuvres des âmes qui sont dans leur tombe ou aux cieux. Selon la

doctrine qu'on choisit pour vivre convenablement, tantôt on marche parmi les têtes qui parlent dès qu'on s'approche de leur bouche ; tantôt on regarde le ciel et l'on voit les mêmes têtes qui se penchent sur les problèmes que n'importe quel être vivant rencontre en cours de route. La bonne voie, la mauvaise voie, la route – ce sont des métaphores que l'on résume d'un seul mot : « la vie ».

Les livres ne posent aucun problème, à l'exception de la compréhension qui est nécessaire pour accomplir le rituel de la lecture. Si vous lisez sans comprendre, vous ne lisez pas. Et pourtant, d'après de nombreux témoignages, Flaubert, résolu à imaginer les réactions de deux imbéciles, a décidé de lire mille cinq cents traités d'agronomie, de pédagogie, de médecine, de physique, de métaphysique, etc., dans le but de ne pas les comprendre. D'habitude, Flaubert comprenait tout ; on ne peut pas dire qu'il comprenait tous les mystères de l'univers, mais il comprenait ce qu'il écrivait et il accomplissait sa tâche et faisait son devoir – en tant qu'écrivain et même en tant qu'être humain. À présent il ne comprend plus rien, résolu à suivre ses personnages pas à pas. Il justifie ainsi cette démarche : « Nous ne savons encore presque rien et nous voudrions deviner ce dernier mot qui ne nous sera jamais révélé. La rage d'arriver à une conclusion est la plus funeste et la plus stérile des manies. »

Victor n'est pas convaincu ; il pense toujours que le dernier mot existe – peut-être à côté du mot juste. Oui, il pense qu'il y a le mot juste, le seul, et il se peut que le dernier mot soit aussi le mot juste. C'est ainsi qu'il imagine le point lumineux dont Gogol parle dans sa correspondance. « Je suis sûr que le dernier mot existe et que Flaubert se trompe, si bizarre que cette conclusion puisse paraître à première vue. C'est pour cela que je continue à chercher une 'deuxième vue', un autre point de vue, grâce auquel je pourrais savoir exactement si Flaubert se trompe ou non. Il me semble que Nietzsche dit la même chose, mais je peux me tromper : je ne connais pas suffisamment le philosophe allemand pour tirer des conclusions de ce que j'ai déjà lu. »

Pour le moment, il continue à lire Flaubert – « pour ne pas m'éparpiller », comme il écrit quelque part. Flaubert dit ceci : « Oui, la bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons connaître la trame. Cela revient à ces éternelles discussions sur la décadence de l'art. Maintenant on passe son temps à se dire : nous sommes complètement finis, nous voilà arrivés au dernier terme, etc., etc. Quel est l'esprit un peu fort qui ait conclu, à commencer par Homère ? »

Cette fois, Victor est convaincu. Il se souvient de Gogol qui n'arrivait pas à terminer la page qu'il réécrivait neuf fois, dix fois, onze fois. Spencer dit que le monde est inconnaissable. Flaubert était un fervent lecteur de Spencer ; il pensait, lui aussi, que personne ne pourrait connaître le monde *entièrement*. *Partiellement* – oui, mais pas *entièrement*. Pourquoi ? Parce qu'on s'évertue à expliquer des faits. Pourquoi ne pas les laisser tranquilles. Pourquoi ne pas vivre, tout simplement, tout bonnement, au milieu des synonymes ? Quels synonymes choisir ? Paix, tranquillité, bonheur, douceur, ignorance. Au lieu de quoi, on s'attaque à un fait pour pouvoir l'expliquer une fois pour toutes au moyen d'un argument massue ou d'une série d'arguments massues : il y a des gens qui ne sont jamais d'accord avec leurs interlocuteurs. Un argument massue, deux arguments massues.

Un argument explique le fait en question en le référant à un autre fait – plus général, à ce qu’il paraît. Le deuxième argument prend ce fait qui est plus ou moins général, d’après les dires des interlocuteurs, et il le réfère – c’est le deuxième argument qui le fait – à un fait encore plus général. Il y a encore une pile d’arguments et il faut en sortir l’argument désigné par le nombre « trois ». Pourquoi ne pas recourir à « l’argument numéro cinq » ? Lui aussi, il réfère le fait à un fait encore plus général. On comprend que les arguments en question ne sont pas massues du tout. Ils ne sont ni irréfutables ni convaincants ni pertinents ni décisifs. Ils conduisent à une vérité si générale qu’aucune flexibilité, aucun espace ne s’offrent aux chercheurs : on ne peut la référer – cette vérité, cette vérité – à aucune autre vérité. Autrement dit, on ne peut l’expliquer. D’ailleurs, les lecteurs de Borges savent qu’Agrippa le Sceptique dit que toute preuve demande à son tour une preuve, et ainsi de suite à l’infini. Victor est un fervent lecteur de Borges. D’ailleurs, Nietzsche dit que les discussions et les arguments ne mènent à rien : soit la vérité artistique s’impose, soit elle ne s’impose pas. Et il n’y a pas de vérité en dehors des arts : les sciences sont trop grégaires.

Pendant sa vie russe, Victor n’a presque rien appris sur les purges staliniennes et autres crimes qu’on commettait dans son pays d’origine au nom du communisme et de son avenir radieux. À présent il lit des livres qui lui racontent l’histoire noire de cette tentative avortée : le socialisme dans un pays isolé, comme disait Staline. Pendant un certain temps, son pays était vraiment isolé ; puis, peu à peu, cet isolement a pris fin. Toutes les bonnes choses ont leur fin : le point de vue d’un antimarxiste. Toutes les mauvaises choses ont leur fin : le point de vue d’un marxiste et d’un dirigeant soviétique.

On croyait que c’était un oasis, pas une île déserte où les chaises et les tables étaient rudimentaires, où il y avait des queues interminables – pour rien, pour rien. Les étalages étaient presque vides, mais les gens faisaient la queue pour le vide, pour des riens qui se cachent parfois au milieu d’un vide. Les gens croyaient que le communisme viendrait, que les transports en commun et le pain seraient gratuits. Le reste aussi – peut-être, peut-être. On envoyait des gens au Goulag et tout le monde connaît cette partie de l’histoire soviétique, grâce à Soljenitsyne. Victor ne la connaît pas encore. Il lit, il réfléchit. Tous les matins, il lit un chapitre de *L’Archipel du Goulag*. Il médite, suivant les conseils de Gogol à la lettre.

Victor lit tant d’horreurs au sujet de l’Union Soviétique qu’il ne croit plus à rien. En tout cas, il ne croit pas que les hommes peuvent être aussi cruels, aussi tyranniques. Il répète à longueur de journée : « C’est impossible, ça n’a pas de sens. » A l’appui de ses dires et de ses pensées, il cite *Bouvard et Pécuchet*, comme s’il n’avait pas d’autres livres à sa disposition :

Le professeur avoua qu’il était maintenant dérouté en fait d’histoire.

« Elle change tous les jours. On conteste les rois de Rome et les voyages de Pythagore. On attaque Bélisaire, Guillaume Telle et jusqu’au Cid, devenu, grâce aux dernières découvertes, un simple bandit. C’est à souhaiter qu’on ne fasse plus de découvertes, et même l’Institut devrait

établir une sorte de canon prescrivant ce qu'il faut croire !... Tenez en compte l'adresse des faussaires, l'intérêt des apologistes et des calomnieurs. »

Peu d'historiens ont travaillé d'après ces règles, mais tous en vue d'une cause spéciale, d'une religion, d'une nation, d'un parti, d'un système, ou pour gourmander les rois, conseiller le peuple, offrir des exemples moraux.

Les autres, qui prétendent narrer seulement, ne valent pas mieux ; car on ne peut pas tout dire, il faut faire un choix. Mais dans le choix des documents, un certain esprit dominera, et comme il varie, suivant les conditions de l'écrivain, jamais l'Histoire ne sera fixée.

Victor pense que les penseurs libéraux exagèrent les crimes de Staline, de Lénine et autres dirigeants du Kremlin, car ils sont persuadés que la fin de l'histoire – pour eux, l'histoire est terminée – prouve d'une manière définitive le triomphe du libéralisme et du capitalisme sur le communisme, sur Marx et même sur ses spectres, chantés par Derrida. L'argent ne fait pas le bonheur, mais il est plus facile d'être heureux si l'on a un ou deux milliards dans une banque à Singapour. Pourquoi ? Parce qu'on peut aller à Courchevel, entre autres. Mais il se peut que l'argent ne fasse pas le bonheur, pas le moins du monde ! A cette époque-là, Victor croit encore que le bonheur est possible, même si l'on vit dans une hutte. Grâce aux livres russes, il a appris le dicton suivant : « Il vaut mieux vivre dans une hutte avec un bienfaiteur que dans un palais rempli de mensonges. » Victor pense qu'il y a une parcelle de vérité à l'intérieur de ce dicton. Il ignore les dimensions de cette parcelle, mais même un atome de vérité compte pour lui. On est en février 2011.

Un jour, il engage une conversation avec un prince russe qui lui parle des horreurs soviétiques. « Je suis né en Russie, dit Victor, et par conséquent je ne connais ces horreurs que par ouï-dire.

- Qu'en avez-vous entendu dire ? dit le prince.
- Oh, des horreurs, rien que des horreurs.
- C'est vrai, dit le prince. Avez-vous lu *Le livre noir du communisme* ? Vous devez le lire.
- J'ai très peu de temps actuellement. J'étudie Heidegger et Wittgenstein.
- Lisez les titres et vous comprendrez tout ce qu'il faut comprendre.
- D'accord. Mais dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous avez perdu la guerre civile ? Vos amiraux étaient remarquables, surtout Koltchak. Pourquoi ?
- Organisation, tyrannie. Seul Staline était capable de vaincre Hitler. Un tyran ne peut être vaincu que par un tyran. Il n'y avait pas de tyrans parmi nous. Koltchak ne pouvait pas battre Lénine.
- Il existe sans doute *Le livre blanc du communisme*.
- Non.
- Même pas dans l'imagination des gens ?
- Peut-être. On peut imaginer tout ce qu'on veut. L'imagination ne se soucie pas de la vérité.
- Et vice versa, dit Victor. La vérité ne se soucie pas de l'imagination. Pourtant j'ai l'impression que Staline n'était pas une simple crapule.

- C'était une crapule complexe », dit le prince.

Victor se rend dans la librairie la plus proche, achète *Le livre noir du communisme* et l'ouvre avec précaution, prêt à combattre n'importe quelle thèse. Il lit les titres des chapitres :

Le « bras armé de la dictature du prolétariat »
La terreur rouge
La « sale guerre »
De Tambov à la grande famine
De la trêve au « grand tournant »
Collectivisation forcée et dékoulakisation
La grande famine
« Éléments socialement étrangers » et cycles répressifs
La Grande Terreur (1936-1938)
L'empire des camps
L'envers d'une victoire
Apogée et crise du goulag
Le dernier complot
La sortie du stalinisme

Victor sait déjà que le mot « stalinisme » est une injure qu'il essaie d'ailleurs d'adoucir en croyant qu'on exagère la cruauté du dictateur qui était sans nul doute un dictateur, mais un dictateur comparable à Néron. Autrement dit, il n'a pas fait tuer 70 millions de personnes. Bref, la sortie du stalinisme est une bonne chose et par conséquent on ne peut pas dire que tout était mauvais en Union Soviétique. D'ailleurs, on peut tomber de Charybde en Scylla, passer d'un enfer à un autre. Pourtant, même les auteurs de ce livre noir doivent reconnaître que les successeurs de Staline ont été plus cléments avec leurs sujets : ils ne les tuaient pas par millions. Ils les enfermaient dans des asiles psychiatriques, ils les bannissaient.

Et « le dernier complot » veut dire qu'il n'y avait pas d'autres complots. Peu importe, les titres parlent d'eux-mêmes et « l'empire des camps » ne peut être « l'empire du bien », car il ne s'agit pas des camps de pionniers. Et la Grande Terreur est la Grande Terreur : elle n'est ni petite ni moyenne. Victor sait également que le koulak est un riche paysan. « La dékoulakisation » veut dire « la déconstruction des koulaks ». Comment déconstruit-on un être humain ? On le met en prison, dans un camp ; on le torture, on le tue. Quand on tue plusieurs millions d'hommes, la Grande Terreur apparaît dans toute sa splendeur.

Le père de Victor ne parlait pas de Marx. Il a dit un jour qu'il avait étudié la philosophie à l'école et à l'université, et qu'il en avait ras-le-bol. « Le seul mot qui ressort de ce fatras d'inepties est 'aliénation' », a-t-il ajouté. Même aujourd'hui, Victor ne comprend toujours pas ce que son père

voulait lui dire en parlant d'aliénation. Qu'entendait-il par là ? Et Marx ? L'héritage du père pèse lourd sur la conscience du jeune homme ; il n'arrive pas à prendre un livre de Marx, à l'ouvrir et à le lire pour trouver la solution de l'énigme qui le tourmente. Son père était allergique à Marx ; lui, il a cette allergie dans les gènes et dans les veines. En revanche, il peut lire des livres où l'on analyse les œuvres de Marx : ces livres sont écrits par des philosophes qui portent un nom différent. L'allergie de Victor (et de son père) se rapporte surtout au nom, pas aux idées.

Il est vrai que le nom de Marx apparaît dans les livres que Victor ouvre et lit pour s'instruire, mais il est caché par le nom des auteurs qui le couvrent, l'enveloppent en quelque sorte. Les gènes de Victor ne manifestent aucun déplaisir ; il peut donc lire *sur* Marx. Dans le livre que Derrida consacre à Marx, les marchandises se mettent à parler. Elles disent : « Notre valeur d'usage peut bien intéresser les hommes. Mais nous, en tant que chose, elle ne nous regarde pas. Ce qui nous revient, de notre point de vue de chose, c'est notre valeur : le commerce que nous entretenons en tant que choses marchandes le montre assez. Nous ne nous référons les unes aux autres qu'en tant que valeurs d'échanges. »

Les marchandises parlent et « l'économiste reproduit cette parole fictive ». Il « parle » « depuis le tréfonds de l'âme des marchandises. Ainsi il devient une marchandise lui-même. Les choses nous enveloppent, font de nous de paquets cadeaux. Ce sont des âmes mortes qui vivent en nous et mènent une vie indépendante, puisqu'elles parlent et s'intéressent à leur propre valeur. L'aliénation se rapporte sans doute à ce phénomène : nous devenons les choses que nous achetons, vendons, etc. Nous nous oublions nous-mêmes au milieu des choses – pareils à Tchitchikov qui oubliait son âme parmi les âmes mortes. Elles parlaient, elles produisaient quelque chose. Ils travaillaient ; Tchitchikov et Sobakevitch s'en rendaient compte, sinon il ne les aurait pas dotées des attributs de la vie.

Notre aliénation s'étend jusqu'à nos relations avec d'autres êtres humains. Dans une certaine mesure, ils sont aussi des marchandises : on achète un économiste, un pianiste, etc. Mais l'époque de l'esclavage est bel et bien terminée ; les objets sont nos esclaves et vice versa. Nous sommes les esclaves de nos objets et l'on nous dit parfois que nous devons nous affranchir de leur tyrannie. Mais nous n'écoutons pas ces prêtres, ces gourous qui roulent en BMW. Nous écoutons les choses qui nous parlent et se parlent entre elles.

« Les marchandises ne peuvent pas aller d'elles-mêmes au marché, elles ne peuvent pas s'échanger d'elles-mêmes. [...] il faut que les gardiens des marchandises se comportent les uns envers les autres comme des personnes dont la volonté habite ces choses : si bien que chacun, en aliénant sa propre marchandise, ne s'approprie celle d'autrui que d'accord avec sa volonté, donc au moyen d'un acte de volonté commun à tous les deux. » Vous achetez une maison et vous la revendez pour réaliser une plus-value. Et la fameuse aliénation ? Vous vous éloignez de la maison ; la maison s'éloigne de vous. Vous vous éloignez de vous-même, puisque vous pensez à l'argent et pas à votre âme ou à Gogol, à Flaubert. Bref, dans une société capitaliste tout le monde s'éloigne, sauf quand on va au marché, on fait des courses, on s'approprie des objets qui gouvernent le monde. Mais lorsqu'on cède à

la tentation et qu'on achète quelque chose, on perd sa liberté, on s'attache à un objet qui se met à parler. Échange, argent, échange. On vend l'objet pour réaliser une plus-value ; on vend son âme au diable. On vend, on achète, on vend de nouveau. La vie passe et la tombe s'approche. Elle ne s'éloigne pas, puisque on n'a pas l'intention de la vendre. On vend les autres tombes, pas la sienne. On l'achète et l'on meurt.

Tout cela est trop compliqué et Victor n'a pas envie de s'empêtrer dans les analyses qui visent à dépêtrer l'humanité de l'esclavage volontaire. Une chose est certaine : cela ne va pas bien. Faut-il penser à une révolution – à une révolte, tout au moins ? Victor continue à rattraper le temps perdu. Il ne connaît pas les films de Godard : son père ne lui parlait pas de ce réalisateur. Il préférait les menuisiers aux réalisateurs, metteurs en scène, poètes, pianistes et autres artistes, autistes. Victor achète un DVD et regarde *La Chinoise*. Les personnages parlent de Marx et de Lénine. Ils parlent de la Chine. Ils doutent de la ligne du parti imposée par Moscou parce que Moscou se brouille avec Pékin. Ce n'est pas bien. Ceux qui se brouillent avec Pékin sont sur la mauvaise voie. Ils marchent dans la direction opposée – vers les marchandises. Les marchandises ne vont pas au marché ; ce sont les humains qui le font à leur place. Le rapprochement se fait grâce aux moyens de transport dont disposent les humains. Ils marchent, ils roulent en bicyclette.

Le film est ennuyeux, cela va sans dire. On est assis devant la caméra et on parle de Marx. On ouvre des bouquins et on lit ce qui est écrit dans ces bouquins. Pas d'action, pas de paysages, pas de personnages. Des choses parlent ; des choses répondent. Dans les films d'Antonioni il y a très peu d'action, mais il y a le monde qui vient à votre rencontre. Dans le film que Victor regarde, le monde ne bouge pas. Une idée reçue ? Une idée, juste une idée ; une idée périmée.

Les critiques sont excellentes :

Je trouve ça bouleversant, sublime. Je vais de surprise en émerveillement.

Un ton passionné... Une façon magistrale... Ce film vaut d'être vu.

Un film qui « éclipse » tous les autres.

C'est vraiment inépuisable une kermesse pareille, plus on la voit, plus on est content.

PRIX SPECIAL DU JURY FESTIVAL DE CANNES

Victor en parle à ses camarades. Ils ne sont ni riches ni pauvres. Ils ont des idées et ils en discutent. Mais leur ton n'est pas passionné. Il est vrai que les personnages de Godard sont pleins de passion. (Les choses de Godard.) Et alors ? Leurs passions sont stériles, ennuyeuses et ridicules. Il vaut mieux ne pas être passionné. Il vaut mieux disparaître dans la nature.

A cette époque-là – dans les années soixante –, l'intelligentsia française parlait beaucoup de Mao. On disait qu'il était le dernier philosophe chinois ; et le dernier poète chinois. Et aussi le *premier* poète chinois. Le père de Victor était allergique à Mao et par conséquent son fils ne peut pas lire les poèmes de Mao – ni dans l'original ni en traduction. On ne les récite plus. « En tout cas, il était bien

inférieur à Po Tchui », se dit Victor. Et il lit les titres des chapitres qu'on trouve dans *Le livre noir du communisme* :

Chine : Une longue marche dans la nuit
Une tradition de violence ?
Une révolution inséparable de la terreur (1927-1964)
Reforme agraire et purges urbaines (1946-1957)
La plus grande famine de l'histoire (1959-1961)
Un « goulag » caché : le laogai
La Révolution culturelle : un totalitarisme anarchique (1966-1976)
L'ère Deng : le délitement de la terreur (depuis 1976)
Tibet : génocide sur le toit du monde ?

Victor en parle à ses camarades. Ils disent que tout cela est une chose à jamais révolue. « Nous avons d'autres chats à fouetter, disent-ils.

- Que peut-on faire ? dit Victor.
- Il faut apprendre ce qu'on nous enseigne. Si l'on sent un relent d'injustice, on descend dans la rue.
- Quel relent ? l'argent, votre statu ?
- Tout ça. Ce n'est pas pour rien qu'on fait ses études.
- Pourquoi les faites-vous ?
- Pour vivre décemment, avec dignité.
- Quelle dignité ? la dignité d'un dignitaire ?
- Oui. Peu importe. Il faut réussir. Si on ne fait pas partie du marché, on n'existe pas. On veut exister. L'existence est mieux que l'absence.
- On dit qu'il vaut mieux ne pas naître, dit Victor.
- Mais puisque on est là, il faut poursuivre la route. Le suicide est une preuve de lâcheté.
- *The show must go on ?*
- C'est ça.
- Pour quoi faire ?
- Pour faire quelque chose.
- Pourquoi ?
- Comme ça. »

Derrida est mort ; Paul Ricœur est mort. À qui parler ? A Noam Chomsky ?

Victor se rabat sur les livres. Il est vrai qu'il vaut mieux parler aux êtres vivants. Même s'ils sont des choses ? Les choses parlent, se parlent. Les livres se parlent aussi, si bien que Flaubert communique avec Gogol et celui-ci avance vers Kafka. Une longue marche dans la nuit. Quelle est la

différence entre un livre et une BMW ? Si vous roulez en BMW, vous voyez des paysages ; vous les admirez. Dans les livres, il y a des idées. Même les paysages n'y sont qu'une collection d'idées : une idée de couleur, une idée de profondeur. Tant pis. Victor continue à se repaître d'idées et d'illusions.

Flaubert communique avec les dirigeants soviétiques ; Pécuchet aussi. Il prend un morceau de papier et dit : « Je trace obliquement une ligne ondulée. Ceux qui pourraient la parcourir, toutes les fois qu'elle s'abaisse, ne verraient plus l'horizon. Elle se relève pourtant, et malgré ses détours, ils atteindront le sommet. Telle est l'image du Progrès. » On parlait du progrès ; on traçait des lignes. La ligne générale, une ligne particulière. Les dirigeants guettaient toujours l'horizon et le communisme, le paradis communiste, soviétique et ouvrière. La dictature du prolétariat veut que le progrès soit continu, coûte que coûte. Cela coûte très cher : les hommes meurent comme des mouches, les mouches meurent aussi. En Chine on essaie de tuer toutes les mouches car elles empêchent d'édifier le temple du communisme. On mange du riz et une mouche se pose sur le bol où le riz attend patiemment une bouche. Ce n'est pas la bouche d'une mouche que le riz attend, et pourtant c'est une mouche qui en profite pour se rassasier. Alors, on tue la mouche. Pourquoi ne pas tuer toutes les mouches, tant qu'on y est ? On y est et on tue toutes les mouches. Mais quelques mouches survivent au massacre et la guerre des mouches et des humains recommence.

Les soviétiques ne tuent pas des mouches : ils ont d'autres chats à fouetter. Il y a beaucoup de chats et ils les fouettent. L'industrie lourde passe avant tout ; c'est Staline qui le dit. Et Staline a toujours raison, comme le pape. Après tout, Staline est le bon papa des peuples. L'industrie lourde est trop lourde : elle écrase des gens, des foules, des prisonniers et des hommes libres, si tant est qu'il y ait des hommes libres en Union Soviétique. Non, il n'y en a pas, ce qui n'empêche pas l'industrie lourde d'écraser presque tout le monde sur son passage – à l'exception des membres du Politburo. Et encore. Si cette industrie ne parvient pas à l'écraser, ce sont les purges qui le font. Le but suprême est incrusté dans ce mot : « écraser ». Il y a des synonymes, naturellement ; il ne faut jamais oublier les synonymes. Ce sont des atouts, des instruments supplémentaires. Des instruments de torture. Détruire, anéantir, tuer, massacrer, raser, démolir, abattre. On rase des églises ; on ne se rase pas – les membres du Politburo exhibent des barbiches –, mais on rase des églises. C'est l'air du temps et les soviétiques sont toujours à l'écoute du temps. Le temps leur dit : « C'est le moment d'édifier le plus grand édifice du monde. »

- Comment appeler ce temple ? demandent les dirigeants soviétiques.
- Le palais des Soviets.
- Pourquoi pas le palais de Lénine ?
- Vous mettrez une statue de Lénine sur le toit. Une statue gigantesque, cent mètres de haut.
- Lénine portait toujours une casquette.
- Dix mètres de haut », dit le temps.

Cette image du progrès se fige tout d'un coup : il y a des maquettes, mais il n'y a pas de palais grandeur nature. Il n'y a que des détours ; la ligne du progrès n'atteint pas le sommet. Tant pis, on

abandonne le projet. On construit une piscine à la place. C'est une image idéale du progrès médical. Vous nagez tous les jours et peu à peu vous devenez immortel. Ainsi vous verrez le communisme qui pointe toujours à l'horizon. « Pour ça, il faut décentraliser le pays, disent les uns.

- Non, il faut *centraliser* le pays au maximum. Si on ne contrôle pas le moindre mouvement des citoyens, on perd la partie. Et du coup on perd le parti.

- Il faut faire de petites concessions.

- La situation ne s'y prête pas. »

Louis Blanc, dans l'intérêt des ouvriers, veut qu'on abolisse le commerce extérieur ; Lafarelle, qu'on impose les machines ; un autre, qu'on dégrève les boissons, ou qu'on refasse les jurandes, ou qu'on distribue des soupes. Proudhon imagine un tarif uniforme, et réclame pour l'État le monopole du sucre.

« Qu'est-ce que le communisme ? demande Lénine. C'est le socialisme plus l'électrification de tout le pays.

- Et le socialisme ?

- C'est le communisme *moins* l'électrification de tout le pays », dit Lénine.

Une autre discussion s'engage : « Il faut qu'on travaille ensemble. Joignez-vous à notre club. Pardon – à notre kolkhoze. Et n'oubliez pas d'amener vos vaches et vos chevaux.

- Non, nos chevaux sont nos chevaux. Il y en va de même pour nos vaches. Donnez-nous plutôt quelques vaches. Vous verrez ce que nous en ferons. Nous battons tous les records. Notre production de lait et de viande dépassera celle des États-Unis.

- Unissez plutôt vos efforts dans notre kolkhoze. Sinon nous vous tuerons. »

Il faut travailler dans un kolkhoze pour suivre la ligne du parti plus facilement. Il ne suffit pas d'écouter la radio et de lire les journaux : il faut *participer*, comme disait Coubertin. En d'autres termes, c'est la participation qui compte ; la participation et le progrès. Il faut rafraîchir la terre. Les fruits qu'elle porte sont trop petits pour la population d'un pays gigantesque. Et l'Union Soviétique est le plus grand pays du monde. On agrandit les fruits ; on remplace les cerises par des pommes. À quoi bon cultiver de toutes petites choses ? Les fruits doivent parler haut et fort ; et les pommes ont une voix de stentor. Il en va de même pour les pommes de terre. On supprime le riz et les pommes de terre les remplacent sur toutes les tables.

« Que faites-vous ? disent les Chinois. N'aimez-vous pas la voix du riz ?

- Non, disent les Soviétiques. Sa voix est trop faible. Nous ne l'entendons presque pas.

- C'est parce qu'il y a pénurie de riz dans votre pays. De même pour les pommes de terre, d'ailleurs. Et pour le reste – cela va sans dire.

- Dites-le, dites-le. Que voulez-vous dire ?

- Nous voulons dire que vous avez trahi la cause du communisme. Vous avez trahi l'idée de la révolution mondiale. Les capitalistes et les impérialistes en ont profité pour créer leur village global. C'est mal. »

La brouille commence ; les Chinois et les Soviétiques ne s'entendent plus. Les Chinois disent qu'il faut ressusciter l'idée de la révolution mondiale, si chère au cœur de Trotski, sans parler de Lénine et de sa femme. « Nous pouvons sacrifier 100 millions de Chinois pour ce triomphe général, disent-ils.

- C'est trop, disent les Russes. S'il s'agissait de 70 millions, nous serions d'accord. Vous oubliez que la vie humaine est précieuse.

- Pas tant que ça. Nous en avons trop. Nous avons trop de vies humaines sur notre dos et sur notre territoire en général. Il faut alléger ce fardeau. Donnez-nous une partie de votre territoire et n'oubliez pas la bombe atomique. Faites-nous ce cadeau pour le prochain anniversaire de notre Révolution.

- Non, disent les Soviétiques.

- Alors, nous demanderons la bombe aux Américains. »

A la suite de cette discussion, les Chinois envoient une invitation à Richard Nixon. De leur côté, les Soviétiques continuent à améliorer la nature, à figuler l'œuvre majeure de Dieu. Elle n'est pas parfaite, cette œuvre, se disent-ils. Une touche exotique s'impose, sinon le progrès risque de stagner. Ils décident d'agrandir les fraises : trois membres du Politburo aiment les fraises à la folie. Encore plus que leur femme, d'après les rumeurs. On s'attaque aux fraises ; elles grandissent de plus en plus. Une dizaine de cultivateurs tombent et meurent sur place. Rien à faire : le progrès demande des sacrifices. On lui donne des sacrifices et des corps humains : on n'a rien d'autre à lui donner, à lui mettre sous la dent.

Par la restauration des climatures, la terre deviendra plus belle ; par le croisement des races, la vie humaine plus longue. On dirigera les nuages comme on fait maintenant de la foudre, il pleuvra la nuit sur les villes pour les nettoyer. Des navires traverseront les mers polaires dégelées sous les aurores boréales. Car tout se produit par la conjonction des deux fluides mâle et femelle, jaillissant des pôles, et les aurores boréales sont un symptôme du rut de la planète, une émission prolifique.

Les fleuves suivent leur cours qui n'arrange pas les terriens parce qu'ils veulent arroser les terres vierges, pures, intactes. Rien ne pousse sur ces terres ; elles sont chastes et repoussent toute invasion, toute souillure. On intervient et les fleuves oublient leur itinéraire traditionnel. Ils se précipitent vers les terres vierges, vers les déserts. Ils font l'amour avec ces terres et le blé recouvre la surface du globe. Puis le blé disparaît : la terre et le globe sont fatigués. On remplace le blé par du maïs. On se dit qu'un changement fera du bien à la terre, la reposera de ses labeurs. « Si vous êtes

fatigué, changez d'occupation. Si vous n'arrivez plus à lire, travaillez un peu dans votre jardin. Croisez des plantes, des fleurs. Il faut que les oranges et les pêches envahissent la Sibérie et le pôle Nord.

- Non, vous avez tort. La terre sait ce qu'elle doit faire. Dieu le sait aussi.

- Vous parlez d'écologie ? du problème écologique ? Mais nous ne parlons pas de stations nucléaires.

- Il y a d'autres crimes contre la nature. Cessez de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

- Cela nous regarde. Nous n'avons rien à mettre sous la dent.

- Mettez un chewing-gum. »

Victor est fatigué, lui aussi. « *Give me a break* », dit-il, comme s'il adressait la parole à un Américain. Il est vrai qu'il a l'intention de s'installer aux États-Unis – comme tout homme ambitieux, qu'il soit jeune ou non. L'Europe est trop vieille ; elle ne fait que des bêtises. La France, la douce France. Pas si douce que cela. « Je n'aime pas les riches, dit le candidat Hollande. Il faut leur prendre l'argent pour le distribuer aux pauvres. Moi, je suis pauvre, comme vous le savez tous. Mes ministres le seront aussi, si je deviens président. Moi, président, je serai pauvre. Taxe sur le chiffre d'affaires, taxe sur la valeur ajoutée, taxe parafiscale. Consultez votre dictionnaire pour savoir ce que je ferai, une fois élu à la présidence de la République. Regardez le mot 'taxe' – cela va sans dire. »

On ne dit rien : Hollande est élu pour cinq ans. On n'y peut rien. Il a la majorité absolue au Parlement et le ton majeur ne devient instantanément mineur que dans le domaine de la musique – chez Schubert, notamment. On augmente les impôts et Hollande dit que c'est juste. Il ne parle pas de crise. Il aurait pu dire : « Aidez votre pays. Tout le monde souffre pendant les crises. Souffrez un peu et vous serez récompensé. Chaque souffrance trouve sa récompense. Chaque sacrifice est un gage de plaisirs et de jours remplis de joie. Pensez au fisc. C'est le seul moyen de redresser la situation. » Non, c'est juste parce que c'est lui qui le dit. La gauche a toujours raison : elle pense avec son cœur et le cœur de ceux qui l'écoutent. Elle pense aux humiliés, aux démunis. Elle habille les mendiants qui se promènent nus dans les rues de la capitale. Elle nourrit les nourrissons parce leur pauvre mère n'a pas de lait qui, lui aussi, a besoin de nourriture.

La ministre de la Justice dit que la prison pervertit les détenus ; tout espace clos sent le renfermé et c'est mauvais pour la santé. De plus, tous les prisonniers sans exception souffrent de claustrophobie. Ils se promènent de temps à autre dans la cour de leur prison, mais ils sont privés de vrais exercices. Et seuls les exercices en plein air peuvent les guérir de l'injustice sociale qui les a rendus criminels, à en juger par leurs actions. « Oui, c'est ça, dit Madame la ministre. Ils n'y sont pour rien. Alors, autant les laisser se promener dans nos champs. Les délinquants, par leurs parents. Nous savons tous que les poules de luxe grandissent et se nourrissent en plein air. Je parle des représentantes de la volaille. Nos délinquants sont-ils inférieurs aux poules ? Trêve de blabla. Vos arguments ne servent à rien. J'ai mon instinct infallible, et quand il me parle, je l'écoute. Il serait stupide de ne pas l'écouter. Bergson ne serait pas content. Flaubert non plus. Il dit que l'instinct supplée à l'intelligence. Bref, n'oublions pas que nous sommes des êtres humains. Et les êtres humains doivent porter secours à leurs prochains,

pas seulement à leurs proches. Portons-leur secours ! Offrons-leur des maisons où ils se sentiront chez eux. Meublons ces maisons, car ils n'ont pas assez d'argent pour le faire à brève échéance. Pourquoi les forcer à dormir par terre, à manger par terre, à lire par terre ? Ce ne sont pas des ascètes. Ne les confondons pas avec saint Antoine. Nous ne sommes pas saints non plus. Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir. Nous sommes trop fiers parce que nous avons de l'argent et nos gênes sont plus ou moins saines. Nous avons des maisons et des voitures. Eux, ils ont des poussettes. Est-ce juste ? Où est la justice dans tout cela ? N'oubliez pas que je suis ministre de la Justice. Il faut que je veille à ce que l'ordre ne soit pas troublé. Entendons-nous sur les termes. Le désordre n'est pas une fenêtre cassée ou une voiture brûlée. C'est dans l'ordre des choses. C'est leur cœur qui compte. S'il est dans tous ses états, les délinquants risquent de faire n'importe quoi. Il faut que leur cœur soit en ordre. Si on donne des ordres au cœur humain, il se révolte et bat les passants. Il faut caresser le cœur de ces délinquants, comme vous les appelez. Vous les appelez 'délinquants', 'criminels', 'assassins'. Moi, je les appelle 'gamins'. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Pardonnez-moi cette allusion à la Bible. »

Ils ne savent pas ce qu'ils font. Encore une idée reçue. Les socialistes ne savent pas ce qu'ils font. Les communistes ne savent pas ce qu'ils font. Les capitalistes ne savent pas ce qu'ils font. Le monde va à vau-l'eau, Russie y compris. Gogol compare son avenir à la *britchka* qui vole à travers les airs. Cette *britchka* est plus ou moins omniprésente dans le poème – comme la Russie, comme le monde, comme le mouvement qui porte Tchitchikov d'une maison à une autre, d'un propriétaire terrien à un autre. Mais cette *britchka* ne vole pas toujours :

La *britchka* pencha tellement que Tchitchikov dut se retenir des deux mains ; alors seulement il remarqua l'ivresse du cocher.

« Fais attention, animal, tu vas verser ! lui cria-t-il.

- Verser ? non pas, monsieur, opina Sélifane ; c'est très mal de verser, je n'en ferai rien, soyez tranquille. »

Ce disant, il se mit en demeure de tourner la voiture et la tourna si bien qu'il la coucha sur le flanc. Tchitchikov s'étala dans la boue. Sélifane réussit à arrêter ses chevaux, qui se seraient d'ailleurs arrêtés d'eux-mêmes, car ils étaient fourbus. Cet événement inattendu le stupéfia. Tandis que son maître tâchait de se débarrasser, il sauta à bas du siège, se planta les mains sur les hanches devant la *britchka*, et proféra, après quelques instants de réflexion :

« Pas possible, elle a versé ! »

Victor feuillette les livres de Jung : il ne peut pas tout lire d'un bout à l'autre. Il aimerait lire *le monde* d'un bout à l'autre, mais c'est impossible et seuls les imbéciles pensent qu'ils savent tout ce qu'il y a à savoir.

Dans ces livres, il tombe de temps à autre sur le terme « archétype ». Il ne sait pas exactement ce qu'il faut en penser et il réfléchit, il médite sur ce terme ; et peu à peu la *britchka* de Gogol acquiert la valeur d'un archétype.

Comment cela se fait-il ? Comment peut-on pénétrer la structure du monde ? Ou plutôt de quelle façon la structure de notre cerveau correspond-t-elle à celle du monde, de l'histoire ? Il y a une sorte de coïncidence dans cette histoire, un point de rencontre. Qu'est-ce la Russie ? On peut en parler pendant des heures sans aboutir à un résultat tangible. Et puis, tout d'un coup tout s'éclaire, grâce à une image à laquelle on se heurte au cours d'un vagabondage de la pensée. La pensée ne vagabonde pas dans le vide, sauf si l'on réussit à atteindre le royaume du nirvana où il n'y a rien apparemment, rien du tout. Mais Gogol n'habitait pas dans ce royaume, dans cet empire.

Il écrit la première partie de son poème ; il a besoin d'une *britchka* pour que son héros puisse aller d'une propriété à l'autre, ce qui lui permet d'acheter les âmes mortes et de perturber les âmes vivantes. Les propriétaires terriens qu'il rencontre au cours de son voyage sont étonnés, voir choqués par sa demande. Même la *britchka* ne se comporte pas normalement, influencée qu'elle est par cette situation inhabituelle. Et puis il arrive ce qui ne peut arriver, d'après Sélifane : Tchitchikov se retrouve dans la boue.

Il y a de la logique dans ce développement, mais cela aurait pu ne pas arriver, selon Sélifane. C'est comme une crise financière. Tout le monde dit que ça va mal. On écoute un peu plus et on se rend compte que tout le monde dit que ce n'est rien, c'est une fausse alerte. Les économistes rassurent les marchés et la crise vous tombe sur la tête. On reste là, bras ballants et bouche bée, comme dit Anatole France. « Pas possible, elle a versé ! » dit Sélifane.

Est-ce la Russie, le monde ? Cette image surgit de ce qu'on appelle les ténèbres par hasard, comme les images de Proust qui plongent son héros dans le passé – dans le gouffre du temps, comme a dit Dieu sait qui. On essaie de retrouver le temps et tout ce qu'il cache. On n'y arrive pas, malgré tous les efforts qu'on déploie tantôt au lit, avant de s'endormir, tantôt au cours d'une promenade dans les bois. Tout d'un coup cela arrive spontanément et on s'étonne de la clarté de l'image qui explique les phénomènes qu'on n'arrive pas à capturer, à cerner, à définir.

Qu'est-ce que la Russie ? Tioutchev pense qu'aucun raisonnement ne peut aboutir à la compréhension de la Russie. Ni un mètre en bois, ni un mètre-ruban ne peuvent la mesurer. On ne peut que croire en la Russie – comme si elle était Dieu en personne. Tchitchikov est assis dans sa *britchka* ; il pense qu'il va chez Manilov, chez Sobakevitch. Le but de ses visites n'est pas la Russie : il y est déjà et tout espace qu'il voit autour de lui appartient à la Russie – à son pays natal, comme disaient les Soviétiques. C'est aussi le monde. Et pourtant, même à l'intérieur du monde, on peut rencontrer le monde, sa signification, son symbole, son archétype. On n'a pas besoin d'en sortir pour le voir de l'extérieur, comme pensent certains philosophes. Tout ce qui est grand se voit à distance, comme dit un poète russe. Mais cela peut se voir aussi de l'intérieur, surtout si l'on se trouve au centre de l'événement, de la chose elle-même.

C'est à la fin du poème que la *britchka* se métamorphose en Russie pour prouver au monde entier qu'elle est la fille du progrès et que rien ne peut arrêter son progrès à travers les steppes, l'histoire et le monde en général. C'est une image *voulue* ; Gogol n'y tombe pas par hasard. Cette image ne tombe pas du ciel, autrement dit. En un sens, elle tombe du ciel, puisqu'elle est un fruit de l'inspiration divine, comme le pense Gogol lui-même. Néanmoins, Gogol *construit* cette image dans son cerveau pour terminer le poème en beauté. Ou pour effacer le mauvais souvenir qui contient la chute de Tctitchikov et la phrase de Sélifane : « Pas possible, elle a versé ! »

Progrès, progrès. Et puis il y a une crise et l'on nous dit que les machines nous abêtissent, nous mécanisent, nous enfoncent dans ce qu'on appelle l'« aliénation ». Il y a un tas de mots autour de nous et nous ne savons pas dans quel mot nous patageons en ce moment. Ou quel écran nous engloutit.

Tchitchilov, Sélifane, la Russie et le monde éprouvent une grande déconvenue. Cette impression est renforcée par la réponse que Sélifane fait aux reproches de Tctichikov. Tctichikov a envie de le punir, d'administrer une punition corporelle, car les remontrances ne persuadent personne. Sélifane dit : « Comme il plaira à votre Seigneurie. Le maître est le maître et le fouet a du bon ; quand le vilain fait des siennes, il faut le rappeler à l'ordre. » Encore une image de la Russie ? un archétype ? une idée reçue ? Ou est-ce le dernier stade, la sagesse parfaite ? On vous gifle et vous répondez à cette gifle par une gifle. On vous gifle ; votre bras se lève et s'arrête, de sorte que le mouvement n'aboutit pas. On vous gifle et vous ne bougez pas. C'est cela la sagesse des soufis et d'autres sages. Sélifane va encore plus loin : il dit qu'il *faut* le punir, puisque il le mérite. Il n'y a pas d'autres solutions, d'autres voies.

Selon l'ordre chronologique, la *britchka* – celle qui emporte Tchitchikov et ses âmes au paradis – doit triompher de la chute malencontreuse qui a lieu au début du poème. Mais est-ce l'ordre chronologique (ou alphabétique) qui préside à notre destin ? Au début du nouvel ordre russe – juste après la Révolution – on croyait que tout allait bien. On croyait au *changement*, comme disent les Français. Même dans un film qui paraît sur les écrans en 1949, on dit à propos de Lénine : « Il a fait plus pour l'humanité que tous les grands hommes depuis dix siècles. » Pourquoi pas vingt siècles ? Plus que Jésus-Christ ? A présent on sait que Lénine était même pire que Staline. Il aurait gagné le concours de cruauté. Et Hitler ? Pourquoi organiser ces concours ? On ne les organise pas ; on les subit.

« Qu'il y ait, chez les utopistes, des choses ridicules, j'en conviens ; cependant ils méritent notre amour. La hideur du monde les désolait, et, pour le rendre plus beau, ils ont tout souffert. Rappelle-toi Morus décapité, Campanella mis sept fois à la torture, Buonarroti avec une chaîne autour du cou, Saint-Simon crevant de misère, bien d'autres. Ils auraient pu vivre tranquilles ; mais non ! ils ont marché dans leur voie, la tête au ciel, comme des héros.

La hideur du monde. La société de consommation, comme dit Pasolini. Victor sait tout cela. Il sait d'autres choses parce qu'il y a quelque chose au-delà de la société de consommation. Cet au-delà

lui plaît ; et pourtant, il se rend compte qu'il consomme les livres. Il les achète, il les feuillette, il les lit. Bref, il les consomme. Et alors ?

Cette consommation le tue et il le sait bien. Il ne peut pas dire : « Je sais que je ne sais rien. » Il sait qu'il doit sortir du point lumineux où les livres et le passé en général jouissent de leur éternité paradisiaque. Comment en sortir ? Gogol pensait qu'il pouvait quitter sa quadrature du cercle – l'expression d'Henri Troyat – grâce à un mariage. Il écrit une lettre à ce sujet :

Cher ami,

Je dois me marier. Je ne peux pas faire autrement. Je ne *dois* pas faire autrement. Le but de ma vie est le paradis. Comment y arriver ? Tu sais que la structure de mon archétype – je ne sais pas exactement ce que c'est – est la *Comédie* de Dante. C'est Beatrice qui la propulse, si tu vois ce que je veux dire. Je vois cela très bien. Je vois deux corps ou plutôt deux âmes qui voyagent dans le cosmos en passant au travers des planètes. Ce sont des corps subtils, paraît-il. Je n'en sais rien. Je ne peux pas voyager tout seul. Toute ma vie j'ai voyagé plus ou moins seul. Et si j'avais des compagnons, ils étaient tellement stupides que je me sentais encore plus seul que d'habitude. Il me faut une femme, pas un homme. Il est vrai qu'il me faut une femme avec qui je ne ferai pas l'amour. Il faut m'épargner cette épreuve. (Dante ne faisait pas l'amour avec Béatrice, que je sache.) Connais-tu une telle femme ? ma Béatrice ? Tu sais que Tchitchikov la voit au cours de son voyage et aussi dans la salle de bal, si je ne me trompe. Tout cela est si loin, si inaccessible ! Je m'éloigne de plus en plus de mon poème. J'ai ma propre *britchka*, tu sais. Cela ne veut pas dire que je vole. Non, je ne vole pas. Je ne rampe pas non plus. Je suis suspendu dans les airs. Derjavine dit : « Je suis un ver de terre ; je suis Dieu. » Non, je ne suis ni l'un ni l'autre. Pourtant je suis dans les airs – ou dans les nuages, si tu veux. Tu ne veux rien, je le sais. Tu as tout ce qu'il te faut. Moi, je n'ai rien. Je n'ai même pas la deuxième partie, sans parler de la troisième. As-tu remarqué que je n'en parle jamais ? Et pourtant c'est le but de mon voyage. Pourquoi m'embourber dans le purgatoire ?

S'il te plaît, trouve-moi une femme, une compagne de voyage. J'en ai trouvé une, figure-toi. Tu sais ce qui c'est passé ? On m'a dit que je n'étais pas digne d'elle, que je n'étais pas prince. Pour eux, je suis un artiste, un clown, rien d'autre. Un clown de Dieu ? encore un ?

Victor cherche une femme. Il en trouve une qui correspond plus ou moins à ses aspirations. Tout le monde rêve du paradis ; c'est pour cela que tout le monde veut s'installer aux États-Unis. Telle est l'intention de Victor, mais la femme qui correspond à son idée du paradis habite Paris. Elle lui parle de Dieu. Elle parle même de ses révélations en disant qu'elle est assise à côté de la sainte Vierge ; et on se demande si elle parle de ses rêves, de la réalité ou de la *Comédie* de Dante. Tout se mêle et s'entremêle. D'ordinaire on pense qu'il n'y a que les physiciens qui pensent comme cela, surtout s'ils

sont adeptes de la mécanique quantique. Mais oui, ils l'adoptent tous ; on ne peut faire autrement. Dieu joue aux dés et par conséquent Einstein avait tort. On ne peut avoir raison tout le temps.

Leurs dialogues – ceux de Victor et sa Béatrice – n'ont rien à voir avec la *Comédie*, même si Béatrice continue à raconter des histoires à propos de la sainte Vierge. « Quelle histoire ! » dit Victor. Il le dit pour dire quelque chose. Parfois il faut dire quelque chose pour ne pas perdre sa Béatrice. Non, leurs dialogues ressemblent plutôt à ce qu'on entend dans les films de Godard. « Pourquoi parlez-vous de Trotski ?

- On n'en parle plus. C'est daté.

- Et Lénine ?

- Daté aussi.

- Ils sont stupides, tous les deux. Lénine ne comprenait même pas Schopenhauer. Il écrivait dans les marges : 'Merde, merde, merde.'

- Et alors ? On déteste le capitalisme, non ?

- Si.

- Alors, il faut faire quelque chose.

- Quoi ?

- Rien. On ne peut rien faire. On parle de Trotski, de Lénine. C'est tout ce qu'on peut faire. C'est daté. On ne fait plus rien.

- Vous parlez encore de la lutte de classe.

- Tu veux que je te cite quelque chose ?

- Comme les personnages de Godard ?

- C'est ça. En fait, ce qui compte c'est la *notion* de classe sociale. Écoute : 'Les sociétés ont évolué, mais ces concepts généraux gardent toujours la même acuité. Certes, les structures sociales et les structures de classe ont changé. Mais les intérêts particuliers de certains groupes, les relations de domination, les hiérarchies sociales, les hiérarchies dans la prise de décision demeurent. Et ils conduisent à des conflits de classes.'

- C'est quoi ?

- C'est une interview de Chomsky.

- Si on s'installait aux États-Unis ?

- Je suis française. Tu es russe.

- Je ne sais pas qui je suis.

- Tu m'embêtes. »

Victor se met à lire un livre que sa Béatrice lui prête : *Deux heures de lucidité*. Chomsky y parle avec Denis Robert et Weronika Zarachowicz. Chomsky parle de six grands intellectuels latino-américains. Ils sont assassinés ; personne n'en parle. Ils sont exécutés à bout portant par un commando d'élite entraîné par l'armée américaine. Personne n'en parle. « Ce commando de mercenaires, précise

Chomsky, était une composante particulièrement brutale des forces responsables de nombreux massacres dans le pays. » Dans quel pays ? Peu importe. Comme d'habitude, Victor *feuillette* le livre.

« Le traitement réservé aux intellectuels dans la sphère d'influence américaine est bien pire que celui qui les attendait dans la Russie poststalinienne. Mais les Européens s'en moquent. » Les Européens se moquent ; les Français battent tous les records. Les Américains aussi, d'ailleurs. Tous les records sont battus ; on se moque de tout et l'on va au-delà des frontières de ce qui se prête à la moquerie. C'est ça l'infini ; c'est ça l'éternité.

On tue six grands intellectuels latino-américains. Personne n'en parle. On emprisonne Vaclav Havel ; tout le monde en parle. Havel vient aux États-Unis et s'adresse à la Chambre et au Sénat réunis en Congrès. Il parle de la liberté ; il dit que les sénateurs et les députés battent tous les records dans le domaine de la liberté. Les Jeux Olympiques hissent tous leurs drapeaux. Applaudissements, ovation. Tout le monde se lève. Le monde entier se lève : ce n'est pas le moment de dormir. On oublie les six grands intellectuels latino-américains. Ils sont loin. Tout ce qui se passe à l'Est est tout près, car tout cela se passe dans le cadre d'une idéologie. Quelle idéologie ? Un mot : liberté, liberté, liberté. On le prononce et l'on se réjouit. Plus on le prononce, plus on se réjouit. La joie s'inscrit sur les visages et les visages rayonnent. Et on parle de Dieu, comme d'habitude. Pourquoi ne pas en parler ? Peut-on dire « en », en parlant de Dieu ? Faut-il dire : « Dieu, Dieu, Dieu » ?

« On estime qu'environ 50% de l'argent de la drogue transite par des banques américaines. Autrement dit, les banques américaines blanchissent la moitié de l'argent du narcotrafic. » Faut-il s'installer aux États-Unis ? On ne peut juger un pays par ouï-dire. Les livres nous aident à comprendre le monde, mais ils ne sont pas le monde. Et même si Paul Ricœur est mort, on peut parler à quelqu'un – à Chomsky, par exemple.

Victor n'a pas envie de bouger. Il sait ce que Gogol dit à propos des voyages. « Je ne peux rouler vite. Mes nerfs ont été tellement ébranlés par l'indécision où je me trouvais ne sachant si je devais ou non vous rejoindre, que mon voyage sera lent ; je crains même qu'il ne ruine davantage ma santé. » Et Tchitchikov est toujours dans la boue, même si sa *britchka* s'élance à la poursuite du bonheur. Quel bonheur ? La Russie, le monde, la révolution mondiale.

Victor parle de nouveau à sa Béatrice : « Que penses-tu du bonheur ?

- Tu veux dire le bonheur conjugal ?
- Non. Le bonheur tout court. Je veux qu'on étudie mon cerveau au XXIV^e siècle.
- Tout court ? Il faut vivre sans penser au bonheur. Comme les Chinois.
- Tu parles du Mao ? de ses poèmes ?
- As-tu lu Tchouang-tseu ? »

Elle sort un livre de sa poche et se met à lire à haute voix :

Ceux qui visent leur perfection interne agissent sans laisser aucun nom ; ceux qui visent les biens extérieurs n'agissent que pour en être récompensés. Ceux qui agissent sans laisser aucun

nom possèdent l'auréole de leurs actes. Ceux qui visent la récompense ne sont que des négociants. Tout le monde voit leurs convoitises, mais eux-mêmes se considèrent comme des grands hommes. Celui qui pénètre le fond des choses obtient la soumission spontanée des choses. Mais celui qui traite à la légère les choses ne peut pas se supporter lui-même. Ainsi comment pourrait-il supporter les autres ?

Elle referme le livre et lui dit : « Tu penses à la gloire. Ton cerveau répète sans cesse cette phrase de Flaubert : 'Je ne crois pas à la gloire, mais je me tue pour elle.' Tu te considères comme un grand homme. Pour voyager dans le paradis aux côtés de Béatrice, il faut oublier l'orgueil. Ce que Dante a fait, d'ailleurs. Le seul pêché dont il était conscient. Oublie l'orgueil. Oublie-toi toi-même. »

Celui qui comprend vraiment la vie ne se préoccupe pas de ce sur quoi sa vie ne peut rien faire ; celui qui comprend vraiment le Destin ne se préoccupe pas de ce que son intelligence ne peut rien faire. Pour nourrir le corps, il faut se procurer les biens matériels ; certains en possèdent en abondance et cependant leur corps n'est pas nourri. La vie repose sur les soins du corps ; mais il y a ceux dont le corps est bien soigné et dont la vie est prématurément détruite. Quand la vie apparaît en ce monde, personne ne peut la repousser ; quand elle s'en va, personne ne peut la retenir. Malgré cela, les gens persistent à croire que nourrir son corps peut conserver la vie. Si la nourriture ne peut pas conserver la vie, qu'est-ce qui mérite d'être fait en ce monde ? Ce qui ne mérite pas d'être fait, mais qu'on ne peut pas faire, on dit que c'est inévitable.

C'est inévitable, c'est inévitable. Victor ne peut plus vivre où il vit : il ne supporte pas le capitalisme et il pense que cette haine est dans ses gènes. Après tout, pendant des années son père a vécu en Union Soviétique. Non, ce n'est pas ça. Il pense à un monde idéal, au romantisme. Béatrice, Dante. Il n'a rien de tout cela, mais il y pense quand-même. Personne ne vous interdit de penser ce que vous voulez. Vous voulez entendre quelque chose à l'intérieur de votre cerveau ? Vous l'entendez avec un peu d'application. Ce n'est pas aussi facile quand on a affaire à l'extérieur. Qu'y a-t-il à l'extérieur ? Rien, rien du tout. Tout se passe ici, comme dit Tchitchikov. Il prend congé des Manilov qui sont déconcertés. C'est Manilov lui-même qui se plaint en présence de sa femme :

Figure-toi, Lise, fit-il d'un air consterné, Pavel Ivanovitch nous quitte !

- C'est qu'il s'ennuie chez nous, répondit Mme Manilov.

- Madame, s'exclama Tchitchikov en posant la main sur son cœur, c'est là, oui, c'est là que restera gravé le souvenir des agréables minutes passées chez vous. Je ne saurais concevoir plus parfaite félicité que de vivre avec vous, sinon sous le même toit, du moins dans le voisinage le plus proche.

Qu'ils vivent où ils veulent : cela ne concerne ni Tchitchikov ni l'auteur du poème. Et Victor ? Où peut-il vivre ? Dans un livre ? dans une citation ? dans un monde parallèle ?

Béatrice ? On la trouve dans la première partie des *Âmes mortes*.

Vous ne connaissez pas encore ma fille ! dit la maîtresse de la maison ; elle sort de pension.

Pavel Ivanovitch répondit qu'un hasard lui avait déjà procuré ce bonheur ; il ne put en dire davantage. Ce que voyant, la dame ajouta deux ou trois phrases par manière d'acquit et entraîna sa fille à l'autre bout du salon. Tchitchikov demeura figé sur place comme un promeneur qui, sorti avec la ferme intention de jouir de tous les spectacles, croit tout à coup avoir oublié quelque chose ; il perd aussitôt son insouciance, prend l'air le plus stupide du monde, cherche en vain à se rappeler ce qu'il a bien pu laisser chez lui.

Un portrait craché de Dante. Au seuil du paradis, il rencontre Béatrice. Que faut-il dire de plus ? Il ne voit plus rien, à part sa bien-aimée platonique. Gogol était impuissant peut-être. Ce n'est pas interdit, que je sache, disent des milliers de personnes. Nous n'en savons rien. Nous ne savons pas si c'est interdit ou non. Nous ne savons pas non plus si nous sommes élus ou non. Suffit-il de dire que nous n'aimons pas les riches pour être élu ?

Entre-temps, en France les discussions vont bon train. On discute à propos des étrangers qui s'installent dans le pays sans obtenir la permission de s'y installer. Ils s'installent ; ils font la cuisine. L'odeur se répand partout, cela va sans dire. On dit qu'il faut les mettre dehors – qu'il faut les expulser, en d'autres termes. Mais il y a toujours d'autres termes, si bien qu'il y a des gens qui disent : « Il ne faut pas les expulser.

- Mais ils occupent notre espace. Ils le salissent.
- Vous êtes racistes.
- Pas du tout. Nous voulons vivre dans un espace propre et spacieux. C'est tout.
- Vous n'êtes pas humaniste. Vous n'avez pas de cœur.
- Mais si, mais si.
- Votre geste rappelle Tchitchikov posant la main sur son cœur. Un hypocrite de premier ordre.
- Mais non, mais non. N'avez-vous pas lu la deuxième partie des *Âmes mortes* ?
- Boulgakov dit que les manuscrits ne brûlent pas. Mais ce manuscrit-là n'existe plus.
- Ces étrangers ne parlent pas notre langue.
- Parlez-vous *leur* langue ?
- Non. Mais ils sont sur notre territoire. Nous sommes chez nous.
- Et la terre ? Pensez-vous à notre planète ?
- Que voulez-vous dire ?
- Cette planète où nous mettons les pieds est notre mère nourricière. Nous parlons *sa* langue, pourvu que nous soyons dignes de notre statut.

- Quel statut ?
- Celui d'un être humain avec un cœur gros comme ça.
- Gros comment ?
- Comme ça, comme ça. »

Le gouvernement français propose une nouvelle mesure, une nouvelle taxe : les ministres ne connaissent pas d'autres mesures. Les Bretons ne sont pas contents : cette taxe les concerne en premier chef. Certes, ils ne s'insurgent pas, si bien que la grève générale ne menace pas encore l'ordre public et l'harmonie cosmique, comme disait le général de Gaulle. Les camions ne barrent pas encore les routes et la poste ne nous prive pas de nos lettres d'amour. (Il y a encore des gens qui préfèrent faire leur déclaration de cette façon.) Mais l'indignation se fait entendre et le gouvernement l'entend. Il entend cette indignation-là, ce qui ne veut pas dire qu'il entendra *toutes* les indignations sans exception. Alors, il cède, il recule, il marche à reculons pendant quelque jours. Un pas en avant, deux pas en arrière, comme disait Lénine. Il ne dit plus rien, ce qui ne veut pas dire que personne ne fasse un pas en avant pour mieux sauter en arrière. Le gouvernement saute en arrière et il se retrouve au point où il était avant le changement. En d'autres termes, il ne fait pas *deux* pas en arrière. Juste un petit saut, un saut de rien du tout.

Hollande a promis le changement. Plus ça change, plus c'est la même chose, comme on dit. On se demande d'ailleurs qui le dit haut et fort. Ne vieillit-elle pas, cette personne-là ? Encore quelques rides ; et ce n'est pas du tout la même chose. Vous êtes vieux, cher Monsieur. Il y quarante ans, vous étiez jeune ; et ce n'est pas du tout la même chose. Vous faisiez l'amour tous les jours – trois fois par jour, pour être exact. Et maintenant ? Que faites-vous maintenant ? Vous regardez des films pornos ?

Changement, changement ; atmosphère, atmosphère. Les Français aiment les mots. Une actrice dit « atmosphère » et on l'adore, on l'adore. (Et on a raison.) Un candidat à la présidence dit « changement » et il est élu. (On a tort.) En quoi consiste ce changement ? Personne ne le sait, mais tout le monde aspire à une vie meilleure, au paradis sur terre. On sait que la vie est mieux dans l'Au-delà, mais on n'a pas envie d'attendre. On veut tout, tout de suite. On n'a rien. Le président baisse dans les sondages. Et alors ? Oui, il marche à reculons, mais il n'abandonne pas sa fonction. Il faut qu'il marche à reculons pendant cinq ans pour en sortir.

Victor est las de tout cela. Il ne voit plus sa Béatrice. Son regard se porte vers l'horizon, ce qui ne veut pas dire qu'il voit quelque chose *au-delà* du monde où il vit ; au-delà de Paris. Vivre ailleurs, vivre ailleurs. Où ? Dans le passé, dans un livre, dans un monde parallèle.

La *britchka* s'approche d'une maison, d'un village, d'une propriété quelconque. Il y a beaucoup de maisons de par le monde ; on s'en approche, on s'en éloigne, on salue quelqu'un, on maudit quelqu'un. On est accueilli par des chiens ou par des loups. Autrui est un loup ; on le sait. C'est ce qu'on disait en Union Soviétique où l'on connaissait le latin. En revanche, dans le pays du socialisme vainqueur – n'a-t-il pas triomphé en France ? – les citoyens fraternisaient à tout bout de champ. Ils étaient frères, amis et camarades. Ils s'embrassaient dans les rues et partout ailleurs.

La *britchka* s'approche d'un village.

Cependant les chiens exécutaient un concert vocal en l'honneur des arrivants. L'un d'eux, la tête rejetée en arrière, s'appliquait à des roulades si prolongées qu'on eût pu le croire grassement payé pour cet office ; un autre vocalisait à la hâte ; l'infatigable soprano d'un caniche mêlait à ce choral des sons de grelot ; un vieux chien robuste, à en juger par sa voix rauque, raclait la basse ; ainsi, au plus fort d'un concert, alors que les ténors se haussent sur la pointe des pieds pour lancer une note et qu'un élan unanime emporte les exécutants, seule la basse-contre, plongeant dans sa cravate un menton mal rasé et s'inclinant presque jusqu'à terre, émet de là une note qui fait trembler les vitres.

Quel chœur ! Un oratorio de Haendel, ma parole, se dit Victor. Il écoute souvent Haendel dans sa chambre de bonne. Oui, il aimerait vivre à l'intérieur de ce chœur, même si cela rime avec une vie de chien. Pourquoi pas ? Pourquoi pas ? Il y a un magazine belge qui s'appelle comme cela. Il y a des gens qui disent : « Pourquoi papa ? » Pour nous guider à travers la vie ; pour nous conseiller en remplaçant le conseiller de Socrate, son *daimonion* que les dictionnaires ne connaissent pas.

Victor vit à l'intérieur de ce chœur. Que ce soit une vie de chien ou non, peu importe. Il vit ailleurs, dans les marges des *Âmes mortes*. Que nous disent-elles ? Il n'y a que la nature qui nous dit quelque chose. Ou Dieu : la nature et Dieu sont interchangeables.

Victor chante les oratorios de Haendel, la messe de Bach. Le solfège le rattrape, à ce qu'il paraît. Mais il ne se fie qu'aux textes actuellement. Il ne faut pas se fier aux apparences ; et il ne s'y fie pas. Il apprend par cœur quelque chose que son père ne voulait pas lui apprendre. Et pourtant ils pensaient au paradis tous les deux. Lénine a dit ceci : « Il y a deux voies. L'une mène vers le socialisme, l'autre vers le capitalisme. La voie qui mène vers le capitalisme est dans notre dos. Notre poitrine regarde le socialisme, le communisme, etc. Il n'y a pas de troisième voie. Notre corps a une poitrine et un dos. Il n'a rien d'autre. Donc, il n'y a pas de troisième voie. »

Je veux vivre ailleurs, dans un autre monde. Pas nécessairement dans l'Au-delà. Pourquoi pas ? Non, je ne suis pas enclin au suicide. Vivre dans un autre monde, dans une autre langue. Les intellectuels français en parlent sans arrêt ; comme s'il n'y avait rien d'autre dans le monde. Langue, langue, langue. Lapsus. Il y a le monde en dehors de la langue ; hors d'elle. Hors d'elle, hors d'elle. Il faut que j'oublie ma Béatrice ; et moi-même. Une autre langue, une langue que je ne connais pas fera mon affaire ; et le chef d'œuvre de Gogol, celui de Flaubert. Étoiles, étoiles.

*Qual è geometra che tutto s'affige
per misurar lo cerchio, e non ritrova,
pensando, quel principio ond'elli indige,
tal era io a quella vista nova:*

*veder voleva come si convenne
l'imgo al cerchio e come vi s'indova;
ma non eran da ciò le proprie penne:
se non che la mia mente fu percossa
da un fulgore in che sua voglia venne.
A l'alta fantasia qui mancò possa;
ma già volgeva il mio disio e 'l velle,
si come rota ch'igualmente è mossa,
l'amor che move il sole e l'altre stelle.*

DICTIONNAIRE DES IDEES RECUES

SOCIALISME. – Au visage humain. Au visage inhumain.

COMMUNISME. – Inévitable. On n'y échappe pas. Tous les chemins y mènent. (Marx, Lénine, Staline, Khrouchtchev, etc.)

POLITIQUE (française). – Changement. Un pas à droite, un pas à gauche, trois pas en arrière.

CHANGEMENT. – Slogan (v. politique française).

DESTIN. – Sait ce qu'il fait. Plus intelligent que les humains. Flaubert est pessimiste et ce n'est pas bien : le destin le sait et le condamne. Il fait mourir Flaubert au moment où ce dernier veut terminer son dernier roman. La fin prévue est triste et rend hommage à l'immobilisme, à la stagnation. Plus de création, d'enthousiasme. On copie ce que l'autre dit. On se laisse emporter par le courant, sans mettre en doute ce courant, sans essayer de le renverser, sans établir un barrage. Le destin n'est pas d'accord avec cette fin. Elle tue Flaubert avant qu'il ne mette un point final à son œuvre. Quelle est la fin décrite par le destin ? Au mépris des dangers, Bouvard et Pécuchet partent à la conquête des adultes. Ils ont échoué avec les enfants. Peu importe – c'est cela le mot d'ordre que le destin nous propose. Peu importe. Le jour J est fixé.

La veille seulement, ils pensèrent à leur costume.

Pécuchet, grâce au ciel, avait conservé un vieil habit de cérémonie à collet de velours, deux cravates blanches et des gants noirs. Bouvard mit sa redingote bleue, un gilet de nankin, des souliers de castor ; et ils étaient fort émus en traversant le village.

IVROGNE. – Capable de tout. Sélifane est ivre ; du coup, Tchitchikov et le monde entier sont dans la boue.

AVENIR. – Radieux. Moribond. « Il n'y aura plus d'idéal, de religion, de moralité. L'Amérique aura conquis la terre. Pignouflisme universel. Tout ne sera plus qu'une vaste ribote d'ouvriers. L'Europe sera régénérée pas l'Asie. La loi historique étant que la civilisation aille d'Orient en Occident, – rôle de la Chine, – les deux humanités enfin seront fondues. » (Flaubert.)

STOÏCIEN. – « Ressemble au promontoire contre lequel incessamment se brisent les flots. Lui, reste debout et, autour de lui, viennent s'assoupir les gonflements de l'onde. » (Marc-Aurèle.)

CHANT DU CYGNE. – Peut survenir bien avant la mort. « Et toi, Russie, ne voles-tu pas comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer ? Tu passes avec fracas dans un nuage de poussière, laissant tout derrière toi ! Le spectateur s'arrête, confondu par ce prodige divin. » Se rapporte à Gogol et à la Russie.

SURSAUT (dernier). – « Sur ce visage de bois glissa soudain un rayon de chaleur, un pâle reflet de sentiment. Il advient parfois qu'un noyé remonte à la surface de l'eau, arrachant un cri de joie à la foule qui assiège la rive. Mais en vain les frères et les sœurs jettent une corde dans l'espoir de voir

réapparaître le dos ou les bras du malheureux, épuisé par la lutte. Rien ne bouge plus, et l’océan rentré dans le silence se fait encore plus effrayant et plus désert » (v. *chant de cygne*).

CAPITALISME. – « Le capitalisme a aujourd’hui besoin des subjectivités, il en est dépendant. Il se retrouve donc enchaîné à ce qui, paradoxalement, le mine : parce que la résistance, l’affirmation de la liberté des hommes, c’est précisément faire valoir la puissance d’invention subjective, sa multiplicité singulière, sa capacité à produire, à partir des différences, du commun. De chair à canon de la production qu’ils étaient, les corps et les têtes se sont transformés en boulets du capitalisme. Sans le commun, le capitalisme ne peut plus exister. Avec le commun, les possibilités de conflit, de résistance et de réappropriation sont infiniment accrues. » (Antonio Negri.)

NEUTRE. – « Auprès d’un des bâtiments, Tchitchikov distingua bientôt un être étrange, engagé dans une discussion avec l’homme au chariot. Il fut longtemps à se demander à quel sexe il appartenait. Il portait un vêtement indéterminé, qui ressemblait plutôt à une robe, et sur la tête un bonnet, ornement habituel des filles de chambres ; mais la voix parut à Tchitchikov trop rauque pour une voix féminine : ‘Allons, c’est une femme’, se dit-il, pour aussitôt se reprendre : ‘Que non ! Mais si !’, conclut-il enfin en examinant plus attentivement l’énigmatique créature, qui de son côté le dévisageait » (v. *androgynie*).

ANDROGYNE. – Dieu, personnages de Platon (v. *neutre*).

CIEL. – « Oublions tout, regardons le ciel ! » (Gogol.)

RESPIRATION. – A quoi bon parler ? Il faut respirer, respirer à plein nez cet air vivifiant et remercier Dieu qu’il y ait tant de beauté au monde. » (Gogol.)

VIE. – Vaut la peine d’être vécue. À une fin si l’on ne croit pas en Dieu. N’a pas de fin si l’on croit à la vie éternelle.

MORT. – Seuil, moment, passage. On ne sent rien.

ANGE (gardien). – Ne fait rien.

IMMOBILISME. – « Dans ce qui a été parcouru il n’y a plus à marcher. Dans ce qu’il reste à parcourir il n’y a pas encore à marcher. Sans ce qui a été parcouru et ce qui reste à parcourir il n’y a pas de marche possible. » (Nagarjuna.)

BOUDDHISME. – Voie qui mène à l’abolition de la souffrance, au bonheur.

DÉSIR. – « ‘Charmante créature ! se dit-il, en prenant une prise dans sa tabatière. Mais à parler franc, pourquoi plaît-elle tant ? Parce que, sortie hier de pension, elle n’a encore aucun des défauts de la femme : rien d’affecté, rien de maniéré. D’une simplicité enfantine, elle dit tout ce qui lui passe par la tête, rit quand il lui plaît. On peut en faire ce qu’on voudra. Elle deviendra une merveille ou une pimbêche, une pimbêche plutôt ! Laissons faire tantes et maman ! En une année, elles la rendront méconnaissable à son pauvre père. La morgue, l’affectation lui viendront on ne sait d’où. Prisonnière de leçons apprises par cœur, elle se cassera la tête pour savoir à qui, sur quel ton, combien de temps elle peut parler et quelle opinion elle doit avoir des gens. Elle craindra sans cesse d’en dire plus qu’il

ne convient, s'embrouillera elle-même, finira par mentir toute sa vie, par devenir Dieu sait quoi' » (v. *bouddhisme, nirvana*).

NIRVANA. – Disparition, extinction, le fait de disparaître, le fait de s'éteindre (v. *désir, bouddhisme*).

ÂME. – « Cependant, observa Pécuchet, j'ai en moi-même quelque chose de supérieur à mon corps, et qui parfois le contredit » (v. *corps*).

CORPS. – « Cependant, observa Bouvard, j'ai en moi-même quelque chose d'inférieur à mon âme, et qui parfois la contredit » (v. *âme*).

ÉCONOMIE (française). – « Où trouver de l'argent ? disait Bouvard.

- Chez les riches. »

RICHES. – Volent, arnaquent. Doivent payer (v. *économie*).

PAUVRES. – Ne doivent pas payer.

AUMÔNE. – « Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière. » (Victor Hugo.)

PRIÈRE. – Sœur de l'aumône.

SŒUR. – Opposée du frère (v. *aumône et prière*).

MÉSENTENTE. – « Pécuchet était pour le sentiment et l'idée, Bouvard pour l'image et la couleur ; et ils commençaient à ne plus s'entendre, chacun s'étonnant que l'autre fût si borné. »

ENTENTE. – Cordiale.

NOM. – « On oublie, on agit sans laisser de nom. »

IDEE. – Reçue.

SENTIMENT. – Pas besoin. Perte de temps.

IMAGE. – Internet.

COULEUR. – Internet.

SENSATION. – Internet.

SURPRISE. – Internet.

INTERNET. – Village planétaire.

AMOUR. – « Meut le soleil et les autres étoiles. » (Dante.)